NAZIONALE
B. Prov.
I
293
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio II

Palchetto

15050

Num.° d' ordine 1 48

NAZI

14 B 65

Digitized by Google

110
f.
33-34
B. Gov.
XXII
120-121
I-293

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

MILITAIRES

SUR LES

GRECS ET LES ROMAINS.

ex Libri Johan. Salusti

MÉMOIRES
MILITAIRES
SUR LES
GRECS ET LES ROMAINS,

POUR servir de suite & d'éclaircissement à l'Histoire de Polybe commentée par le Chevalier FOLARD,

AVEC

UNE DISSERTATION SUR L'ATTAQUE & la Défense des Places des Anciens;

LA TRADUCTION D'ONOSANDER & de la Tactique d'Arrien,

ET L'ANALYSE DE LA CAMPAGNE de Jules César en Afrique.

Par CHARLES GUISCHARDT.

TOME PREMIER.

A LYON,

Chez JEAN-MARIE BRUYSET, Imprimeur-Libraire, rue Merciere, au Soleil.

M. DCC. LX.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

A SON

ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

GUILLAUME V.

PRINCE D'ORANGE ET DE NASSAU,

STADHOUDER HÉRÉDITAIRE, Capitaine Général, & Amiral de la République des ſept Provinces-Unies des Pays-Bas, &c. &c. &c.

MONSEIGNEUR,

LE goût de l'Etude fut ma premiere recommandation auprès de SON ALTESSE SÉRÉNISSIME *feu votre*

auguſte Pere. Dans un tems où mon attachement pour ſa perſonne ne pouvoit être qu'un zele ſtérile & impuiſſant, ce grand Prince voulut bien me faire un mérite du ſimple deſir d'acquérir des connoiſſances. Il me diſtingua, & m'invita à me repoſer ſur ſa bienveillance du ſein de ma fortune. Après que tous les Ordres de l'Etat l'eurent appellé au Gouvernement, il daigna me placer lui-même dans les troupes de la République. Il ne me perdit point de vue au milieu de cette foule d'Officiers de tout rang qui briguoient l'honneur d'être particuliérement connus de ſa perſonne.

De ce moment, MONSEIGNEUR, *je me tins comptable de l'emploi de mon tems à cet illuſtre Protecteur ; & je me*

perſuadai qu'il m'avoit indiqué lui-même, de quelle maniere je devois mettre ſon équité d'accord avec ſa bonté, pour toutes les faveurs qu'il voudroit bien me faire dans la ſuite. Mon ardeur pour l'Etude s'accrut avec mes eſpérances; & je fus à l'épreuve du dégoût que pouvoit donner un travail, dont les commencemens étoient fort difficiles, & le ſuccès très-incertain. Mais bientôt la mort m'enleva ce puiſſant Protecteur. . . .

Quand ma douleur particuliere ſur la perte publique fut un peu ralentie, je repris mon travail ſur un autre plan. Je me dis à moi-même, que ſi j'avois eu le bonheur de préſenter mon Ouvrage à votre auguſte Pere, ce qui lui en auroit été le plus agréable, eût été l'a-

vantage & le fruit que vous en pouviez tirer un jour pour votre instruction. En effet, ce grand Prince, qui savoit parfaitement distinguer le zele de l'ambition, auroit considéré séparément l'ouvrage du cœur & la production de l'esprit. Il auroit loué celle-ci, & récompensé celui-là; & l'envie d'être utile à VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *eût ajouté, à ses yeux, un nouveau prix au Livre, & un nouveau mérite à son Auteur. C'est en travaillant sur ces idées,* MONSEIGNEUR, *que j'ai espéré vous faire adopter les sentimens de votre auguste Pere en ma faveur, & c'est en envisageant mon Ouvrage sous le point de vue où il vous est relatif, que j'ai l'honneur de le présenter à* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, *avec l'agrément de*

l'auguſte Princeſſe, à qui la République a confié le ſoin de lui former ſon Chef. Aſſurée de vous donner par elle-même les meilleures leçons ſur les qualités du cœur & de l'eſprit, qui ſont le grand Prince, & ſur les vertus qui conſtituent le Héros des Républiques; cette auguſte Mere ne craint point de ſe rien dérober de votre reconnoiſſance, en empruntant avidement tous les ſecours étrangers pour cette autre partie de votre éducation, dans laquelle ſon amour pour l'Etat lui fait ſouhaiter vos progrès, autant que ſa tendreſſe pour votre Perſonne devroit les lui faire appréhender. Ses ſoins, également vigilans & déſintéreſſés, la portent à ne rien négliger de ce qui a rapport à ce grand objet; ils l'ont rendue acceſſible à mes premieres inſtances;

& SON ALTESSE ROYALE *a diſſipé elle-même la juſte timidité qui m'empêchoit de percer juſqu'à vous,* MONSEIGNEUR, *à travers tant de Militaires du premier rang, & de la plus haute capacité qui ſont attachés à votre Perſonne, & de qui la République ſe promet plus de ſecours que de tous les Livres, pour lui former ſon Défenſeur.*

Sous le Commandement des Princes de votre auguſte Maiſon, les Officiers aſſidus & avides de s'inſtruire dans l'Art de la Guerre, n'ont jamais eu à craindre qu'on leur reprochât leur ambition & la trop grande étendue de leurs vues. De tout tems on a vu & on voit encore dans les Armées de la République, pluſieurs de ces Hommes, qui, nés pour l'exemple & l'encouragement de tous les Offi-

ciers, ont été eux-mêmes les artisans de leur fortune, & que leur génie, leur application, leur capacité & leurs services, ont portés de grade en grade aux premiers honneurs militaires.

Ayant ces exemples sous les yeux, je ne dois point appréhender, MONSEIGNEUR, *que mes Supérieurs m'imputent à témérité d'avoir osé discuter les grandes opérations de la Guerre, dans un grade qui me tient encore bien éloigné de leur exécution. Ils savent, par leur propre expérience, que la connoissance précède l'application des principes; & qu'avant d'être en état d'agir, il faut savoir comment & pourquoi les Maîtres de l'Art ont agi bien ou mal. Ils savent encore que le génie & le goût ne sont pas comme le rang, soumis à*

la subordination, & qu'un Philopœmen *peut avoir, avec le courage d'un simple Cavalier, le coup d'œil & la pénétration d'un Général.*

Il ne m'appartient point, MONSEIGNEUR, *de vous entretenir davantage de mon Livre. Il a vu près de* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *ses Protecteurs naturels, qui, s'il obtient leur suffrage, sauront faire valoir mieux que son Auteur, le respectueux attachement qui me l'a fait entreprendre, & qui me porte à vous le dédier.*

Ce sont vos glorieux Ancêtres qui ont fait revivre en Europe l'Art de la Guerre des Anciens. Avant que GUSTAVE ADOLPHE *eût connu toute la force de l'Infanterie, le Stadhouder* MAURICE *avoit déjà armé & disci-*

*plinés les Troupes de la République, selon les principes des Anciens, & il avoit tiré de l'oubli de pluſieurs ſiecles ces Camps Romains, par le moyen deſquels, ſuppléant au défaut du nombre, il fit ſervir au ſalut de la République des Armées qui ſembloient à peine ſuffire pour vaincre, avec quelque gloire, le moment de la paix. On doit toujours rapporter aux Inventeurs les progrès des Arts. L'Héritier & le Succeſſeur des Princes d'*ORANGE *a droit ſur le fruit de leurs découvertes. Je vous offre,* MONSEIGNEUR, *celui que j'en ai tiré. Daignez le recevoir avec bonté, & vous ſouvenir que mon ambition, qui peut aujourd'hui être utile par ma plume à* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, *n'égalera jamais en ardeur celle que j'ai*

de vous ſervir un jour de ma perſonne.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble, très-obéiſſant & très-dévoué Serviteur,

CHARLES GUISCHARDT.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

MALGRÉ le changement des armes & la découverte de la poudre, l'Art Militaire des Anciens ſera toujours l'École des bons Officiers. Le Prince Maurice de Naſſau, que nous regardons comme le Reſtaurateur de l'Art Militaire en Europe, le Duc de Rohan, le Comte de Montécuculi invitent à l'étude des Anciens, & les donnent pour des modeles. Le Maréchal de Puyſégur & le Chevalier de Folard croient qu'ils y trouvent tout, & exhortent les Officiers à l'y chercher avec eux. Tant de recommandations de poids n'empêchent point que cette partie de l'Antiquité ne ſoit juſqu'ici plus mal expliquée que les autres, dont la plupart ne piquent que la curioſité. Les récits militaires étant la partie de l'Hiſtoire qui frappe le plus l'imagination, les Hiſtoriens ſe ſont étendus avec tant de complaiſance, qu'on n'a rien à deſirer, quant au nombre

& à l'abondance des sources. Mais ces grandes opérations de guerre demandant pour être bien saisies, qu'on rapproche une quantité prodigieuse d'incidens, l'Imagination, quelque vigoureuse qu'elle soit, a besoin, pour s'en faire une juste idée, d'être aidée par les yeux; & les Anciens ne nous ayant point laissé de bons plans, il n'y a que la connoissance pratique de la guerre qui soit capable d'y suppléer. Voilà pourquoi les Juste Lipse, les Salmasius, les Scheliis & les Casaubon sont si peu en état de contenter les Lecteurs Militaires par leurs savantes explications.

D'un autre côté, les Militaires d'expérience qui peuvent s'apperçevoir du premier coup d'œil, que les savans Commentateurs donnent continuellement à gauche, ne sauroient rendre à la narration Grecque ou Latine son véritable sens, parce qu'ils n'entendent pas assez ces langues mortes. Le savant rencontre quelquefois juste en expliquant la signification naturelle des mots. L'Officier va toujours au vraisemblable, lorsqu'il trouve de l'obscurité dans le texte. Sans s'inquiéter de ce qui s'est

fait, il dit ce qu'il croit faisable; enſorte que ſon expoſé bien que mieux ſoutenu que celui du Savant, eſt néanmoins preſque toujours moins vrai. Le dégoût d'une pareille étude, que le défaut de ſavoir la langue originale réduit à de continuelles conjectures, fait qu'un ſi petit nombre d'Officiers s'y applique, & peut-être le Chevalier Folard doit-il à ce dégoût, dont on a voulu lui tenir compte, l'indulgence des Savans ſur l'infidélité des récits militaires qu'il a entrepris de donner d'après Polybe. Cet habile Officier eſt admirable, même dans les écarts où il ſe jette. Mais en lui rendant l'hommage que lui doivent tous ceux de ſa profeſſion qui écriront après lui, je dirois qu'il eût été plus utile au Public qu'il ſe fût donné à lui-même ſans partage tout l'honneur de ſes découvertes. Tout Officier qui entendra bien la langue Grecque, reconnoîtra le Roman du Chevalier, en confrontant le Grec avec le François, & malgré lui, il ſentira ſe refroidir de plus en plus l'intérêt que la certitude des faits lui auroit fait prendre à l'Hiſtoire d'un tems ſi reculé. En

lisant avec plaisir cette multitude d'observations utiles de l'Officier François, on voit avec chagrin qu'il n'a pas rendu un seul fait militaire, tel que l'Historien Grec le représente. Les differens traits de Tactique qu'il a rassemblés, n'ont qu'une très-légère ressemblance avec ceux qu'il promettoit de copier: ils font un système tout-à-fait neuf qu'il a habillé à l'antique.

Il a manqué à cet Officier pénétrant & laborieux de savoir la langue dans laquelle son Auteur a écrit. Pourquoi tant d'autres avantages qu'il a sur moi m'empêcheroient-ils d'espérer que les personnes du métier me tiendront compte de celui-là? Le goût de l'étude de la profession est maintenant si général parmi les Officiers, que je leur ferois injure de les mettre au nombre de ces gens prétendus du bon ton, avec qui un homme d'épée qui sait le Grec & le Latin doit paroître l'avoir oublié.

Nos Traductions sont toutes de mauvais Mémoires sur lesquels on travaille sans succès, pour expliquer l'Art Militaire des Anciens;

elles ne peuvent tout au plus qu'amuſer leurs Lecteurs. Les détails y ſont toujours eſtropiés, les grands mouvemens mal décrits, les grandes manœuvres embarraſſées. Tantôt le Traducteur n'a pas connu les termes, tantôt il n'a point eu l'idée de l'action qu'il avoit à groupper. Dom Thuillier, quoique dirigé par Mr. Folard, a ſouvent donné dans l'abſurde, & ſouvent il ne s'en eſt garanti qu'en ſe laiſſant entraîner par l'imagination du Chevalier.

La plupart des Traducteurs s'excuſent ſur la ſtérilité de la langue Grecque, dont ils diſent les termes militaires équivoques ou obſcurs. L'excuſe eſt controuvée. Le Militaire ne peut s'exprimer en aucune langue moderne avec autant de clarté & de préciſion; & les Hiſtoriens Grecs de réputation ont réuſſi principalement dans le choix des termes les plus propres à rendre leurs idées nettes & juſtes. Il y a dans toutes les langues le jargon des Arts, dont les mots, quoiqu'adoptés, ſont toujours pour la plupart inconnus & barbares au gros de la nation. Tel eſt ſur-tout le jargon militaire.

Les Anciens recueillirent ſoigneuſement tous les termes, qu'ils accompagnerent de leurs définitions. Nous avons encore des fragmens du Vocabulaire d'Urbicius pour la Phalange, & de Modeſtus pour la Légion. Les Tacticiens dogmatiques, tels que ſont Arrien & Elien, ſe ſont principalement attachés à l'explication des termes militaires, comme étant abſolument néceſſaire pour l'intelligence de leurs Livres. Nos Traducteurs effrayés de la ſéchereſſe de cette étude, ne l'ont pas même indiquée. Faute de ce ſecours, le Chevalier Folard, croyant Dom Thuillier ſur ſa bonne foi, s'eſt récrié ſi ſouvent contre l'obſcurité de Polybe. Que doit penſer de cet ingénieux Commentaire un Officier plus au fait de l'original, lorſqu'il le voit donner la torture à ſon imagination pour conjecturer ſur des mouvemens & des poſitions, que l'Hiſtorien Grec expoſe d'une maniere toute oppoſée dans les termes les plus clairs? Je ne ſais où j'en ſuis, quand je vois le Commentateur changer d'énormes levées de terre en foſſés, & des ſapes & des galeries de mine en paralleles, afin d'établir des

principes

principes qu'il donne pour ceux des Anciens.

L'infidélité des explications que nous avons de l'Art Militaire des Anciens doit encore être imputée au peu de différence qu'on met entre les Hiſtoriens. Il y a eu chez toutes les Nations & dans tous les tems des Ecrivains qui ont penſé que l'élégance de leur plume la rendoit propre à tous les genres. Brillans dans leurs deſcriptions, ils ont compté pour rien l'exactitude. Quel Général Suédois reconnoîtroit les Batailles de Charles XII. dans l'élégante Hiſtoire que Mr. Voltaire a compoſée de ce Monarque? Y a-t-il un ſeul Officier qui conçoive la Bataille de Fontenoy ſur le récit qu'en donne cet Auteur dans ſon Hiſtoire de la derniere Guerre? Les Grecs & les Latins ont eu dans ce genre leurs *Beaux-Eſprits*: Tite-Live & Plutarque en ſont les principaux.

Lorſque Tite-Live compoſa ſon Hiſtoire, il conſulta ceux qui avoient écrit avant lui, & ſur-tout Polybe. Mais il rendit en Latin les récits militaires en homme qui cherchoit ſur-tout les graces du ſtyle. La Tactique des Romains avoit changé, il dédaigna d'y faire

attention ; & il confondit perpétuellement les uſages de ſon tems avec ceux du tems des Scipions. Pour l'entendre, il faut recourir aux ſources où il a puiſé. Plutarque qui copia Tite-Live, groſſit de ſes propres fautes celles de l'Hiſtorien Latin.

Quand Végece parut, le Militaire Romain étoit tombé en décadence. Il crut le relever en faiſant des extraits de pluſieurs Auteurs déjà oubliés. Le moyen étoit bon, ſi Végece avoit eu de l'expérience & du diſcernement. Mais il compila ſans diſtinction, & il confondit, comme Tite-Live, la Tactique de Jules Céſar avec celle des guerres Puniques. Il ſemble avoir tiré de la diſcipline militaire de Caton l'ancien, ce qu'il y a de moins mauvais dans ſes inſtitutions. Le Maréchal de Puyſégur eſt le moderne qui a le mieux entendu le chapitre où il préſente les ſept diſpoſitions d'une armée. En général, Végece eſt maigre dans ſes détails, & il ne fait qu'effleurer les grandes parties de l'Art de la Guerre.

Les Tacticiens Grecs du ſecond âge ont

travaillé pour la plupart d'imagination. Géometres minutieux, ils ont traité comme une piece de méchanique la grande partie de l'Art Militaire, & figurant le corps d'une armée avec le crayon, ils ont donné ſur le papier des ordres de bataille, ſur des plans qui n'exiſtoient que dans leur imagination & dans leur ignorance de la pratique. De-là ces bataillons & ces eſcadrons rhomboïdes, angulaires, orbiculaires, ovales, en arc, en fer-à-cheval, en tenaille, en ſcie, &c. Il n'y a que de l'abſurde, ou tout au plus du vraiſemblable, dans tous les Ecrivains qui n'étoient pas du métier. Nous devons chercher la Tactique ancienne dans les Ecrits de ces hommes célebres, à qui il ne dut rien coûter de raconter ce qu'ils avoient fait eux-mêmes, ou ce qui s'étoit fait ſous leurs yeux. Tels ſont Thucydide, Xenophon, Polybe, Jules Céſar & Arrien. On y trouve les progreſſions du Militaire juſqu'à la plus haute perfection à laquelle ils ſont parvenus chez les Grecs & chez les Romains. Les grandes opérations de l'offenſive & de la défenſive, tant des

Sieges que de la Campagne, y ſont développées avec ſimplicité & avec ordre. La juſteſſe avec laquelle tous ces mouvemens ſont décrits, anime, pour ainſi dire, les images qu'ils tracent. L'imagination ſaiſit les nuances qui diſtinguent Archidame d'Ageſilaüs & de Philippe de Macédoine, Pericles d'Amilcar Barcas, Scipion de Marius, & Marius de Jules Céſar.

Les adorateurs des Anciens ſe récrierent à tort contre d'Ablancourt, lorſqu'il dit que du tems de Thucydide, l'Art de la guerre étoit encore dans ſon enfance chez les Grecs. On en trouve la preuve complette dans la conduite de Pericles & d'Archidame ſi nettement décrite par l'Hiſtorien.

Archidame, Roi de Lacédémone, entre dans le pays d'Athenes à la tête de toutes les forces des Alliés de Sparte. Il ouvre la campagne par le Siege d'Onœ, place qui étoit eſtimée la clef du pays ennemi. Il le commence, puis le leve; & laiſſant cette forteresſe derriere ſoi, il ſe jette dans le plat pays, d'où les Athéniens avoient retiré dans leur

Ville les meilleurs effets. L'automne étant venue, il rompt ſon armée. L'année ſuivante il a les mêmes forces & s'en tient à de nouveaux ravages. La troiſieme année, il revient avec une plus grande armée. Il forme le ſiege d'une petite ville, dont les habitans au nombre de quatre cens vingt, compoſent la garniſon. Ses travaux ſont immenſes : la ville tient bon. A la fin de la campagne, il eſt forcé de changer le ſiege en blocus, & il y laiſſe la moitié de ſon armée pour garder des lignes de circonvallation d'une force prodigieuſe, qu'une poignée d'Aſſiégés eſcalade & franchit une belle nuit.

Les Athéniens paroiſſent auſſi mal conduits. Ils ont une belle armée qu'ils tiennent enfermée dans leurs murs, d'où ils la font ſortir pour aller piller quand leur ennemi a terminé la campagne. Au lieu d'aller ſecourir Platée, inquiéter l'aſſiégeant, attaquer & faire lever le blocus, ils laiſſent périr d'une maladie contagieuſe le plus grand nombre de leurs ſoldats entaſſés dans leur ville. Pericles, dit-on, avoit fait choiſir la défenſive. C'eſt juſte-

ment ce qui donne une ſi petite idée de la guerre d'alors. Que l'on compare à Pericles, Hamilcar, les Spartiates & les Athéniens aux Romains & aux Carthaginois, on conviendra que la différence étoit ailleurs que dans le nombre des troupes. Pourquoi voudroit-on que l'Art de la Guerre ſe fût perfectionné tout d'un coup, tandis que les autres Arts ſont aſſujettis à une gradation ? Du tems de Thucydide, les Grecs étoient déjà ſortis de cette groſſiere ignorance où les Romains trouverent les Nations qu'ils mirent ſous le joug.

Thucydid. Liv. V. A la bataille d'Amphipolis, ils paroiſſent armés avantageuſement & dreſſés à des évolutions judicieuſes : mais ils n'en étoient point encore à ces ſavantes manœuvres dont ils nous donnerent enſuite les modeles. A la fin de la guerre du Péloponneſe, on obſerve plus de capacité dans leurs Généraux. Au tems de Xenophon, cinquante ans ou environ après la fin de cette guerre, l'étude de l'Art Militaire avoit déjà paſſé dans les Ecoles ; & un Officier Grec étoit un Général chez les Etrangers. Philippe & Alexandre ſon fils perfection-

nerent l'ordonnance de la Phalange. Le premier avoit eu Epaminondas pour maître ; le ſecond, diſciple de ſon pere & de Parménion, forma ſes Capitaines, qui furent ſes ſucceſſeurs, & qui pour la plupart conſerverent les leçons de leur Maître & renchérirent ſur ſes connoiſſances.

On peut obſerver la même progreſſion dans l'Art Militaire des Romains. Toujours prêts à renoncer à leurs uſages pour en adopter de meilleurs, ils n'eurent point honte d'abandonner les regles que leurs peres leur avoient laiſſées. La Tactique du tems de Céſar n'a preſque rien de commun avec celle de Scipion & de Paul Emile. On ne voit plus dans les guerres des Gaules, du Pont, de Theſſalie, d'Eſpagne & d'Afrique, ni ces manipules de cent vingt hommes rangés en échiquier, ni les trois lignes des Haſtaires, de Princes & de Triaires, diſtingués par leur armure. Le Chevalier Folard a tort s'il dit que cet ordre de bataille en *quinconce* ſubſiſta juſqu'au tems de Trajan. Céſar lui-même nous a décrit la Légion ſous une autre forme. Tous ces manipules étoient

Tom. III. pag. 156. *la nouvelle Edition d'Amſter-*

réunis, & partagés enſuite en dix cohortes, équivalentes à nos bataillons, puiſque chacune étoit de cinq juſqu'à ſix cens hommes. L'élite des troupes miſe autrefois en un corps ſéparé, qu'on appelloit les Triaires, n'étoit plus à la troiſieme ligne. On trouve dans Salluſte une diſpoſition de marche & un ordre de bataille de Metellus contre Jugurtha, qu'on prendroit pour être de Scipion. C'eſt le dernier trait que l'Hiſtoire fourniſſe de cette ancienne Tactique. D'exactes obſervations fixent l'époque de la naiſſance de la nouvelle après le Conſulat de Metellus, & en font attribuer l'honneur à Marius. En ſuivant les Romains dans leurs guerres ſous les Empereurs, on voit leur Tactique perdre de ſiecle en ſiecle ainſi qu'elle avoit gagné. La progreſſion eſt en raiſon de la décadence de l'Empire. Sous Léon & Maurice, il eſt auſſi difficile de reconnoître la Tactique que l'Empire de Céſar. La difficulté de ſaiſir ces progrès & ces altérations de l'Art Militaire des Romains, a rebuté de cette entrepriſe les hommes les plus capables de la former. Il leur a ſemblé plus

La guerre contre Jugurtha.

aiſé de ſuppoſer que Tite-Live & Plutarque en ont dit aſſez pour notre inſtruction, & ils ſe ſont joints à ces deux Anciens pour nous égarer.

Il eſt peu de Commentateurs & d'Interpretes des Anciens que je n'aie parcourus ; & j'ai obſervé que ceux qui n'ont pas eu la prudence d'être fort réſervés ſur les récits militaires, n'ont pas repréſenté un ſeul fait de guerre, ſoit Grec, ſoit Latin, qu'un Officier de quelqu'expérience puiſſe bien concevoir, ni qu'un Officier qui entend l'original puiſſe reconnoître. Je me ſuis accoutumé de bonne heure à faire des remarques ſur mes lectures & à les mettre par écrit. Je n'avois pour objet que mon plaiſir & mon inſtruction. Mais lorſque j'ai vu les amateurs de la Profeſſion applaudir ſouvent aux talens, & toujours à l'ambition de pluſieurs Officiers François, qui ont publié les fruits de leurs études ; je me ſuis ſenti piqué d'une noble émulation. Certain d'avoir trouvé dans Polybe & dans les autres Anciens ce que Mr. Folard n'a pu y rencontrer, & qu'il n'y cherchoit que pour le faire connoître ; je me ſuis dit que ce laborieux Officier me ſubſti-

tuoit, pour ainſi dire, au privilege qu'il avoit reçu de tous les Militaires, & qu'il m'appelloit lui-même à remplir ſon intention.

Mr. Folard ſe propoſoit dans ſes commentaires, d'expoſer fidélement les opérations militaires détaillées dans l'Hiſtoire de Polybe; d'expliquer ces ſavantes manœuvres qui font regarder les Anciens comme nos Maîtres; de développer ces mouvemens imprévus des grands Corps, fruit du génie & de la hardieſſe d'un habile Général, qui ont décidé le ſort des guerres les plus importantes. Il ſe propoſoit de rapprocher de nos uſages & de nos armes, ces traits ſaillans d'une Tactique dont les Praticiens ont garanti la bonté par leurs victoires. Il ſe propoſoit de tirer de chacune des maximes militaires, & de former de leur aſſemblage un recueil de principes, qui auroit été pour tous les gens de guerre une eſpece de Livre claſſique. Il s'eſt malheureuſement trompé ſur le récit de l'action, ſur l'expoſé des manœuvres, ſur le développement & l'explication des évolutions; & les maximes qu'il tire d'après ces erreurs, ont dû néceſſairement s'en reſſentir.

Je fais une grande diſtinction entre les Commentaires du Chevalier ſur Polybe, & les obſervations qu'il fait de ſa tête ſur toutes les parties de l'Art Militaire moderne. Dans cette ſeconde partie de ſon Livre, ce ſont ſes opinions ; c'eſt le réſultat de ſon expérience & de ſes méditations. Je la lis avec reſpect & avec reconnoiſſance pour l'Auteur. Quand même j'y aurois obſervé peu de ſolidité en quelques endroits, je ne publierois point mes obſervations. Mais l'Hiſtoire de Polybe eſt un fonds qui appartient à tous ceux qui veulent le faire valoir ; & le travail du Chevalier Folard ſur lui, ne doit ſubſiſter qu'auſſi long temps que perſonne ne pourra le cultiver d'une maniere plus avantageuſe. L'approche de la guerre m'a fait mettre fin à mon Ouvrage, préciſément où j'avois beſoin que la guerre vînt augmenter mes connoiſſances & rafraîchir mes idées. J'allois tenter d'accommoder au Militaire moderne les grands principes de la Tactique ancienne ; & des amis diſpoſés à me faire part des fruits d'une longue expérience, me raſſuroient ſur la hardieſſe

de l'entrepriſe. Peut-être ai-je à remercier la Fortune de ce contre-tems. Elle m'a interrompu, lorſque je me diſois à moi-même de ne pas aller plus loin. Si j'en crois ces mêmes amis, j'en ai fait aſſez pour prétendre à l'honneur d'être connu de tous ceux qui joignent l'étude à la pratique de l'Art Militaire.

J'ai choiſi les plus brillantes actions des Anciens, celles où leur Tactique s'eſt le mieux développée. Je les ai rapportées d'après leur récit avec la plus grande exactitude. J'en ai fait un texte, au pied duquel j'ai placé mes remarques, qui regardent le texte Grec de Polybe, avec les preuves juſtificatives du ſens que j'ai donné, ſouvent contraire & toujours différent de celui de Mr. Folard. Peut-être que malgré mes ſoins, cet Ouvrage ne laiſſera pas d'avoir un peu l'air pédanteſque. Mais lorſqu'on ſe propoſe d'être utile, on eſpere beaucoup de l'indulgence des Lecteurs qui cherchent l'utile; & je me plais à croire que les miens me pardonneront un peu de ſéchereſſe en faveur de l'utilité.

J'ai fait le premier Chapitre du blocus

d'Agrigente en Sicile, & du grand combat livré par les Carthaginois aux Romains ſous les murs de cette Ville. Mes obſervations y portent ſur le récit de Mr. Folard & ſur une circonſtance eſſentielle de l'action, où le Chevalier manquant le fait clairement exprimé par l'Hiſtorien Grec, ſe livre à une infinité de fauſſes conjectures.

Le ſecond Chapitre traite de la fameuſe bataille gagnée en Afrique contre le Proconſul Regulus, par le Lacédémonien Xantippe qui commandoit l'armée de Carthage. L'ordre de bataille du Romain, eſt celui de l'antiquité que Mr. Folard puiſſe le mieux revendiquer pour appuyer ſon ſyſtême des *Colonnes*. Cependant il a ſi peu ſaiſi l'Hiſtorien Grec, que le défaut qu'il trouve dans la diſpoſition de Regulus, & auquel il attribue ſa défaite, eſt juſtement oppoſé à celui que l'Hiſtorien releve ; tandis que la diſpoſition qu'il lui recommande, eſt préciſément celle qu'il a faite, & à laquelle Polybe n'accorde aucune excuſe.

J'ai examiné dans le troiſieme Chapitre la

bataille du Macar, entre Amilcar Barcas & les Rebelles d'Afrique. Mr. Folard a dit ſouvent que pour entendre & expliquer Polybe, il falloit ſavoir autre choſe que le Grec, & il a dit vrai. Mais auſſi faut-il ſavoir bien le Grec. Son Commentaire ſur cette bataille démontre la vérité de la maxime que je joins à la ſienne.

Le quatrieme Chapitre que j'ai donné à la bataille de l'Adda, entre les Romains & les Gaulois Inſubriens, m'a paru la véritable place pour traiter des armes de l'infanterie Romaine. J'y ai ajouté quelques obſervations ſur l'ordonnance Romaine *en quinconce*, dont je crois avoir ſaiſi l'eſprit d'après la judicieuſe comparaiſon que Polybe a faite de la Phalange avec la Légion.

J'ai compoſé le cinquieme Chapitre du grand combat de Cavalerie entre Scipion & Annibal. J'ai rétabli l'ordre véritable, manqué & défiguré par le Chevalier. J'y ai joint des obſervations ſur la Cavalerie des Anciens. Elles étoient néceſſaires pour entendre le récit de Polybe. Le ſujet eſt d'ail-

leurs intéreſſant & digne de nos recherches.

J'ai mieux profité de l'occaſion de la bataille de Trébie, qui fait le fonds du ſiexieme Chapitre, pour diſcuter à fond l'ordonnance des Romains & leur maniere de combattre. Je crois y prouver inconteſtablement que les Romains ont le plus ſouvent combattu en ligne pleine. J'ai donné l'hiſtoire & la diſpoſition de cette bataille, que le Chevalier Folard & ſon Traducteur ſemblent avoir imaginée ſans conſulter Polybe.

Le ſeptieme Chapitre contient la conduite d'Annibal & de Minucius près de Gérunium. La maniere dont Mr. Folard l'a expoſée, en fait un morceau tout nouveau d'Hiſtoire Militaire.

J'ai donné le huitieme Chapitre à la bataille de Cannes, ſi clairement expliquée par Polybe, ſi obſcurément rapportée par les autres Hiſtoriens de l'antiquité, & ſi méconnoiſſable dans le Commentaire de Mr. Folard. Le Chevalier y a vu des colonnes qu'il vouloit voir par-tout. Il y a admiré des mouvemens rétrogrades, orbiculaires, ou cintrés, & des con-

verſions énormes en préſence de l'ennemi. Mais on ne trouve rien de tout cela dans Polybe, où la manœuvre d'Annibal paroît auſſi peu embarraſſée qu'elle eſt ſavante.

Le neuvieme Chapitre eſt un vrai Chapitre Grec. Il traite de la bataille de Caphyes entre les Etoliens & les Achéens commandés par Aratus. Ce ſont des manœuvres de phalange qu'on ne ſauroit expoſer au naturel ſans entendre bien la langue originale. Mr. Folard a dit de très-bonnes choſes à propos de cette action militaire : mais elles n'y ont aucun rapport, & elles auroient été auſſi bien placées par-tout ailleurs. Il s'eſt égaré avec ſon Traducteur, de ſorte que l'on peut donner tel nom qu'on voudra à la bataille qu'ils décrivent, excepté celui de Caphyes.

Quoique les guerres d'Antiochus & de Ptolemée aient fourni trois grandes batailles, dont l'examen a quelqu'utilité ; je me ſuis dégoûté de ſuivre plus loin Mr. Folard. Ses nombreuſes réflexions ſur la bataille de Raphie n'ont plus de fondement, ſi au lieu de quarante mille hommes, dont ſon Traducteur compoſe

compoſe toute l'infanterie de Ptolemée, on y ſubſtitue l'armée de ſeptante mille hommes que Polybe lui donne. En ce cas, ſon armée ſe trouvant ſupérieure de huit mille hommes à celle d'Antiochus, ſes manœuvres deviennent très-faciles à concevoir. Si je m'étois propoſé de critiquer Mr. Folard, je toucherois la Marine ancienne, dont il a donné des notions peu vraies & encore moins claires. Je décrirois les vaiſſeaux de tous les rangs, leur gabarit, leurs œuvres mortes & leur port. Je diſſiperois cet air de fable, qu'il jette ſur la deſcription des trirêmes, à qui il aſſigne huit cens hommes d'équipage, au lieu de deux cens cinquante, qui compoſoient celui des mieux équipées; mais je ſais qu'on ne mérite point l'eſtime du Public en prenant à tâche de l'enlever à ceux qu'il en a jugés dignes.

M. Folard Tom. V. pag. 339.

J'ai eu le plaiſir de travailler de tête ſur Polybe, ſans autre guide que lui-même, à l'égard de ces batailles, que j'ai tirées des fragmens qui nous ſont reſtés de la ſuite de ſon Hiſtoire. Plus Polybe s'avance, & plus il de-

vient intéreſſant. Il déploie dans ces batailles tout ſon génie, & on y reconnoît ſon exacte préciſion. Il aimoit & eſtimoit les Généraux; il connoiſſoit les uns pour avoir vécu dans une étroite liaiſon avec eux, & les autres par une tradition ſi immédiate, qu'elle vaut ſon propre témoignage. Son ſtyle & ſes expreſſions prouvent qu'il a travaillé ces morceaux uniquement pour les gens de guerre; auſſi les Traducteurs n'y ont-ils rien compris; & les habiles gens du métier qui ne les pouvoient lire qu'à l'aide des traductions, les ont-ils regardés comme des énigmes dont l'Auteur avoit enterré la clef avec lui.

La premiere dont je fais le dixieme Chapitre, eſt celle de Mantinée que Philopœmen gagna contre le Tyran de Lacédémone. Le théatre & le ſujet de la piece n'ont pas un grand éclat. Mais les rôles ſont bien diſtribués & bien ſoutenus. Le jeu a toute la fineſſe & toute la force de l'Art. Le récit de cette bataille eſt, pour ainſi dire, un catafalque dreſſé avec complaiſance par Polybe à Philopœmen, ſon Compatriote & ſon Maître.

Dans les batailles de Scipion, l'Hiſtorien tourne en tous les ſens ce grand homme de guerre, afin de le montrer dans tout ſon jour. La bataille qu'il gagna en Eſpagne contre Aſdrubal, fils de Giſcon, peut paſſer pour un chef-d'œuvre ; elle fait l'onzieme Chapitre.

La bataille de Zama qui termina la ſeconde guerre Punique, remplit le Chapitre douzieme. M. Folard a cru y voir des colonnes. J'ai fait mon poſſible pour ſaiſir tout ce que Polybe y repréſente. ; mais je n'ai point les mêmes yeux que le Chevalier.

Je finis mes obſervations ſur Polybe, par la bataille que Flamininus gagna contre le dernier Philippe. L'Hiſtorien Grec qui croit qu'elle décida entre les Grecs & les Romains, l'a choiſie pour le fondement de ſon parallele de la Tactique des deux Nations.

Afin de mettre ſous les yeux toutes les pieces de ce grand procès, j'ai eſſayé d'expliquer les deux plus grandes actions militaires d'Alexandre ; ſavoir le paſſage du Granique & la bataille d'Arbele. Je les tire d'Arrien, Auteur élégant, homme de guerre, & qui

avoit en main les Mémoires de Ptolemée. Cependant il eſt ſi porté pour ſon Héros, que je le ſoupçonne de lui avoir prêté toutes ſes connoiſſances; à peu près comme Xenophon fit à ſon Cyrus: quoiqu'après tout, cette grande réputation d'Alexandre ait dû être fondée ſur de grands talens & ſur de grandes actions.

J'ai terminé cette premiere partie de mon Ouvrage par une *Diſſertation ſur l'Attaque & la Défenſe des Places chez les Anciens.* On ſera étonné des écarts où Mr. Folard a été entraîné par la vigueur de ſon imagination & par l'ignorance des Traducteurs qu'il a conſultés. Laiſſons aux modernes l'honneur d'avoir inventé les tranchées & les paralleles, &c. La fortification des Places différente chez les Anciens de notre fortification, exigeoit une maniere d'attaquer qui lui fut analogue. Chez eux, comme chez nous, il y avoit un Art; mais ſa méthode n'étoit pas la même. Leurs *beliers* & nos *canons* ſe mettoient autrement en batterie & avoient d'autres reſſorts. J'ai choiſi deux fameux ſieges de l'antiquité Grecque & Romaine; l'un eſt

celui de Platée décrit par Thucydide ; & l'autre, celui de Marſeille raconté par Jules Céſar, & conduit par ſon Lieutenant Trébonius. L'ignorance des Traducteurs me les fait annoncer, pour ainſi dire, comme des ſujets nouveaux. Je crois être le premier qui ait ſaiſi la conſtruction de cette fameuſe Tour de brique élevée ſous les yeux des Marſeillois. Le blocus d'Alexia m'a encore tenté. Mr. Folard l'a donné tel qu'il l'imaginoit ; je l'ai expliqué tel que Céſar l'a décrit. Quant aux catapultes, aux baliſtes, aux tours, aux mantelets & à leurs forces mouvantes, la pénétration ou l'invention du Chevalier Folard m'a dégoûté de les aller chercher dans les Mathématiciens Grecs, de la Collection de Thevenot, où ces prodigieuſes machines ſont fort obſcurément décrites. Mr. Folard a trouvé, ſans eux, peut-être au-delà de ce qu'ils décrivent. Il eſt admirable dans la juſteſſe avec laquelle il juge des cauſes par les effets. Je penſe qu'il a fait plus d'honneur aux Anciens à cet égard qu'ils n'en ont mérité.

J'ai cru qu'à la ſuite de toutes ces diſcuſſions,

les curieux verroient avec plaiſir une traduction que j'ai faite de la *Tactique d'Arrien* & des *Inſtitutions d'Onoſander*. Ce dernier étoit un de ces Grecs, qu'une littérature univerſelle mettoit en état de dédier un Livre à chaque illuſtre Romain dont ils briguoient la bienveillance. Il compoſa ſes Inſtructions pour un Quintus Veranius, homme de guerre, qu'on ne connoît maintenant que par ce Livre. Onoſander a recueilli un grand nombre de maximes ou préceptes militaires. On peut regarder ſon Ouvrage comme un Recueil de lieux communs. *La Tactique d'Arrien* eſt bien d'une plus grande beauté. Arrien étoit homme de guerre, parvenu à force de talens, de ſervice & de mérite aux premiers emplois militaires de l'Empire Romain ſous l'Empereur Adrien. Ses détails ſur l'ordonnance & les évolutions de la Phalange ſont clairs & concis; ſon ſtyle eſt par-tout d'une ſimplicité élégante, aſſez ſemblable à celui de Xenophon.

AVIS AUX RELIEURS

Pour placer les Figures.

TOME PREMIER.

TAB. I. BAtaille de Tunis entre Xantippe & Regulus, *Page* 32

——II. Plan de la Bataille du Macar entre Amilcar Barcas & les Rebelles, 48

——III. Marche & Evolutions d'Amilcar pour ſe mettre en bataille, 48

——IV. Ordre de Bataille d'Amilcar, 48

——V. Combat de Cavalerie entre les Carthaginois & les Romains, près du Teſſin, 102

——VI. Bataille de Cannes entre les Romains & les Carthaginois, 140

——VII. Poſition des deux Armées au moment que l'Infanterie Romaine commença à charger, 144

——VIII. Poſition des deux Armées, lorſque le centre des Romains donna contre les Gaulois & les Eſpagnols du convexe, & que ceux-ci obligés de reculer ſe redreſſerent ſur une ligne, 147

——IX. Poſition des deux Armées, lorſque le centre des Romains s'enfonça dans la crevaſſe & que les Afriquains firent leur converſion pour prendre les Romains en tenaille. 147

——X. Bataille que Philopœmen gagna contre Machanidas Tyran des Lacédémoniens, près de Mantinée, 179

——XI. La Bataille que Scipion gagna contre Aſdrubal en Eſpagne, 203

——XII. Bataille de Zama, poſition des deux Armées avant le combat, 225

——XIII. Evolutions que Scipion fit faire à ſon Infanterie, pour ſe mettre en ligne pleine, 228

——XIV. Le paſſage du Granique par Alexandre, 257

——XV. La Bataille d'Arbele, 279

TOME SECOND.

TAB. I. Une partie des Ouvrages des Romains au ſiege de Marſeille, page 58

——II. Ordre de Bataille d'Arrien contre les Alanes, 208

——III. Carte de l'Afrique, propre aujourd'hui le Royaume de Tunis, pour ſervir d'éclairciſſement à l'Analyſe de la Campagne de Jules Céſar en Afrique, 213

——IV. Les Soldats Romains en marche, figure tirée de la Colonne de Trajan, 271

——V. Bataille entre les troupes de Céſar & celles de Labienus en Afrique, 287

——VI. Plan de la Plaine près de Ruſpina, avec la ville d'Uzita, les Retranchemens de Céſar & l'Ordre de Bataille des deux Armées, 349

MÉMOI-

MÉMOIRES MILITAIRES SUR LES GRECS ET LES ROMAINS,

Pour ſervir de ſuite & d'éclairciſſement aux Commentaires du Chevalier Folard ſur l'Hiſtoire de Polybe.

CHAPITRE PREMIER.

Du Blocus d'Agrigente & des Combats donnés ſous les murs de cette ville.

Hiſt. de Polybe, Liv. I. Chap. 17. & du Commentaire de Mr. Folard, Tom. I. p. 37. Edit. d'Amſterdam.

LES Romains s'étant fait des Sujets ou des Alliés tributaires de la plupart de leurs voiſins, ils furent chercher la guerre hors de l'Italie. Appellés en Sicile par les Meſſinois, ils eurent en tête Hieron, Roi de Syracuſe,

qui étoit ſoutenu par les Carthaginois. Un premier avantage qu'ils eurent en raſe campagne, fit paſſer Hieron de leur côté. Ce Prince avoit été déterminé pour leur alliance par la ſupériorité des forces avec leſquelles ils avoient commencé la guerre. Auſſi-tôt qu'ils furent fortifiés de ſon alliance, ils réduiſirent leur armée de moité, ce qui rendit la guerre moins diſpendieuſe pour eux, mais les opérations moins vives.

Ce fut dans la troiſieme année que l'Armée Romaine ayant été portée à huit Légions, moitié Alliés, moitié Romains, elle ouvrit la Campagne par le blocus d'Agrigente. Les Carthaginois avoient choiſi cette place pour le lieu d'aſſemblée de leurs Troupes & pour le dépôt de leurs magaſins. Elle étoit bâtie à deux milles de la mer, & dominoit ſon port qui aſſuroit aux Carthaginois leurs débarquemens. Ses murailles fermoient ſon enceinte & faiſoient celle d'un rocher eſcarpé, ſur lequel elle étoit conſtruite. Deux rivieres qui couloient au pied lui ſervoient de foſſés, & la Citadelle avoit des précipices à dos : la Place étoit à couvert de toute inſulte.

Polybe, Liv. IX.

Le Conſul, de concert avec Hieron, ſe propoſa de mettre le blocus devant cette Place. Il marcha avec beaucoup de diligence pour y arriver avant que les Carthaginois euſſent débarqué toutes leurs Troupes ; & d'abord il lui coupa ſa communication avec ſon port, dont il ſe rendit maître. Après ce

premier ſuccès, il s'empara de tous les paſſages, & il forma l'inveſtiſſement ſans obſtacle. Annibal, fils de Giſcon, qui commandoit dans la Place, n'étant pas aſſez fort pour oſer le troubler dans ces mouvemens, le Conſul s'approcha plus près de la Ville, & poſa ſon camp à la diſtance d'environ mille pas. Suivant l'uſage Romain, il n'eut rien de plus preſſé que de le fortifier : ce travail étoit toujours le même pour un Général Romain, quant au principal : il pouvoit bien y ajouter, mais il n'en diminuoit rien.

Chaque Soldat portoit en marche ſa paliſſade, qui étoit une forte branche, à laquelle en la coupant on avoit laiſſé ſur un côté trois à quatre jets ou rameaux, qu'on avoit enſuite taillés en pointe & durcis au feu. Le camp étant tracé, le Soldat ſe délivrant ſeulement de ſon bouclier, ſe mettoit à creuſer le foſſé, profond pour l'ordinaire de neuf pieds lorſqu'on étoit au voiſinage de l'ennemi. De la terre qu'on en tiroit, on faiſoit un rempart de quatre à cinq pieds de hauteur, qu'on ſoutenoit en dehors, au moyen de ces paliſſades, fichées fortement au pied l'une près de l'autre, & dont les branches ſortant obliquement, ſe croiſoient en préſentant leurs pointes. De cette maniere toutes ces paliſſades ſe tenoient l'une l'autre ſans aucun lien, (a) & formoient une haie hériſſée d'épines monſ-

Vegece, Liv. IV. c. 24.

Liv. XVII.

(a) La plupart des Commentateurs ont fait de cette paliſſade des Anciens un ſimple clayonage ou faſcinage. Varron explique clairement le *De L*

trueuſes & difficile à percer. Polybe qui nous donne ſoigneuſement cette deſcription, convient que les Grecs n'étoient pas comparables aux Romains à cet égard. Le camp formant toujours un quarré, il y eut à chaque face une porte, ou iſſue, pratiquée à travers le rempart & le foſſé, où l'on établiſſoit des corps-de-garde, que nul Romain, ſous quelque prétexte que ce fût, ne pouvoit quitter ſous peine de mort. Outre cela, un nombre de Soldats toujours prêts à marcher au premier ordre, étoit commandé pour le Piquet. On admire avec raiſon l'ordre, la diſcipline & le détail du ſervice des Romains, de même que leur attention à inſtruire ſi bien leurs Soldats, que depuis le Tribun juſqu'au Factionaire, chacun ſavoit préciſément ce qui étoit de ſon devoir dans toutes les différentes occaſions. C'eſt un modele que Polybe offre à toutes les Puiſſances guerrieres.

Poſtumius s'étant campé ainſi devant Agrigente, déconcerta tout le plan d'opérations des Carthaginois. Quoiqu'Annibal, qui commandoit dans la Ville, eût trop peu de monde pour s'oppoſer d'abord aux entrepriſes du Conſul, il ne ſe crut pas diſpenſé pour cela de combattre les Romains ; mais il uſa de ruſe pour s'en ménager l'occaſion. D'abord

Ammien, Liv. 24.

but de ces trois ou quatre rameaux qu'on laiſſoit à la branche, dont on faiſoit un pieu. Il dit qu'entrelacés enſemble, ils avoient la forme de la lettre V. L'endroit où Polybe parle de la maniere de retrancher les camps, eſt très-mal traduit. L'explication que j'en donne ici rétablira le texte.

il feignit de redouter le Conſul & de ſe tenir coi dans ſa place. Cette inaction apparente enhardit Poſtumius à envoyer une partie de ſes Troupes au fourage. Elle lui fit même négliger les précautions ordinaires pour couvrir les Fourageurs. C'étoit le moment qu'Annibal attendoit. Il s'étoit préparé à une grande ſortie; & ayant partagé ſes Troupes en pluſieurs corps, il en détacha une partie contre les Fourageurs; il en deſtina une autre à attacher l'eſcarmouche aux trois corps-de-garde des portes, à combler les foſſés, & à enlever les paliſſades; tandis que lui-même à la tête de la troiſieme, qui étoit l'élite de ſon monde, marcha droit vers la principale porte du camp. Toutes ces différentes attaques furent conduites avec tant d'ordre & de célérité, que les Romains auroient été ſurpris & forcés dans leur camp, ſans cette admirable diſcipline de leurs ſoldats qui les avoit tant de fois ſauvés. Contre toute attente les corps-de-garde qui étoient aux avenues du camp tinrent ferme. Le Conſul eut le tems de rallier ce qu'il y avoit de Soldats dans les tentes, & ſans ſe ſoucier de ceux des ennemis qui s'attachoient à forcer ſa paliſſade, il ſe forma promptement ſur l'eſplanade qui étoit entre le retranchement & les baraques, & il ſortit ſi bruſquement par les quatre portes, qu'il renverſa au premier choc tout ce qu'il rencontra de Carthaginois; fondit enſuite ſur ceux qui après avoir comblé le

foſſé tâtoient les paliſſades, les enveloppa, & contraignit Annibal de ſe retirer en déſordre après une grande perte.

Le Conſul devint ſage à la vue du péril qu'il avoit couru : il ſépara ſon armée en deux camps, dont l'un fut aſſis de l'autre côté de la Ville, & il les joignit par une bonne ligne de contrevallation, à laquelle il ajouta celle de circonvallation contre le ſecours. Il employa à ce travail, ſelon Diodore de Sicile, plus de cent mille hommes, qu'il avoit raſſemblés de tous les environs. Il établit des poſtes ; en un mot, il ne négligea aucune de ſes ſuretés.

A une petite diſtance du camp étoit la petite ville d'Erbeſſe, que Hieron avoit choiſie pour le dépôt des vivres & des munitions qu'il fourniſſoit aux Romains. Les deux camps du Conſul étoient dans l'abondance, tandis que la diſette croiſſoit de jour en jour dans la Place, où Annibal n'avoit pu refuſer aſyle à une multitude effrayée. Il avoit bien cinquante mille bouches à nourrir, outre les habitans. Il fit de fréquentes ſorties ; mais vu l'attention du Conſul à fortifier & garder ſes lignes, elles n'aboutirent qu'à des eſcarmouches.

Cinq mois s'étoient écoulés avant que le Sénat de Carthage eût mis Hannon, ſon autre Général, en état d'entreprendre le ſecours de la Ville. Héraclée, ville maritime & voiſine d'Agrigente, fut le rendez-vous de ſes Troupes. De-là, il entretint

des intelligences avec quelques Habitans d'Erbeſſe, & les ménagea ſi bien que la Ville lui fut livrée par trahiſon.

Après la priſe de cette Ville qui enlevoit aux Romains leurs magaſins, Hannon s'approcha des retranchemens avec une armée que Diodore fait monter à cinquante mille hommes d'Infanterie, à ſix mille Cavaliers, & ſoixante Eléphans. Il détacha en avant ſa Cavalerie Numide avec ordre de s'approcher du camp (*b*) pour en attirer la Cavalerie Romaine, qui ne manqua pas de ſortir pour l'eſcarmouche. Les Numides reculerent juſqu'à leur jonction avec le corps des Troupes que Hannon avoit poſté pour les ſoutenir, & alors ils firent volte-face, & obligerent les Chevaliers Romains de ſe retirer avec perte. Hannon ſe campa ſur une hauteur à douze cens pas des retranchemens, ſe rendit maître de tous les poſtes des environs, & coupa entiérement au Conſul ſa communication avec les Alliés qui lui auroient fourni des munitions. Ce dernier fut bientôt réduit à manquer du néceſſaire; & malgré la grande conſtance avec laquelle il ſoutint en Romain tous les maux de la diſette, il auroit levé le

(*b*) Dom Thuillier défigure entiérement dans ſa verſion le récit de Polybe: *La Cavalerie Numide*, dit-il, *étoit venue aux mains avec une des Légions.* On n'a plus d'idée de l'action; car il faut ſuppoſer alors, ou que la Légion étoit rangée hors du retranchement, ou que les Cavaliers Numides avoient franchi l'enceinte du camp. Or l'une ou l'autre de ces ſuppoſitions change le combat, & ni l'une ni l'autre eſt vraie. Polybe dit *que la Cavalerie Numide s'approcha de l'un des camps Romains.*

ſiege, ſi Hieron n'eût trouvé moyen de lui faire paſſer de tems en tems quelques convois. Depuis deux mois que Hannon étoit en préſence des Romains, la place étoit réduite à toutes les horreurs de la famine, & Annibal lui fit connoître par des fanaux qu'il lui étoit impoſſible de tenir davantage : deſorte que quelque ſûr qu'il fût que la néceſſité obligeroit à la fin Poſtumius d'abandonner l'entrepriſe, & qu'il ne le feroit pas ſans s'expoſer à être défait dans ſa retraite, Hannon fut contraint de changer ſon plan & de haſarder une action générale.

Dans ce deſſein, il deſcendit de la montagne où il étoit campé, & ſe mit en bataille dans la plaine. Les Romains preſqu'auſſi preſſés que les Aſſiégés accepterent ſon défi & allerent à ſa rencontre. Polybe qui n'eſt qu'abréviateur dans ſes deux premiers Livres, ne donne point la diſpoſition des deux Armées ; il s'en tient à bien marquer la circonſtance du combat qui donna la victoire au Conſul. Hannon craignant la manœuvre des Velites Romains, qui à l'approche des deux Armées accabloient de traits les éléphans, & ſouvent les forçoient à rebrouſſer, fit paſſer entre ces bêtes ſes armées à la légere, dont il forma une ligne avancée qui devoit couvrir ces animaux. Cette diſpoſition étoit inſenſée. Les Haſtaires dans la premiere ligne des Romains pouvoient aiſément ſoutenir leurs Velites,

u lieu que les Velites Carthaginois ayant les élé-hans à dos, ne pouvoient ni être appuyés de la halange, ni faire la retraite en ſûreté. Le combat ura pourtant aſſez long-tems, juſqu'à ce que les elites Romains ayant chargé également ſur tout le ront, firent lâcher pied aux Carthaginois. Dans autres occaſions, ce premier engagement influoit eu ſur le ſort de la bataille. Ici il fut déciſif. Les elites Carthaginois reculerent ſur les éléphans, & es bêtes effarouchées, ſe jettant avec les fuyards ur la Phalange, y mirent le déſordre. Après la erte de la bataille, Hannon ſe retira à Héraclée; c Annibal qui n'avoit point bougé pendant la ba-aille, on ne ſait pourquoi, fit ſes diſpoſitions pour auver ſa garniſon, & l'exécuta heureuſement la uit d'après la bataille. Il parvint dans l'obſcurité & ns obſtacle à la contrevallation; il en combla le oſſé avec des hottes de jonc farcies de la bâle. Il anchit de la même maniere la circonvallation, & ontinua ſa marche heureuſement. Les Romains ui avoient paſſé la nuit à ſe réjouir, ne s'apper-urent de cette retraite que le lendemain. Le Car-aginois fut atteint, ſouffrit un peu à ſon arriere-arde, mais ſauva ſes Troupes.

C'eſt ainſi que les Romains réuſſirent dans cette ntrepriſe hardie, qui fixa les opérations de toute ne Campagne ſous les murs d'Agrigente. L'idée du onſul d'enfermer les Carthaginois, en leur cou-

pant leur jonction avec les transports, qui les eussent mis en état de lui tenir tête, étoit d'un Général plein de vivacité & de pénétration ; & son plan étoit juste, dès que Hieron se chargeoit de faire vivre l'armée. Mais ses fautes devoient faire échouer honteusement l'entreprise. La discipline du Soldat le sauva d'abord d'une surprise à laquelle son imprudence de laisser aller ses Troupes au fourage à la débandade, invita l'ennemi. La négligence à pourvoir son camp pendant cinq mois entiers, & la perte d'Erbesse d'où il tiroit toutes ses munitions, devoient le perdre sans ressource. Enfin la facilité qu'Annibal trouva à se sauver avec toute sa garnison au travers de deux lignes environnantes, démontre la grande part qu'eut la fortune à la réussite de ce blocus.

On ne peut être de l'avis de Mr. Folard, ni tirer de ce récit les maximes & les rapports qu'il y fonde. L'infidélité de la version lui a déguisé les principales circonstances, & son imagination lui en a fourni d'autres ignorées de Polybe.

Il présente d'abord Annibal comme l'Officier de la plus petite capacité. Il prétend qu'il eût plus incommodé les Romains en faisant de grosses sorties, & l'une après l'autre. Mais il n'en auroit pas porté ce jugement, s'il avoit connu la belle action de ce Général, qui mit le Consul à deux doigts de sa perte par une surprise concertée avec toute la prudence,

exécutée avec toute la bravoure & la conduite imaginables, & manquée par un événement auquel il ne devoit pas s'attendre. Le Traducteur en a défiguré le récit ; voici comme il parle : *Ils ſe partagerent, les uns courant au camp pour piller, les autres vers les corps-de-garde pour les égorger.* Mais Polybe indique en termes clairs la diſtribution des différentes attaques qu'il concerta en même tems contre les Fourageurs diſperſés & contre les Gardes du camp, tandis qu'une autre partie de ſes gens tâchoit de combler les foſſés & d'arracher les paliſſades (*c*). La deſcription que j'ai donnée de la fortification d'un camp Romain, fait comprendre qu'il n'étoit pas ſi aiſé de le piller, ni d'égorger ſes corps-de-garde, comme on le fait dans une ſurpriſe de Ville.

Annibal fit pendant tout le blocus de fréquentes ſorties ; mais comme la premiere où il eut l'avantage de ne combattre que la moitié de l'ennemi, ne lui réuſſit pas, il n'eſt point étonnant que les autres n'aient eu aucun effet digne d'être rapporté par l'Abréviateur. On ne ſauroit méconnoître la différence qu'il y a entre un ſimple blocus & un ſiege, où les travaux des Aſſiégeans avancés juſqu'aux

(*c*) Voici les mots Grecs : οἱ μὲν ἐπὶ τὸν τοῦ χάρακος ἁρπαγὴν ὥρμησαν· οἱ δὲ ἐπὶ τὰς ἐξεδρίας. *Les uns marcherent pour forcer les retranchemens, ou pour arracher les paliſſades ; les autres pour attaquer les corps-de-garde.* Les mots Grecs ἁρπαγὴ τοῦ χάρακος ſont expliqués par ceux qui ſuivent : ὅσον ἤπω διασπᾶν τὸν χάρακα, *lorſqu'ils avoient preſque percé les retranchemens, ou arraché les paliſſades.*

murs de la Ville, & faciles à être conſumés par le feu, invitoient les Aſſiégés à fondre ſouvent ſur eux: mais comme dans ce blocus l'attention de l'ennemi ſe réuniſſoit toute entiere à la garde de ſes lignes, qui étoient à mille pas de la Place, les ſorties des Aſſiégés ont dû être des combats, ſans autres effets que ceux de l'eſcarmouche ; & Polybe qui les appelle eſcarmouches, en attribue pluſieurs à Annibal. Ce Commandant montra bien qu'il n'étoit pas tel que le Chevalier Folard le prétend ; lorſque ne pouvant plus conſerver la Place, il oſa concevoir l'eſpérance de paſſer avec ſa garniſon, la nuit même qui ſuivit la défaite de ſon Collegue, à travers deux lignes qui l'environnoient. Le blocus de Prague, que la conduite & la bravoure des Aſſiégés font juſtement aller de pair avec les plus fameux ſieges, eſt le morceau d'Hiſtoire Militaire que je compare à celui-ci. Ce que fit Mr. de *Belliſle* eſt de même genre que ce dont Polybe nous permet de faire honneur à Annibal. Mr. Folard auroit moins ravalé le Général Carthaginois, s'il avoit eu ſous les yeux cet unique exemple moderne d'un blocus opiniâtrément diſputé. La retraite du Gouverneur de Haguenau ne reſſemble pas plus à celle du Général Carthaginois qu'à celle de M. de Belliſle.

Mr. Folard auroit peut-être eu raiſon de maltraiter Annibal, s'il avoit eu cinquante mille Soldats à ſes ordres. Son armée auroit été plus forte que

celle des Romains, dont les huit légions, tant Infanterie que Cavalerie, n'alloient pas à quarante mille hommes. Tant de forces lui auroient ſuffi pour tenir la Campagne ; au moins auroient-elles dû empêcher l'ennemi de former le blocus. Mais Polybe parle de cinquante mille bouches à nourrir qui s'étoient enfermées dans Agrigente à l'approche de l'armée Romaine, & dont la garniſon faiſoit la moindre partie ; de ſorte que tout le raiſonnement du Chevalier Folard ſur le peu d'activité d'Annibal, n'a point de fondement. Qui s'aviſeroit de dire que Mr. de Belliſle commandoit à Prague cent mille hommes, & que Strasbourg en 1744. étoit défendue par cent vingt mille ?

On ſe fait illuſion ſi l'on traite à tous égards les guerres des Anciens ſuivant les idées que l'on a des nôtres. Quoique les principes en aient été les mêmes, la diverſité de leur ordonnance & de leurs armes exigeoit d'eux une autre méthode dans l'exécution, & des meſures ſouvent tout-à-fait différentes de celles qu'on voit prendre à nos Généraux. Ainſi quand Mr. Folard s'étend ſur la faute de Hannon, de n'avoir pas d'abord après la priſe d'Erbeſſe attaqué & forcé les retranchemens des Romains, on voit bien qu'il raiſonne d'après l'expérience qu'on a aujourd'hui de la difficulté qu'il y a à défendre les lignes d'une grande étendue contre un ennemi hardi ; mais il étoit tout autrement diffi-

cile chez les Anciens de venir à bout d'une pareille entrepriſe. Ils donnoient d'abord une attention extraordinaire à mettre leurs retranchemens dans un grand état de défenſe. Outre des foſſés de douze juſqu'à quinze pieds de profondeur, ils garniſſoient le terre-plein derriere le foſſé de cette paliſſade branchue que j'ai décrite, & qui étoit d'une très-grande défenſe contre des gens qui n'agiſſoient qu'à force de bras. De diſtance en diſtance ils avoient leurs tours, qui étoient des tertres artificiels ſaillans de la ligne en forme du fer à cheval, & plus élevé que le reſte, leſquels leur ſervoient de baſtions pour voir le flanc de l'ennemi, & ils y établiſſoient leurs baliſtes. Le terre-plein étoit garni d'un bon parapet, d'une fraiſe faite de gros pieux avec leurs branches taillées en pointe, de pierres à lancer, & de toutes ſortes d'armes propres à renverſer avec peu de peine tout ce qui venoit à l'aſſaut. Ils n'avoient au reſte aucune machine de jet dont l'effet approchât de celui de nos canons : tout s'exécutoit à force de bras ; de ſorte qu'ils étoient obligés de s'élancer à corps perdu au-delà du foſſé où ils étoient accablés d'une grêle de pierres pendant qu'ils lutoient contre la paliſſade. Ils étoient enſuite reçus avec des armes de longueur, dont il y en avoit qui ne ſervoient que pour la défenſe des retranchemens *.

Voyez le Chap. XIV. du blocus d'Alexia.

* Telle arme étoit le *pilum murale.*

Auſſi faut-il avouer que les Anciens ont tiré beaucoup meilleur parti de leurs lignes que nous ne le

faiſons des nôtres. C'eſt pourquoi ils s'appliquoient avec tant de ſuccès à la fortification de Campagne.

Jules Céſar étoit redevable de la plupart de ſes victoires à ſon habileté dans cette partie de l'Art Militaire. Souvent réduit à commencer la Campagne par la défenſive, il manqua rarement de changer la nature de la guerre auſſi-tôt que les occaſions ſe préſentoient. Sa célérité dans les travaux égaloit la hardieſſe & l'audace de ſes plans. Toujours il crut qu'il pouvoit ſuppléer au nombre des Troupes, par la qualité des retranchemens dont il les couvroit. L'immenſité des ouvrages qu'il nous a décrits lui-même eſt ſi fort au-deſſus de notre pratique, que nous ſommes tentés de croire qu'il nous en a impoſé dans ſes commentaires. Cependant quelle naïveté, quelle juſteſſe dans ſes détails! Le merveilleux qui ſurprend lorſqu'on veut ſaiſir tout d'un coup l'enſemble de ces travaux, diſparoît quand on les examine par parties. On voit que la prudence n'a rien négligé ſans toutefois que la circonſpection ait été outrée. Les pieces ſe ſoutiennent, elles ſe demandent même l'une l'autre, & on reconnoîtroit l'incomplet du tout s'il en manquoit quelqu'une. Il débarqua en Afrique avec trois mille hommes d'Infanterie & cent cinquante Chevaux. Il avoit en tête d'habiles Généraux qui tenoient la Campagne avec une nombreuſe armée compoſée de vieux Soldats. Il oſa ſe promettre de n'en être

point accablé à l'aide de ſes retranchemens, dont on doit admirer également le plan & l'exécution. Il fit ſon front de la Ville de Ruſpina, d'où il tira deux branches juſqu'à la mer & le port. Il attendit dans ſes lignes les renforts qui lui venoient d'Italie & de Sardaigne, & s'y maintint contre tous les efforts de Labiénus (*d*).

En ſa derniere Campagne dans les Gaules, il marcha avec quatre Légions contre les nombreuſes armées Gauloiſes, mieux conduites alors que dans les commencemens. Les Gaulois s'étoient campés très-avantageuſement ſur une montagne environnée de marais qui en rendoient l'accès très-difficile. Loin de ſe jetter en furieux ſur ces ennemis, que tant de défaites auroient rendus mépriſables à tout autre Général, il parut les reſpecter dans leur poſte. Il ſe retrancha devant eux, & y tira des lignes d'une force ſurprenante. C'étoit un terre-plein de douze pieds de hauteur avec ſon foſſé, & un avant-foſſé à fond de cuve de quinze pieds de profondeur. Le rempart fut garni d'un bon parapet; & au lieu d'un ſeul tertre ſaillant de diſtance en diſtance, dont les courtines étoient ordinairement fortifiées, il en fit deux qu'il éleva avec de la charpente à la hauteur

Guerres des Gaules, Liv. VIII. chap. 9.

(*d*) Hirtius qui a décrit cette Campagne de Céſar en Afrique, eſt moins précis dans ſes détails que Céſar, & les verſions ſont fautives. La diſpoſition des Troupes dans la premiere bataille contre Labiénus, y eſt une énigme. On auroit beſoin d'une analyſe de cette Campagne, ſemblable à celle que le Maréchal de Puyſégur a faite de la Campagne de Céſar en Eſpagne.

de

de trois étages. Ces tours furent jointes à leur comble plat par un pont preſqu'auſſi large que lui & garni d'un clayonage. De cette maniere il protégea l'avant-foſſé, & doubla la défenſe de ſes lignes; car il plaça ſur la plate-forme & ſur le rempart un grand nombre d'archers avec des machines qui tiroient ſur le même front. Ceux du rempart étoient protégés par ceux du pont & des combles; & ces derniers étoient aidés par les premiers à tenir l'ennemi éloigné. Les Gaulois reſpecterent ce camp comme une citadelle.

Il ſemble qu'on a voulu adopter parmi nous cette méthode, & qu'on en a été dégoûté par le peu de ſuccès de la défenſe. Les lignes de Stolhoffen, de Brabant, d'Etlingen, ſi aiſément forcées; celles d'Arras & de Turin ſi mal défendues, paroiſſent juſtifier le ſentiment du Marquis de Feuquieres ſur l'inutilité des lignes pour une armée, & ſur le péril certain d'y attendre un ennemi. Mais n'eſt-ce point notre incapacité dans la conſtruction & dans la défenſe qui fait toute la différence entre nos tems & ceux de l'antiquité? Pourquoi cette confiance d'un homme tel que Céſar en ſes lignes? Mr. le Maréchal de Saxe a tort, en diſant que cet habile Romain quitta ſes retranchemens pour aller au-devant des Gaulois qui venoient lui faire lever le blocus d'Alexia. Il avoit long-tems ſoutenu les efforts des aſſaillans, lorſqu'il fit ſur eux une grande ſortie avec

une partie de ſa Cavalerie, dans le deſſein de les prendre à dos. Lorſque les grands Généraux de l'antiquité abandonnent leurs lignes pour livrer bataille, c'eſt quand ils ſe connoiſſent de grands avantages ſur l'ennemi, ou quand ils n'ont point d'autre moyen pour ſe rendre libres leurs ſubſiſtances.

La ſupériorité des lignes des Anciens ſur les nôtres venoit préciſément de la confiance qu'ils avoient en elles, & de la réſolution où ils étoient d'y attendre l'ennemi & de le combattre derriere leurs retranchemens.

Quant aux lignes dont ils entouroient leurs camps, ils n'avoient point pour maxime, que l'étendue du front d'un camp doit être la même que du front que l'armée doit faire en bataille. De-là le petit circuit de leurs camps. Comme ils choiſiſſoient dans les plaines le camp qu'ils vouloient retrancher, afin de lui donner de tous côtés la même force, leurs Troupes campoient pour cet effet ſur un quarré. Ils donnoient par-là à toutes les faces la même défenſe, & de quelque côté que l'ennemi attaquât, il trouvoit une maſſe égale d'hommes à enfoncer. Des tentes juſqu'aux retranchemens, il y avoit dans toute l'enceinte de la ligne un eſpace de deux cens pieds qui leur ſembloit ſuffiſant pour que tous les mouvemens ſe fiſſent ſans confuſion. N'ayant pas une cavalerie auſſi nombreuſe, ni un train d'équipages exorbitant comme nous, ils pouvoient auſſi

mieux ménager le terrein. D'ailleurs ils accoutumoient le Soldat à remuer la terre, & ils lui faiſoient porter conſtamment ſa paliſſade. Les Officiers avoient l'habitude de ces ſortes de travaux : pluſieurs en poſſédoient les regles & la ſcience. Obſervons encore que notre maxime ſur la parité du front du camp & du front de l'armée en bataille, nous éloigne d'autant plus des Anciens, que nous rangeons nos Troupes ſur une hauteur, qui eſt par rapport à la leur, comme 1 à 3, ou à 4; ce qui, en leur ſuppoſant le même principe qu'à nous, rendroit toujours nos camps d'une étendue quadruple de la leur.

Ne nous en prenons point ſeulement à la différence des armes. Il eſt vrai que les Anciens n'ont eu rien d'égal à notre artillerie. Mais ils étoient infiniment plus dangereux que nous, pour l'attaque d'un camp retranché. Leurs boucliers joints menoient leurs ſoldats à couvert juſqu'au bord du foſſé; les traits, excepté ceux qu'on lançoit avec des machines, ne pénétroient point cette tortue; & l'aſſaillant, qui parmi nous n'eſt repouſſé que par l'effet de nos fuſils, venoit plutôt aux mains. C'étoit là que l'impétuoſité & l'ardeur propres à ceux qui attaquent, auroient dû aſſurer la victoire, ſi la force du retranchement, & les meſures qu'on prenoit pour le défendre, n'avoient pas augmenté les avantages des autres.

Obſervons encore que les Anciens choiſiſſoient la figure orbiculaire, ſur-tout dans les lignes de circonvallation, pour tous les ouvrages qui ſailloient de la ligne. Ils ne vouloient point de nos redans, ni de nos angles ſaillans, ſur la ligne. Tout ſoldat ou archer tirant machinalement devant ſoi, l'angle eſt à nu & ſans défenſeurs ſur un grand nombre de ſes points; au lieu que le demi-cercle offre une défenſe égale ſur tous les ſiens.

Ils avoient encore l'attention de fortifier ſéparément tous les quartiers dans la circonvallation : ce qui leur donnant le moyen de ſe maintenir plus long-tems dans les lignes, leur aſſuroit en même tems la retraite. Les Princes Maurice & Fréderic Henri de Naſſau avoient cette attention dans leurs lignes, & ce fut peut-être à cela qu'ils dûrent de n'y avoir jamais été forcés.

Je trouve encore que la confiance que les Anciens mettoient dans leurs retranchemens étoit fondée ſur leurs armes & ſur l'ordonnance de leurs troupes. L'uniformité de nos armes doit néceſſairement ôter la proportion entre la défenſe & l'attaque. Les différentes poſitions, où ſe trouvent ſouvent les troupes qui combattent, requierent des armes variées, & plus propres à l'une qu'à l'autre manœuvre. Quelque bonnes que ſoient nos bayonnettes dans pluſieurs occaſions, elles ne ſauroient faire l'effet des longues piques des Anciens, pour repouſſer

l'ennemi qui a franchi le foſſé. L'obſervation du Maréchal de Saxe eſt fondée ſur la pratique des Anciens. Les Romains l'ont emporté à cet égard ſur les Grecs. Cette variété des armes de leurs Légionnaires faiſoit l'avantage principal de la Légion ſur les autres troupes.

Voilà auſſi pourquoi leurs plus grands Généraux reſterent ſi ſouvent campés l'un près de l'autre, ſans oſer s'attaquer. Céſar conçut le projet le plus ſingulier du monde, d'enfermer par des lignes de circonvallation toute l'armée de Pompée, campée près de Dyrrachium, & plus nombreuſe & mieux fournie de vivres que la ſienne. Il fut chicané par Pompée, lorſqu'il s'empara des hauteurs auxquelles il joignit ſes lignes; mais dès qu'elles furent achevées, il ne craignit plus l'ennemi, par qui il ne fut forcé du côté de la mer, que parce qu'il y avoit négligé ſa fortification. Si on lit que deux cens quarante mille Gaulois attaquerent inutilement les lignes de circonvallation d'une étendue extraordinaire, que Céſar défendit avec ſoixante mille hommes devant Alexia; dans le tems même que quatre-vingt mille hommes ſous Vercingentorix attaquoient la contre-vallation. Si on trouve qu'encore une autre armée d'Ambiorix ſe morfondit long-tems devant le camp de Cicéron, gardé par une ſeule Légion; on ne doit pas faire un crime à Hannon, de n'avoir pas attaqué les lignes de Poſtumius.

Supposé pourtant que Hannon eût été réduit, pour secourir les assiégés, à forcer les lignes du camp Romain, on ne voit pas comment la prise d'Erbesse lui en auroit facilité l'exécution : car si M. Folard prétend que dès la premiere terreur que la perte d'Erbesse avoit causée aux Romains, il auroit dû marcher aux lignes de l'ennemi, sans lui donner le tems de se reconnoître ; il faut qu'il regarde Erbesse comme un autre Dénain. Mais il y a bien peu de rapport entre l'action de Dénain, & celle d'Erbesse. Hannon fut toujours le maître de se camper entre Erbesse, & les lignes des Romains ; & il ne paroît pas même qu'il y eût garnison Romaine dans cette Ville ; au moins est-il certain que le Consul n'avoit pas établi de communication entre cette place & ses lignes : au lieu que les lignes des Alliés s'étendoient jusqu'à Dénain, & de Dénain à Marchiennes, & que le Maréchal de Villars avoit à forcer cette ligne, & à battre le Comte d'Albermarle, qui la gardoit avec un corps considérable. Hannon se rendit maître d'Erbesse à l'aide de quelqu'intelligence qu'il lia avec les habitans, & il marcha immédiatement après vers les retranchemens des Romains ; mais il les trouva si peu déconcertés de cette perte, qu'aussi-tôt que sa cavalerie légere qui marchoit toujours en avant de l'armée, se montra près des lignes, les Romains firent sortir leur Cavalerie, & eurent même l'imprudence de poursuivre

trop loin les Numides, qui leur firent eſſuyer quelqu'échec. Ce fut alors que Hannon mit ſon camp à douze cens pas de la circonvallation, & qu'il forma le projet de couper entiérement les vivres au Conſul.

Lorſque Hannon fut enfin obligé d'en venir à une action déciſive, il deſcendit dans la plaine, & préſenta bataille à l'ennemi. C'étoit chez les Anciens la coutume de ſe donner ainſi le défi; & il y avoit une eſpece de préjugé parmi les ſoldats, que le Général qui n'oſoit l'accepter, ſe déshonoroit, ou ſe reconnoiſſoit vaincu. De là vient qu'on voit ſi ſouvent dans l'hiſtoire Romaine, le ſoldat mécontent de ſon Général, qui avoit quelquefois des raiſons de différer le combat, ſe plaindre qu'il ſouffroit l'ennemi l'inſulter, & s'approcher impunément du camp.

Hannon prit ce parti préférablement à celui de forcer les lignes, à cauſe de la difficulté du dernier. Quand les Anciens ſe croyoient aſſez ſupérieurs pour tenter l'aventure, ils choiſiſſoient toujours la nuit, comme le tems le plus propre pour cacher les différentes attaques. C'eſt ainſi que les Gaulois s'y prirent à Alexia, & que Marcius, après la mort des deux Scipions en Eſpagne, força & emporta les retranchemens des deux camps Carthaginois. Le grand Annibal profita d'un brouillard pour forcer le camp Romain, que Fulvius avoit mal fortifié, & qu'il défendit plus mal encore. *Frontin II. v. 21. Appien, p. 587. Edit. Toll.*

Quant à la bataille même, dont Polybe ne marque

que la ſeule circonſtance qui la décida; le Chevalier Folard en a imaginé une autre, dont il donne le détail & le plan, qui ont cela de particulier, qu'ils ne font aucune mention de l'unique circonſtance de Polybe, & qu'au contraire ils lui ſont oppoſés. Il met l'armée de Hannon ſur deux lignes, contre la coutume des Carthaginois; & il ſe fonde apparemment ſur la verſion qui dit, que *les troupes à la ſolde des Carthaginois, qui ſe battoient à la premiere ligne, furent miſes en fuite.* C'eſt uniquement la faute du Traducteur, qui rend par *premiere ligne*, le mouvement des troupes légeres, qui ſortirent ſelon leur coutume des intervalles, en avant du front, & qui après avoir eſcarmouché ſe retirerent ſur les flancs de la phalange, ou derriere elle. (*e*)

Polybe donne pour l'unique cauſe de la perte de la bataille la fuite des Vélites Carthaginois, qui ayant été placés devant les éléphans, reculerent ſur ces animaux, leur firent tourner tête, & accablerent avec eux la Phalange. M. Folard ſubſtituant ce que lui a fourni ſon imagination, fait paſſer, de ſa pure grace, ces animaux par les intervalles des lignes Romaines. Mais il eſt étonnant que donnant à l'armée Romaine l'ordre en échiquier qu'elle tint réel-

(*e*) Le terme Grec προκινδυνεύοντες eſt conſacré dans les récits militaires pour les troupes légeres. Polybe s'en ſert ſouvent pour déſigner les Vélites Romains & pour les diſtinguer de l'infanterie ordinaire. Ces ſoldats à la ſolde des Carthaginois compoſoient de même les troupes légeres dans l'armée de Xantippe. *Chap. 34.*

lement en cette occaſion, il n'ait pas ſenti que les éléphans pour paſſer dans les intervalles, auroient eu à faire des zig-zags, dont ces bêtes furieuſes ne ſont aucunement capables. Auſſi les Vélites Romains ne firent-ils point alors la manœuvre qu'ils firent à la bataille de Regulus contre Xantippe. C'étoit lorſque les manipules des trois lignes ſe mettoient l'un derriere l'autre, qu'ils s'efforçoient de chaſſer ces animaux dans les intervalles.

Tout le plan du Chevalier Folard, ſes réflexions ſur la nature du terrein, ſon ordre de bataille, reſpectables s'il les eût préſentés comme de ſimples obſervations faites après coup ſur ce que les Romains & les Carthaginois auroient pu faire, ou comme des avis ſur ce que nous pourrions faire dans le même cas; ne ſont plus d'aucun poids, dès qu'il prétend les donner pour les faits mêmes.

CHAPITRE II.

De la Bataille que les Carthaginois, commandés par Xantippe, gagnerent contre les Romains.

Hiſt. de Polybe, I. 33. Comment. de Folard, T. I. p. 150. &c.

XANTIPPE, qu'on eſt accoutumé de regarder comme un ſimple ſoldat Lacédémonien, étoit un (*f*) Officier Spartiate, de ceux qui faiſoient des levées en Grece pour les Puiſſances étrangeres, ſur une bonne capitulation. Il avoit parlé avec mépris de l'Art militaire des Carthaginois; & au lieu de s'unir aux Officiers Afriquains pour s'en prendre à la fortune, des avantages remportés par Regulus, il oſa dire que les victoires des Romains venoient de ſa capacité & de la bonne diſcipline de ſes troupes. Il en parla avec tant d'aſſurance, qu'on l'en crut. Il promit de faire ceſſer cette diſparité; & le Sénat de Carthage, qui voyoit qu'il y alloit du ſalut de la République, ne balança point à préférer un homme, dont l'expérience pouvoit juſtifier la

(*f*) Le terme Grec ξενολόγος eſt le même pour Xantippe, que pour les Généraux qui commandoient les dix mille Grecs au ſervice de Cyrus, & dont Xenophon n'étoit qu'un des Lieutenans. Polybe le nomme un Officier conſommé dans la connoiſſance de l'Art Militaire. C'eſt la véritable ſignification des mots μίσθιος & σύμμισθος que le Traducteur a manquée ici, & par-tout où Polybe s'en ſert.

préſomption, à ſes propres Généraux qui étoient entiérement découragés. Il lui donna le commandement en chef. Xantippe employa l'hiver à exercer les troupes. Il rendit le courage aux ſoldats, en leur faiſant toucher, pour ainſi dire, au doigt & à l'œil, que les évolutions auxquelles il les formoit, les rendroient plus propres à combattre, & à vaincre. Lorſqu'il entra en campagne, il leur inſpira de la confiance, en ne les conduiſant plus, comme avoient fait leurs Généraux, par les hauteurs. Il marcha dans la plaine, il y aſſit ſes camps, & il leur perſuada que ce ſeroit en ſe déployant en préſence de l'ennemi, qu'ils tireroient parti de leurs éléphans & de leur Cavalerie.

Les Romains toujours avides de batailles furent ſurpris de ce changement de conduite; mais ils n'en chercherent pas moins à en venir aux mains. Ils furent au-devant, & camperent d'abord à huit milles de l'ennemi. Le lendemain on tint un grand Conſeil dans le camp des Carthaginois. Les ſoldats s'impatienterent de la longueur de la délibération: ce n'étoit qu'un cri pour la bataille. Xantippe ſaiſit en habile homme ces premiers mouvemens. Il opina pour le combat; & ayant fait goûter ſon avis au Conſeil, il rangea l'armée en bataille. Elle étoit de douze mille hommes d'infanterie, de quatre mille de cavalerie, & elle avoit environ cent éléphans.

L'ordre & l'hiſtoire de cette bataille paroiſſent

très-inſtructifs à M. Folard, que ſon Traducteur a égaré. Qu'en auroit-il dit, s'il avoit pu les voir dans l'original ? Voici la deſcription de l'Hiſtorien Grec.

L'infanterie peſamment armée des Carthaginois
Tab. I. fut rangée ſur une ſeule ligne, (1) en phalange, c'eſt-à-dire, à ſeize de profondeur. Ce corps de huit à neuf mille hommes compoſoit la *diphalangie*, ou double phalange, & formoit un très-petit front, n'y ayant pas d'autres intervalles que ceux qui diſtinguoient les grandes ſections. Le reſte de l'infanterie Carthaginoiſe étoit des troupes étrangeres à la ſolde de la République, dont la plus grande partie étoit armée à la légere. A une diſtance plus grande que d'ordinaire, & en avant de la ligne, Xantippe ſerra tous ſes éléphans, côte à côte, & ſur un ſeul rang (2) & les ſerra le plus qu'il étoit poſſible, pour qu'ils ne débordaſſent pas ſon infanterie. Il choiſit enſuite dans le corps des troupes ſoudoyées, les Compagnies qui étoient moins légérement armées, & il les plaça à la droite de la phalange, ſur la même ligne. (3) Sa cavalerie, en qui il mettoit ſa principale confiance, forma ſes aîles. (4) Mais il la poſta fort en avant du front de ſon infanterie, deſorte qu'elle fut preſqu'en même ligne avec les éléphans. Il partagea enſuite le petit corps d'armés à la légere, entre la cavalerie des deux aîles, & les plaça derriere les eſcadrons. (5)

Cette diſpoſition de Xantippe marque ſa capacité

& ſes lumieres. Saiſiſſant d'abord le fort & le foible des éléphans dans un jour de bataille, il reconnut que ces animaux devoient agir indépendamment de toutes les autres armes, & qu'en voulant les ſoutenir, ou les protéger, on feroit la faute qui avoit cauſé la perte de la bataille d'Agrigente. C'eſt pourquoi il les éloigna de ſon infanterie, & les rangea fort en avant ſur une ſeule ligne, l'un près de l'autre. De cette maniere ils maſquerent les mouvemens de ſon centre; & lui firent en même tems une eſpece de barriere, contre le premier choc de l'infanterie Romaine, qui étoit ce qu'il redoutoit le plus. Informé de la manœuvre ordinaire des Vélites Romains, qui s'avançant auſſi-tôt que les armées étoient en préſence, tâchoient de faire rebrouſſer les élephans, ou de les mettre à dos de l'armée, en les entraînant dans les intervalles des manipules, Haſtaires, Princes, & Triaires, dont on avoit rompu l'ordre en échiquier à ce deſſein; il n'en appréhenda point de mauvaiſes ſuites, tant à cauſe du nombre de ces bêtes qui rendroit leur paſſage difficile, que parce qu'il crut qu'au cas que les Vélites les effarouchaſſent de loin, au point de les faire rebrouſſer, la diſtance où il les avoit miſes de ſa ligne d'infanterie permettroit de les rallier, ou donneroit le tems de leur faire paſſage, ſi on ne pouvoit les faire revenir de la premiere épouvante. Se propoſant d'ailleurs de mettre prompte-

ment ſa cavalerie en action, il eſpéroit de décider la bataille, avant que les Romains euſſent fini avec les éléphans.

En effet ſa cavalerie étoit de quatre mille contre cinq cens. Il n'étoit point douteux, qu'en raſe campagne elle ne diſſipât la cavalerie Romaine; & ſes armés à la légere, qu'il mettoit à la ſuite des eſcadrons, devoient entrer dans les ouvertures, que ſa cavalerie feroit dans le flanc Romain, ſur lequel elle devoit tomber, au lieu de pourſuivre les Chevaliers. Indépendamment du ſuccès des éléphans, il ſe promettoit que ſa phalange viendroit facilement à bout de l'infanterie Romaine, priſe en flanc & ſur ſes derrieres, par une cavalerie dont la légéreté & l'impétuoſité étoient extrêmes. La grande attention de cet habile Lacédémonien, fut de faire toutes ces manœuvres à tems. L'infanterie Romaine avoit tant de ſupériorité ſur celle des Carthaginois, que ſi elle eût percé au travers des éléphans, ſans avoir été inquiétée à dos & en flanc, elle auroit dans un inſtant culbuté & mis en déroute toute leur phalange. C'eſt pourquoi il donna l'ordre précis à ſa cavalerie, ainſi placée en avant, qu'auſſi-tôt que les armées ſeroient en préſence, & qu'on verroit les Vélites s'ébranler pour ſe jetter ſur les éléphans, qui devoient s'avancer en même tems, elle chargeât ſans balancer la cavalerie Romaine. Sûr de ſon peu de réſiſtance, il ajouta pour ſecond

ordre à ce premier, d'abandonner les Chevaliers Romains à la vîteſſe de leurs chevaux, & de tourner court ſur les Légions. Voyons maintenant les diſpoſitions des Romains.

Au milieu des éloges qu'on donne à l'Art militaire des Romains, on eſt toujours obligé de s'interrompre pour blâmer l'aveuglement des Conſuls, qui pour la plupart fixoient le même nombre de cavalerie à chaque Légion, & cela également dans tous les pays qui étoient le théatre de la guerre. Ils ne firent point de différence entre les plaines de la Lombardie & les montagnes de la Ligurie. En Eſpagne ils avoient tout autant de cavalerie qu'en Afrique; & dans les Alpes le même nombre d'eſcadrons, que dans les plaines du Royaume de Naples.

Ici leur infanterie étoit de quinze mille hommes, & ils n'avoient que cinq cens cavaliers. Leurs légions accoutumées à vaincre les Carthaginois, ne demandoient qu'à voir ces ennemis tant de fois battus. Elles ſe croyoient aſſurées de les faire fuir. Elles marcherent en cette occaſion avec une ardeur & une confiance merveilleuſes. Regulus commandoit l'armée Romaine. Sa préſomption lui faiſoit attribuer les ſuccès précédens à ſa conduite. Ce qu'il apperçut de nouveau dans l'ordonnance Carthaginoiſe, lui donna l'idée de lui oppoſer une nouvelle ordonnance. Les éléphans, qu'il n'avoit pas encore vus en ſi grand nombre, lui donnerent à penſer; & ce fut contr'eux

qu'il crut devoir ſe précautionner, beaucoup plus que contre Xantippe, dont il n'étoit pas aſſez habile pour ſentir le génie.

Il jetta tous ſes Vélites en avant de ſa groſſe infanterie ſur un ſeul front (6), & il s'en fit comme un rideau, derriere lequel il forma ſes Légions, en quinze bataillons longs, ou colonnes (7). Si l'on juge de leur force par l'évolution la plus ordinaire & la plus facile, on les croira de quatorze hommes de front, ſur une profondeur de cinquante. Si on fait l'honneur à Regulus de ſuppoſer qu'il préféra une évolution plus ſavante; les rangs de chaque colonne furent de ſeize juſqu'à vingt, & les files à proportion.

Les intervalles entre ces corps furent deux fois plus grands (8) que le front de chacun, afin de leur donner un front égal à celui de l'infanterie Carthaginoiſe.

L'art de diſtribuer avec ordre tant de manipules eſt facile à imaginer. Chaque manipule des Haſtaires & des Princes étoit ici de cent quarante hommes, placés ſur un front de quatorze, & ſur une profondeur de dix. (g) Les manipules de Triaires,

Polyb. Liv. VI.

(g) La légion Romaine étoit ſur le pied de quatre mille deux cens hommes; ſavoir de ſix cens Triaires, & de douze cens dans chaque claſſe des Princes, des Haſtaires & des Vélites. En tems de guerre, les Romains augmentoient quelquefois la légion juſqu'à cinq mille hommes, & alors le manipule étoit de cent quarante hommes rangés ſur quatorze de front, comme cela s'eſt fait ici. Il paroît que depuis la ſeconde guerre Punique, elle étoit conſtamment de ce nombre. Scipion l'augmenta dans ſa guerre d'Afrique juſqu'à ſix mille.

qui

qui n'avoient que ſoixante hommes, avoient les files moins profondes. Les uns & les autres ſe plaçoient en trois lignes en forme d'échiquier. Pour renverſer cet ordre avec méthode, Regulus n'eut beſoin que de faire paſſer ces petits corps, à la queue l'un de l'autre. L'armée étoit de quinze mille fantaſſins, qui compoſoient trois légions; & chaque légion avoit dix manipules dans chacune de ſes trois lignes. Ces manipules doublés dans chaque légion, produiſirent les quinze colonnes.

On voit que le Général Romain ſe propoſoit ſur-tout de ſe garantir des éléphans, en leur laiſſant un libre paſſage par les intervalles qu'il avoit ménagés entre ces quinze colonnes. Déjà il comptoit qu'elles avoient fait paiſiblement leur chemin, & qu'il tomberoit ſur la phalange ſans avoir été entamé. Il paroît qu'il ne devina rien de l'effet de la Cavalerie Carthaginoiſe. Il avoit poſté ſa poignée de Chevaliers ſur ſes ailes, ſans les faire ſoutenir. Polybe dit expreſſément, que cette diſpoſition de Regulus étoit bonne contre les éléphans, mais qu'elle ne valoit rien contre l'ordonnance Carthaginoiſe, & ſur-tout contre la deſtination de la Cavalerie. En effet Xantippe vit la victoire aſſurée dans la longueur monſtrueuſe du flanc Romain, dont chaque colonne iſolée étoit incapable de ſoutenir l'effort de ſa Cavalerie, ſans faire en-

tiérement à droite & à gauche, ou ſans changer en bataillon de quatorze de profondeur ſur un front de cinquante; ce qui eût fait le front du flanc, & préſenté beau jeu à la phalange. D'ailleurs le peu de proportion qu'il y avoit entre les rangs & les files des colonnes, rendoit leur marche embarraſſée. Les hommes ne pouvoient pas bien ſe ſerrer; la colonne perdoit par ſa longueur ſon unique avantage, qui conſiſte dans l'impreſſion du choc de ſa maſſe; après tout, cette ordonnance étoit contraire aux armes & à l'eſprit de la légion. *V. Chap. IV.*

Les deux armées étant ainſi rangées en préſence l'une de l'autre, le Conſul attendit l'attaque. Xantippe donna en même tems l'ordre aux conducteurs des éléphans, & à ſa Cavalerie. Les Romains pouſſerent auſſitôt le cri de guerre. Les Vélites marcherent aux éléphans, & les colonnes ſe mirent en mouvement. Il y eut en cet inſtant un accident que Xantippe n'avoit pas prévu.

Les éléphans du centre s'avancerent à trop grand pas, & ceux de la droite, peut-être ſerrés par la Cavalerie qui alloit en avant, ſe preſſerent en formant par la lenteur de leur pas une ligne diagonale, à prendre de l'éléphant du centre au dernier de cette droite. De cette maniere le petit corps d'étrangers, qui touchoit à la Phalange, fut à découvert. Les deux ou trois colonnes de la gauche des Romains paſſerent donc entre les éléphans & la

Cavalerie des Carthaginois, ſans en être touchés, & fondirent ſur ces étrangers, qui lâcherent pied. Regulus ſe plaignit, dit-on, enſuite au Sénat, d'avoir été abandonné par les ſoldats qui avoient fui. Ce fut tout le contraire. Les colonnes victorieuſes pourſuivirent ces étrangers rompus, à la droite de la Phalange, & ne ſervirent plus pour la bataille.

Pendant ce tems-là, les Vélites étoient écraſés, ou pourſuivis par les éléphans, qui porterent la confuſion parmi les colonnes du centre, que la cavalerie Carthaginoiſe n'avoit pas encore atteintes. Ce fut avec beaucoup de peine qu'elles ſe rallierent, & alors elles ſe virent accablées des colonnes de la droite & de la gauche, que la Cavalerie avoit enfoncées; & priſes elles-mêmes à dos, elles furent obligées de s'arrêter pour repouſſer les Cavaliers Afriquains, dont la plus grande partie étoit déjà revenue de la pourſuite de la Cavalerie Romaine, qu'ils avoient d'abord emportée. Malgré tant de déſavantages, les colonnes délivrées à la fin des éléphans, & des Vélites fuyards, qui avoient paſſé outre, pouſſerent en avant avec une grande réſolution. Mais la viteſſe de la marche dérangeant les rangs, & écartant les files; & la Cavalerie Afriquaine avec les Troupes légeres les pouſſant vivement, il n'y eut que les têtes des colonnes qui heurterent la phalange. Cette maſſe ſoutint aiſément

le choc, & elle le repouſſa enſuite avec violence. Les colonnes ſe briſerent entiérement ; & ceux de leurs ſoldats qui s'opiniatrerent à percer, furent tués, tandis que ceux qui voulurent ſe ſauver, furent coupés par la Cavalerie, ou bien écraſés par les éléphans. Regulus fut pris, & il n'y eut pas avec lui plus de 500 priſonniers. Ceux qui avoient enfoncé les étrangers de la droite de la Phalange, apprirent la défaite comme ils retournoient au gros de l'armée. Ils pouſſerent à Aſpis, & ils furent les ſeuls qui échaperent de la bataille.

Le plan & l'expoſé de Mr. Folard ſont tout-à-fait différens de ce narré de Polybe. Il dérobe à Xantippe toute la manœuvre, qui eſt le fruit de ſon génie & de ſon expérience. Il lui fait placer ſa Cavalerie en même ligne que la Phalange, & ſur le même niveau. Il lui fait jetter ſes Troupes légeres à ſa gauche ; & il attribue à cette gauche le gain de la bataille. *La gauche de l'Infanterie Carthaginoiſe*, dit-il, *ſurvenant là-deſſus fit un carnage horrible, & acheva ce que les éléphans avoient commencé.* Polybe ne fait pas la moindre mention particuliere de cette gauche. Il dit poſitivement que la Cavalerie fut jettée en avant par Xantippe, qui en forma ſes ailes, & que les armés à la légere furent joints aux eſcadrons (*h*).

(*h*) Voici les mots Grecs, τὰς δ' ἱππικὰς ἐμὲ τοῖς ἱππεῦσιν ἑκατέρῳ τῷ κέρατος προέστησε.

Xantippe étoit profond dans la Tactique Grecque, qui fournit nombre d'exemples d'une ſemblable diſpoſition, ſur-tout contre un ennemi qui ne faiſoit pas uſage de la phalange. Nous voyons qu'Alexandre, dans ſes principales batailles, plaça ſa Cavalerie en avant de la ligne, en la faiſant ſoutenir par les hommes les plus ingambes de ſon Infanterie.

Quelle juſteſſe, rélativement à ce fait d'Hiſtoire Militaire, pouvoit-on attendre dans la critique que le Chevalier Folard fait de la conduite de ces deux Généraux ? Selon lui, Regulus pécha pour avoir trop ſerré ſes colonnes, ſans leur donner d'aſſez grands intervalles. C'eſt, *dit-il*, ce qui le livra aux éléphans, qui n'avoient point d'iſſue. Cependant Polybe dit expreſſément, que ſi la diſpoſition de Regulus avoit un bon côté, c'eſt *qu'elle étoit excellente contre les éléphans, & très-mauvaiſe contre la Cavalerie* (*i*). Auſſi pendant l'action les cent éléphans paſſerent-ils tous à la fin à travers les intervalles des colonnes. Comment cent éléphans ſur un même front auroient ils paſſé par vingt-huit trous de dix à douze pieds de large ? Selon Mr. Folard, les intervalles entre les colonnes n'étoient pas plus grands.

Il a cru voir dans Regulus ſon précurſeur, & l'inventeur du ſyſtême des colonnes; & frappé de cette

(*i*) τῆς μὲν πρὸς τὰ θηρία μάχης ὄντως ἦσαν ἰσοχασμένοι· τῆς δὲ πρὸς τὰς ἵππους πολλαπλασίως ὄντας τῶν παρ' αὐτοῖς ὀλοχερῶς ἠσθένησαν.

découverte il s'eſt laiſſé emporter par ſon imagination. Il ne pouvoit penſer que ſon ordre favori eût été funeſte au Général qui l'avoit mis en uſage ; il ſe perſuada bientôt que la choſe étoit impoſſible ; & il chercha les cauſes de ſa défaite, dans des fautes qui étoient étrangeres à cet ordre même. La verſion lui parut favorable. *On mit au front*, porte-t-elle, *les troupes armées à la légere, derriere elles de groſſes compagnies, & la cavalerie ſur les deux ailes. De cette maniere le corps de bataille fut moins étendu que l'on n'avoit coutume, mais il avoit plus d'épaiſſeur.* (*k*) Mr. Folard a ſaiſi avidement les fauſſes conſéquences de cette mauvaiſe verſion. *Le corps de bataille fut moins étendu, mais il eut plus d'épaiſſeur ;* donc les corps qui le compoſoient étoient plus ſerrés ; donc les intervalles étoient moins grands. Dépouillons-nous de ſon préjugé. Voici comment l'Hiſtorien, que Don Thuillier n'a pas compris, parle. *Regulus rangea pluſieurs manipules ou compagnies, l'une à la queue de l'autre. De cette maniere tout le corps de bataille perdit beaucoup dans ſon front, mais gagna beaucoup en profondeur.* S'il n'avoit prétendu autre choſe, ſinon que le manipule des Princes fût joint bout à bout au manipule des Haſtaires, & celui des Triaires au manipule des

(*k*) Cette verſion de Don Thuillier eſt extrêmement embarraſſée, & j'ai eu de la peine à entrevoir comment *ces groſſes compagnies* & ce qui ſuit, avoit pu mener Mr. Folard à imaginer ſa diſpoſition, & comment il a pu l'ajuſter enſuite au reſte du récit de Polybe. Voici les mots Grecs : προέβαινε τὸς προσφυμάχυς πολλὰς ἐπαλλήλυς κατόπιν ἴσας σημείας.... τὴν δὲ σύμπασαν τάξιν βραχυτέραν μὲν ἢ πρόσθεν βαθυτέραν δὲ ποιήσαντες.

Princes, comme Mr. Folard ſe l'eſt imaginé; il auroit dit ſimplement, *il plaça les manipules.* L'ordonnance Romaine étoit conſtamment de trois lignes. Mais il dit, qu'il joignit bout à bout *pluſieurs manipules*, & que de cette maniere le corps de bataille perdit beaucoup de ſon front, & gagna en profondeur. Lorſqu'il eut réduit le front de trente manipules à celui de quinze, certainement le corps de bataille ſe trouva moins étendu. Que ſi au contraire il n'eût fait qu'ajouter bout à bout les manipules des trois lignes, qui formoient ordinairement l'échiquier, tout ce qui en ſeroit arrivé, c'eſt que l'échiquier auroit diſparu, mais les intervalles ſeroient reſtés les mêmes, & la profondeur de la ligne unique qu'ils auroient formé, n'auroit rien ôté au front ordinaire. En un mot, en laiſſant le terme de *pluſieurs* à la déciſion des Grammairiens, ſi l'on veut; il ſera toujours évident que le front n'a pu perdre, & la profondeur augmenter, que parce que pluſieurs manipules qui faiſoient front dans l'ordre accoutumé, entrerent cette fois dans les files de pluſieurs autres; auſſi les expreſſions mêmes de Polybe ne permettent-elles guere de faire honneur à Regulus d'un arrangement plus compliqué, qui auroit donné à ſes colonnes un plus grand front. Il fondit ſes ſix manipules dans une colonne, en faiſant doubler le Haſtaire par le Haſtaire, le Prince par le Prince, & le Triaire par le Triaire; & alors il n'y eut plus que le manipule

doublé qui fît front. Il laiſſa pour intervalle la place vuidée par le manipule qui doubloit. La preuve du fait ſe trouve dans l'extenſion de la ligne qui déborda la droite de la phalange, & lui enleva les étrangers qui étoient à ſa pointe.

Le Chevalier Folard, qui ſe plaint ſi ſouvent de la briéveté de l'Hiſtorien Grec, ne le ſuit pas dans ſes détails. Il a manqué par exemple la circonſtance eſſentielle de l'entiere défaite des Vélites Romains par les éléphans ; circonſtance qui contribua beaucoup à la victoire de Xantippe.

» Il y a peu de batailles, dit Mr. Folard, où les » Généraux d'armée puiſſent trouver de plus belles » leçons de Tactique que dans celle-ci. Atilius Re- » gulus eſt le premier, après les Grecs, à qui nous » ſommes redevables du ſyſtême des colonnes, & » le ſeul avant les Grecs qui ait combattu ſur une » ligne de colonnes parfaites. C'eſt donc à lui que » nous devons cet ordre, & non à Scipion. Varron » avant celui-ci, ou ſon collegue, s'en étoit ſervi à » Cannes ; quoique cela ne paroiſſe pas dans la tra- » duction de Caſaubon, qui faute de termes pro- » pres pour expliquer cette évolution, n'a pu dé- » brouiller ce myſtere. Si Dom Thuillier n'avoit ſu » ce que c'étoit que cette évolution, l'ordre de ba- » taille de Cannes nous ſeroit encore inconnu ».

Regulus combattit par colonnes ; c'eſt tout ce qu'il y a de vrai. Ces colonnes lui furent inſpirées par

l'eſpérance de faire place aux éléphans, & par là de ſe garantir de leur fureur. La trop grande profondeur qu'il leur donna eſt blâmée par Polybe; & en effet, ſi Regulus avoit prétendu qu'elles en fuſſent plus capables d'un choc violent, il auroit ignoré qu'une ſi longue enfilade d'hommes ne pouvoit pas bien preſſer ſes rangs de la queue à la tête, à cauſe de la petiteſſe du front, qui eût demandé que chaque ſoldat eût conſervé avec une attention qui étoit impoſſible, un allignement ſur lequel il n'étoit point ſoutenu à droite & à gauche. D'ailleurs le ſoldat Romain n'étoit ni armé ni dreſſé pour combattre dans l'ordre ſerré. Mr. Folard prétend qu'avec de plus grands intervalles, les colonnes auroient fait bouquer la cavalerie; mais ces intervalles étoient tout auſſi grands qu'il les veut, & nonobſtant cela, elles ont été maltraitées & détruites par la cavalerie. La queue de ces colonnes flottantes ſe ſépara de la tête. La colonne voiſine ne put appuyer la colonne attaquée. Elles furent battues, rompues & repouſſées en détail. Polybe dit que ces colonnes étoient mauvaiſes, ſur-tout parce qu'elles ne pouvoient tenir contre la cavalerie.

La colonne n'étoit pas inconnue aux Anciens. La grande profondeur ſur laquelle ils combattoient ordinairement, & la néceſſité d'en venir d'abord aux armes blanches, leur firent venir de bonne heure l'idée de cette ordonnance. Mais ils s'en ſervirent

rarement. Dans les batailles les plus opiniâtrément disputées, les armées étoient rangées sur des lignes
Chap. XI. pleines. L'exemple de Scipion, dans la bataille contre Asdrubal fils de Giscon, en Espagne, est le seul après celui de Regulus, que l'Histoire Romaine fourniſſe. C'est là qu'on voit l'ordre en colonnes pouſſé à son
Chap. XII. plus haut point de perfection. Mais Mr. Folard se trompe, lorsqu'il prétend qu'on fit usage des colonnes à Zama & à Cannes. Scipion remplit ses intervalles, aussi-tôt que les éléphans eurent passé, & il combattit
Chap. VIII. alors en ligne pleine, aussi-bien que Varron à Cannes, qui rangea l'armée tout autrement que Mr. Folard ne l'a imaginé; comme on le verra dans la suite.

Tom. I. p. 154. Le Chevalier cite à cette occasion la bataille d'Antiochus Soter, contre les Galates, décrite par Lucien, & il en donne le plan. D'abord il ne marque pas que les Galates firent une ligne, qu'ils jetterent en avant de la phalange, de tout le corps des *Chalcaspistes*, troupes moyennes entre les soldats de la phalange & les armés à la légere, communément appellés *Peltastes*. Ce nom venoit de ce qu'ils portoient des boucliers d'acier. Dans l'armée d'Alexandre on les nommoit *Argyraspistes*, à cause qu'ils avoient des boucliers d'argent. Cette premiere ligne est expressément indiquée par Lucien, que son Traducteur n'a pas compris. Ensuite M. Folard place les chariots à faulx devant la cavalerie, aussi-bien que

devant l'infanterie : au lieu que le Général Galate, ſelon Lucien, les fit agir ſeulement devant ſon infanterie, ſans vouloir en embarraſſer le mouvement & le choc de ſa cavalerie. Mr. Folard le met encore devant le front de toute l'armée, & cependant ils furent placés dans les intervalles entre les ſections de la phalange, & derriere elle. Au moment de l'attaque la phalange s'ouvrit, & les Chalcaſpiſtes firent place aux chariots qui furent lâchés contre l'ennemi. Ainſi ce plan de M. Folard eſt bien fautif.

CHAPITRE III.

De la Bataille du Macar, entre Amilcar Barcas, & les Rebelles d'Afrique.

Hiſt. de Polybe, Liv. I. Chap. 76. Comment. de Mr. Folard; Tom. II. Chap. 16. p. 29.

AUSSI-TÔT après être ſortis, par une paix déſavantageuſe, d'une longue guerre avec les Romains, les Carthaginois ſe virent engagés dans une autre plus difficile encore, & plus importante; puiſqu'il y alloit de l'exiſtence de leur République. La tyrannie des chefs de l'Etat avoit réduit les Afriquains tributaires à prendre les armes. Leur avarice avoit ſoulevé ce redoutable corps de troupes étrangeres ſoudoyées, avec lequel Amilcar avoit ſoutenu la guerre en Sicile. La République dans le

plus grand danger donna le commandement des troupes à Hannon. Ce Hannon, qui paroît avoir été une bonne tête pour le Gouvernement, trouva des reſſources qu'on ne croyoit pas avoir. Il aſſembla des hommes, dont il fit des ſoldats; il établit des magaſins, remplit les arſenaux; & par ſon génie & ſon activité il procura contre toute attente des moyens de ſe défendre. Mais il n'eut pas la ſageſſe de s'en tenir-là. Il voulut lui-même conduire cette guerre. Excellent Intendant, il fut mauvais Général. Enorgueilli d'un avantage qu'il avoit eu ſur les Rebelles, qui aſſiégeoient Utique, il s'en laiſſa ſurprendre. Carthage n'eut plus d'eſpérance que dans Amilcar, à qui elle ne put fournir que dix mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, avec ſeptante éléphans. Elle compta beaucoup ſur ſa grande capacité, & principalement ſur ſa réputation, qui lui donnoit l'aſcendant ſur les Généraux des Rebelles. Et en effet Amilcar s'étant mis en campagne, les Rebelles ne crurent pas avoir trop de toutes leurs forces contre lui, dès qu'ils le virent venir à eux. La bataille qu'il leur livra décida le ſort de la guerre. Ils leverent le ſiege d'Utique, & furent déſormais ſur la défenſive.

Polybe a jugé cette bataille le chef-d'œuvre d'Amilcar; & Mr. Folard a cru l'Hiſtorien Grec ſur ſa bonne foi: car en même-tems qu'il fait les plus grands éloges de la diſpoſition & des manœuvres

d'Amilcar, il avoue qu'il n'en a que des conjectures. Mais pour obtenir la confiance des militaires, il les aſſure que ſes conjectures ſont appuyées ſur les grands principes de la Tactique des Anciens. Que l'imagination eſt habile à ſéduire !

Qu'on ſe repréſente la ville de Carthage bâtie ſur un iſthme, qui la joint à l'Afrique. Hors de l'iſthme le terrein eſt parſemé de collines, qui des deux côtés de la preſqu'iſle, à une certaine diſtance, ſemblent partir du rivage de la mer, & s'étendent en demi-cercle, juſqu'à une riviere nommée Macar, qui après avoir coulé entre ces montagnes, vient ſe décharger dans la mer. Ces montagnes étoient rudes, & peu praticables. On avoit pratiqué dans les gorges, des ſentiers qui conduiſoient dans les terres. Quelque forts que fuſſent déja tous ces paſſages, par la diſpoſition des hauteurs, Mathos, Général des rebelles, y avoit établi des poſtes qu'il faiſoit garder exactement. Quoique le lit profond du Macar n'eût que peu de gués, encore très mauvais, on n'y avoit conſtruit qu'un ſeul pont, qui étoit l'unique paſſage dans les terres ſituées au-delà de cette riviere. Au bout de ce pont les Rebelles s'étoient établis au nombre de dix mille, dans un camp muré, qui reſſembloit à une petite ville. Deſorte que Carthage étoit ſi parfaitement bloquée, que non-ſeulement une armée, mais même un homme ſeul pouvoit à peine paſſer de la ville dans

les terres, ſans être vu de l'ennemi. Amilcar après avoir long-tems médité ſur les moyens de ſortir avec ſa petite armée, crut enfin avoir trouvé le véritable. Ayant obſervé que le vent oueſt-nord-oueſt venant à ſouffler, l'embouchure du Macar ſe rempliſſoit de ſable, & qu'il s'y formoit une eſpece de banc, il ſe mit en tête, de prendre ſon gué à l'endroit qu'on ſoupçonnoit le moins d'avoir été ſondé. Il diſpoſa tout pour la marche, ſans rien dire de ſon deſſein à perſonne. Le vent deſiré ſoufflant, il partit la nuit, & fit ſon paſſage tel qu'il l'avoit conçu. Au point du jour il ſe trouva de l'autre côté de l'embouchure du Macar.

Il avoit alors devant lui, le long du fleuve, ces dix mille Rebelles qui gardoient le pont; & à une plus grande diſtance plus à ſa droite un camp de quinze mille autres Rebelles, qui faiſoient le ſiege d'Utique. Le Carthaginois ne balança pas à marcher le long du fleuve vers l'ennemi le plus proche. C'étoit celui qui étoit au bout du pont.

Auſſi-tôt que les Rebelles l'apperçurent en deçà du Macar, s'avançant vers le *Wagebourg*, ou camp fortifié du pont, Spendius, qui y commandoit, ſortit de ſes retranchemens & marcha dans la plaine, dans le deſſein de ſe joindre à l'armée qui étoit ſous Utique. La jonction ſe fit, avant qu'il fût atteint par Amilcar, ſoit que ce dernier ne voulût, ou qu'il ne pût pas l'empêcher. Le Général Carthaginois

avoit mis ſon armée ſur trois lignes, dont la premiere étoit compoſée de ſes éléphans (1); la ſeconde de ſa cavalerie (2) avec les troupes légeres, & la troiſieme de la phalange. (3) L'eſprit de cette diſpoſition, outre la commodité de la marche, étoit relatif à l'ordre de bataille que cet habile homme avoit déjà projetté; car ce ſeroit lui faire tort, que de l'attribuer à la crainte d'être pris à dos par ceux d'Utique, pendant qu'il auroit en tête ceux du pont (*l*). Comme il s'avançoit de cette maniere ſur un petit front, Spendius ſe promit de le tourner aux ailes. La ſupériorité de ſes forces lui permettant de s'étendre ſur un grand front, ſans diminuer la profondeur de la phalange, qui étoit l'ordre de routine de ce tems-là; il mit toute ſon armée, qui n'étoit compoſée que d'infanterie, ſur une ſeule ligne (4), & il alla au devant des Carthaginois. Amilcar, qui avoit prévu cette conduite des Rebelles, marcha exprès ſans rien changer à ſa diſpoſition, auſſi loin en avant, que ſon coup d'œil & ſon calcul lui diſoient qu'il le pouvoit, ſans s'ôter le tems & le terrein qu'exigeroient les évolutions qu'il Tab. II.

(*l*) Mr. Folard inſiſte beaucoup ſur la faute des Rebelles, de n'avoir pas attaqué en même tems l'armée d'Amilcar par devant & par derriere. Mais comme la ſituation des lieux eſt fort embarraſſée, & qu'il eſt incertain ſi ce Macar eſt le fleuve Bagrade, ou celui qu'on voit dans Ptolemée; il vaut mieux s'en rapporter à ce que Polybe nous en fait entendre. *Auſſitôt*, dit-il, *que les Rebelles s'apperçurent qu'Amilcar avoit paſſé le fleuve, leurs deux armées ſe joignirent & marcherent à ſa rencontre*: de ſorte qu'Amilcar rangeant le fleuve, & les ayant en face, n'avoit pas à craindre d'en être pris à dos.

projettoit. La préſomption & la confiance des Rebelles s'en accrûrent. Ils vinrent à lui en doublant le pas. Ce furent ſur-tout leurs ailes qui ſe porterent en avant ; & l'étendue de la ligne fut cauſe qu'il y eut en pluſieurs endroits de la phalange des flottemens & de la confuſion, occaſionnés par l'accélération de la marche.

Amilcar fit faire tout d'un coup halte à tout ſon monde. Puis il ordonna aux conducteurs des éléphans de les tourner ; à la cavalerie de faire volte-face (2) ; & à toute l'infanterie de la troiſieme ligne de faire un demi tour, & enſuite des quarts de converſion à droite & à gauche par ſections (5). De cette maniere toute l'armée tourna le dos à l'ennemi. Pendant que les ſections de la troiſieme ligne, qui faiſoient les quarts de converſion, ouvroient ainſi des intervalles entr'elles (3) ; la cavalerie avec les troupes légeres & les éléphans de la premiere ligne, marcha droit à ces intervalles, & les traverſa (4). Elle pouſſa juſqu'au delà des colonnes, ou des extrémités des ſections, derriere la ligne. Alors marchant par ſon flanc (5), elle défila à droite & à gauche, juſqu'à ce qu'elle vint à border les ailes de la phalange (1). Là ayant fait front, elle avança en bandiere (2), pour ſe joindre à la droite & à la gauche de l'infanterie (3). Auſſi-tôt que la cavalerie & les éléphans eurent paſſé, l'infanterie fit un demi tour ; & puis, tandis que

Tab. III.

Tab. II.

Tab. III.

Tab. IV.

que les autres furent occuper leur poſte, elle fit des quarts de converſion (4) qui la remirent à ſon premier front, pour faire face à l'ennemi (*m*). Toutes ces évolutions devoient ſe faire avec beaucoup d'ordre & de rapidité, pour être à propos, & faire leur effet ſur l'ennemi, qui prenant ce remuement des corps pour une fuite, ſe débandoit déjà de tous côtés.

La ſeule choſe que Polybe laiſſe à deviner à ſon lecteur, c'eſt l'emplacement des éléphans après

(*m*) Ce paſſage de Polybe, dans lequel il explique toutes ces manœuvres, eſt conçu en peu de mots. C'eſt l'avantage des Auteurs Militaires Grecs, de pouvoir employer des termes de Tactique, qui expriment exactement le ſens des manœuvres qu'ils veulent repréſenter. Voici comment Polybe s'exprime. Amilcar voyant l'ennemi marcher à la hâte, il connut qu'il étoit tems de manœuvrer. *Il ordonna donc à toutes ſes trois lignes de faire volte-face.* Ce terme ἀναστρέφειν eſt général, & dénote tout mouvement par lequel on fait volte-face, ſoit par demi tour, ſoit par converſion. Il s'en ſert ici, parce que l'infanterie fit encore après le demi tour, le quart de converſion. La manœuvre par laquelle on ſe remit enſuite, détermine le ſens de ce terme général. *Puis il ordonna aux deux premieres lignes, qui avoient fait volte-face, de marcher promptement en arriere.* Ces mots, qui ne ſouffrent pas d'autre interprétation, indiquent cette marche de la cavalerie & des éléphans par les intervalles, derriere la phalange. *A ceux qui dans le commencement avoient l'arriere garde, c'eſt-à-dire, à la troiſieme ligne, il leur commanda de ſe remettre à leur place par un autre quart de converſion, & il les rangea enſuite pour faire face à l'ennemi.* Ce quart de converſion qu'il leur fit faire pour ſe remettre, explique la premiere évolution par laquelle ils donnerent paſſage aux deux premieres lignes. Les Tacticiens Elien & Arrien expliquent les termes dont Polybe ſe ſert ici pour dénoter ces évolutions, ἐπιστροφὴ & ἐξ ἐπιστροφῆς περιπλᾶν, de maniere à ne pas laiſſer douter de leur ſens. *La cavalerie ayant fait ſa marche, juſqu'à avoir bordé la phalange, fit un à droit & à gauche, & pris ſon poſte.* C'eſt ainſi que Polybe dépeint la marche de la cavalerie par ſon flanc, pour occuper le terrein, où elle fit front par un à droit & à gauche, & s'avança pour s'aligner avec l'infanterie. Ce mot Grec μεταβολὴ, qui dénote les deux quarts de tour que la cavalerie fit pour reprendre ſon premier front, a toujours une ſignification différente d'ἐπιστροφὴ, ou de la converſion. Quoique les Interpretes manquent rarement de les confondre, Elien au même Chapitre le définit très-clairement. *Ch. XXIV.*

leur retraite (*n*). Peut-être qu'Amilcar les plaça derriere les intervalles des ſections (5), dans le même deſſein qu'Antiochus; ou ce qui eſt plus probable, comme les Rebelles formerent une ligne de vingt-cinq mille hommes, & par conſéquent d'une aſſez grande étendue, pour pouvoir encore malgré ce nouvel élargiſſement des fronts déborder l'armée & la prendre à dos, il leur oppoſa ces animaux; de la même maniere qu'Alexandre, s'attendant à Arbelles à être pris en flanc par les Perſes, plaça un corps d'infanterie derriere ſa phalange pour former le crochet aux ailes, au cas que l'ennemi s'y préſentât.

Les Rebelles ne comprirent rien à cette manœuvre. Voyant tous ces mouvemens rétrogrades, ils s'imaginerent d'abord qu'il étoit épouvanté de leur ſupériorité, & qu'il reculoit de frayeur. C'eſt pourquoi ils doublerent encore le pas, ſans plus tenir ni rang ni file; ils ſortirent en confuſion de leur ligne, pour fondre ſur les Carthaginois, & pour achever leur prétendue déroute. Amilcar avoit ſi bien calculé la diſtance de l'ennemi, & le tems & l'eſpace néceſſaires à ſes manœuvres, que lorſque

(*n*) Après avoir indiqué les manœuvres les plus eſſentielles, Polybe paſſe légérement ſur les troupes légeres & les éléphans : *en même tems*, dit-il, *il plaça le reſte de ſe forces*. La bataille étant décidée, on lâcha les éléphans contre les fuyards, qui, reculant les uns ſur les autres & s'embarraſſant dans leur fuite, furent écraſés & étouffés par ces monſtrueux animaux, qui étoient exercés à faire rage en ces occaſions de leurs dents, de leur trompe & de leurs pieds.

les pelotons les plus avancés furent à portée d'en venir aux mains, la cavalerie fut au point de ſa jonction avec l'infanterie, & celle-ci prête à ſoutenir le choc. Les Rebelles, confus & étourdis d'une réſiſtance à laquelle ils s'attendoient ſi peu, reculerent. Les Carthaginois les chargerent avec vigueur. Ils plierent & ſe renverſerent, les uns ſur les autres, & il fut impoſſible à leurs Généraux de remédier au déſordre, & de rétablir le combat. L'habile Carthaginois fut redevable de la victoire, à cette admirable manœuvre qu'il exécuta avec tant d'ordre & de promptitude.

Mr. Folard qui prétend qu'Amilcar ne pouvoit ſe mouvoir ni changer ſon ordre, par d'autres manœuvres que par celles qu'il explique, a ſubſtitué aux évolutions que Polybe décrit, celles qu'il a imaginées lui-même.

L'Hiſtorien ne marque point dans quel ordre de marche Amilcar fit ces deux ou trois milles, ſavoir depuis l'embouchure du Macar juſqu'au champ de bataille. On peut imaginer deux ou quatre colonnes, & même une autre encore pour les bagages. Il ſuffit d'être inſtruit par Polybe, que lorſque le Général commença ſes manœuvres, ſon armée étoit déja rangée en bataille ſur trois lignes. Mr. Folard ſemble en convenir, à l'égard de la cavalerie, qui ſelon lui ſe remit de nouveau en colonnes, dans le même ordre qu'elle avoit marché; quoique peu

après il ſuppoſe que dans le même tems l'infanterie étoit encore en marche, & qu'elle ne fit cette manœuvre avec le reſte des troupes, que pour ſe mettre en bataille.

Mr. Folard s'étend beaucoup ſur l'imprudence des Généraux Rebelles, en ce qu'ils formerent leur armée ſur deux lignes avec un petit front (*o*). Mais il leur fait tort. Ils s'avancerent contre l'armée d'Amilcar ſur une ſeule ligne, d'un très-grand front, dans le deſſein de l'envelopper en débordant ſes ailes, ſur-tout lorſqu'ils virent la petite étendue de celle des Carthaginois.

Quant aux manœuvres mêmes, par leſquelles le Général Carthaginois étendit ſubitement ſon front, à la grande ſurpriſe de l'ennemi; Mr. Folard fait faire à la cavalerie, qui étoit en ſeconde ligne, des quarts de converſion en avant; puis il la fait marcher juſqu'aux ailes, où après un à droit & à gauche, elle défile des deux côtés le long des flancs de

(*o*) Polybe dit expreſſément qu'après la jonction de leurs deux armées, les Rebelles ſe flatterent d'envelopper les Carthaginois. La ſuite du récit indique que les Rebelles, en conſéquence de ce projet, ſe rangerent ſur un grand front. Ce fut d'abord aux ailes que la cavalerie, qui parut tout d'un coup, força ceux qui s'étoient avancés pour les prendre en flanc, de reculer: de ſorte que rien ne favoriſe cette imagination de Mr. Folard, qui eſt ſi oppoſée à la coutume de ce tems-là, par rapport à la petiteſſe du front & aux deux lignes des Rebelles. Ce n'étoit aſſurément pas une diſpoſition propre à envelopper l'ennemi. Rien ne l'autoriſoit à dire, *que la cavalerie & les armés à la légere débordant au-delà des ailes des deux phalanges des Rebelles, les doublerent & les envelopperent, ce qui fut la principale cauſe de la perte de la bataille.* On ne trouve rien de tout cela dans Polybe, qui dit que l'apparition de la cavalerie fit d'abord fuir ceux qui s'étoient hazardés trop avant. Ἅμα δὲ τῷ τὰς ἵππους συνεγγίσαι τοῖς ..... εὐθέως ἔφυγον, &c.

la phalange, très-loin en arriere, & ſe met à la fin en bataille aux ailes, ſur le même front que l'infanterie, par de grands quarts de converſion marqués dans le plan. La phalange, qu'il ſuppoſe encore en marche, ſe met en bataille par de ſimples converſions, & marche enſuite de front pour occuper le terrein de la cavalerie, & s'approcher des éléphans qui n'ont pas bougé de la place.

Cependant les mouvemens que Polybe fait faire à la cavalerie, ſont beaucoup plus ſimples que ceux de Mr. Folard. *Elle ſe retira*, dit-il, *en arriere, après avoir fait volte-face ;* ſans parler des quarts de converſion qu'il ne fait faire qu'à l'infanterie. Il s'explique enſuite très-clairement ſur les mouvemens, qui firent croire aux Rebelles qu'on fuyoit ; & il le fait d'une maniere tout-à-fait différente de ces grands quarts de converſion, d'abord ſur le front, & enſuite derriere la phalange ; & tout cela en préſence de l'ennemi, que la verſion repréſente ſi proche, que l'on en étoit déja venu aux mains (*p*).

Si Amilcar commanda deux différens quarts de

(*p*) Je m'étonne que Mr. Folard ne ſe ſoit pas arrêté aux mots de la verſion : *Lorſqu'ils furent en préſence, les Etrangers croyant les Carthaginois enveloppés, s'exhortent, s'encouragent & en viennent aux mains.* Il auroit été bien dangereux, & encore bien plus difficile d'exécuter toutes les manœuvres qu'Amilcar fit faire à ſes troupes, en préſence d'un ennemi avec lequel on auroit été déja aux mains. Le Traducteur auroit dû rendre ainſi les mots Grecs : *Les deux armées étant jointes, & croyant alors de pouvoir envelopper l'ennemi, elles allerent promptement à ſa rencontre, s'encourageant en même tems, & s'approchant de lui pour l'attaquer.* Il ignoroit la ſignification du mot παρεγγυᾶν ainſi que celle de συνάπτειν, σπεύδοντες παρεγγυᾶν εἰς τὸν ἐναντιούμενον ; dit Polybe dans un autre endroit. Pol. II. c. 25.

converſion à ſa phalange, elle fit quelque choſe de plus, que de ſe mettre ſimplement en bataille. Il n'eſt pas non plus probable qu'elle marcha en avant pour occuper le terrein de la cavalerie, le deſſein d'Amilcar étant de vuider le front, afin d'augmenter la confiance & la confuſion des Rebelles, qui en effet ſe précipiterent en déſordre ſur cette infanterie, qu'ils s'imaginerent leur tourner le dos : au lieu que ſa marche en avant auroit retardé l'alignement de la cavalerie, & fait manquer l'illuſion qu'Amilcar vouloit faire aux ennemis. Si Mr. Folard laiſſe les éléphans dans leur premiere poſition, il contredit ouvertement l'Hiſtorien qui les a fait aller en arriere, de même que la cavalerie, & quitter le front, & qui dit expreſſément que ce ne fut que la phalange, qui après tous ces mouvemens fit d'abord face à l'ennemi. Les Rebelles ne ſe ſeroient pas imaginé que ces mouvemens en arriere ſignifioient une fuite, s'ils avoient vu cette ligne d'éléphans tenir ferme, & l'infanterie s'approcher d'elle. Mr. Folard prétend que les Rebelles paſſerent entre les éléphans, ſans que ces animaux leur fiſſent aucun mal. Mais comme ces ſeptante éléphans étoient placés bien près l'un de l'autre, pour ne pas déborder le petit front d'environ ſix mille hommes rangés en phalange, qu'ils devoient couvrir ; ni les Rebelles n'auroient pu franchir cette barriere pour les attaquer, ni les Carthaginois pour les pourſuivre,

à moins qu'on ne ſe repréſente ces animaux comme un troupeau de moutons, qu'on écarte ou que l'on foule aiſément aux pieds.

Le récit d'une bataille, où l'habileté du Général a balancé les forces ſupérieures de l'ennemi, doit naturellement exciter l'attention d'un Officier qui réfléchit. L'armée d'Amilcar étoit ſeulement de dix mille hommes, partie de nouvelle levée, partie de ſoldats que les pertes précédentes avoient découragés. Il marchoit contre vingt-cinq mille hommes de la meilleure infanterie, qu'il avoit lui-même dreſſés & aguerris dans la Sicile. Tout ſon avantage conſiſtoit en un corps de cavalerie, & un train d'éléphans. L'un & l'autre manquoit à l'ennemi.

Cette infanterie des Rebelles rangée en phalange avec des armes de longueur, auroit peut-être pu, en gardant ſon ordonnance, ſoutenir le choc de la cavalerie qui étoit peu nombreuſe. Mais le moindre déſordre dans ſes rangs donnoit jour aux chevaux, & devoit cauſer ſa défaite. C'eſt ſur quoi Amilcar fonda ſes principales eſpérances. Il fit entrer dans ſon plan, que les Rebelles ſeroient trompés par l'apparence de la fuite, que ſes différens mouvemens leur préſenteroient; & qu'ils en ſeroient excités à précipiter leur marche, avec plus d'attention à le joindre promptement, qu'à garder exactement leurs rangs & files.

Les Anciens croyoient une troupe bien diſciplinée

& exercée, ſi elle ſavoit marcher en avant ſur un grand front, & aller à la charge ſans flottement. On accoutuma les ſoldats à ſe mettre en mouvement d'un pas meſuré, & à hauſſer le pas, à meſure qu'ils s'approchoient de l'ennemi. Les Généraux preſſentoient le ſuccès de la charge par la contenance des troupes dans leur marche. Ageſilas s'arrêta tout d'un coup, & changea de meſures, lorſqu'il vit les Athéniens s'avancer ſous la conduite de Chabrias en très-bon ordre. Il ne lui en fallut pas davantage pour reconnoître que ſes ennemis étoient plus redoutables qu'il ne les avoit jugés, & qu'il auroit tort de les mépriſer.

Diodore de Cicile, Liv. XV. chap. 8.

La grande profondeur que les Anciens donnoient à leur infanterie, loin de faire un obſtacle à cette marche ſerrée & compaſſée, contribuoit à ſon exécution & à la juſteſſe des autres mouvemens. La difficulté que le Maréchal de Saxe a obſervée parmi nous dans la marche d'une troupe rangée ſur une grande hauteur, lui a fait croire que les Anciens y avoient aidé les ſoldats par la cadence marquée de leurs inſtrumens. Il eſt poſſible que cela ait eu lieu dans les exercices, quoique je n'en ai point vu de traces dans les Tacticiens les plus minutieux. Cependant il eſt certain que dans un jour de bataille le ſon des trompettes même ne pouvoit diriger les mouvemens des troupes, qui dès l'inſtant qu'elles s'ébranloient pour aller à la charge, jettoient des

cris épouvantables, & faiſoient un cliquetis d'armes capable d'étouffer tout autre ſon.

Les Anciens ſont parvenus à cette grande juſteſſe dans leurs évolutions, & à cette étonnante célérité dans les plus difficiles manœuvres en préſence de l'ennemi, par le long exercice & par l'application de leurs Officiers, qui en faiſoient réellement une ſcience, telle que le Maréchal de Puyſegur la repréſente & en donne les principes. Pour s'en convaincre, il ſuffit de lire ce que Plutarque nous dit de l'habileté de Philopœmen à manier ſa phalange, dans cette revue ſolemnelle dont il donna le ſpectacle aux Etats-Généraux de la Grece.

La vie de Philopœmen, par Plutarque.

Les ſoldats chez les Grecs ſe rangeoient en bataille de trois différentes manieres. C'eſt le triple ordre qu'Arrien décrit très-nettement. Le premier étoit celui de Parade. Là il y avoit d'un homme à l'autre dans les rangs & files, trois pieds de diſtance, comme Elien le détermine. On fit alors les évolutions pour doubler & dédoubler les rangs & les files, ainſi que les différentes contre-marches des files & des rangs, ſur le terrein même, ou en changeant le terrein.

Tactique d'Elien, chap. XI.

Le ſecond ordre étoit celui de la charge, lorſque la phalange après les évolutions ſe mit en devoir de marcher contre l'ennemi diſpoſé à la recevoir. Les ſoldats ſe ſerroient alors, de façon qu'il n'y avoit pas tout-à-fait un pied de diſtance d'un homme à

l'autre. Cette diſtance ne ſe laiſſoit point appercevoir, parce qu'ils la couvroient de leur bouclier qu'ils avoient au bras gauche. D'un rang à l'autre il n'y avoit point d'intervalle, à parler en rigueur. Le ſoldat qui étoit en bataille tendoit le pied gauche en avant, & ne mettoit guere que douze pouces de diſtance juſqu'à ſon pied droit. Le ſecond rang prenoit le même eſpace que le premier : le troiſieme & le quatrieme de même, & ainſi des autres. (*q*) De cette maniere le ſoldat, qui faiſoit exactement front, en mettant un pied près de l'autre, comme nous le faiſons, mettoit deux pieds de diſtance entre les rangs. Cette attitude étoit bien imaginée, tant pour leurs boucliers & le maniement des ſariſſes, que pour prévenir cette difficulté dans la marche que le Maréchal de Saxe objecte contre la colonne de Mr. Folard. Les Grecs ont ainſi marché ſans embarras ſur trente-deux de hauteur à phalange double, & ſur une hauteur bien plus conſidérable que celle des colonnes de Mr. Folard, lorſque la phalange marchoit par ſon flanc. Comme il y avoit dans les rangs environ un pied de diſtance d'un homme à l'autre, il s'enſuit que lorſque la phalange avoit fait à droit ou à gauche, pour faire front ſur ſon flanc, il y

(*q*) Cette poſition des hommes en rangs & files eſt conſtatée par Polybe, Arrien & Elien. Les ſariſſes & les longues piques, que les ſoldats des cinq premiers rangs préſentoient à l'ennemi, ſe devançoient de trois pieds l'une l'autre. Polybe évalue à trois pieds l'eſpace que chaque ſoldat en bataille, tant Grec que Romain, occupoit avec ſes armes, c'eſt-à-dire, le ſoldat ayant le pied gauche en avant & couvrant avec le bouclier ce qui reſtoit d'eſpace de plus que l'homme n'en tient d'une épaule à l'autre.

avoit depuis la tête de la colonne juſqu'à la queue également deux pieds d'eſpace d'un rang à l'autre ; c'étoit autant qu'il en falloit aux ſoldats pour prendre leur attitude. On ſait qu'avec de telles diſtances il eſt aiſé aux ſoldats de marcher ſans trépigner, pour peu qu'ils ſoient exercés. Alexandre fit faire un à droit à toute ſon armée à la journée d'Arbelles, & il marcha long-tems en préſence de l'ennemi par ſon flanc, ſans déranger aucunement ſon ordre de bataille. Philopœmen en fit autant à Mantinée, lorſqu'il fit occuper à ſa premiere ligne par un mouvement latéral tout le terrein que les troupes battues de ſa gauche avoient quitté. Cet habile Grec fit avancer en même tems ſa ſeconde ligne pour s'aligner à la premiere. Tout ce que nous ſavons de l'exercice des Anciens & de l'ordonnance de leurs troupes, eſt fondé ſur le calcul le plus exact, & la pratique en eſt certaine. Nous n'en avons pas encore bien approfondi les principes, parce que les traducteurs n'expoſent pas aſſez nettement les détails des Auteurs militaires.

V. Chap. XIV.

V. Chap. X.

Lorſque les phalanges étoient au point de ſe choquer, les rangs ſe ſerrerent encore davantage, & cela au point de s'appuyer des épaules. Toute cette maſſe d'infanterie reçut par-là un grand poids capable de pouſſer & de renverſer tout ce qu'elle rencontroit. Nous ne pouvons pas agir ſur les mêmes principes ; parce que cette preſſion des rangs en

s'appuyant des épaules, n'avoit lieu que lorſque deux grands corps, tous deux ſur beaucoup de profondeur, devoient ſe heurter de front. Ainſi la phalange doublée d'Antigonus, avec ſes trente-deux rangs, l'emporta à la bataille de Selaſie ſur celle de Cleomene, qui n'en avoit que ſeize, parce que celle-là, ſuivant Polybe, acquéroit un plus grand poids par la preſſion de trente-un rangs, que celle des Lacédémoniens par la preſſion de quinze. Un corps d'infanterie ſerré de telle maniere contre nos minces bataillons, deviendroit dès le moment de ſa charge un corps lourd & très-embarraſſé dans tous ſes mouvemens. Il ne pourroit preſque point ſe mouvoir ſur ſes flancs. C'eſt ce que les Grecs éprouverent, lorſqu'ils eurent affaire avec les Romains. Ceux-ci ne vouloient pas que le ſuccès de l'action dépendît de la peſanteur des corps. Ils agiſſoient ſur d'autres principes inconteſtablement plus ſains & plus convenables à l'action de l'infanterie, comme on verra dans le chapitre ſuivant.

Polybe, Liv. II. Chap. 69.

Le troiſieme ordre étoit celui que le Grec appelle Synaſpiſme. Les files s'y ſerroient ſi fortement, que l'homme n'occupant qu'un pied & demi dans ſon front, ne pouvoit plus faire ſéparément aucun mouvement à droite ou à gauche. La diſtance entre les rangs n'étoit point altérée, afin que cette maſſe pût ſe mouvoir. Les ſoldats du premier rang tenoient devant ſoi leurs boucliers, qui ayant deux pieds de

largeur & ſe touchant les uns les autres couvroient comme d'un mur tout le front de la phalange. Les ſoldats des rangs ſuivans tenoient leurs boucliers élevés ſur leurs têtes : c'étoit un toit. De cette maniere la phalange ſe défendoit contre des ennemis qui pouvoient de loin l'accabler de traits & de fleches. C'étoit le grand but de cette ordonnance, qui leur ôtoit tout l'uſage des piques. Dans les ſieges & les attaques des retranchemens on s'en ſervoit pour approcher à couvert des traits. Ce fut dans cet eſprit que les Romains l'adopterent ſous le nom de Tortue. (*r*)

La phalange étoit toujours un corps trop artificiel, qui au moindre dérangement d'une de ſes parties perdoit de ſa force. La défaite des Rebelles dans cette bataille près du Macar en eſt une preuve. Rangés dans l'ordre de la phalange, ils s'avancerent en front de bandiere, d'abord avec beaucoup d'ordre, dans le deſſein d'envelopper la petite armée d'Amilcar, qu'ils débordoient des deux côtés. Le projet étoit bon, mais l'ardeur du ſoldat rompit bientôt les rangs. Les pointes perdirent l'alignement du

(*r*) Les Anciens étoient très-attentifs à l'eſpace que les troupes occupoient en ordre de bataille. La phalange conſiſtant en mille vingt-quatre files, occupoit en parade dix ſtades vingt-huit pas, le ſtade à cent vingt-cinq pas : ſi elle étoit en bataille & prête d'aller à la charge, elle tenoit cinq ſtades quatorze pas ; & lorſqu'elle étoit ſerrée en forme de ſynaſpiſme elle couvroit deux ſtades & demi, & ſept pas. Le calcul d'Elien, Liv. XI. eſt conforme à celui de Polybe. V. *Polybe dans la ſavante Critique contre l'Hiſtorien Caliſthene*, Liv. XII. 8.

centre. Les ailes pouſſerent en avant ; & les manœuvres qu'Amilcar faiſoit en arriere, ſi reſſemblantes à une fuite, inſpirerent tant d'impatience, qu'il y eut des ſections de la ligne, qui s'étant débandées ſe trouverent l'une devant l'autre. Dès ce moment la victoire fut aſſurée aux Carthaginois. La cavalerie, quoiqu'en petit nombre, ſe préſenta tout d'un coup ſur les ailes. Elle devoit aiſément renverſer une infanterie en déſordre & décontenancée. En même tems Amilcar fit reparoître ſes éléphans. L'infanterie leur ouvrit des paſſages. Ces apparitions inattendues effrayerent les Rebelles, & ils précipiterent leur fuite. Amilcar tira tout l'avantage qu'il s'étoit promis de ces deux armes dont les Rebelles manquoient.

En conſidérant les mouvemens d'Amilcar, tels que Polybe affirme qu'il les fit, preſqu'en préſence de l'ennemi, on eſt ſaiſi d'admiration. Ils deviennent incroyables pour qui ſe fixe ſur le danger & la difficulté qu'il y a aujourd'hui de faire de pareilles manœuvres dans un jour de bataille.

Il ne faut pourtant pas croire que les Anciens fuſſent moins attentifs que nous, à profiter de ces mouvemens haſardeux. Ceux des Auteurs Militaires qui détaillent quelquefois les différens exercices des troupes, en déterminent la bonté par le plus ou moins de ſûreté qu'il y avoit à les faire en préſence de l'ennemi. Il ſeroit difficile de trou-

Voyez la Tactique d'Arien, p. 61. Edit. de Blancard.

ver dans leur hiſtoire une journée de Ramillies, où un Général ſoit demeuré cinq heures ſous les armes ſans bouger, pendant que l'ennemi faiſoit nombre de mouvemens pour changer ſon ordre de bataille. Au contraire, pluſieurs de leurs médiocres Généraux, qui ont oſé tenter de ces coups de tête, ont été pris ſur le tems. Outre une grande habitude qui tient lieu de jugement au ſoldat, en lui rendant tout mouvement de cette eſpece machinal, il faut dans le Général & dans les Officiers une grande clarté d'expreſſion pour les ordres, avec une attention merveilleuſe à ne pas précipiter le commandement ou le ſignal. L'œil doit leur dicter la parole. Le ſoldat preſſé ſe démonte; il ne ratrappe point l'ordre, quand il en a perdu la tablature.

On obſervera encore, que les Anciens étoient plus aſſurés que nous de la réuſſite de leurs projets, parce qu'avec des troupes dreſſées ſelon les vrais principes de l'Art militaire, ils pouvoient calculer avec plus de juſteſſe le tems & la diſtance que les différens mouvemens requeroient. Auſſi ne bornoient-ils pas les exercices aux ſeules évolutions; ils faiſoient faire des marches d'un endroit à l'autre, en donnant attention au tems qu'ils y employoient & aux moyens de remettre aiſément les hommes en bataille.

Ces principes d'après leſquels tout le monde vouloit paroître ſe conduire, aſſuroient la ſupériorité

au Général qui les poſſédoit le mieux. C'étoient les Généraux qui décidoient du ſort des guerres. Le victorieux pouvoit écrire, *j'ai vaincu les ennemis*, & on ne le taxoit point de vanité. Le ſage Epaminondas s'approprioit les victoires gagnées ſous ſon commandement. N'en déplaiſe à Cicéron, Céſar pouvoit en faire autant de la plupart des ſiennes. Un ſavant Architecte ne fait point injuſtice à ſes maçons, en prenant pour lui ſeul l'honneur de la conſtruction d'un bel édifice.

Orat. pro Marcello.

CHAPITRE IV.

Remarques ſur la Bataille de l'Adda, entre les Romains & les Gaulois Inſubriens.

Hiſt. de Polybe, Liv. II. Chap. 33. Comment. de Mr. Folard, Tom. III. Liv. II. Chap. 6. p. 168.

POLYBE eſt extrêmement ſuccint ſur la guerre que les Romains firent aux Gaulois, avant l'invaſion d'Annibal. Simple abréviateur, il en touche légérement les principales circonſtances, qui lui fourniſſent ſon *Introduction* à ſa grande *Hiſtoire de la ſeconde guerre Punique.* Il ſe contente de remarquer, qu'à la mémorable bataille de Telamon, les Gaulois enfermés par deux armées Romaines leur oppoſerent l'ordre de bataille à deux fronts, qui ne leur réuſſit pas; les Romains ayant merveilleuſement profité de

de leur nombre, & de leurs autres avantages. Dans la bataille de l'Adda, il expoſe ſimplement les meſures que les Romains prirent pour réſiſter à l'impétuoſité de cette Nation ; ſans donner ni leur diſpoſition, ni leur ordre de bataille. Un plan dreſſé ſur des conjectures, ou fondé ſur l'ordre Romain, n'eſt rien de mieux que la deſcription d'une choſe généralement connue. La diſtribution des Triaires, entre les manipules des Princes & des Haſtaires, à cette bataille de l'Adda, dont parle M. Folard, eſt une pure imagination de ſa part, occaſionnée par l'ignorance du Traducteur, qui n'a pas compris que ſon Auteur ne parle que des piques des Triaires, qui furent données par les Tribuns aux Haſtaires de la premiere ligne. (*f*) Ce changement, ou troc d'armes

(*f*) *Sur ces remarques*, la verſion porte, *les Tribuns donnent à la premiere ligne les piques des Triaires, qui ſont à la ſeconde, & commandent à ces derniers de ſe ſervir de leurs épées.* La verſion eſt en tout ſens fautive. Polybe ne fait pas même mention d'une ſeconde ligne. Faute d'avoir conçu la conſtruction Grecque, Dom Thuillier a joint les mots τῶν κατόπιν ἱσταμένων ταῖς πρώταις σπείραις, de façon, que ſelon lui ils ſignifient, *qui avoient leur poſte derriere les premiers manipules* ; ce qui lui a ſuffi pour imaginer ici une ſeconde ligne de Triaires. Mais ces mots Grecs ταῖς πρώταις σπείραις *aux premiers manipules* ſont régis par le verbe ἀναδόντες, *diſtribuant*, & le ſens eſt : *Les Tribuns diſtribuerent entre les manipules de la premiere ligne, les piques des Triaires qui avoient leur poſte en arriere.* On lit enſuite, *& commandant à ces derniers*, c'eſt-à-dire aux Triaires, *de ſe ſervir de leurs épées.* Polybe ne s'eſt point exprimé ainſi. Ce n'étoient pas les Triaires ſeuls, qui devoient ſe ſervir de leurs épées. L'ordre des Tribuns regardoit tous les ſoldats qui en viendroient aux mains avec les Gaulois. Voici comment Polybe s'exprime ; *ils ordonnent de ne frapper avec leurs épées que de pointe.* Les mots Grecs, ἐκ μεταλήψεως & ἐκ διαλήψεως, *de pointe* ſont oppoſés aux ἐκ καταφορᾶς & ἐκ διάρσεως, *de taille.* Et Polybe, qui expoſe en habile Officier, les avantages que les épées Romaines frappant d'eſtoc avoient ſur les ſabres des Gaulois, ſe ſert ici de tous ces quatre termes. On pourroit auſſi fort bien admettre la traduction de Caſaubon, *mandantque militibus ut poſtea gladios in manus ſumant iiſque rem gerant ; ils ordonnent aux ſoldats de ſe ſervir enſuite de leurs épées*, (après avoir quitté les piques)

eſt aſſez remarquable pour en rechercher les raiſons.

Je ne crois pas me tromper, en regardant ce fait, comme un hommage que le militaire Romain a voulu rendre au militaire Grec. Les Officiers Romains ſentirent qu'il manquoit au front de leurs légions des armes de longueur; & il eſt étonnant que le ſuccès de la correction qui fut faite en ce jour-là, n'ait pas produit un réglement là-deſſus. Si M. Folard avoit eu un Traducteur plus exact, il auroit fait valoir bien autrement qu'il n'a fait cet exemple des Romains, en faveur des pertuiſanes dont il conſeille de fraiſer ſes colonnes. La diſcuſſion du texte Grec eſt un peu ſéche; c'eſt ce qui m'a engagé à en jetter le grammatical dans les Notes, quoique j'aie aſſez bonne opinion des lecteurs du métier, pour croire qu'ils m'auroient paſſé cette ſéchereſſe, en faveur de la ſolidité de l'explication. Lorſqu'il s'agit de contredire directement un Folard, il ne faut le faire que preuves ſur table.

Les armes offenſives de l'infanterie Romaine étoient le javelot, l'épieu ou le *pilum*, la pique & l'épée. L'épée qu'on appelloit Eſpagnole, étoit commune à l'infanterie de toute eſpece. Elle avoit la lame courte & large, d'une trempe excellente, & elle ſervoit d'eſtoc & de taille. Les ſoldats la

en prenant ἐκ μεταλήψεως dans ſon ſens propre. Dom Thuillier s'écarte de Caſaubon pour renchérir ſur ſes mépriſes.

portoient ſur la cuiſſe droite. (*t*) Le javelot étoit pour l'infanterie légere, ou les Vélites. C'étoit une eſpece de dard, dont le bois rond avoit trois pieds de long, & un pouce de diametre. (*u*) Le fer ſortoit de la longueur d'une palme; & il étoit fort pointu, ſelon la deſcription de Polybe, qui entre dans ce détail, *Liv. 6. Ch. 4.* Dans un jour de bataille le Vélite avoit ſept javelots qu'il dardoit avec beaucoup d'adreſſe. Lorſqu'il falloit qu'il ſe ſervît de ſon épée, il paſſoit ſes javelots à ſa main gauche, que le bouclier ſoutenu du bras lui laiſſoit libre.

Liv. VIII. Quod ſi pede collato pugnandum eſt, tranſlatis in lævam haſtis ſtringit gladium.

L'épieu ou le *pilum* étoit, ſelon ſa principale deſtination, une arme de jet très-dangereuſe que portoient les Haſtaires & les Princes: il avoit ſa hampe (*x*) d'une groſſeur à être aiſément empoi-

(*t*) Joſephe dit que de ſon tems les Romains portoient deux épées. L'une aſſez longue leur pendoit au côté gauche, & l'autre d'un pied environ de longueur, étoit ſur la cuiſſe droite. Ces changemens dans l'armement des troupes ſe remarquent de ſiecle en ſiecle. *Liv. III. de la guerre des Juifs.*

(*u*) Si nous liſons dans Tite-Live qu'ils avoient quatre pieds, *ſeptena jacula quaternos longa pedes data*; & dans Frontin, *ſeptenis ſingulos haſtis quaternorum circiter pedum armavit*; ils entendent tous le dard avec le fer.

(*x*) C'eſt ici, à ce qu'il me ſemble, la ſignification du mot Grec παλαιστὸς. Car en le prenant dans ſon ſens ordinaire, le bois de cette arme auroit eu quatre pouces dans ſon diametre; ce qui, eu égard à ſa longueur & à ſon fer, auroit fait une arme impraticable. Denis d'Halicarnaſſe confirme mon opinion. Il dit que ces épieux étoient χειροπληθῆ, ou qu'ils rempliſſoient la main. Les Savans, qui ont écrit du Militaire des Anciens, ont trouvé obſcure la deſcription que Polybe fait du *pilum*, & ils ne conviennent point de la forme de cette arme. Le Pere Montfaucon dans ſes *Antiquités expliquées* repréſente pluſieurs armes des Anciens de différens âges, ſans déterminer la figure du *pilum*. Polybe compare le petit *pilum* aux épieux d'uſage contre le ſanglier. On en peut déduire la forme du grand *pilum*. En combinant ce que Polybe, Tite-Live, Denis d'Halicarnaſſe, Appien & Végece en diſent, il conſte que le *pilum* a eu entre ſix & ſept pieds de longueur, que la hampe a été deux fois plus longue que le fer qui y étoit fiché & attaché, moyennant deux plaques de fer qui, s'avançant juſqu'à *Liv. V.*

gnée : il avoit ſept pieds de long, y compris le fer ; qui étoit de même longueur que le bois, & qui s'avançoit juſqu'au milieu du manche, où il étoit exactement enchaſſé, & fixé par des chevilles qui le traverſoient dans ſon diametre. Le fer étoit quarré, d'un pouce & demi en ſa plus grande groſſeur. Il perdoit inſenſiblement de ſon diametre, juſqu'à ſa pointe, qui étoit très-aiguë, & près de laquelle étoit un hameçon, qui retenoit cet énorme ſtylet dans le bouclier qu'il avoit percé. Outre cette arme bien peſante, les ſoldats en tenoient quelquefois encore dans la main gauche une ſeconde, de la même ſorte, mais moins maſſive, & d'un fer plus léger. C'eſt la deſcription que Polybe en donne, & elle eſt conforme à ce que les autres Ecrivains en diſent. Végece en differe un peu ; mais cet Auteur a vécu dans un tems où l'on avoit déjà beaucoup changé ces armes peſantes, qui gênoient le ſoldat devenu fainéant. M. Folard ſemble avoir méconnu cette terrible arme de jet, comme preſque tous ceux qui en ont parlé.

mi-hampe, recevoient les fortes chevilles dont il étoit traverſé. Marius ôta une de ces chevilles de fer, & y en ſubſtitua une de bois, laquelle ſe caſſant par l'effort du coup, faiſoit pendre la hampe au bouclier percé de l'ennemi, & rendoit plus grande la difficulté d'arracher le fer. On ſait de plus, que c'étoit un gros fer maſſif & pointu de vingt-un pouces de longueur, & qui au ſortir de la hampe avoit un pouce & demi de diametre. Qu'il étoit le plus ſouvent arme de jet, quelquefois arme ferme ; & que le ſoldat étoit dreſſé à s'en ſervir de l'une & de l'autre maniere. Dans la bataille de Lucullus contre Tigrane, le ſoldat eut ordre de ne pas lancer ſon *pilum*, mais de s'en ſervir contre les chevaux de l'ennemi, pour les frapper aux endroits qui n'étoient point bardés.

Ce Chevalier la croit une pertuiſanne ſemblable à l'eſponton de nos Officiers, & à la bataille de Regulus il la donne aux ſoldats qui formoient la queue des colonnes. Tom. VII. p. 17. Tom. I. p. 152, & Tom. III. p. 208.

Le *pilum* étoit l'arme particuliere des Romains. Auſſi-tôt qu'ils approchoient de l'ennemi à une juſte diſtance, ils commençoient le combat en lançant avec beaucoup de violence ces lourdes machines. Vu leur peſanteur, & la trempe du fer, elles perçoient & cuiraſſe & bouclier, & cauſoient des bleſſures épouvantables. Déſarmés du *pilum*, ils mettoient à l'inſtant l'épée à la main, & ſe jettoient ſur l'ennemi, avec une impétuoſité d'autant plus heureuſe, que ſouvent les *pilum* avoient renverſé ſes premiers rangs. Cet uſage du *pilum* ſe trouve démontré dans les *Commentaires de Céſar*, & ſur-tout dans le récit qu'il donne de la bataille de Pharſale. « Il n'y avoit, *dit-il*, entre les deux armées qu'autant » d'eſpace qu'il en falloit pour le choc. Mais Pompée » avoit commandé à ſes gens de tenir ferme ſans » s'ébranler, eſpérant par-là faire perdre les rangs » & l'haleine aux nôtres, & rompant leur effort, » rendre leur *pilum* inutile.... Lorſque les ſoldats » de Céſar virent que les autres ne bougeoient point, » ils s'arrêterent d'eux-mêmes au milieu de la car- » riere, & après avoir un peu repris haleine, ils » lancerent le *pilum* en courant; puis ils mirent » l'épée à la main, ſelon l'ordre de Céſar. Ceux

Florus II. Chap. 7. *Nihil tamen terribilius fuit ipſo vulnerum adſpectu, quæ non ſpiculis neque ſagittis, neque græculo ullo ferro, ſed ingentibus pilis nec minoribus adacta gladiis ultra morem patebant.*

Jules Céſar de bel. civ. II. 18. *Cùm primi ordines hoſtium telis confixi concidiſſent.*

Jules Céſar de bel. civil. III. 92.

Liv. IX. *Pilum haud paulò quàm haſta vehementiùs ictu miſſuque telum.*

» de Pompée les reçurent fort bien; car ils ſoutinrent » le choc ſans branler, & mirent auſſi l'épée à la » main, après avoir lancé leur *pilum.* »

La peſanteur du *pilum* ne permettoit pas de le darder de loin. On laiſſoit les Vélites fatiguer l'ennemi par leurs javelots, avant que l'action fût générale. Les Haſtaires & les Princes ne ſe ſervoient du *pilum* que quand l'ennemi étoit aſſez proche. De-là ce proverbe de Végece, pour indiquer la proximité des armées; *l'affaire en eſt venue juſqu'aux piles.* Les piles ou les épieux étant jettés, le ſoldat mettoit l'épée à la main.

Ad pila & ſpathas ventum eſt.

Pugnæ manuariæ & ſtatariæ.

La pique des Triaires, dont les Auteurs diſent qu'elle étoit propre pour le combat de main, & pour celui de pied ferme, étoit plus longue, moins groſſe, & par conſéquent plus aiſée à manier que le *pilum*, dont on ne faiſoit plus de cas, lorſque le combat étoit engagé. Les Haſtaires même & les Princes étoient obligés de jetter leur *pilum* ſans en faire uſage, quand l'ennemi étoit trop près. Céſar raconte, *qu'ayant tout d'un coup les ennemis ſur le corps, au point même de ne pas avoir aſſez d'eſpace pour lancer les piles, les ſoldats furent contraints de les jetter à terre, pour ſe ſervir de l'épée.* Les Triaires armés de la pique, attendoient ſouvent de pied ferme le choc de l'infanterie, comme celui de la cavalerie. A ce que Tite-Live dit, ils ne quittoient point la pique dans la mêlée; *ils meurtriſſoient*, dit-il, *les viſages*

Liv. VIII. *Ora fodiebant.*

des Latins, avec leurs piques, dont la pointe avoit été émouſſée dans le combat. On pourroit regarder les Triaires comme les Piquiers d'autrefois, dont on a aboli l'uſage. Il y avoit pourtant des occaſions où ils abandonnoient la pique, pour ſe ſervir de l'épée, qui étoit toujours chez les Romains l'arme dans laquelle ils mettoient leur principale confiance.

Ayant ainſi expliqué la différence des piles d'avec les piques des Triaires, (*y*) il eſt facile d'appercevoir les raiſons qui déterminerent les Tribuns, a donner à la premiere ligne des Haſtaires les armes des Triaires, à la bataille de l'Adda.

Les Gaulois chargeoient avec de longues épées, dont il faut que les premiers coups aient été bien terribles, puiſque Camille pour s'en garantir, garniſſoit les bords des boucliers d'une lame de fer, ſuivant Plutarque. Leur premier choc étoit furieux; il décidoit pour l'ordinaire du ſort de la bataille. Déjà ils en avoient gagné pluſieurs contre les Romains, par cette impétuoſité à laquelle rien ne ſembloit pouvoir réſiſter. De ſorte que les Romains ſavoient par expérience, qu'ils devoient ſe précautionner ſur-tout contre le premier choc. Les piles lancés par les Haſtaires étoient de peu d'effet contre les Gaulois, parce que ces furieux paſſoient au tra-

(*y*) Les Arétins devoient fournir à Scipion trente mille boucliers, autant de caſques, de javelots, de piles & de longues piques. Dans cette triple eſpece d'armes, les longues piques étoient pour les Triaires. *Tite-Live, L. XXVIII.*

vers de cette pluie de piles, ſans ſe déconcerter ; ou parce que venant à la charge en courant, ils ne donnoient pas le tems de les brandir, ni d'en meſurer le jet. Ils joignoient d'abord la ligne, & aſſénant les premiers coups de leur ſabre ſur des gens qui n'étoient point exercés à les parer, ils s'y faiſoient jour. Avec un tel ennemi il falloit des armes de longueur. Les piles étoient trop courts & trop peſans pour être maniés. Les Tribuns prirent le parti de diſtribuer au premiers rangs de la premiere ligne les longues piques des Triaires, avec ordre d'aller à la rencontre des Gaulois, en leur préſentant la pointe de ces piques. Le Grec porte, *qu'à force de frapper de taille ſur ces longues piques, les épées des Gaulois devinrent bientôt inutiles, & la mêlée étant devenue plus ſerrée, les Romains ſe ſervirent avec grand ſuccès de leurs courtes épées qui frappoient de pointe.* (z)

Les Gaulois étant accoutumés à fondre ſur l'ennemi le ſabre levé, les Officiers des Légions penſerent que les Gaulois, par un mouvement bien naturel, frapperoient de leurs ſabres ſur ces longues armes, & que la trempe de leur fer étant très-mauvaiſe, ces coups répétés fauſſeroient leurs lames, & leur ôteroient le fil. Polybe n'allegue que cet avantage ſeul, que ce changement ou troc d'armes ait procuré

(z) Dom Thuillier omet de traduire ce paſſage. On y voit que la pique des Triaires étoit trop longue pour être rendue par une demi-pique, comme il le fait dans le ſixieme Livre de Polybe, & d'un autre uſage que l'épieu ou le *pilum*; ce que Saumaiſe n'a pas compris.

De militia Romana.

aux Romains. (*a*) Le grand but des Tribuns étoit d'arrêter la premiere fougue des Gaulois, & ils y réuſſirent. Les Romains quitterent leurs piques, auſſitôt qu'ils virent les Gaulois rebutés, & mal ſecondés par leurs ſabres émouſſés. Couverts du bouclier, & la courte épée à la main, ils ſe jetterent dans la mêlée, où ils eurent tout l'avantage qu'en ces occaſions une arme de pointe donne ſur une arme de taille.

M. Folard trouve de la difficulté dans ce changement des armes. Il croit qu'il n'y a ni exemple ni probabilité qu'on eût déſarmé les Triaires. Mais quelles armes offenſives les Haſtaires & les Princes, deux corps d'infanterie, chacun plus nombreux que celui des Triaires, avoient-ils après avoir lancé leurs piles? Ne furent-ils pas réduits à l'épée, comme le ſont ici les Triaires; & furent-ils déſarmés pour cela? A la bataille de Sacriport, où Marius fut défait par Sylla, les ſoldats du dernier planterent leurs épieux ſur le bord du foſſé qu'ils venoient de creuſer, & marcherent à l'ennemi l'épée à la main. D'ailleurs les Tribuns ont peut-être donné aux Triaires, au lieu des piques, les épieux, ou le *pilum* des Haſtaires; & il faut qu'ils n'aient rien

Plut. in Sylla. Appien.

(*a*) Comme il n'y avoit dans la légion que ſix cens Triaires, & que les corps des Haſtaires & des Princes étoient chacun de douze cens; il s'enſuit que les Tribuns ne purent diſtribuer les piques des Triaires qu'à un quart d'entr'eux. Et c'étoit auſſi tout ce qu'il en falloit dans un corps, qui faiſant ſa grande affaire de joindre ſon ennemi, n'avoit beſoin de ces longues armes que pour réprimer ſa premiere fougue.

riſqué par cette diſpoſition, puiſque l'événement & Polybe leur en font honneur.

Le Maréchal de Saxe, qui a conçu le projet de mettre l'infanterie ſur le pied des légions, propoſe pour les ſoldats, des armes de longueur, ou des piques mêlées avec les armes à feu, comme des armes équivalentes aux *pilums*. Mais on ne peut douter que l'arme Romaine n'ait été tout-à-fait différente de la pique du Maréchal, quant à ſa forme & quant à ſon ſervice.

Obſervons que l'ordre en quinconce, & ce mélange des troupes légeres & de la cavalerie avec la groſſe infanterie, n'étoient pas ce qui caractériſoit eſſentiellement la légion. Les Conſuls abandonnoient ſouvent le quinconce. Les Grecs ſe ſervirent auſſi de cette ordonnance. Philopœmen à Mantinée la donna à ſa phalange; & on voit attachés à la phalange, des cavaliers & des vélites. La vraie différence entre la phalange & la légion, fut que le Romain avoit pour arme blanche une épée, avec laquelle il abordoit l'ennemi après une décharge générale du *pilum*; au lieu que le ſoldat de la phalange chargea toujours avec la longue pique. Or, en conſéquence de cette oppoſition d'armes, l'ordonnance des deux Nations devoit être oppoſée. Les Grecs devoient agir ſur un front uni & ſerré, & choquer de toute la maſſe. L'ordre ſerré étoit très-difficile aux Romains, qui devoient ſe remuer, & avoir de la place pour lancer

leur *pilum*, & pour ſe ſervir de leur épée. La preſſion des rangs, qui fit le fort de la phalange, étoit pernicieuſe pour la légion, ſi le Général ne corrigeoit pas ſon ordre commun. Les batailles de Tunis, de Trebies & de Cannes en fourniſſent la preuve.

Repréſentons-nous le ſoldat Romain en bataille, tel que nous le voyons dans quelques monumens de l'antiquité. Il occupoit, comme le ſoldat Grec, trois pieds de terrein, ayant pareillement ſon pied gauche en avant. Du bras gauche il ſoutenoit le bouclier, qui avoit quatre pieds de hauteur, avec demi-pied de largeur plus que le bouclier Grec, qui n'étoit que de deux pieds. Il tenoit le *pilum* de ſa main droite; lorſqu'il étoit de pied ferme, il s'appuyoit ſur cette arme, & il la brandiſſoit à la hauteur de l'oreille en allant à la charge. Lorſque les ſoldats avoient deux de ces piles, ils tenoient l'autre à la main gauche, en paſſant alors le bouclier au bras. D'un homme à l'autre il y avoit, en rangs & files, trois pieds de diſtance, même lors de la charge; de ſorte qu'un ſoldat Romain occupoit ſix pieds de terrein, & avoit, en combattant la phalange de front, deux phalangites en tête, comme Polybe l'obſerve. Dans les tems des Conſuls, ils étoient ordinairement rangés ſur dix de profondeur. Il paroît pourtant aſſez, qu'on y a fait des changemens de tems en tems. Les pertes des batailles de Tunis & de Cannes, & la défaite d'Antoine par

Polybe; Liv. VI. *La Tactique d'Arrien.*

les Parthes, occaſionnées par l'exceſſive hauteur des files, y ont peut-être beaucoup contribué. A la journée de Pharſale, on remarque comme une choſe extraordinaire, que Pompée rangea ſes légions ſur dix de profondeur.

Frontin, Liv. II. ch. 3.

Polybe ne laiſſe aucun doute ſur ces diſtances en rangs & files. Il dit expreſſément que les Romains étoient obligés d'éclaircir ainſi leurs rangs, afin que le ſoldat pût ſe ſervir librement de ſon épée d'eſtoc & de taille, & parer les coups de l'ennemi avec ſon bouclier. Ces détails nous font connoître les principes, ſelon leſquels les Anciens ont agi. Mais ſi on ne les a pas ſaiſis avec la derniere juſteſſe, on n'eſt guere en état d'aſſigner les vrais rapports du militaire ancien au nôtre. Tout ce que M. Folard a déduit de la tactique des Anciens en faveur de ſa colonne, eſt plutôt fondé ſur les principes des Grecs que ſur ceux des Romains; & tous les exemples qu'il tire des derniers, ſont contraires à ſon ſyſtême: car ces deux Nations ont agi ſur des principes tout-à-fait différens. Polybe, qui poſſédoit cette matiere à fond, juge en faveur des Romains. En effet cette décharge du *pilum* à ſi petite diſtance de l'ennemi, & la vivacité avec laquelle le ſoldat, auſſi-tôt après ſon *pilum* jetté, s'élança l'épée à la main ſur l'ennemi, rendirent les Romains ſupérieurs aux Nations qui combattoient en phalange, ou en pelotons, comme à celles qui ſe ſervoient de l'arme de jet, ou des groſſes armes.

Liv. XVII.

Polybe met pour le principal avantage de la légion cette étonnante facilité, qu'elle avoit de ſe mouvoir, de garder pendant le combat ſon ordonnance, & de ſe rallier. Chaque ſoldat pouvoit agir indépendamment l'un de l'autre, ſe tourner & ſe poſter à ſon avantage ſur ſon terrein. On croiroit cependant que l'intervalle de trois piés entre chaque homme, non-ſeulement auroit dû être un empêchement pour les converſions, ainſi que pour l'alignement des hommes en rangs & files, ſur-tout lorſque la légion alloit à la charge ſur un grand front; mais auſſi qu'elle étoit expoſée par-là à être percée & culbutée dans un moment.

Peut-être que les anciens Romains ont cru éviter ce premier inconvénient, en s'avançant à une certaine diſtance vers l'ennemi avec de petits corps de douze juſqu'à quatorze hommes de front, & ſéparés les uns des autres par des intervalles égaux à leur front. Mais comme les deux premieres lignes s'enchaſſoient bientôt, & que les légions continuoient ainſi leur marche, quelquefois en hauſſant le pas; il faut que les ſoldats Romains aient été de tout tems exercés à marcher ſur un grand front, & en ligne pleine. Ils faiſoient tous leurs mouvemens en rangs ouverts, moyennant les trois pieds de diſtance entre chaque rang. Cela leur donna de la facilité dans leurs marches; les boucliers ſervoient auſſi à l'alignement des rangs, & le long exercice fondé ſur la pratique & le calcul, rendoit aiſées aux ſoldats toutes

les évolutions convenables à l'ordonnance de la légion. Dans les tems postérieurs à Marius, où l'on combattit par cohortes, on voit souvent que les légions sont allées à la charge en courant. A la bataille de Pharsale, elles devoient s'arrêter en chemin pour prendre haleine, sans que cette marche précipitée eût dérangé les rangs, & causé de la confusion.

César, Liv. III. de bel. civ. ch. 93.

Quant à l'avantage qu'un corps rangé comme la phalange, dans l'ordre serré, devroit naturellement avoir contre un autre, dont les rangs sont aussi étendus que dans la légion; Polybe observe qu'aussi la légion ne pouvoit jamais soutenir en rase campagne, & de front, le choc & l'impression de la phalange. Mais comme celle-ci agissoit avec de longues piques & dans l'ordre serré, le moindre dérangement causé ou par l'ardeur du soldat dans la poursuite, ou par l'inégalité du terrein dans sa marche, donnoit prise sur elle à la légion, qui se partageoit en autant de corps que de besoin, avec la même facilité qu'elle avoit à ne former qu'un corps & qu'une ligne. Le raisonnement de Polybe sur cette matiere est assez connu. A la bataille où Flaminius défit Philippe dans la Thessalie, la phalange Macedonienne gagna beaucoup de terrein sur les légions. Les Romains forcés de reculer gardoient toujours leur ordonnance; ils revenoient à la charge, & ils tâchoient en se retirant, de s'étendre & de gagner les flancs des Grecs. Philippe n'osa

Polybe, Liv. XVI.

précipiter ſa marche, ni faire aucun détachement pour la pourſuite, & vingt manipules eurent le tems de venir le prendre à dos : ce qui lui fit perdre la bataille. On voit maitenant le ſens du jugement que Polybe porte de Flaminius, qui commanda les Romains dans cette bataille près de l'Adda. L'Hiſtorien Grec le blâme d'avoir rangé les légions en bataille ſi près du bord de la riviere : *Car*, dit-il, *il ôta par là tout moyen de ſe battre en retraite, ce qui étoit pourtant le propre de l'ordonnance Romaine.* Mr. Folard a pris à tâche de juſtifier Flaminius, ſur l'accuſation de Polybe, par les exemples d'Agathocles en Afrique, ou du Prince Maurice de Naſſau à la bataille de Nieuport, qui tous deux, en ôtant toute eſpérance de fuir, forcerent leurs ſoldats à vaincre. Mais aſſurément Mr. Folard n'a pas ſaiſi l'idée de Polybe, qui bien-loin de dire que le propre des Romains dans leur maniere de combattre fut de prendre la fuite, touche ſeulement la néceſſité qu'il y avoit, ſurtout pour un Général qui commandoit les légions, d'avoir derriere ſon champ de bataille, un eſpace ſuffiſant pour rétablir & remmettre la légion, que ſes rangs ouverts expoſoient plus qu'aucune autre troupe à perdre d'abord du terrein. Les Littérateurs qui n'ont été que gens de cabinet, ont cru voir dans ce texte une preuve de ces retraites ſucceſſives des manipules, indiquées avec peu de vérité par Tite-Live. Il n'eſt pas ſurprenant que des hommes d'un

Liv. II. Chap. 33.

grand ſens aient appuyé cette chimere.

En réfléchiſſant à cette maniere de jetter le *pilum* & de charger avec l'épée, & principalement à cette diſtance de trois pieds entre chaque homme, en rangs & files, ſi nettement affirmée par Polybe; on ne conçoit pas comment la légion réſiſtoit au choc d'une auſſi bonne cavalerie que nous eſt repréſentée celle des anciens. Quoique le *pilum* ait été une terrible arme, même contre la cavalerie [ainſi qu'on voit par ce que Céſar dit, que trois ou quatre Légionaires armés du *pilum* firent quelquefois fuir toute une troupe de cavaliers Numides, & par l'ordre précis que Lucullus dans la bataille contre Tigranes donna à ſon monde de ne ſe faire reſſource que du *pilum* contre les chevaux bardés de fer] le ſoldat Romain n'ayant que deux de ces épieux, dans les plus grandes occaſions, il paroît avoir été réduit à la ſeconde ou troiſieme charge, à ſa ſeule épée. C'étoit ici, à ce que je crois, l'endroit foible de l'ancienne légion. Il n'y a point à douter que Marius & ſes contemporains n'aient épuiſé leur imagination pour le fortifier, & que les changemens que ces grands hommes firent dans la légion n'euſſent cet objet.

Commentaire de la guerre d'Afrique, Chap. 70.

Plutarque, vie de Lucullus.

Les grandes pertes que Rome eſſuya dans les guerres Puniques, vinrent ſur-tout de ce qu'Annibal attaqua toujours avec une cavalerie plus nombreuſe. Scipion reconnut le mal, & augmenta le nombre de ſes eſcadrons. Sa cavalerie à Zama étoit

V. Chap. XI.

ſupérieure

ſupérieure à celle des Carthaginois. Dans les guerres précédentes, les Romains eurent à faire avec des peuples, dont la principale force conſiſtoit en infanterie. Le peu de cavalerie qu'ils avoient, ſuffiſoit pour aſſurer leurs flancs; & il manquoit rarement d'arriver, que l'armée, dont la cavalerie avoit emporté les ailes de l'autre, avant que le combat fût décidé par l'infanterie, remportât la victoire. C'étoit la même choſe avec la phalange, qui malgré ſon ordre ſerré & ſes longues armes, ne réſiſtoit point à la cavalerie, qui pouvoit la prendre en flanc & à dos. Les vieux Romains avoient encore leur reſſource dans les Triaires, dont la deſtination étoit principalement de garantir les flancs & les derrieres de la légion contre une cavalerie victorieuſe qui venoit de battre les ailes. Leurs armes de longueur, & le témoignage de Polybe le marquent aſſez.

Dans les grandes guerres qui ſurvinrent enſuite, & que Marius, Sylla, Pompée & Céſar ont conduites ſans en conſulter qu'eux-mêmes, les ennemis oppoſerent ſouvent aux Romains une ſi nombreuſe cavalerie, qu'on ſentit le beſoin, non ſeulement d'augmenter les *turmes*, mais de changer quelque choſe à la tactique de l'infanterie. On vit alors que la meilleure arme contre la cavalerie, qui étoit la pique des Triaires, n'étoit pas à ſa place dans un corps de réſerve, & qu'il en falloit avoir ſur le front, pour réſiſter au choc de la cavalerie. Sur ces conſidéra-

tions & ſur d'autres, qu'il eſt aiſé de deviner, on entreprit la grande incorporation des manipules, dont on fit des cohortes de cinq juſqu'à ſix cens hommes, en réuniſſant les différentes armes dans un ſeul corps, & en laiſſant aux ſoldats celles qu'ils avoient eu dans la vieille ordonnance. Le front n'étoit plus alors diſtingué par de fréquens intervalles entre les manipules. C'étoient des cohortes, qui le plus ſouvent formoient une ligne pleine.

Après ce changement, la diſtribution des armes ne ſe fit plus par manipules, mais par rangs. C'eſt Arrien qui m'a aidé à débrouiller cette matiere. Car quoiqu'il ne fût pas contemporain de Céſar & de Pompée, les Romains avoient encore de ſon tems les mêmes armes défenſives & offenſives, & combattoient dans le même ordre que ſous le commandement de Céſar. Arrien dans ſon ordre de bataille contre les Alanes, arme quatre rangs des armes de longueur, & donne aux quatre autres des épieux ou des *piles*. C'eſt peut-être de ſon invention qu'il place au neuvieme rang, des archers qui lançoient leurs fleches par deſſus les têtes des autres. On remarquera en cette occaſion plus d'armes de longueur qu'à l'ordinaire (*b*) La raiſon en eſt que cette guerre ſe fit contre une Nation qui n'avoit que

Arrien vivoit ſous le regne de l'Empereur Adrien.

(*b*) Il n'y avoit pas plus de ſix cens Triaires, armés de longues piques, dans une légion de cinq mille hommes; & il n'eſt pas probable qu'on en eût augmenté le nombre, parce qu'on trouve que preſque toutes les batailles ſont décidées par le *pilum* & l'épée.

de la cavalerie. L'eſpece de l'ennemi déterminoit l'arrangement des armes dans les cohortes ; & les évolutions les plus ſimples & les plus promptes pour placer chaque arme ſuivant que le requeroit la nature du combat, ſont très-aiſées à concevoir. Le mélange tel que le Maréchal de Saxe le propoſe, approche plus de la diſpoſition Romaine, que la vieille ordonnance de nos piquiers.

On comprend bien, qu'après ces changemens dans la légion, cette diſtance primitive de trois pieds d'un homme à l'autre, n'a plus été fondamentale dans l'ordonnance Romaine. Dans la guerre d'Afrique, où Céſar avoit ſans ceſſe ſur les bras la cavalerie Numide qui le harceloit, nous voyons qu'il défendoit aux Légionnaires détachés pour lancer le *pilum* ſur ces incommodes *Houſards*, de s'éloigner de leurs rangs à une diſtance plus grande que celle de quatre pieds : afin, diſoit ce grand Capitaine, de ne pas préſenter des flancs à l'ennemi, dont les traits devoient partout rencontrer les boucliers. Cette raiſon donnée par Céſar lui-même, prouve que les hommes étoient rangés fort près l'un de l'autre; car il n'eût pas été poſſible autrement de ſe protéger du bouclier contre tous les traits, tant de l'oblique que de la droite ligne. Arrien dit poſitivement, qu'à l'approche de la cavalerie ennemie, les hommes ſe ſerroient dans les rangs ; & ſi on en croit Végece, il y auroit peu de différence entre les rangs de la légion & ceux de la phalange.

Hirtius, de bello Africano, chap. 91.

Végece, Liv. III. chap. 15.

La légion doit donc être enviſagée ſous deux faces. Comme infanterie en bataille contre une autre infanterie, elle eut ſon ordonnance particuliere à rangs & files ouverts, conformément à ſes armes ; & alors elle n'eut rien de commun avec la phalange. Lorſqu'elle a eu de la cavalerie en tête, elle ceſſa d'avoir ſon ordonnance particuliere.

Par cette ſage diſtinction, la légion devint formidable à tous les peuples contre qui Rome fut en guerre. La cavalerie des Parthes, quoique très-renommée, n'oſa aborder les légions que Marc Antoine commandoit. Elle s'en tint à les incommoder de loin par ſes fleches. Une ſeule légion de l'armée de Domitius chargea, dans la bataille de Nicopolis, toute la cavalerie du Roi Pharnaces, & la mit en fuite; & Pompée défit avec peu d'infanterie & quelques chevaux, la nombreuſe cavalerie du Roi Oroſes.

Plutarque, la vie d'Antoine.

Hirtius, de de bello Alexandrino, chap. 40.

Dio Caſſius, L. XXXVI.

Cette ſupériorité de l'infanterie Romaine ſubſiſta auſſi long-tems qu'on fut fidele aux ordonnances & aux préceptes des anciens Maîtres. Mais dès qu'on s'en écarta ſous les Empereurs, elle fut preſque toujours battue par la nombreuſe cavalerie des Barbares.

On ne peut voir ſans indignation la mauvaiſe ordonnance que les Romains au tems de Végece avoient ſubſtituée aux anciens modeles. Ils étoient rangés ſur ſix de hauteur, & même quelquefois ſur trois. Chaque rang avoit des armes différentes, dont la plupart étoient des armes de jet, comme des

arcs & des frondes. D'un rang à l'autre il y avoit ſix pieds d'intervalle, & dans les files on avoit retranché les trois pieds de diſtance, parce qu'on ne ſe battoit plus avec l'épée : on avoit même oublié le véritable uſage du *pilum*. Le troiſieme & le quatrieme rangs devoient de tems en tems ſe détacher, & charger à la tête de la ligne, & revenir enſuite à leur poſte. On ne ſauroit rien imaginer de plus pitoyable. Ces deux chapitres de Végece marquent bien clairement l'ignorance de l'auteur, & la décadence de la bonne diſcipline chez les Romains. Liv. III. ch. 14, 15.

La digreſſion a été un peu longue. Il y aura des Lecteurs qui m'en ſauront gré. Mais revenons à la bataille près de l'Adda, au ſujet de laquelle j'ai encore à remarquer que les Romains ne ſe ſeroient pas bien trouvés d'oppoſer à un ennemi ſi vif & ſi impétueux, leur ordre de bataille en quinconce. Ce premier choc ſi redoutable auroit bientôt porté les Gaulois dans les intervalles, & ils auroient pris en flanc & à dos les manipules, pour qui en ce cas les piques auroient été de peu de défenſe. Mais il n'eſt pas douteux que les Romains combattirent toujours des ennemis tels que les Gaulois, *manipulis*, ou comme l'on s'exprimoit dans le tems de Jules Céſar, *cohortibus confertis ;* c'eſt-à-dire, en ligne pleine, & ſans les intervalles ordinaires. Les Princes s'enchaſſoient dans les intervalles des Haſtaires, & les Triaires faiſoient le corps de réſerve. La diſtribution de

leurs piques entre les ſoldats du front, marque aſſez qu'ils ne furent point alors confondus avec les autres, pour ſe battre à la premiere ligne, comme Mr. Folard le prétend. *Les Tribuns*, dit Polybe, *diſtribuerent les piques des Triaires, poſtés derriere les autres, à ceux qui étoient à la premiere ligne.*

Les Généraux Romains, même dans les tems des Conſuls, ne s'attacherent pas à un ſeul ordre de bataille; ils le changerent ſelon les occurrences. Les batailles de Tunis, de Cannes, de Zama, & bien d'autres en fourniſſent des preuves. Suivant Tite-Live, qui à l'occaſion de la guerre des Latins, tâche, ſelon ſon peu de lumieres, de donner une idée de l'ancienne Tactique, les Haſtaires étant pouſſés, s'enchaſſerent entre les manipules des Princes, & enſuite les uns & les autres ayant encore combattu avec peu de ſuccès, reculerent, & ſe mirent dans les intervalles des Triaires, qui rétablirent alors le combat. Ces retraites ne ſont point conſtatées ailleurs que dans Tite-Live, ni aiſées à concevoir, quelque prévenu que l'on ſoit de l'attention des Romains à former, à exercer leurs troupes. Mais Tite-Live n'a pas conçu l'eſprit de cette ordonnance en échiquier, dont le but n'étoit que de faciliter les mouvemens néceſſaires pour prendre tel ordre de bataille que l'on jugeroit à propos, ſelon la diſpoſition de l'ennemi, ſelon le terrein, & ſelon les armes dont on vouloit faire uſage. A l'approche d'un

ennemi tel que les Gaulois, rien n'étoit plus facile que de former un grand front ſans intervalles, en faiſant marcher en avant les Princes, pour occuper entre les Haſtaires les eſpaces vis-à-vis deſquels ils étoient placés. C'eſt de cette méthode que l'Hiſtoire Romaine nous fournit le plus d'exemples. Dans quelque autre occaſion, où l'on avoit à faire à un ennemi moins vif, mais à qui l'on ne vouloit pas donner le moyen de ſe gliſſer dans les intervalles, on les faiſoit occuper par les Vélites, & l'on ſe conſervoit les Princes en ſeconde ligne, avec les Triaires pour réſerve. Dans les batailles où l'on étoit menacé d'un grand train d'éléphans, les manipules des Princes ſe plaçoient à la queue des Haſtaires, par un mouvement bien aiſé ; & les Triaires ſe mettoient derriere les Princes. De cette maniere ces animaux obſervés, & chaſſés par les Vélites, trouvoient des iſſues, & paſſoient par les intervalles derriere l'armée, ſans avoir fait de mal. C'eſt ainſi que Scipion s'y prit à la bataille de Zama. Regulus dans la ſienne contre Xantippe, fit faire à ſes manipules une manœuvre un peu plus longue, mais d'ailleurs très-concevable, en faiſant marcher pluſieurs manipules l'un derriere l'autre, pour former ces longues colonnes, dont j'ai parlé ci-deſſus. Paul Emile, ayant en tête la phalange Macédonienne, dont la force conſiſtoit dans l'ordre ſerré, & dont le mouvement étoit beaucoup plus peſant que celui des Gaulois ; il fit combattre ſes troupes dans le premier ordre de

Tite-Live, Liv. XLIV. la légion, c'eſt-à-dire, qu'il laiſſoit les dix manipules ſéparés l'un de l'autre par des intervalles proportionnés à leur front, & de cette maniere il forma l'attaque avec pluſieurs pelotons, ou manipules, contre la phalange qui étant entamée de tous côtés, & enfoncée, ſuccomba bientôt ſous la légion.

Je crois donc que l'échiquier de l'ancienne Milice, autant loué que blâmé, étoit la diſpoſition primitive de la légion, & qu'on l'obſerva à cauſe de la facilité qu'elle donnoit de changer l'ordre de la bataille par des manœuvres très-aiſées, & preſque imperceptibles à l'ennemi, ſoit pour combattre en ligne pleine, ou en ligne tant pleine que vuide, ou en colonnes. La ſuite de cet Ouvrage me fournira pluſieurs exemples en faveur de mon opinion, qui eſt très-conforme à l'idée de Polybe, lequel dans ſa ſavante comparaiſon de la phalange avec la légion, dit, que *l'ordonnance de la légion la rendoit propre à toute ſorte d'action.*

Liv. VII.

Quelque bonne que paroiſſe cette Tactique des Anciens, les Romains après l'avoir rafinée, y ont pourtant trouvé des défauts. J'ai déja dit que dès le tems de Marius, leurs Généraux n'en faiſoient déja plus d'uſage. L'ordre de bataille de Metellus contre Jugurtha, que Saluſte rapporte, eſt le dernier exemple qu'on trouve de cette ancienne ordonnance. Depuis ce tems-là, la diſpoſition des manipules ſelon les différentes claſſes, n'eut plus lieu, & on combattit par cohortes.

CHAPITRE V.

Du Combat de Cavalerie entre les Romains & les Carthaginois, près du Teſſin

Hiſt. de Polybe, Liv. III. Chap. 65. Comment. de Mr. Folard, Tom. IV. Liv. III. Chap. 13. p. 99. &c.

ANnibal arrivé en Italie campa au pied des Alpes, pour donner quelque repos à ſes troupes. Lorſqu'il les vit un peu remiſes de leurs fatigues, il aſſiégea Turin, qu'il emporta en trois jours. Ce coup donna de la réputation à ſes armes, & lui attira quelques-uns des Gaulois, que la défiance du ſuccès de ſon entrepriſe avoit retenus de ſe déclarer pour lui. Il s'avançoit dans le pays, lorſqu'il apprit avec ſurpriſe, que Scipion, qu'il avoit laiſſé au bord du Rhône, avoit déja paſſé le Pô avec ſon armée, & n'étoit pas loin de l'atteindre. Le Conſul voyant qu'Annibal ayant paſſé le Rhône, il n'étoit plus tems de penſer à le troubler dans ſa marche, avoit pris le parti de s'embarquer à Marſeille, & de faire le trajet par mer, pendant qu'Annibal paſſeroit les Alpes, afin de venir à ſa rencontre, pour le combattre avant qu'il eût le tems de ſe fortifier. Il débarqua avec quelques troupes au port de Piſe. En paſſant par la Tyrrhénie, il prit les légions qui y avoient été envoyées pour faire la guerre aux Boïens, ſous les

ordres des Préteurs. Avec cette armée, il vint camper dans les plaines près du Pô, impatient d'en venir aux mains avec le Carthaginois. Il s'avança enſuite au delà du Pô, & fit jetter des ponts pour paſſer le Teſſin. Ces marches l'approcherent de l'ennemi. Les deux armées s'avancerent l'une contre l'autre le long du Teſſin, du côté qui regarde les Alpes, les Romains ayant le fleuve à leur gauche, & les Carthaginois à leur droite. Le lendemain les Fourageurs de part & d'autre ayant donné avis que l'ennemi étoit proche, on campa chacun dans l'endroit où il étoit. Le jour ſuivant Scipion ſortit du camp avec toute ſa cavalerie & toute ſon infanterie légere, tant pour reconnoître le terrein, que pour commencer les opérations par quelque groſſe eſcarmouche. Ce corps d'infanterie légere ſe montoit à environ cinq mille hommes, & étoit par conſéquent plus nombreux de moitié que ſa cavalerie, qui en tout n'excédoit pas le nombre de deux mille chevaux. Soit qu'Annibal eût avis de cette marche de Scipion, ſoit qu'il eût les mêmes motifs que lui, il s'avança le même jour dans la plaine, à la tête de toute ſa cavalerie, qui ſe montoit alors à ſix mille chevaux. Elle étoit de neuf mille, lorſqu'il s'approcha des Alpes: il en avoit perdu près de trois mille. Ce qui lui reſta étoit d'abord dans un mauvais état: mais il s'étoit arrêté au pied des Alpes, afin de la rétablir, & il y avoit réuſſi.

La cavalerie d'Annibal étoit de toutes les eſpeces. Il y en avoit d'armée & montée à la Grecque, à la Gauloiſe, à l'Afriquaine. La victoire de Xantippe avoit fait connoître aux Carthaginois, que les Grecs étoient de bons Maîtres. Les pays qu'ils avoient conquis en Eſpagne leur fournirent des chevaux pour la groſſe cavalerie. Ceux d'Afrique étoient excellens pour les Numides. Les Gaulois ſe donnerent à Annibal avec leurs chevaux. Avant que de venir au récit du combat, il convient de ſe mettre au fait de ces différentes eſpeces de cavalerie.

La cavalerie chez les Grecs fut toujours proportionnée au nombre des corps d'infanterie. Dans une armée complette, de quatre phalanges de ſeize mille peſamment armés, & de huit mille armés à la légere, il y avoit quatre mille chevaux (*c*). Cette cavalerie étoit rangée en eſcadrons de ſoixante-quatre maîtres, ſur huit de profondeur, & ſur huit de front. On laiſſoit dans la ligne entre chaque eſcadron un intervalle égal à ſon front, afin de faciliter les évolutions, dont celle qui doubloit les rangs en diminuant les files de la moitié, étoit d'un uſage ordinaire. Les Grecs ont jugé, que bien différente de l'infanterie dont la profondeur rend le choc plus violent, la force de la cavalerie conſiſtoit moins dans la hauteur

Polybe, Liv. XII. chap. 6. dans ſes remarques ſur la bataille d'Alexandre à Iſſus en Cilicie.

(*c*) Dans ce dénombrement de troupes, on ne s'embarraſſe pas s'il y en a cent ou deux cens de plus. La phalange parfaite étoit compoſée de 16384. & la cavalerie de 4096.

de ſes files que dans l'attaque unie & ſerrée (*d*). Toutes les évolutions & les manœuvres ſe faiſoient avec une dextérité & une viteſſe étonnante. La plupart des Nobles & des gens de bonne famille ſe deſtinoient au ſervice de la cavalerie, & avant que d'y entrer ils ſe formoient à léquitation, dans les Académies que les Grecs entretenoient ſoigneuſement pour cet effet.

La cavalerie Grecque étoit de différente eſpece. Il y eut des corps qu'on appelloit *Cataphractes*, qui étoient armés de toutes pieces, comme autrefois la Gendarmerie. Le cavalier portoit des cuiſſards avec la cuiraſſe de fer en écailles, & il avoit pour arme, une forte & longue lance. Le cheval avoit le fronteau de fer, & étoit bardé par-tout. C'étoient ces eſcadrons qui dans le choc s'avançoient du centre, & s'ouvroient les premiers le chemin au travers des ennemis. Ils étoient ſuivis à droite & à gauche par la cavalerie moins peſamment armée, qui élargiſſoit les ouvertures qu'ils avoient faites, & empêchoit le

Elien & Arrien.

Voyez ma traduction.

(*d*) Le quarré, dit Arrien, après avoir expliqué les différentes ordonnances dans leſquelles on fit combattre les eſcadrons, « étoit préféré par les » Perſes, les Barbares de Sicile, & par la plupart des Grecs, ſur-tout de » ceux qui avoient la meilleure cavalerie. Son ordonnance eſt ſans doute la » plus ſimple & la plus facile par l'égalité des rangs & des files. La charge » & la retraite ſe font avec moins d'embarras. Dans le quarré tous les chefs » des files, étant au même rang, choquent enſemble ..... On doit remar- » quer que les files de cavalerie ne tirent point l'avantage de leur hauteur, » qu'il en réſulte pour l'infanterie, parce que les chevaux ne peuvent s'ap- » puyer ni ſe pouſſer comme font les hommes. L'eſcadron ne peut acquerir, » en ſe ferrant, le poids qui fait l'avantage de la phalange. Il ne réſulteroit » de cette manœuvre, que de l'embarras au cavalier.

ralliement des eſcadrons qu'ils avoient rompus. Les Grecs reconnurent de bonne heure que ces *Cataphractes* faiſoient une cavalerie trop peſante pour les marches, & pour le ſervice de campagne. Ils en firent peu & ſouvent point d'uſage. Celle qui étoit proprement la cavalerie Grecque, & qui ſervoit de modele à toutes les autres nations, avoit les chevaux ſans barde. L'armure du cavalier étoit une cotte de maille faite de maniere à ne pas gêner ſes mouvemens. Il avoit le caſque de fer en tête, & des bottines aux jambes. Le bouclier étoit paſſé au bras gauche, de maniere que la main étoit libre. La lance étoit d'une autre eſpece que les nôtres. Le bois de la lance avoit la figure de deux cones joints enſemble à leur baſe. A l'endroit de cette jonction étoit la poignée, deſorte qu'un des cones, qui étoit plus long que l'autre, faiſoit proprement l'arme. Lorſque dans le premier choc il s'étoit rompu, le cavalier ſe faiſoit arme du tronçon qui lui reſtoit en main, en tournant vers l'ennemi l'autre bout du bois de la lance, qui étoit pareillement armé d'un fer (*e*). On ſe ſervoit de cette arme en brandiſſant. Le cavalier portoit encore une longue & large épée, qui étoit attachée à ſa bandouliere. Les anciens n'a-

(*e*) Les Grecs appellerent l'autre bout de la lance σαυρωτήρ. Cette deſcription de la lance, eſt fondée ſur ce que Joſephe, Elien, & ſur-tout Polybe, nous en diſent. Les Romains, à ce que Polybe dit au ſixieme Livre, avoient des lances très-mauvaiſes avant que d'avoir adopté celles des Grecs. Elles étoient minces & branlantes; & n'ayant qu'un ſeul bout ferré, le reſte ne ſervoit plus de rien, quand la lance s'étoit rompue au premier coup. Philopœmen pouſſa ſa botte à Machanidas, & l'ayant mis hors de combat du premier coup, il tourna ſa lance & le tua avec le petit bout. *Polybe, liv. XI.*

voient ni ſelles ni étriers : ils couvroient le cheval de peaux & de bonnes houſſes. Xénophon dit que les Perſes avoient plus de couvertures ſur leurs chevaux que ſur leurs lits. Les Allemands mépriſerent toute cavalerie qui ſe ſervoit de houſſes, & ce fut dans le Bas-Empire que commença l'uſage des ſelles. Le premier exercice que l'on faiſoit faire aux recrues, étoit de monter & de deſcendre de cheval. Il y avoit dans les lieux d'exercice des chevaux de bois, ſur leſquels la jeuneſſe apprenoit à voltiger.

César, Liv. IV. de bel. Gal.

Nihil Germanorum moribus turpius aut interius habetur quàm ephippiis uti. Itaque ad quemvis numerum ephippiatorum equitum, quamvis pauci adire audent. Liv. VI.

L'armure que je viens de décrire d'après Polybe, Elien, & Arrien, étoit particuliere à la cavalerie qui combattoit en ligne. Toutes les autres différences que l'on remarque dans les armes offenſives & défenſives, regardoient la cavalerie legere, dont il y avoit pluſieurs eſpeces, ſelon le génie des différentes nations, qui faiſoient la guerre avec moins de méthode que les Grecs. Tels étoient les Arméniens, les Scythes, les Parthes, les Thraces, les Etoliens, & depuis les Sauromates & les Alanes. Dans les armées des Grecs, il y avoit des corps compoſés ou de ces nations même, ou ſeulement armés à leur façon. On avoit des archers à cheval, des cavaliers ſans cuiraſſe, avec un bouclier rond, & une lance moins peſante que les autres; d'autres armés à peu près, comme Mr. Folard nous repréſente les cavaliers de Fez & de Maroc, avec une demi-pique qu'ils lançoient avec beaucoup d'adreſſe, ſans aborder l'ennemi. La cavalerie legere

dont les Grecs firent le plus de cas, étoit celle qui après avoir lancé ſes traits, chargeoit l'ennemi l'épée ou la hache à la main. On appelloit ces cavaliers *Tarentins*, dont entr'autres Polybe fait mention, à la bataille de Mantinée entre Philopœmen & Machanidas. Annibal ſe ſervit avec ſuccès des Numides, eſpece de cavalerie legere, dont Tite-Live dit, *qu'à la voir rien n'étoit plus mépriſable; des hommes & des chevaux maigres & petits, le cavalier mal habillé, & ſans autres armes que ſes javelots, les chevaux ſans bride, marchant de mauvaiſe grace, courant la tête en avant & le cou roide.* Toute la bonté de cette cavalerie conſiſtoit dans la vigueur & la légéreté des chevaux, & dans l'adreſſe étonnante avec laquelle les cavaliers dardoient leurs javelots. Ils manioient leurs chevaux ſans bride, avec une petite baguette, comme nous le voyons dans Strabon, Hérodien, & d'autres. Après avoir lancé ces traits, dont preſque tous les coups portoient, ils s'éloignoient avec tant de vîteſſe, qu'il étoit impoſſible à toute autre troupe de les atteindre. Ils revenoient enſuite, & harceloient ſans ceſſe l'ennemi, qu'ils tournoient juſqu'à ce qu'ils l'euſſent mis en défaut. M. Folard s'attache à une figure de Montfaucon, que l'interprete lui a donnée pour celle d'un cavalier Numide. Mais à quoi bon fonder des conjectures ſur une fantaiſie de ſculpteur, lorſque les auteurs qui ont vu ces Numides, les dépeignent avec la plus grande exactitude? Aucun d'eux ne nous parle

Liv. XL

Hérodien, Liv. VII.

de leur nudité. Tite-Live dit qu'ils étoient mal armés, & encore plus mal habillés. Les cinq cens, qui ſelon lui, feignirent à Cannes de déſerter de l'armée Carthaginoiſe, avoient une eſpece de cuiraſſe & un petit bouclier ſans épée (*f*).

Dans le cours de la guerre, Annibal ſe ſervit beaucoup de la cavalerie des Gaulois. Quoique déja mieux armée que leur infanterie, qui ſe battoit encore à Cannes toute nue, & avec le ſeul ſabre, elle n'avoit pas alors cette grande réputation qu'elle s'eſt acquiſe depuis. Il paroît aſſez qu'Annibal la fit dreſſer avec beaucoup de ſoin, pour la faire combattre en ligne avec ſa cavalerie Eſpagnole, que ſon pere, ſon oncle, & lui-même avoient formé ſur les principes & le modele des Grecs, que toutes les nations reconnoiſſoient alors à cet égard pour leurs maîtres. Mais depuis, les Gaulois devinrent ſi renommés pour la cavalerie, qu'ils effacerent même les Grecs; & du tems d'Arrien tous les termes de manege étoient Gaulois.

Arrien, de l'exercice de cavalerie.

Les Romains n'avoient pas une cavalerie auſſi nombreuſe que les Grecs & que les Carthaginois. Trois cens chevaux leur ſembloient ſuffiſans pour une légion Romaine, compoſée ordinairement de cinq mille hommes. La légion des Alliés avoit ſix cens cavaliers.

(*f*) *Quingentos fermè Numidas præter conſueta arma telaque, gladios occultos ſub loricis habentes, ſpecie transfugarum adequitaſſe, parmaſque & jacula ante pedes hoſtium projeciſſe.* Quoique la circonſtance même, dont Tite-Live nous régale, ſoit un conte de ſa façon; ce qu'il dit de l'équipage des Numides, peut ſervir de preuve, parce qu'encore de ſon tems il y avoit de ces Numides qui ſervoient dans les armées des Romains.

La

La cavalerie Romaine & Alliée combattoit en petites tourmes, de trente juſqu'à trente-deux maîtres, chacune rangée ſur quatre de profondeur. Leurs armes étoient les mêmes que celles des Grecs. Il y eut un tems où ils eurent de mauvaiſes lances, armées ſeulement à un bout, & où ils étoient ſans cuiraſſes. Mais on ne tarda pas à adopter l'armure Grecque. Cette cavalerie toute compoſée de Chevaliers, étoit au reſte auſſi brave & auſſi exercée qu'aucune autre; mais toujours inférieure en nombre, & moins variée que celle d'Annibal. Ce fut toujours elle qui commença la déroute. Les Romains n'eſtimoient point la cavalerie légere. Ce ne fut qu'après cette guerre, qu'ils en reconnurent la néceſſité; & alors ils formerent des corps armés à la façon des Tarentins. Au tems de Marius, lorſqu'on étoit revenu des anciens uſages, les Généraux Romains chargés de conduire de grandes guerres, eurent une attention particuliere à entretenir dans leurs armées, des corps conſidérables de cavalerie étrangere (*g*).

Polybe, Liv. VI.

Arrien, p. 9.

(*g*) Les Anciens ont fait de tout tems une étude particuliere du manege & de l'exercice de la cavalerie. Les différentes manieres de combattre, ſoit avec des lances, ſoit avec toute ſorte d'arme de jet, firent que chaque eſpece de cavalerie eut un exercice particulier. On en avoit réduit toute la ſcience à un certain ſyſtême, dont on trouve des traces dans Xénophon, Polybe, Elien & Arrien. Mais tous ces paſſages où les Auteurs entrent dans quelque détail, & que j'ai toujours regardés comme les meilleurs témoignages de leur habileté, ſont étrangement défigurés par les traductions, & perſonne n'a encore entrepris de les débrouiller, ou n'a été aſſez verſé dans le Grec pour y réuſſir. Il y a un ſemblable endroit dans Polybe, où il parle des ſoins que Scipion ſe donna pour dreſſer la cavalerie, qui dans ce tems combattoit toute en ligne. « *A l'égard de la cavalerie*, dit-il, les évo- » lutions que Scipion croyoit les plus utiles, & auxquelles il falloit qu'elle

Polybe, Liv. X. 21. de M. Folard, tom. VI. chap. 2. pag. 105.

Voyons à préſent comme l'action s'eſt paſſée. Dès que Scipion vit de loin dans la plaine Annibal s'a-

» s'exerçât, étoient les à droit & les à gauche, & enſuite la volte-face. » Pour les eſcadrons entiers, il les inſtruiſoit à faire les caracols, puis à ſe » remettre; à faire tout le demi-cercle, & enſuite à faire après le demi- » cercle, le troiſieme quart de converſion pour gagner le front ſur l'un ou » l'autre flanc. La cavalerie étant rangée ſur une ligne, il ordonnoit aux » cavaliers des ailes, & quelquefois du centre, de ſortir en avant, de » diſtance en diſtance, ou même alternativement, ſur une ou deux files » jointes enſemble; enſuite de ſe ſerrer en traverſant, pour ſe former en » compagnie, en eſcadron, ou en gros corps. Pour faire front ſur l'un ou » l'autre flanc, il faiſoit ou doubler à pluſieurs repriſes les files, ou bien ſe » déployer de façon que les ſections ayant marché plus ou moins en avant » pour prendre leurs diſtances, & formé une eſpece d'échelle, elles alloient » en marchant par le flanc, former la ligne; car de faire défiler ſimplement la » ſection de l'une ou l'autre aile en avant, & de la faire ſuivre par les autres » ſections qui devoient ſucceſſivement ſe tourner à l'endroit d'où la pre- » miere ſection étoit partie, pour former la colonne & enſuite le front; il » croyoit ce mouvement trop long, & aſſez facile pour n'avoir pas beſoin » d'une grande étude, puiſqu'il ne différoit pas de la marche ordinaire d'une » troupe. Sa grande attention, & le but preſque de toutes ſes évolutions, » étoit d'accoutumer le cavalier à s'avancer contre l'ennemi en galopant » toujours, ſans rompre ni rangs ni files, ni les intervalles entre les eſca- » drons; & de même en faiſant la retraite. Rien ne lui ſembloit plus dan- » gereux qu'une cavalerie allant à la charge en déſordre.

On voit d'abord que pour ſe faire une idée de toutes ces évolutions, il faut bien connoître l'ordonnance de la cavalerie des Anciens, dont Elien nous a donné quelque eſquiſſe. C'eſt lui qui m'a mis au fait de pluſieurs termes militaires, dont les Traducteurs ignorent entiérement la ſignification. La traduction que Dom Thuillier a faite de ce paſſage, prouvera que le défaut de cette connoiſſance l'a rendu tout-à-fait incapable de bien interpréter les Auteurs militaires. *A l'égard de la cavalerie*, porte-t-elle, *les mouvemens qu'il croyoit les plus utiles en tout tems, & auxquels il falloit qu'elle s'exerçât, étoient de tourner le cheval à gauche, puis à droit, enſuite de le faire reculer.* Ici il ne ſavoit pas que μεταβολὴ ſignifie le demi-tour. *Pour les eſcadrons entiers, il les inſtruiſoit à ſe mouvoir d'un côté, puis à ſe remettre, à tourner le dos à l'ennemi en deux tems, à lui faire volte-face en trois:* ἐπιστροφὴ, ἀναστροφὴ, περισπασμὸς & ἐκπερισπασμὸς ſont quatre termes qui expriment les différentes converſions, telles que je les ai décrites d'après Elien. *A partir promptement des ailes ou du centre, un ou deux pelotons enſemble, à revenir à leurs poſtes ſans ſe déſunir & ſans perdre leurs rangs.* Ici les pelotons ſont confondus avec les files. Le ſens des termes ἐξαγωγὰς & συναγωγὰς eſt entiérement manqué. Il n'y a rien dans le texte qui réponde à ces ſortes de pelotons, qui retournent à leur poſte après leur courſe. *A ſe ranger à l'une ou l'autre aile, ou lorſqu'on poſe le camp, ou lorſqu'il faut tourner par derriere l'armée.* Je défie le plus clair-voyant d'entendre ce jargon. Ἐκτάξεις ἐφ' ἑκατέρου τῶν κεράτων ſont ces mouvemens, par leſquels on fait prendre à une ligne des troupes ſon front là où elle avoit ſon flanc: il prend διὰ παρεμβολῆς dans le ſens ordinaire & le traduit,

vancer avec toute ſa cavalerie, il prit le parti de le combattre, quoique des deux tiers moins fort en chevaux. Il eſpéra tout de ſon infanterie légere d'environ cinq mille hommes, que Mr. Folard nous repréſente dans ſon plan comme quatre petits pelotons (*f*). Ce Général, qui nous eſt donné pour très-habile & très-circonſpect, n'auroit pas oſé riſquer un combat auſſi inégal, au commencement de la campagne, s'il ne s'étoit perſuadé que par la bonté & par le nombre de ſes Vélites, il balanceroit les avantages de ſon ennemi. Il rangea d'abord ſa cavalerie ſur une ligne (1.) & avec de grands intervalles d'un eſcadron à l'autre, pour égaler autant qu'il put le front Tab. V.

lorſqu'on poſe le camp, ſuivant en cela, comme preſque par-tout, aveuglément la verſion de Caſaubon. Ce terme ſignifie, ſelon les Tacticiens, *le doublement des files*. Il traduit les mots διὰ παρατροπῆς τῆς παρὰ τὰς οὐραγὰς, *lorſqu'il faut tourner par derriere l'armée*. Mais Polybe indique ce déploiement des ſections, & leur marche par le flanc, en côtoyant les ſerres-files, comme je l'ai expoſé. *Il ne leur apprenoit point à ſe détourner de côté & d'autre par bandes ſéparées, parce qu'on croyoit ce mouvement inutile, & peu différent de celui de l'armée en marche.* Voilà ce qu'il ſubſtitue à cette façon de faire défiler les troupes, que les Grecs indiquoient par περίκλασις, comme je l'ai noté. Peut-on éviter de s'égarer en traitant de l'Art Militaire des Anciens, ſur des mémoires auſſi infideles que le ſont les traductions? On trouve à la fin d'Arrien un détail de l'exercice de la cavalerie, tel qu'il fut pratiqué dans le tems de l'Empereur Trajan. J'avois entrepris de l'expliquer & de le traduire, mais ce morceau eſt ſi corrompu, & le texte tellement mutilé & défiguré par des lacunes, que j'ai été contraint d'abandonner ce travail.

(*h*) L'armée de Scipion étoit formée de deux légions, que les Préteurs Manlius & Atilius lui remirent, avec dix mille hommes d'infanterie qui compoſoient les deux légions des Alliés, & mille hommes de leur cavalerie, outre deux mille fantaſſins avec deux cens cavaliers Gaulois, qui déſerterent enſuite. Il y eut dans chaque légion tant des Romains, que des Alliés, douze cens Vélites; deſorte que Polybe diſant, qu'il prit avec lui ce qu'il y avoit des Vélites dans les légions, il y en eut près de cinq mille qui le ſuivirent. Ἀκοντισταὶ, γροσφομαχοὶ ſont ceux que les Ecrivains Latins appellent *Vélites*, qui compoſoient l'infanterie légere dans les légions. *Tite-Live, Liv. XXI. chap. 17.* *Polybe, Liv. VI.*

de l'ennemi. Cette ligne ne fut compoſée que des cavaliers légionaires ; c'eſt contre le témoignage exprès de Polybe, que Mr. Folard met au corps de bataille la cavalerie Gauloiſe. De tout tems les Alliés furent placés ſur les aîles, tandis que les Romains occupoient le centre. Un peu en avant de la ligne, Scipion rangea les Vélites, vis-à-vis des eſpaces entre les eſcadrons, en autant de pelotons (2.) qu'il y avoit d'intervalles (*i*). Vû leur nombre les pelotons de la droite & de la gauche déborderent même les deux ailes. (3.) Les cavaliers Gaulois, partagés en deux corps, furent poſtés aux ailes de cette infanterie légere, (4.) pour empêcher qu'elle ne fût priſe d'abord en flanc par les Numides. Scipion forma de cette façon ſa premiere ligne (*k*).

(*i*) Il eſt probable qu'un corps de cinq mille hommes d'infanterie, rangé ſur une ligne en pelotons avec ſes intervalles, & placé en avant d'un corps d'environ deux mille cavaliers, occupe le même front que la ligne de cavalerie. Polybe s'explique dans la ſuite plus clairement ſur la diſpoſition telle que je la repréſente. Ἐκκλίναντας, dit-il, εὐθέως διὰ τῶν διαστημάτων ὑπὸ τὰς παρ' αὐτῶν ἴλας, ce que Dom Thuillier traduit ; *ils plierent, & s'enfuirent par les intervalles qui ſéparoient les eſcadrons.* Mais les mots Grecs τὰς παρ' αὐτῶν ἴλας ſignifiant proprement les eſcadrons que chaque peloton côtoya en paſſant les intervalles, vis-à-vis deſquels ils étoient placés ; Polybe indique que les pelotons après s'être retirés ſe placerent en arriere, vis-à-vis des intervalles des eſcadrons, alignés comme ils l'étoient lorſqu'ils les devançoient. Cet emplacement des Vélites convient à l'idée de Scipion, qui s'en voulut ſervir après leur retraite pour ſoutenir le combat de la cavalerie. Ce combat de Scipion prouve aſſez que les Romains connoiſſoient cette façon de ſoutenir la cavalerie par l'infanterie, quoi qu'en diſe Mr. Folard, qui ayant manqué entiérement les principales circonſtances de cette action, ſe perd & bat la campagne dans ſes prolixes obſervations ſur les fautes de Scipion, & ſur la maniere de combattre des Anciens. Polybe, & Tite-Live marquent que Sempronius mêla mille archers à pied avec un grand corps de cavalerie, pour combattre enſemble les Carthaginois. On en trouve depuis dans les *Commentaires de Céſar* pluſieurs exemples.

Tom. IV. pag. 106.

Polybe III. 14. Tite-Live XX. 52.

(*k*) Les Anciens ne ſe ſont jamais ſervi des termes *d'une ligne*, ou *d'une premiere ligne*, à l'égard des troupes légeres. C'eſt la raiſon pourquoi

Il avoit donné ordre aux Vélites, qu'auſſitôt qu'ils verroient la cavalerie d'Annibal ſe diſpoſer au choc, ils s'avançaſſent au devant d'elle, & fiſſent pleuvoir ſur elle une grêle de traits; & comme il ne doutoit pas que cette charge n'arrêtât au moins l'impétuoſité de ſon choc, il vouloit qu'ils continuaſſent de jetter des traits en ſe retirant, du mieux qu'ils pourroient, juſqu'à ce qu'ils euſſent regagné les intervalles des eſcadrons, avec leſquels il devoit s'avancer après eux, pour profiter du déſordre où ils auroient mis l'ennemi. L'ordre portoit encore, qu'alors ils paſſaſſent derriere les eſcadrons, (5.) afin de les ſoutenir, & de les aider de leurs traits à incommoder l'ennemi pendant le combat. Cette diſpoſition véritable de Scipion eſt toute autre que celle que Mr. Folard lui ſuppoſe. Le Romain étoit trop bon homme de guerre pour jetter quatre pelotons, ou compagnies d'infanterie, en avant du centre, & les livrer ainſi ſans aucunes vues aux meilleurs eſcadrons de la cavalerie Carthaginoiſe; tandis qu'il auroit privé ſes ailes de l'appui que cette infanterie pouvoit leur donner, & qu'il devoit même leur ménager, au cas qu'elles fuſ-

Polybe dit, προβαλόμενος τὰς ἀκοντιστὰς καὶ τὰς ἅμα τούτοις Γαλατικὰς ἱππεῖς, τὰς δὲ λοιπὰς ἐν μεσόπῳ κατέστησας, *ayant mis en avant les Vélites avec la cavalerie Gauloiſe, il rangea le reſte ſur le front.* On a accuſé le texte d'être corrompu, mais on a bien eu tort. Ayant confronté les autres Ecrivains & Polybe même, j'ai trouvé en différentes batailles le même terme, *mettre en avant*, προβάλεσθαι προτίθεσθαι, employé pour les troupes légeres, placées comme ici, & enſuite les peſamment armés rangés de front contre l'ennemi. Le récit de Tite-Live, qui a copié Polybe, ne laiſſe pas de doute ſur cette explication, d'ailleurs aſſez conſtatée, ſans avoir beſoin de ſon témoignage.

ſent débordées. Le malheur de Scipion fut d'avoir trop préſumé du courage & de la diſcipline de cette infanterie. La preuve en eſt dans l'événement.

Annibal rangea ſa cavalerie ſur une ſeule ligne. Les cuiraſſiers, dont les chevaux avoient le mords, étoient preſque tous Eſpagnols ; il les mit au centre, avec les intervalles acccoutumés. (6.) Les eſcadrons étoient de ſoixante-quatre maîtres, & par conſéquent de moitié plus forts que ceux des Romains. Il jetta les Numides ſur les ailes. (7.) A l'aſpect de la ligne des troupes légeres, qui couvroient les eſcadrons Romains, il parut ne la point redouter, tant qu'elle ſeroit entre les deux fronts ; parce qu'il connoiſſoit trop bien la bonté de ſa cavalerie pour s'inquiéter de ces tireurs, qu'il ſe tenoit sûr de renverſer auſſitôt qu'il viendroit à eux. Mais étant inſtruit de leur manœuvre, il les craignit retirés dans les intervalles, & derriere les eſcadrons. Il ſavoit combien ſes cavaliers ſouffriroient dans la mêlée, s'ils avoient à eſſuyer les traits de cette infanterie, en même tems qu'à combattre la cavalerie, qui ne cédoit pas en bravoure à la ſienne. Ce fut cette conſidération qui lui fit ordonner à ſes Numides, d'avoir l'œil au moment du choc ſur ces Vélites Romains, de s'éloigner à toutes jambes auſſitôt qu'ils les verroient ſe retirer, & de tourner promptement l'ennemi, afin de venir les prendre à dos dans les intervalles ou derriere les eſcadrons, où ils feroient ferme. Il eſpéra qu'en les accablant de

cette maniere, il auroit bon marché de la cavalerie, qui étant privée du ſoutien de cette infanterie, ne pourroit pas tenir long-tems contre le nombre & la valeur de ſes Eſpagnols.

Dans cet ordre de bataille, Annibal s'avança bruſquement des Romains; & à l'inſtant l'infanterie de Scipion ſe porta en avant, & jetta ſes premiers traits. Mais ſoit que la frayeur, à l'approche de l'ennemi, les empêchât déja de bien ajuſter leurs coups, ſoit que ſon ordonnance fût trop bonne, pour être rompue par cette pluie de traits; les Carthaginois ſerrerent la botte, & ſe porterent en avant en très-bon ordre. Les Vélites Romains n'oſerent riſquer de tenir ferme juſqu'à une ſeconde décharge. Leur premiere fut à peine faite, qu'ils tournerent le dos, & coururent ſe placer derriere leurs eſcadrons, ou dans leurs intervalles, où ils n'avoient pas peur d'être foulés aux pieds par les chevaux. Malgré le peu d'effet de cette attaque, comme ils eurent le tems de ſe reformer derriere la cavalerie, il n'y eut encore rien de perdu pour les Romains. Les deux corps de cavalerie ſe choquerent avec toute l'impétuoſité & la bravoure imaginable. Les Carthaginois malgré l'avantage du nombre furent obligés de revenir pluſieurs fois à la charge : le combat devint furieux. Les cavaliers démontés combattirent à pied. L'opiniâtreté étoit égale des deux côtés, lorſque tout d'un coup les Numides ayant tourné les ailes que les Gaulois,

après la retraite des gens à trait, avoient allongées; fondirent ſur cette infanterie légere qui étoit derriere les eſcadrons. Après l'avoir culbutée & diſſipée, ils prirent à dos la cavalerie elle-même. Les Vélites placés entre les intervalles firent volte-face, & tinrent ferme; mais la partie n'étant point égale, ils eurent le ſort de leurs compagnons. Les eſcadrons furent rompus & enfoncés, malgré toute la bravoure des Chevaliers. Une partie prit la fuite à la débandade; l'autre ſe rallia autour du Conſul qui fut dangereuſement bleſſé; cependant Scipion fit ſa retraite ſans être pourſuivi. On ne ſauroit deviner ce qui empêcha Annibal d'achever ſa défaite.

CHAPITRE VI.

De la Bataille de Trébie, entre les Romains & les Carthaginois.

Hiſt. de Polybe, Liv. III. Chap. 72. Comment. de Mr. Folard, Tom. IV. Liv. III. Chap. 15. p. 133.

APRÈS cet échec de cavalerie, Publius décampa avec ſon armée, & lui fit paſſer le Pô. Il ſe retrancha auprès de Plaiſance, où il ſe mit à couvert de toute inſulte. Annibal l'avoit ſuivi juſqu'au Pont, qu'il avoit fait détruire. Obligé d'aller paſſer le Pô dans un autre endroit, il vint en préſence des Romains, & ſe campa à la diſtance d'environ ſix milles de leur camp. La trahiſon des Gaulois ayant donné de grandes inquiétudes à Scipion, & ne ſe croyant plus en ſûreté parmi eux, il prit le parti de lever la nuit ſon camp, de paſſer la Trébie, & de s'approcher des hauteurs qui y ſont contiguës; afin que dans un poſte avantageux, au milieu de ſes Alliés, il pût en toute ſûreté attendre le grand renfort que ſon collegue lui amenoit d'Ariminum. Sur l'avis qu'il avoit décampé, Annibal le fit ſuivre par ſes Numides, qui donnerent ſur ſon arriere-garde, dont ils tuerent ou prirent une grande partie. Il ſuivit lui-même ſes Numides & vint ſe camper à cinq milles du Conſul. Après la jonction des deux armées Conſulaires, Sempronius, collegue

de Publius, fier du nombre de ſes troupes, & impatient de ſe ſignaler, opina contre l'avis de Scipion, qui n'étoit pas encore guéri de ſa bleſſure, à livrer bataille. Les remontrances de ſon collegue n'eurent aucun effet ſur lui; il fit réſoudre d'en venir aux mains avec les Carthaginois, le plutôt qu'il ſeroit poſſible. Annibal informé du caractere du nouveau Général, plia finement dans une légere eſcarmouche, & il augmenta par-là les eſpérances & l'ardeur de Sempronius. Il étoit important à Annibal de ne pas perdre de tems. La réputation de ſes armes ne pouvoit s'établir que par de grandes actions.

Il avoit reconnu depuis long-tems le terrein qui étoit entre les deux armées. C'étoit une plaine raſe & découverte, où couloit un ruiſſeau dont les bords aſſez hauts étoient garnis de ronces & d'épines fort ſerrées. Ce ruiſſeau lui parut propre pour y dreſſer une embuſcade. Il détacha Magon avec mille chevaux, & autant de fantaſſins, tous gens d'élite, pour ſe cacher le long des bords de ce ruiſſeau. Il compta d'attirer les Romains aſſez en avant dans la plaine, pour que Magon pût au fort du combat leur tomber à dos. Le lendemain au point du jour, il fit paſſer la riviere à ſes Numides, & leur ordonna de s'approcher du camp des ennemis pour engager l'eſcarmouche. Sempronius ne manqua point de lâcher ſa cavalerie avec ordre d'en venir aux mains. Il la fit ſuivre de ſix mille hommes armés à la légere; & il ſortit enfin lui-même

de ſon camp avec tout le reſte de ſes troupes. Il s'imaginoit que pour vaincre il n'avoit qu'à ſe préſenter. On étoit alors en plein hiver, il tomboit de la neige, le froid étoit grand, & l'armée Romaine s'étoit miſe en marche ſans avoir repu. Le ſoldat partit plein d'ardeur & d'impatience; mais quand il eut paſſé la Trébie, enflée ce jour-là par des torrens qui y étoient tombés des montagnes voiſines pendant la nuit, & où il y avoit de l'eau juſques ſous les aiſſelles; il ſe trouva extrêmement affoibli par le froid & par la faim. Mais les Carthaginois avoient bu & mangé ſous leurs tentes, panſé leurs chevaux, s'étoient frotés d'huile, & revêtus de leurs armes auprès du feu.

Quand les Romains furent ſortis de la riviere, Annibal fit marcher en avant, pour couvrir ſa diſpoſition, ſes armés à la légere, & les Frondeurs des iſles Baléares, au nombre d'environ huit mille hommes (*l*), & il les ſuivit à la tête de toute l'armée. A un

(*l*) On lit dans la verſion, qu'*Annibal envoya huit mille hommes de troupes légeres au ſecours des Numides.* Il eſt vrai que le mot Grec, ἐπεδρεύων, ſignifie quelquefois un corps de réſerve placé derriere d'autres troupes pour les ſoutenir; & de là vient que les Triaires ſont appellés ἐπεδρεύοντες, parce qu'ils étoient comme des corps de réſerve pour les Princes & les Haſtaires. Dom Thuillier ne connoiſſant que cette ſignification-là, n'a pas compris qu'Annibal avoit détaché en avant un corps de réſerve; & c'eſt ce qui lui a fait ajouter de ſon chef ces mots, *au ſecours des Numides*; quoique Polybe n'en diſe rien, & qu'il ne ſoit pas probable qu'Annibal ait envoyé un corps ſi conſidérable au ſecours de ces gens, qui, à ce qu'il dit, étoient des cavaliers inſtruits, & accoutumés à fuir en déſordre & à revenir à la charge auſſi hardiment qu'ils y étoient allés. Auſſi le Général Romain rappella-t-il de ſon côté ſa cavalerie; non à cauſe qu'elle étoit ſoutenue, mais parce qu'elle ſe fatiguoit inutilement contre cette cavalerie légere. Si-tôt que les Romains eurent paſſés la riviere & qu'ils ſe furent approchés de l'ennemi, ils quitterent le front de la bataille, & ſe joignirent à l'autre cavalerie; tandis que ce ſoit diſant corps de réſerve reſta, & engagea la bataille.

mille de ſon camp, il rangea ſon infanterie ſur une ſeule ligne. Elle faiſoit près de vingt mille hommes, tant Gaulois qu'Eſpagnols & Afriquains. La cavalerie qui en comptant les Gaulois alliés, montoit à plus de dix mille hommes, fut diſtribuée ſur les ailes. Il plaça les éléphans partie devant la gauche, partie devant la droite de l'infanterie (*m*).

Sempronius de ſon côté rappella ſa cavalerie, qui ſe fatiguoit inutilement contre les Numides, cavaliers inſtruits & accoutumés à fuir en déſordre au pre-

Polybe en donnant l'ordre de bataille des Carthaginois, dit qu'Annibal couvrit le front de ſon armée d'un corps de troupes légeres oppoſé à celui de l'ennemi. Il fit cette diſpoſition, afin de pouvoir former ſes troupes ſous la protection de cette infanterie légere ; ſelon les principes de la Tactique des Grecs, & comme il le fit depuis avant la bataille de Cannes. Cette ſignification eſt auſſi propre à ce mot Grec, que celle de corps de réſerve. Tous les piquets, & même les corps-de-garde qui veilloient devant les retranchemens à la ſureté du camp, étoient nommés ἐπιφύλακες.

V. Polybe, Liv. I. ch. 18. & ſur-tout Liv. III. ch. 69.

(*m*) Mr. Folard trouve que Polybe s'eſt trompé à l'égard des éléphans, en diſant qu'ils furent jettés ſur l'une ou l'autre aile de cavalerie. Surement ce n'étoit pas là leur poſte. Auſſi Polybe ne le dit-il pas ; au contraire il marque très-diſtinctement qu'ils furent mis devant la droite & devant la gauche de l'infanterie, que la cavalerie fut jointe aux ailes, ou comme le Grec s'exprime, aux cornes de la phalange, devant leſquelles il plaça les éléphans. Ἐφ' ἑκάτερον παρέστησε τὸ κέρας, *il plaça à côté de chaque corne la cavalerie*, & προεβάλλετο πρὸ τῶν κεράτων, *& jetta devant ces cornes de la phalange les éléphans.* Ce terme *cornes* κέρατα ſe dit relativement à la phalange, & ſignifie conſtamment ſa droite & ſa gauche.

Mr. Folard en plaçant dans ſon plan les éléphans devant les troupes légeres, contredit expreſſément Polybe, qui dit qu'*Annibal avoit mis les armés à la légere fort en avant de toute l'armée ;* outre qu'il paroît par l'hiſtoire de la bataille, que les armés à la légere combattirent ſans être troublés par ces animaux, qui n'agirent contre les ailes des Romains qu'après que les Vélites ſe furent retirés. Si l'on fait tant que de dreſſer des plans, on ne ſauroit être trop exact ; auſſi Mr Folard ajoute-t-il à l'ordre de bataille d'Annibal, un corps de réſerve de troupes légeres, & il en entrelace de pelotons entre la cavalerie. Il n'y a rien de tout cela dans Polybe. Les huit mille hommes, qui dès le commencement de la bataille combattirent en avant du front, ſe retirerent tous par les intervalles derriere la ligne, & formerent enſemble un corps de réſerve, deſorte qu'Annibal n'avoit pas beſoin d'en former d'autres. *Ils étoient*, dit Polybe, *revenus à la tête de leurs gens.* C'étoient donc les mêmes qui y avoient déja combattu.

mier choc, & à revenir à la charge auſſi hardiment qu'ils y étoient allés. Son ordonnance fut celle dont les Romains avoient coutume de ſe ſervir. Il avoit à ſes ordres ſeize mille Romains, & vingt mille Alliés; nombre auquel ſe montoit une armée complette, lorſqu'il s'agiſſoit de quelque grande expédition, & que les deux Conſuls ſe trouvoient joints enſemble. Il jetta ſur les deux ailes ſa cavalerie, qui étoit de quatre mille chevaux; & il s'avança vers l'ennemi fiérement, au petit pas, & en ordre de bataille.

Quand on fut en préſence, les Vélites de part & d'autre engagerent l'action. Les Carthaginois frais & vigoureux avoient de grands avantages ſur les Romains las & fatigués, & qui depuis le matin ſouffroient le froid & la faim.

Dès que les Vélites ſe furent retirés par les intervalles, & que l'infanterie peſamment armée en fut venue aux mains; la cavalerie Carthaginoiſe, qui ſurpaſſoit de beaucoup la Romaine en nombre & en vigueur, la chargea avec tant de force & d'impétuoſité, qu'en un moment elle l'enfonça & la mit en fuite. Les flancs de l'infanterie Romaine étant découverts par la fuite de la cavalerie, les Vélites Carthaginois & les Numides revinrent à la tête de leurs gens, fondirent ſur les flancs des Romains, & y mirent le déſordre. Au corps de bataille, les peſamment armés, de part & d'autre, ſoutinrent long-tems le combat ſans perdre de terrein, & ils ſe battoient avec plus d'éga-

lité (*n*). Cependant les Numides, ſortis de leur embuſcade, prirent en queue les légions qui combattoient au centre, & y jetterent la confuſion. Les deux ailes attaquées de front par les éléphans, en flanc & à dos par les armés à la légere, furent culbutées dans la riviere. Au corps de bataille, ceux qui formoient le corps de réſerve, ne purent tenir contre les Numides, qui fondant ſur eux par les derrieres, les accablerent de traits, & les renverſerent. La premiere ligne ſe fit reſſource de ſon courage, & de la néceſſité. Elle perça à travers les Gaulois & les Afriquains qu'elle avoit en tête, & ſe fit jour, après un grand carnage, au nombre de dix mille hommes; mais ces braves gens voyant la défaite des ailes, & l'impoſſibilité de les ſecourir, ou de retourner au camp, dont la cavalerie Numide, la riviere & la pluie leur fermoient le chemin, ils ſerrerent leurs rangs & prirent la route de Plaiſance où ils arriverent ſans danger. Ceux qui purent échapper, tant fantaſſins que cava-

(*n*) La verſion dit; *de la part des peſamment armés dans les premiers rangs, & ceux qui ſuivoient, la réſiſtance fut plus longue & le combat plus égal.* Les premiers rangs des ailes n'avoient pas un combat égal. Polybe avoit dit que les flancs de l'infanterie Romaine étant découverts, les Vélites Carthaginois & les Numides fondirent deſſus, & empêcherent les troupes qui étoient aux ailes, de ſe défendre contre ceux qui les attaquoient de front. Ayant dit ce qui ſe fit aux ailes, il vient enſuite au corps de bataille; mais, dit-il, les peſamment armés, qui de part & d'autre en étoient aux mains au centre & dans la premiere ligne, combattirent plus long-tems de pied ferme & avec un égal avantage. Le Traducteur confond les rangs avec les lignes, faute d'avoir bien approfondi les termes Grecs. Dans de pareils récits de batailles, la moindre faute de la verſion, une manœuvre mal rendue, ou la ſignification d'un terme de guerre manquée, répand d'abord de l'obſcurité ſur un Ecrivain tel que Polybe, qui parlant en homme de guerre ſe ſert de termes de Tactique, dont il ſuppoſe le Lecteur inſtruit.

ſiers, ſe joignirent à ce corps, l'atteignirent ſous Plaiſance, ou le groſſirent en chemin. Les Carthaginois pouſſerent la pourſuite juſqu'à la riviere, d'où ils revinrent à leurs retranchemens. Leur victoire fut complette, & leur perte peu conſidérable. Quelques Eſpagnols ſeulement, & quelques Afriquains reſterent ſur le champ de bataille. Les Gaulois furent les plus maltraités; mais tous ſouffrirent beaucoup de la pluie & de la neige. Beaucoup d'hommes & de chevaux périrent de froid, & de tous les éléphans on n'en put ſauver qu'un ſeul.

On voit dans cette deſcription de Polybe la bataille engagée ſur toute la ligne, les ailes preſſées, & à la fin emportées; les Numides fondre ſur les derrieres du corps de réſerve, & le corps de bataille, après un combat long-tems ſoutenu, faire un grand effort, & paſſer ſur le ventre à l'ennemi auquel il avoit affaire. Toutes ces circonſtances ſont fort concevables, & les guerres des anciens nous en fourniſſent pluſieurs exemples; mais ſi l'on adopte le plan de Mr. Folard, ſi les Triaires de la troiſieme ligne, après que le combat eut duré long-tems au front, ſe gliſſerent à l'aſpect des Numides ſortis de l'embuſcade, entre les intervalles de la ſeconde ligne des Princes; il faudra admettre que les Romains combattirent ſur trois lignes avec quatre-vingt intervalles, & autant de corps d'infanterie ſur chacune de ces lignes, ſuivant l'ordonnance en échiquier; & alors tout devient inconcevable.

Polybe dit que la premiere ligne des Romains dès le commencement de la bataille, fut aux mains avec celle des Carthaginois; & qu'acharnée contre l'ennemi, elle ſoutint long-tems le combat de pied ferme. Si cette ligne s'étoit battue par manipules, ſéparés les uns des autres par des intervalles égaux à leur front; comment les ennemis ne ſe ſeroient-ils pas dans le choc, & même malgré eux, jettés dans ces intervalles? comment n'auroient-ils pas d'abord enveloppé les manipules, rangés avec tant de déſavantage; vu ſur-tout qu'ils n'étoient pas ſoutenus de la ſeconde ligne des Princes, qui long-tems encore après, ſelon Mr. Folard, étoit ſur ſon terrein pour recevoir les Triaires dans ſes intervalles?

Suppoſé que la premiere ligne des Haſtaires eût combattu ſur un front uni & ſans intervalles, il s'enſuivroit que la ſeconde des Princes, compoſée d'un nombre égal d'hommes rangés ſur la même profondeur, & ayant conſervé ſes intervalles pour y recevoir les Triaires, auroit paſſé de la moitié de ſon front au-delà de chaque aile de la premiere ligne. Abſurdité que perſonne n'admettra jamais, & qui eſt ſuffiſamment détruite par le narré de Polybe.

On penſera peut-être que la ligne des Princes avoit également ſes manipules joints l'un à l'autre, mais que voyant les Triaires menacés, elle s'étoit ouverte pour leur donner le moyen de s'y placer. Je demande à tout homme de guerre s'il eſt aiſé à une ligne de troupes

troupes de s'ouvrir en ſi peu de tems du centre vers les ailes avec vingt-quatre manipules, de façon qu'il y ait des intervalles égaux & ſuffiſans entre chaque corps, pour y recevoir tout autant de manipules de Triaires; & cela en préſence d'un ennemi auſſi leſte & auſſi entreprenant que les Numides ?

De tout tems on a fait des Commentaires ſur les guerres des Romains, ſans jamais avoir approfondi leur véritable maniere de combattre. A l'occaſion de la bataille de l'Adda contre les Gaulois, j'ai dit mon ſentiment ſur l'eſprit de cette Ordonnance en échiquier; & l'on verra ici, & dans toutes les autres batailles dont je parlerai, que les Romains de ce tems-là, pour la plupart, combattoient ſur un grand front ſans intervalles; & qu'avant que de charger, les manipules des Princes s'enchaſſoient entre ceux des Haſtaires, pour former la ligne pleine : auſſi portoient-ils les mêmes armes. Les Triaires qui avoient des piques, formoient le corps de réſerve avec les troupes légeres, qui après avoir eſcarmouché devant le front, ſe retiroient derriere l'armée. Ce ſont ces deux corps dont Polybe dit qu'étant attaqués & maltraités par les Numides, ils ſe trouverent hors d'état de ſoutenir la premiere ligne.

L'armée Romaine étoit compoſée de huit légions, dont quatre étoient des Citoyens, & quatre des Alliés. De telles forces commandées par deux Conſuls, ne s'aſſembloient que dans les grands dangers.

Le nombre d'hommes dans ces légions varioit. Scipion, dans ſon expédition d'Afrique, avoit ſes légions de ſix mille hommes chacune; tantôt il y en avoit cin qmille, comme dans celles qui combattirent à Cannes; tantôt plus, tantôt moins. Ici les légions étoient telles que Polybe les décrit dans ſon ſixieme Livre, ſavoir d'environ quatre mille deux cens hommes, comme il conſte par le nombre de ſeize mille hommes des quatre légions. Celles des Alliés ſemblent avoir été plus fortes; mais cette différence ne nous empêche pas de faire notre calcul.

Polybe III. 107.

Il y avoit dans chaque légion ſix cens Triaires, dont le nombre ne varioit pas, lors même que la légion étoit plus nombreuſe. Les autres claſſes de ſoldats étoient chacune d'un nombre égal; ſavoir, ſelon Polybe, de douze cens Vélites, de douze cens Haſtaires, & d'autant des Princes, rangées chacune en dix manipules de douze de front & dix de profondeur; deſorte que les huit légions entieres contenoient neuf mille ſix cens Vélites, neuf mille ſix cens Haſtaires, autant des Princes, & quatre mille huit cens Triaires. Ainſi la premiere ligne des Haſtaires, compoſée de quatre-vingt manipules, n'avoit toute entiere qu'environ neuf mille ſix cens hommes. Ainſi lorſque nous liſons dans Polybe que le corps de bataille fut long-tems engagé dans un combat meurtrier, que les ailes furent enveloppées par la cavalerie & par l'infanterie légere des Carthaginois, écra-

Polybe, Liv. VI.

ſées par les éléphans, & à la fin emportées & pouſſées dans la riviere ; & que ce ne fut que le centre de la premiere ligne au nombre de dix mille hommes, qui ayant percé la ligne ſe ſauverent en bon ordre à Plaiſance ; on voit très-bien qu'après la défaite des ailes, le ſeul centre de la premiere ligne qui ſe faiſoit jour, étant encore de dix mille hommes, il falloit que cette premiere ligne fût compoſée de plus de ſoldats que des ſeuls Haſtaires, qui en tout n'excédoient pas neuf mille ſix cens hommes. Il me ſemble que c'eſt une preuve inconteſtable, que d'abord après la retraite des Vélites, les Princes s'avancerent dans les intervalles entre les manipules de la premiere ligne, & qu'ils formerent une ligne d'environ vingt mille hommes, égale à celle qu'Annibal leur oppoſoit. Il eſt évident par-là que Mr. Folard s'eſt trompé en faiſant paſſer les Triaires dans les intervalles des Princes, & combattre ſur une ſeconde ligne pleine contre les Numides & l'infanterie légere ; tandis que le centre de la premiere ligne paſſoit ſur le ventre à l'ennemi. Ce ſeroit une bataille à deux fronts, & de pure imagination.

Polybe ne pouvoit pas s'expliquer plus clairement ſur cet ordre de bataille, qu'en nommant la ligne des Romains durant le combat, une *Phalange*, dont on ſait que l'ordonnance fut toujours oppoſée à celle de pluſieurs petits corps, rangés de diſtance en diſtance. *Lorſqu'après la défaite de la cavalerie*, dit-il, *la pha-*

Chap. 73. καὶ φιλαθίντων τῆς φάλαγγος κεράτων.

lange eut ſes flancs découverts, les troupes légeres des Carthaginois vinrent l'y attaquer, &c.

Il y a une grande différence entre notre maniere de charger, & celle des Anciens, à cauſe de ces énormes maſſes d'infanterie, rangées ſur une grande profondeur, qui ſe heurtoient de front, le plus ſouvent tout le long de la ligne; ce qui produiſoit quelquefois les effets les plus ſinguliers; comme ici cette éruption de dix mille hommes, qui pouſſerent en avant & ſe retirerent en préſence d'un ennemi victorieux, ſans en être troublés dans leur marche.

La cavalerie Romaine étant battue & diſſipée, les armés à la légere & les Numides tomberent ſur les flancs de la légion, & firent que les troupes des ailes lutterent avec inégalité contre les Carthaginois qu'ils avoient en tête; au lieu que le centre donnant contre l'ennemi ſans être arrêté, & ayant même de l'avantage dans la mêlée, il gagna du terrein. Cette inégalité du combat le long du front, jointe à la preſſion aux flancs & à l'attention des troupes à ne pas ſe ſéparer, fit que pendant le combat la ligne devint convexe. Lorſqu'à la fin les ailes furent emportées, & que le bruit de la nouvelle attaque des Numides ſe répandit, la peur fit redoubler les efforts aux troupes du corps de bataille; tout ſe ſerra vers le centre (comme vers l'endroit où l'on gagnoit du terrein) juſqu'à fauſſer & à confondre les files; & les deux extrémités de la ligne qui s'étoient tenues

long-tems jointes aux ailes, & par conſéquent plus en arriere, ne pouvant pas également avancer avec le centre, ce centre prit la forme d'un angle obtus (*o*), ou plutôt d'un coin, qui à ce que le Grec dit, perça la ligne des ennemis avec un grand carnage, & ſe fit jour au travers des Gaulois & des Afriquains; & de cette façon ce corps de dix mille hommes ſe trouva au-delà de la ligne Carthaginoiſe.

Ce fut dans cette poſition qu'ils délibérerent ſur le parti qu'il leur convenoit de prendre. Ils avoient à dos la riviere, qu'il leur eût fallu paſſer pour regagner leur camp, ils voyoient leurs ailes écraſées, les Triaires & les Vélites foulés aux pieds des chevaux, & les Carthaginois qu'ils avoient percés eux-mêmes, prêts à ſe rallier. Ils réſolurent donc de marcher vers Plaiſance; & ce parti étoit certainement le meilleur qu'ils puſſent prendre. Mr. Folard prétend le contraire. *Il leur étoit*, dit-il, *plus facile de s'ouvrir une route du côté de leur camp, que d'attaquer de front l'infanterie Carthaginoiſe, ſur laquelle ces dix mille hommes s'élançant en vrais deſeſpérés, au milieu de laquelle ils s'ouvrent un paſſage, la mettent en déroute, & ſe retirent en bon ordre vers Placentia, ſans qu'Annibal osât les pourſuivre; tant il fut étonné d'une ſi ſubite déroute, quoi-*

(*o*) Dans les premieres années de cette guerre, les Romains ſe ſont toujours écartés des principes de leur Tactique que Polybe expoſe Liv. XVII. Leurs légions qui étoient des corps diviſibles juſqu'à la moindre partie, agiſſoient alors comme les phalanges des Grecs, & devenoient flexibles. C'étoit la principale cauſe de leurs malheurs. Je remarque cela pour prévenir l'objection qu'on me pourroit faire contre mon expoſé.

qu'il y eût une grande marche de-là à Placentia. Annibal étoit perdu, ſi ce corps d'infanterie ne ſe fût pas cru lui-même perdu, & qu'il eût agi par une toute autre impulſion que celle de la peur; car il eſt certain que toute l'infanterie Carthaginoiſe eût été taillée en piéces, ſi ces gens-là euſſent connu l'avantage qu'ils venoient de remporter. Ce raiſonnement de Mr. Folard eſt peu juſte. Ce centre ne pouvoit regagner ſon camp qu'en tournant le dos à la ligne Carthaginoiſe qu'il avoit en face, & avec laquelle il avoit été long-tems aux mains. Mettons qu'au lieu d'avancer pour pouſſer l'ennemi, il eût hazardé ce retour; les Gaulois & les Afriquains ne ſe feroient-ils pas jetté avec fureur ſur ces gens qui leur montroient les talons, & n'auroient-ils pas eu à ſe battre en retraite contre toute l'armée ennemie? Ces dix mille Romains ſe trouvoient au-delà de la ligne Carthaginoiſe par l'heureux ſuccès du combat qu'il lui avoit livré. Tandis que les ailes étoient rompues & défaites par l'ennemi qui les avoit prévenues, ils avoient enfoncé ce qui étoit devant eux. C'étoit leur deſtination de percer le centre Carthaginois, & ils l'avoient remplie. Comment leur reprocher de *ſe précipiter dans un péril évident pour s'empêcher de tomber dans un moindre?*

Mr. Folard prétend encore qu'après cet heureux ſuccès, ce corps de dix mille hommes auroit pu gagner la bataille, tailler en pieces l'infanterie Carthaginoiſe, & finir cette guerre dans le même jour.

Mais ces dix mille hommes étoient encore à jeun, exténués par le froid & par la faim. L'effort qu'ils avoient fait ſurpaſſoit ce qu'on devoit attendre d'eux. Suppoſons pourtant cette brave infanterie ſans aucune de ces incommodités; dix mille hommes pouvoient-ils eſpérer de battre une armée victorieuſe, qui avoit encore à leur oppoſer une excellente cavalerie avec un bon nombre de troupes légeres? Le déſordre que leur éruption avoit cauſé ne s'étoit fait reſſentir que par une très-petite partie de cette armée, & il étoit facile de le réparer. On conçoit aiſément que dans une bataille où toutes les parties de l'armée ſont forcées de plier ſans être entiérement défaites, l'effort d'un corps auſſi conſidérable que celui-ci auroit pu rétablir le combat, & même encore faire gagner la victoire. Mais lorſque tous les corps ſont défaits d'une maniere auſſi complette & avec une ſupériorité auſſi décidée qu'en cette journée, il eſt abſurde de vouloir qu'un ſeul corps puiſſe arracher la victoire à un Général auſſi habile qu'Annibal. Tout ce que Mr. Folard exige de ces vingt-huit bataillons & douze eſcadrons renfermés dans le village de Bleinheim, c'eſt qu'ils euſſent paſſé à travers l'armée des Alliés, & qu'ils euſſent fait une retraite honorable. Pourquoi ne demande-t-il pas qu'ils euſſent gagné la bataille? Leurs circonſtances étoient cependant plus favorables que celles des Romains. Ils pouvoient ſe former à l'aiſe, & choiſir

l'endroit où ils auroient donné. Non ſeulement ils n'avoient point été engagés ou entamés, mais ils pouvoient ſe joindre à toute la gauche de leur armée qui étoit entiere : au lieu que la droite & la gauche des Romains n'exiſtoient plus, qu'il n'y avoit plus de leur cavalerie, qu'enfin ces dix mille fantaſſins étoient ſeuls ſur un terrein que le hazard leur fourniſſoit, & dans un ordre que le combat avoit altéré & rendu confus.

C'eſt un prodige de valeur & de ſens froid, qu'ils aient conſervé l'eſpérance de ſe faire reſpecter de l'ennemi victorieux dans leur retraite. Quand même ils n'y auroient pas réuſſi, ils ſeroient toujours admirables de l'avoir tenté. Les Officiers ſe déciderent avec capacité pour la diſpoſition qui étoit la plus avantageuſe pour ce deſſein. Cette figure d'angle obtus informe que le corps avoit pris en perçant la ligne ennemie, fut bien mieux apperçue par les Officiers Généraux, quand ils eurent fait faire halte. Ils tâcherent de remédier promptement à la confuſion qui devoit réſulter du ſuccès même du combat ; & faiſant alors avancer la tête, ils firent ſe replier & s'approcher les deux lignes latérales par des mouvemens bien aiſés à concevoir. De cette approche, il réſulta un quarré long de deux colonnes dont chacune pouvoit faire un front différent. C'eſt ce que les Anciens appellerent proprement *l'ordre de marche à deux fronts*. Craſſus enveloppé par les Parthes,

s'en ſervit avec quelque changement de ſon invention qui ne faiſoit pas preuve de ſon habileté. Il donna une profondeur prodigieuſe à ſes cohortes. Cet ordre de Craſſus auſſi-bien que les deux fronts de la bataille de Telamon, ne ſont point à notre ſujet, parce qu'ils ne ſont point pour la marche. Mais Xenophon dans ſa *retraite des dix milles*, s'eſt fort approché de l'ordre dont nous parlons ici. Il ſentit que le quarré vuide avoit de grands inconvéniens pour la marche, & il aima mieux approcher deux colonnes l'une de l'autre, en établiſſant de petits corps de réſerve qui marchoient à la tête & à la queue de ces deux colonnes, & qu'il deſtina à remplir la diſtance entr'elles, au cas que le terrein permît de faire ferme dans l'ordre quarré. Le quarré a ſes défauts, & en cas d'attaque ſes angles en ſont toujours les endroits foibles. Les Romains qui furent ſouvent réduits à la néceſſité de ſe retirer devant un ennemi ſupérieur, s'appliquerent à le corriger. Ce ſont eux qui ont fait prendre à un corps de troupes la figure orbiculaire, comme la plus propre à la défenſe. Le Maréchal de Puyſegur qui l'a adopté, a bien prouvé ſes avantages. Mais la grande profondeur ſur laquelle les Anciens rangeoient leur infanterie, leur facilita pluſieurs manœuvres que nous ne ſaurions ni concevoir ni exécuter. Un corps de dix mille hommes chez nous, rangé ſur une ligne de grande étendue, ne peut ſans grande peine ſe mou-

Plutarque.

voir & ſe plier, de façon à prendre ſur le champ de bataille la figure orbiculaire, ou celle qui en approche : au lieu que les Romains l'ont ſouvent exécuté en préſence de l'ennemi, & en très-peu de tems. Ce que le Maréchal dit des propriétés d'un corps flexible, peut bien s'appliquer à un ou à deux bataillons ; mais pour les grands corps, il eſt d'une exécution preſqu'impoſſible, comme il en convient lui-même.

Les deux colonnes de Xenophon, de même que celles que les dix mille Romains formerent après leur éruption, furent dans la diſpoſition la plus propre à prendre promptement la figure orbiculaire. Les extrémités des colonnes n'avoient qu'à ſe joindre entiérement, & leur centre latéral marcher un peu en avant pour former une ſpirale. L'altération de diſtance d'homme à homme qui en réſultoit, ſe corrigeoit aiſément dès que tout le corps ſe mettoit en mouvement. L'orbe ou le grand ovale étant une fois ébauché, ils étoient en état, ſuivant le tems qui leur reſtoit, de l'arrondir plus ou moins ſelon la néceſſité.

Le Maréchal de Puyſegur cite Jules Céſar. *La cavalerie ennemie*, dit le Commentaire, *ſe fiant à ſa multitude, environna celle de Céſar qui eut de la peine à la ſoutenir avec des chevaux las & bleſſés, ſi bien que l'armée ſe trouvant dans un moment inveſtie de toutes parts, fut contrainte de combattre en rond.* On répliqueroit

peut-être qu'il ne s'agit pas ici d'une troupe formée en rond par une diſpoſition faite à deſſein, & que ce terme, (*in orbem pugnare*) ſignifie ici que l'armée de Céſar étant inveſtie de toutes parts, fut contrainte de faire face par-tout, & de combattre de front, ſur les flancs & à la queue. Mais on trouve dans les Ecrivains Militaires des paſſages qui prouvent clairement qu'on a fait manœuvrer exprès les troupes pour leur faire prendre la figure d'un orbe vuidé, tel que le Maréchal l'entend.

Voyez dans le même ſens Tite-Live, Liv. XXI. chap. 56.

Titurius & Cotta furent détachés par Jules Céſar avec une légion & cinq cohortes, pour prendre leurs quartiers d'hiver chez les Liégeois. Allarmés ſur un faux avis d'Ambiorix, ils ſe mirent en marche avec leurs quinze cohortes, & tomberent chemin faiſant dans une embuſcade, que le ruſé Ambiorix leur avoit dreſſée, avec des troupes infiniment ſupérieures aux leurs. La tête tourna d'abord à Titurius, qui avoit entraîné Cotta à cette fauſſe démarche. Cotta ſe conduiſit en Capitaine expérimenté, ſelon le témoignage de Céſar. Voyant qu'il falloit changer la longue colonne que les cohortes formoient en marche, dans un ordre convenable à ſa défenſe; il abandonna les bagages, fit avancer les cohortes, & ordonna de former promptement le rond, ce qui s'exécuta ſur le champ. Mais ils étoient dans un coupe-gorge, où il n'y avoit pas moyen de faire une bonne diſpoſition. Les Gaulois

Jul. Céſar; de bel. Gal. Liv. V. chap. 33.

pouvoient de loin les accabler de traits, ſans en venir aux mains. Alors, *dit Jules Céſar*, ſi quelque cohorte ſortoit de l'orbe pour charger l'ennemi, elle le faiſoit bien reculer; mais à l'inſtant, d'un autre côté, il lançoit des traits ſur les flancs que la ſortie de cette cohorte avoit découverts, deſorte qu'elle étoit forcée de reprendre au plutôt ſa place ſur la ligne orbiculaire. Voilà donc un orbe que les Officiers de Céſar ont formé de quinze cohortes, & qui répond plus exactement à l'intention du Maréchal que celui qu'il a cité.

Comment. de Hirtius ſur la guerre d'Afrique, ch. 40.

A la bataille que Domitius perdit contre Pharnaces près de Nicopolis, toute la gauche des Romains, & le corps de bataille que Dejotarus commandoit, furent entiérement défaits. Il n'y eut que la trente-ſixieme légion qui fit merveille à la droite. Elle avoit repouſſé la cavalerie de Pharnaces; & ayant franchi le foſſé qu'il avoit fait creuſer, elle ſe diſpoſoit à le tourner pour le prendre à dos, lorſque Pharnaces déjà victorieux de la gauche & du centre, s'avança avec toutes ſes forces pour accabler cette légion. Elle forma alors promptement le rond, & ſe défendit dans cet ordre avec tant de courage & de ſuccès, que l'ennemi perdit l'envie de la pouſſer davantage. Elle ſe mit en marche, & elle ſe retira en bonne contenance vers le pied d'une montagne, où l'avantage de ſon poſte la mit à couvert. Pendant tout le combat qui dura long-

tems, elle n'eut que deux cent cinquante hommes de tués ou de bleſſés. La légion gagna enſuite les hauteurs, où s'étant jointe aux débris de l'armée de Domitius, elle paſſa ſous la conduite de ce Général par la Cappadoce, dans l'autre partie de l'Aſie.

Les Romains convaincus des avantages de cet ordre, y formerent leurs ſoldats dans les exercices. *On leur recommendera auſſi*, dit Végece, *de former des ronds, autre évolution par le moyen de laquelle les ſoldats bien exercés peuvent ſe défendre, & empêcher la déroute totale d'une armée. Ces évolutions bien répétées dans le camp, s'exécuteront aiſément ſur le champ de bataille.* Chap. XXI.

CHAPITRE VII.

De la conduite d'Annibal & de Minucius près de Gerunium.

Hiſt. de Polybe, Liv. II. Chap. 102. Comment. de Mr. Folard, Tom. IV. Liv. III. Chap. 20. p. 278.

POLYBE en ſuivant Annibal dans le cours de ſes campagnes, déduit avec beaucoup d'exactitude & de préciſion les différentes opérations qui ont occaſionné le combat de Gerunium. Ce fait étant entiérement défiguré dans les Commentaires de M. Folard, j'ai cru me rendre utile en le mettant dans ſon véritable jour.

Annibal campé devant Gerunium, où il avoit établi ſes magaſins, étendit ſes fourages & ſes contributions fort loin dans le pays. Sur cela Minucius, laiſſé par Fabius à la tête de l'armée Romaine, quitta les hauteurs, & marcha vers l'ennemi. Il ſe campa près d'une colline à environ cinq mille de Gerunium. Annibal gêné par le voiſinage des Romains, & voulant couvrir ſes fourageurs, quitta ſon camp devant la Ville, & marcha deux milles en avant, (*p*) à la rencontre de l'ennemi. Il occupa là un poſte très-favorable. Ayant enſuite obſervé une hauteur avantageuſe entre ſon nouveau camp, & celui de l'ennemi, il en fit prendre poſſeſſion la nuit, par ſes troupes légeres. Mais les Romains les en délogerent le lendemain, & s'y camperent eux-mêmes avec toute leur armée. Le Général Carthaginois attentif à ſon premier projet, de faire de grands amas de vivres, oſa alors, après qu'on eut été quelques jours en préſence ſans rien entreprendre de part ni d'autre, détacher une grande partie de ſes troupes, pour aller au fourage & pour mener paître les bêtes. Minucius s'en apperçut, & en profita en habile homme. Tout d'un coup il s'approcha du camp des Carthaginois;

(*p*) La verſion dit : *Annibal s'avance avec le reſte juſqu'à une certaine hauteur, éloignée des ennemis d'environ deux milles.* Polybe ne dit pas que ce nouveau camp étoit éloigné de deux milles de l'ennemi. C'eſt de ſon ancien camp de Gerunium qu'il s'éloigna de deux milles, προελθὼν ἀπὸ τ πόλεως ιιχκαίδεκα σαδίοις. Dans le Chapitre précédent Polybe marque la diſtance entre Lucéria & Gerunium à deux cens ſtades, qui font environ vingt-cinq mille pas. Dom Thuillier met Gerunium à un mille de Lucerie. Ces mépriſes répandent bien de l'obſcurité ſur de pareils récits.

& dans le même tems qu'il rangeoit ſon armée en bataille, il envoya ſa cavalerie & ſes troupes légeres couper & charger les fourageurs. Il attaqua enſuite les Carthaginois dans leur camp, & réduiſit Annibal à une grande extrémité. Celui-ci hors d'état de donner du ſecours à ſes fourageurs, qui étant diſperſés furent très-maltraités des Romains, ſe défendit le mieux qu'il put, juſqu'à ce qu'Aſdrubal, ayant rallié quatre mille fourageurs, qui à la vue de l'ennemi s'étoient enfui d'abord dans le vieux camp de Gerunium, les lui amena. Avec ce ſecours il ſortit de ſon camp, & obligea les Romains à ſe retirer. Après cet échec, Annibal quitta ſon camp, & ramena ſon armée dans le camp de Gerunium, (*q*) dans l'eſpérance de trouver bientôt l'occaſion de ſe venger de Minucius. Voilà l'extrait du narré de Polybe, qui eſt auſſi ſuivi & auſſi clair qu'on puiſſe le ſouhaiter.

Cette conduite de Minucius, dit M. Folard, *eſt digne*

(*q*) *Le lendemain*, dit le Traducteur, *les Carthaginois eurent à peine quitté leur camp, de crainte que les Romains n'y accouruſſent pendant la nuit, & que le trouvant mal défendu ils ne s'emparaſſent des bagages & des munitions qu'ils y avoient amaſſées, ſauf à y rentrer quand les Romains ſeroient ſortis.* Il eſt difficile de concevoir ce que veut dire D. Thuillier. Confondant toujours les deux camps, il n'a pas vu que Polybe diſtingue expreſſément l'un de l'autre. *Sauf à y rentrer quand les Romains ſeroient ſortis*, eſt une gloſe du Traducteur qui acheve d'obſcurcir l'Auteur. Voici la vraie traduction. *Le lendemain les Carthaginois quitterent leur camp, & Minucius vint l'occuper*; Polybe donne à préſent la raiſon de la conduite du Général Carthaginois: *Annibal avoit jugé à propos de l'abandonner pour retourner dans ſon premier camp devant Gerunium, de peur que pendant la nuit les Romains ne s'en rendiſſent maîtres, & qu'étant dénué de défenſe, ils ne s'emparaſſent des vivres & des munitions qu'il y avoit amaſſées.*

d'un Général intelligent & hardi. Il profite de la faute de ſon ennemi, qui ſépare ſon armée en deux camps, éloignés l'un de l'autre preſque d'une bonne marche. Au lieu que les Romains s'étoient campés avec toutes leurs forces réunies enſemble vis-à-vis du camp d'Annibal auprès de Gerunium; deſorte que ce Général fut obligé de combattre avec la moitié de ſes forces. Il ne s'agit point de cela; & la faute d'Annibal eſt d'une toute autre nature. Ce Général ne ſépare point ſon armée en deux camps. Voyant Minucius deſcendre dans la plaine, & s'approcher de lui, il prit le parti d'aller à ſa rencontre. Il quitta ſon camp de Gerunium, & marcha avec toute ſon armée, à ce que Polybe dit. Pendant la marche, il détacha environ le tiers de ſon armée, à droite & à gauche, non pour ſe camper ailleurs, mais pour fourager, & ſe rejoindre enſuite au gros de l'armée. Il s'avança deux milles, & ſe campa en préſence des Romains. Comme il avoit pour objet de ne pas ſe laiſſer gêner dans ſes fourages, dont la conſervation de ſon armée dépendoit, il prit une poſition qui lui aſſura tout le pays derriere lui. *Les Romains*, dit le Chevalier, *s'étoient campés avec toutes leurs forces vis-à-vis de Gerunium.* Comment cela eſt-il poſſible? Annibal s'étant avancé deux milles en avant de Gerunium, ſe poſta devant l'armée des Romains. Il y eut encore entre les deux camps une hauteur qui fut diſputée, & que les Romains occuperent après en avoir délogé les Carthaginois.

ginois. De ſorte qu'Annibal étoit campé avec toute ſon armée entre Gerunium & l'armée des Romains, qui n'auroient pas manqué d'occuper ce poſte conſidérable, s'ils n'avoient pas eu à paſſer ſur le ventre aux Carthaginois, pour occuper leur camp abandonné de Gerunium, dont Polybe dit qu'il étoit dénué de toute défenſe. Annibal, dit l'Hiſtorien, prit la réſolution de ſe retirer dans ſon ancien camp de Gerunium, de peur que Minucius ne s'aviſât de s'en emparer pendant la nuit. Si le Romain eût été poſté vis-à-vis de Gerunium, & qu'il n'eût pas eu entre lui & ce camp l'armée d'Annibal, on ne voit pas pourquoi le Carthaginois auroit craint cette entrepriſe pendant la nuit, plutôt que pendant le jour. Annibal craignit que Minucius ne s'aviſât de tourner ſon camp à la faveur de la nuit, avec une partie de ſes troupes, & qu'il ne s'emparât de ſon magaſin qui lui tenoit fort à cœur. Pour prévenir ce malheur, il retourna lui-même dans ſon ancien camp de Gerunium, d'où il couvrit ſes magaſins. *Minutius ſut habilement profiter*, continue M. Folard, *de cette faute d'Annibal, & de l'occaſion qui ne pouvoit pas être plus favorable. Le Carthaginois ne pouvoit la réparer qu'en ſe rapprochant du camp d'Aſdrubal.* Annibal avoit fait ſans doute une grande faute, d'envoyer une grande partie de ſon armée au fourage en préſence de l'ennemi. Le reſte eſt imaginé, de même que le camp d'Aſdrubal qui n'exiſtoit point, quoi-

Tom. IV. p. 279. que M. Folard le place à Larinum, & en marque d'autres circonſtances. Apparemment cette idée lui eſt venue, de ce que Polybe dit qu'Aſdrubal vint à ſon ſecours avec quatre mille hommes. Mais ces quatre mille hommes étoient des fourageurs, qui s'étoient ſauvés dans l'ancien camp de Gerunium, d'où Aſdrubal les amena au ſecours d'Annibal. Ils avoient fouragé dans le voiſinage de ſes retranchemens, & s'y étoient refugiés à l'aſpect de l'ennemi, comme dans l'aſyle le plus proche.

Après cet expoſé, on reconnoîtra aiſément le peu de ſolidité du raiſonnement ſuivant de M. Folard. « Minucius fit une grande faute de ne s'être pas » poſté au vieux camp de Gerunium. En occupant » ce poſte, il coupoit infailliblement les vivres à » l'armée Carthaginoiſe ; il l'obligeoit par-là de » retourner ſon armée pour lui faire front. Cela ſe » remarque viſiblement : c'étoit-là un coup de partie » & la fin de la guerre. Par ce mouvement, il ré- » duiſoit Annibal à ne ſavoir où aller, ni où ſubſiſter ; » tous ſes vivres & ſes fourages ſe trouvant enfer- » més dans Gerunium, où il n'auroit pu communi- » quer qu'en paſſant ſur le ventre de l'armée Ro- » maine. Je m'étonne que Polybe n'ait pas remarqué » cette faute de Minucius. »

CHAPITRE VIII.

De la Bataille de Cannes.

Hiſt. de Polybe, Liv. III. Chap. 112. Comment. de Mr. Folard, Tom. IV. Liv. III. Chap. 24. p. 318.

IL n'y a que Polybe qui nous mette au fait de cette bataille. Tous les autres Ecrivains, qui en ont parlé, ont défiguré cet événement. Outre les circonſtances fabuleuſes qu'ils y ont ajoutées, pour couvrir la honte des Romains, ils ont mal expliqué les manœuvres & la diſpoſition des deux armées. Faute d'entendre les termes militaires de Polybe, Tite-Live & Plutarque qui l'ont copié, y ont ſubſtitué un galimatias qui eſt à peine concevable. C'eſt le jugement que M. Folard & bien d'autres ont porté ſur ces deux Ecrivains. Ce ſera donc, outre la combinaiſon des circonſtances, le ſeul Polybe qui décidera, ſi mon expoſé differe de celui que M. Folard donne de cette bataille. Il l'a lui-même pris pour ſon garant, comme l'Ecrivain le plus véridique, le mieux inſtruit & le moins intéreſſé à altérer la vérité.

C'eſt ſans raiſon que l'on s'eſt récrié contre l'obſcurité de ſon détail. Les Savans qui ont entrepris de l'expliquer, n'étoient pas du métier. Saumaiſe attaque la verſion de Caſaubon, & lui en ſubſtitue une autre également obſcure & infidelle. Grono-

Gronovius dans ſes remarques ſur Tite-Live, Liv. VIII. chap. 8.

vius releve ſavamment les bévues de Saumaiſe, & n'eſt pas plus heureux à ſaiſir le vrai ſens de l'original. Ces grands Littérateurs, renfermés dans leur cabinet, étoient peu propres à régler leurs explications ſur ce qui peut s'exécuter ſur un champ de bataille. M. Folard, infiniement au-deſſus d'eux à cet égard, avoit l'entêtement de ſon ſyſtême des colonnes; il les cherchoit & les trouvoit par-tout: la moindre lueur lui ſuffiſoit. Ayant travaillé outre cela ſur une traduction fautive, il n'eſt pas étonnant que ſa deſcription de cette bataille ſoit peu vraiſemblable, & qu'elle s'écarte ſi fort du ſens de Polybe.

M. Folard aſſure, que cet endroit du texte eſt très-embrouillé; que juſqu'ici perſonne n'en a percé les ténebres; que lui-même a été long-tems ſans pouvoir bien développer l'ordre de l'infanterie Romaine; & que ce n'étoit pas tant le défaut de l'Hiſtorien, que celui de la langue Grecque, qui eſt fort ſtérile en termes militaires. L'idée que M. Folard s'étoit formée de cette langue eſt bien ſinguliere. Comme les Grecs de tout tems ont étudié la théorie de la guerre, ils en ont tellement multiplié les termes, qu'aucune autre langue n'eſt à cet égard auſſi riche que la leur. Toutes les ſections de la phalange, depuis la plus grande juſqu'à la plus petite, toutes ſes évolutions & tous ſes mouvemens, ont leur dénomination particuliere. On en a négligé l'étude, quoiqu'il ſoit très-difficile de parler pertinemment des

guerres des Anciens, de leurs grandes manœuvres, & de leurs diſpoſitions dans un jour de bataille, ſans bien connoître le détail & les évolutions de la phalange & de la légion, de même que les termes de guerre qui s'y rapportent : tout comme aujourd'hui il faut être bien inſtruit de l'ordonnance & des évolutions des bataillons & des eſcadrons, pour pouvoir raiſonner juſte ſur les grandes opérations de la guerre.

Si par exemple Dom Thuillier avoit ſû diſtinguer les termes militaires qui ſignifient augmenter ou diminuer la hauteur d'une troupe, placer les compagnies l'une à la queue de l'autre, ranger l'infanterie ſur une ſeule ligne ſans intervalles, &c. les relations de Polybe ſeroient auſſi claires, que celles que nos Généraux nous donnent d'une bataille livrée ſous leurs yeux.

J'expoſerai la diſpoſition des deux armées, l'hiſtoire de la bataille & ſon événement, ſans m'écarter de mon Auteur, & ſans prétendre l'embellir de mes conjectures. Ni la bataille de Regulus à Tunis, ni celle de Scipion à Zama, qui n'ont rien de commun que les mêmes ennemis, avec celle qui s'eſt donnée dans les plaines de Cannes, ne peuvent aider à développer le récit de Polybe. Je prie qu'on ſe rappelle ce que j'ai obſervé ſur la bataille de Trebie : on y trouvera des éclairciſſemens pour ce chapitre.

Annibal avoit paſſé l'hiver & tout le printemps dans les environs de Gerunium, toujours côtoyé

& obſervé par les Romains, ſans qu'il lui fût poſſible de les contraindre à livrer bataille. Ayant mangé & ravagé le pays, au point de n'en pouvoir plus tirer de ſubſiſtance, & redoutant plus qu'un échec d'être forcé à l'inaction pendant toute une campagne; il leva ſon camp de Gerunium, & marcha droit vers Cannes, dans un pays moins montagneux, & abondant en toute ſorte de vivres. La Ville de Cannes avoit été entiérement détruite l'année précédente; il n'en reſtoit que la Citadelle, aſſiſe ſur une hauteur qui commandoit tous les environs. La ſituation parut aſſez avantageuſe aux Romains, pour y établir leurs magaſins. Ils y avoient aſſemblé les vivres & les munitions qu'ils avoient apportés de Canuſium : leur armée en tiroit ſa ſubſiſtance. Annibal s'approcha en grand ſecret de cette Citadelle, & la ſurprit. Ce coup de partie déconcerta tout le plan d'opérations des Romains. Ils ne purent plus côtoyer le Carthaginois, ni le tenir en reſpect, comme ils avoient fait la campagne précédente, ſans deſcendre eux-mêmes dans la plaine, ni ſans ſe voir contraints de livrer bataille. Annibal en s'établiſſant à Cannes, comme il avoit fait l'année paſſée à Gerunium, devint maître de tous les environs. Si le pays étoit ruiné & laiſſé ſans défenſe, on dut craindre que la fidélité des Alliés ne tînt plus contre la ſupériorité de l'ennemi, & qu'ainſi Annibal ne ſe fortifiât dans cette campagne, au point de pouvoir encore long-

tems continuer la guerre. Dans cet embarras le Sénat réſolut de combattre Annibal dans la plaine. On écrivit au Proconſul de ſe tenir en repos, juſqu'à ce que les deux Conſuls fuſſent arrivés à l'armée. Tout le monde jetta les yeux ſur le Conſul Emilius, très-honnête homme, & qui s'étant acquis de la réputation dans la guerre contre les Illyriens, paſſoit pour un des plus habiles Guerriers de la République. Le grand effort qu'on ſe propoſoit de faire détermina le Sénat à mettre ſur pied la plus nombreuſe armée qu'on eût encore levée. Il augmenta le nombre des hommes dans les légions juſqu'à cinq mille : il joignit huit autres légions aux huit qui compoſoient ordinairement l'armée Conſulaire ; de ſorte qu'il y eut ſeize légions en campagne. Cette vigoureuſe réſolution du peuple Romain fut gâtée par le mauvais choix qu'on fit du Collegue d'Emilius. Terentius Varron, homme ſans talens & ſans expérience, & préſomptueux à l'excès, né de la lie du peuple, élevé par la jalouſie des Plébeïens contre le Sénat, n'avoit que du courage ; encore étoit-ce plutôt de la férocité. Dès que les Conſuls furent arrivés au camp, ils firent aſſembler les troupes, leur déclarerent les intentions du Sénat, & leur dirent pour les animer à bien faire, tout ce que les conjonctures préſentes leur ſuggererent de plus preſſant. L'uſage étoit que les deux Conſuls étant dans une même armée, ils rouloient alternativement chacun leur jour.

Le lendemain Varron ſe mit en marche avec toute ſon armée, & s'approcha de l'ennemi. Le deuxieme jour l'armée campa environ à ſix milles des Carthaginois. Comme c'étoit une plaine fort unie & toute découverte, & que la cavalerie ennemie étoit de beaucoup ſupérieure à la Romaine; Emilius ne jugea pas à propos d'engager le combat dans cet endroit: il vouloit qu'on attirât l'ennemi dans un terrein où l'infanterie pût avoir le plus de part à l'action. Varron fut d'un avis contraire. De-là la diviſion parmi les chefs. Le jour ſuivant, qui étoit celui de Varron, l'on décampa; & l'imprudent Conſul voulut s'approcher des ennemis, malgré les remontrances de ſon Collegue.

Sur l'avis des mouvemens des Romains, Annibal ſe mit à la tête de ſes troupes légeres & de ſa cavalerie, & il ſe hâta de les joindre pendant qu'ils étoient encore en marche. Il y eut d'abord quelque confuſion parmi eux; mais comme Varron avoit eu la précaution de faire marcher à la tête de ſon armée pluſieurs compagnies de groſſe infanterie, il ſoutint la premiere charge de l'ennemi, tandis que les armés à la légere & la cavalerie s'avancerent de tous côtés contre les Carthaginois; & ayant paſſé en partie par les intervalles de l'infanterie, ils chargerent les troupes d'Annibal avec beaucoup de courage & de ſuccès. Le combat s'échauffa & dura juſqu'à la nuit. Pendant ce tems-là, les Romains firent défiler une

compagnie après l'autre, pour former une bonne ligne capable de ſoutenir les combattans. Les Carthaginois qui n'étoient point ſoutenus furent repouſſés avec perte. (*r*) Annibal fut très-ſenſible à cet échec. On ne ſauroit admettre, que ce Général engagea ce combat avec toutes ſes troupes légeres & toute ſa cavalerie, dans le ſeul deſſein d'amorcer Varron, & d'augmenter ſa préſomption par un premier avantage. Polybe dit qu'il ne s'attendoit pas à voir ſi mal réuſſir ſon entrepriſe; & que craignant que ce mauvais accident n'eût découragé ſes troupes, il ſe crut obligé de les ranimer par un diſcours.

Le lendemain du combat, Emilius reprit le commandement des Troupes. Perſiſtant toujours dans l'opinion qu'il falloit attendre une meilleure occaſion de combattre l'ennemi, il ne marcha pas plus en avant. L'Aufide ſerpentant dans la plaine, entre les deux armées, il ſe campa avec les deux tiers de la ſienne ſur le bord de ce fleuve, & le fit paſſer au reſte de ſes troupes, qui ſe retrancha environ à treize cens pas de ſon camp. Par cette diſpoſition il ſe mit à portée de ſoutenir ſes fourageurs, & d'incommoder ceux des Carthaginois. Dans l'eſpérance qu'on en viendroit bientôt à une bataille générale, Annibal harangua ſes troupes. *Jettez les yeux*, leur

(*r*) J'ai développé les circonſtances de cette action, en ſuivant de près les expreſſions de Polybe. Le Traducteur, faute d'entendre les termes militaires, ne rend que confuſément de pareils récits.

dit-il, *ſur tout le pays qui vous environne, & dites-moi, ſi les Dieux vous donnoient le choix, ce que vous pourriez ſouhaiter de plus avantageux, ſupérieurs en cavalerie comme vous l'êtes, que de diſputer l'Empire du monde dans un pareil terrein?* Il ajouta encore d'autres motifs propres à leur faire bien eſpérer du combat. Polybe nous rapporte les diſcours des Généraux, en Hiſtorien, & Tite-Live les orne en Déclamateur. Il ſe campa enſuite ſur le bord du fleuve vis-à-vis du grand camp des Romains. Il ſe tint le lendemain en repos, & ordonna aux troupes de repaître, & de ſe tenir prêtes. Le jour ſuivant, il rangea ſon armée en ordre de bataille, comme pour donner le défi aux Romains. Mais c'étoit le jour d'Emilius, qui ne s'ébranla pas; il ſe contenta de fortifier ſon camp, d'établir des poſtes, & de couvrir ſes convois & ſes fourages. Il avoit conçu le projet de forcer Annibal de quitter le premier ſon camp par la diſette des vivres, & de l'attirer dans un terrein plus favorable à l'infanterie. Voyant contre ſon attente que l'ennemi ne bougeoit point, Annibal remit ſon armée dans ſon camp, & ayant fait paſſer le fleuve à ſes Numides, il leur ordonna de ſe tenir à portée de tomber ſur tout ce qui ſortiroit du petit camp, pour aller au fourage ou à l'eau. Cette cavalerie incommoda & harcela pluſieurs partis qui ſe trouverent hors du camp, pouſſa juſqu'aux retranchemens, & empêcha les Romains d'approcher de la riviere.

Varron piqué de cet affront prétendu, brûla d'envie de combattre, & le ſoldat avoit la même impatience; *Car l'homme*, dit Polybe, *une fois déterminé à braver les plus grands périls, ne ſouffre rien avec plus de chagrin que la lenteur & le délai.*

Le jour du commandement étant revenu pour Varron, il donna dès le matin l'ordre à toute l'armée de ſortir du camp. Ayant trouvé le terrein au-delà de la riviere plus propre à développer toutes ſes forces, il fit paſſer le fleuve à celles qui étoient dans le grand camp, & les joignit à celles du petit camp, qu'il avoit fait avancer pour ſe mettre ſur le même front. Il jugea alors à propos de changer quelque choſe dans l'ordonnance de l'infanterie. Elle ſe rangeoit ordinairement ſur dix de profondeur. Soit qu'il fût embarraſſé de ſa nombreuſe armée; ſoit qu'il attribuât les avantages qu'Annibal avoit remportés ſur les Romains, à ce qu'il ſe rangeoit ſur une plus grande hauteur, & qu'il jugeât que le ſuccès & la force de l'infanterie ne dépendoient que du poids & de l'épaiſſeur des corps; il tâcha d'oppoſer à Annibal une ligne auſſi profonde que la ſienne. Et comme après l'augmentation de la légion, les compagnies ou les manipules de cent quarante hommes ſe mettoient dans la ligne ſur quatorze de front (*ſ*)

(*ſ*) Peut-être qu'il donna alors aux manipules dix de front ſur quatorze de hauteur; ou neuf ſur ſeize de hauteur, ſelon l'ordonnance de la phalange. On ne ſauroit déterminer le nombre des hommes dans les manipules à trois ou quatre hommes près.

& dix de hauteur, avec les intervalles égaux à leur front, pour l'enchaſſure des Princes; *il donna*, dit expreſſément Polybe, *dans cette occaſion aux compagnies plus de profondeur que de front, & reſſerra par*
Tab. VI. *conſéquent les intervalles* [1] *entre les compagnies, à proportion de cette diminution de front*, afin que celles des Princes, rangées comme les Haſtaires, puſſent en s'enchaſſant, former la ligne pleine égale en profondeur à celle d'Annibal.

Il réſulta de cette diſpoſition de Varron, que les Romains ne profiterent point de la ſupériorité de leur infanterie, pour s'étendre ſur un auſſi grand front qu'ils l'auroient pu faire. (*t*) Leur infanterie légere, qui formoit un puiſſant corps de vingt & deux mille quatre cens hommes, ſe poſta après ſa retraite derriere les Triaires, qui formoient un corps

Polybe s'exprime ſi clairement ſur ce changement de Varron, qu'on a lieu de s'étonner de tous les travers des verſions & des commentaires, qui ont fondé ſur ces mots de Polybe des diſpoſitions de bataille les plus ſingulieres, & tout-à-fait contraires aux uſages de la Tactique des Anciens.

(*t*) L'armée Romaine compoſée de ſeize légions préſenta d'abord à ſa premiere ligne, cent ſoixante compagnies de cent quarante hommes chacune, qui firent en tout le nombre de vingt-deux mille quatre cens hommes. La ſeconde ligne s'étant enchaſſée dans la premiere, il y eut trois cens vingt compagnies qui formerent enſemble la ligne pleine de quarante-quatre mille huit cens combattans. Rangés après le changement de Varron ſur ſeize de hauteur, il devoit y avoir deux mille huit cens chefs de files ſur le front de l'armée Romaine. Celle d'Annibal étoit forte de quarante mille hommes; mais il faut en défalquer environ huit mille de troupes légeres qui ne combattirent pas en ligne. Si on la ſuppoſe rangée ſur la même profondeur, elle n'a dû préſenter que deux mille hommes de front: de ſorte que les Romains auroient conſervé l'avantage de l'étendue du front, d'environ huit cens files. Mais comme il y auroit à décompter ces dix mille hommes qu'Emilius laiſſa dans le camp, & qu'Annibal peut-être diminua la profondeur de ſa phalange ſur la diſpoſition des Romains; on ne ſauroit déterminer de combien les Romains déborderent l'ennemi.

de réſerve de neuf mille ſix cens hommes. Tout cela s'aboutit dans l'action à la premiere ligne, pour en augmenter l'impreſſion ſelon l'ordonnance de la phalange, qui doubloit quelquefois juſqu'à trente-deux de hauteur ; mais qui étoit peu propre à la maniere de combattre & aux armes des Romains. La grande faute de Varron fut d'avoir ôté aux légions l'avantage de leur ordonnance ; comme Polybe l'explique au dix-ſeptieme Livre, où il compare la phalange avec la légion. Celle-ci ne ſouffroit pas l'ordre ſerré. J'en ai parlé à l'occaſion de la bataille près de l'Adda. Les Triaires [2] n'étoient pas non plus deſtinés à appuyer la premiere ligne, mais à ſe prêter aux occaſions de tourner les ailes, & de tomber ſur les flancs de l'ennemi, ou de le prendre à dos. (*u*)

L'infanterie étant diſpoſée de cette maniere, Varron poſta un tiers de ſa cavalerie, ſavoir celle des Légions Romaines à l'aile droite, [3] dans l'intention de la ménager, à cauſe de l'avantage qu'il avoit de l'appuyer au fleuve. Les tourmes étoient à huit de front & à quatre de hauteur, avec les intervalles accoutumés, & ſur le même front

(*u*) Voici comment Polybe parle de la deſtination des Triaires. « Soit » que la phalange rompe la ligne qu'elle a en tête, ou qu'elle ſoit elle-même » enfoncée, elle ſort de la diſpoſition qui lui eſt propre. Qu'elle pourſuive » des fuyards, ou qu'elle fuie devant ceux qui la preſſent ; elle perd toute » ſa force : car dans l'un ou l'autre cas, il ſe fait des intervalles que la » réſerve (les Triaires) ſaiſit pour attaquer, non de front, mais en flanc » & par derriere ».

que l'infanterie. A l'aile gauche qui étoit à découvert, il plaça la cavalerie [4] des Alliés, plus nombreuſe du double que celle des Romains, & rangée de la même maniere. Il mit l'infanterie légere, [5] ſelon la routine ordinaire des Romains, en avant de la ligne, à une aſſez grande diſtance. Le front de toute l'armée étoit tourné au Septentrion.

Sur l'avis qu'Annibal reçut du mouvement des Romains, vers l'autre côté de l'Aufide, il fit d'abord paſſer la riviere à toutes ſes troupes légeres, [6] avec ordre de former une ligne au-delà, à l'endroit qu'il leur marqua pour maſquer & protéger ſon ordre de bataille. Il ſuivit lui-même inceſſamment avec toutes ſes forces d'infanterie & de cavalerie, en deux colonnes, qui paſſerent le fleuve en deux différens endroits. Toute ſon armée ſe montoit à quarante mille hommes d'infanterie, & dix mille de cavalerie. Il rangea d'abord ſur ſa gauche près du fleuve ſa meilleure [7] cavalerie Gauloiſe & Eſpagnole, pour l'oppoſer à celle des Romains; les eſcadrons étoient de ſoixante-quatre maîtres, de huit de front & de profondeur, avec les eſpaces pour manœuvrer. Cette diſpoſition lui aſſura de ce côté une victoire infaillible, vu la ſupériorité & la force de ſes eſcadrons. Il joignit cette cavalerie à ſa ligne d'infanterie rangée peut-être ſur moins de profondeur qu'à l'ordinaire; mais ſans autres intervalles que ceux qui ſéparoient les ſections de la

phalange. Ses Afriquains étoient armés & couverts à la Romaine, avec les piles & l'épée; la moitié occupoit la droite, [8] & le reſte la gauche de la ligne. [9] C'étoit ce qu'il avoit de meilleur dans ſon infanterie, & il lui réſerva les plus grands coups à faire. Il mit au centre les Gaulois & les Eſpagnols. [10] Les Gaulois nuds avec un ſimple bouclier, & leurs ſabres qui ne frappoient que de taille : les Eſpagnols habillés en chemiſettes rouges, & armés d'une excellente épée, ſans autres armes défenſives que le bouclier. Les compagnies de ces deux Nations étoient rangées alternativement l'une après l'autre, pour ſuppléer par ce mêlange au défaut de leurs armes. (*x*) Puis il jetta ſur l'aile droite ſa cavalerie légere, en oppoſition à celle des Alliés. Il ne ſe promit pas de ſes Numides, qu'ils renverſeroient ces eſcadrons de Cuiraſſiers. C'en étoit aſſez pour ſon deſſein qu'ils les occupaſſent, & qu'ils les empêchaſſent de troubler les mouvemens de l'infanterie, juſqu'à ce que ſa cavalerie Gauloiſe & Eſpagnole, après avoir emporté celle des Romains, beaucoup plus foible de ce côté-là que la ſienne, eût eu le tems de paſſer d'une aile à l'autre.

(*x*) On a prétendu en faveur de ces manœuvres en arriere dans leſquelles on a cherché plus d'art qu'il n'y en avoit, que ces gens nuds & mal armés compoſoient l'élite de l'armée d'Annibal. C'eſt bien faire tort à ces braves Afriquains aguerris, & formés de longue main, que de contredire aux louanges qu'Annibal lui-même leur prodigue en toute occaſion, préférablement aux autres.

Ayant de cette maniere rangé ſon armée ſur une ligne, & laiſſé l'infanterie légere à une aſſez bonne diſtance en avant du front ; Annibal ordonna aux troupes du centre de pouſſer en avant, & à celles qui les avoiſinoient juſqu'aux Afriquains, de s'ébranler ſemblablement. A meſure qu'on ſe détacha de la ligne, les files s'élargirent, & diminuerent de profondeur, de façon à gagner aſſez de terrein pour pouvoir décrire une courbe de quelque étendue, & dont les extrémités [1 i] tinſſent des deux côtés à la ligne. Ces mouvemens ne ſe firent pas en préſence de l'ennemi, mais avant que l'affaire fût engagée entre les troupes légeres ; de ſorte qu'on eut le loiſir de diriger & de conduire la courbe juſqu'à ſa perfection. L'événement a montré quel étoit le but de cette manœuvre. Annibal ruſoit, pour ſuppléer au nombre ; & il y réuſſit, parce que les Romains n'avoient pas un Général qui ſe réglât ſur les diſpoſitions de ſon ennemi. La gauche des Carthaginois fut commandée par Aſdrubal ; Annibal fut au centre, & Hannon à la droite. Chez les Romains, Emilius commanda la droite, Varron la gauche, & le deux Proconſuls le corps de bataille.

L'action commença par les troupes légeres, qui de part & d'autre étoient devant le front des deux armées. Elle fut ſoutenue avec beaucoup d'opiniâtreté, & donna le tems à la cavalerie Carthaginoiſe de la gauche, de faire ſon exécution contre celle des

des Romains, & d'être en état après l'avoir défaite, de ſe poſter ailleurs. Elle choqua d'abord avec tant de furie, qu'il eſt prodigieux que les Romains n'en fuſſent pas à l'inſtant emportés. Le combat s'opiniâtra & devint furieux. On ne s'amuſa point de part & d'autre à caracoler en arriere, après le choc, pour revenir à la charge, ſelon la coutume des cavaliers qui combattoient avec la lance. Les hommes & les chevaux reſterent tels que le premier choc les avoit mêlés. Les Romains preſſés ſauterent à bas de leurs chevaux en grand nombre, dans l'eſpérance de mieux réſiſter à l'ennemi; mais cette imprudente manœuvre hâta leur déroute. *Ce ne fut plus*, dit Polybe, *un combat de cavalerie, comme des peuples bien diſciplinés & exercés le livrent; mais une vraie boucherie à la façon des barbares, ſans obſerver ni rang ni ordre.* Les cavaliers Romains furent à la fin accablés par le nombre, & forcés de reculer juſqu'à la riviere, où on les tailla en pieces ſans miſéricorde.

La cavalerie avoit déjà été quelque tems aux mains, lorſque de part & d'autre on donna le ſignal aux troupes legeres [2] de ſe retirer. Les Princes marcherent alors en avant, & s'enchâſſerent [3] entre les Haſtaires, pour former avec eux cette ligne contiguë dont j'ai parlé.

On commença la charge. Le centre de la ligne romaine ſe jetta avec impétuoſité, ſur le ſaillant de la courbe [4] qu'Annibal préſentoit, & qui étoit

compoſée de Gaulois & d'Eſpagnols. La droite & la gauche de la ligne romaine étoient éloignées de l'ennemi, autant que la convexe étoit avancée. Malgré leurs mauvaiſes armes, les Gaulois & les Eſpagnols tinrent bon quelque peu de tems, & garderent leurs rangs. Mais bientôt ils ne purent réſiſter à cette énorme maſſe d'infanterie, rangée ſur une ſi grande profondeur : ils perdirent du terrein.

Cette premiere charge altéra de part & d'autre la diſpoſition des lignes. Les Romains emportés par la chaleur du combat, ſi naturelle aux Anciens, qui s'élançoient d'abord en corps ſur l'ennemi, pouſſe-
Tab. VIII. rent leur centre en avant [1] à meſure que les Gaulois lâchoient pied. Les Triaires & les troupes légeres derriere la ligne, s'imaginant qu'il ne s'agiſſoit que d'appuyer pour pourſuivre la victoire, s'abouterent aux Princes & aux Haſtaires, [2] & en augmenterent les files. (*y*) *Les troupes*, à ce que Polybe dit expreſſément, *ſe ſerrerent toutes vers le centre* (*z*)

(*y*) On auroit de la peine à croire que les Romains euſſent pouſſé l'imprudence au point de s'ôter les reſſources qu'ils auroient pu trouver dans ces puiſſans corps de réſerve de Triaires & de troupes légeres, ſi Polybe ne le diſoit pas clairement, & ſi outre cela la ſuite du récit ne prouvoit que ces deux corps ſuivirent la ligne, & que celle-ci ayant plié dans le combat, ils furent enveloppés comme les autres. *Ils ſe ſerrerent*, dit-il, *des ailes vers le centre au point de le pouſſer en avant*; & après, *tout accourut, s'attroupa, & ſe fit entraîner avec le centre dans la crevaſſe.* Antigonus doubla ſa phalange à la bataille de Selaſie juſqu'à trente-deux de hauteur, & fut redevable au poids que ſa phalange acquit par cette hauteur, de la victoire qu'il remporta ſur Cléomene, Roi des Lacédémoniens. Mais c'étoient deux armées Grecques, accoutumées à l'ordre de phalange, & qui ſe heurtoient avec toute leur maſſe. Il étoit naturel que celle à laquelle ſa hauteur donnoit le plus de poids, repouſſât l'autre.

(*z*) Dom Thuillier a mal traduit ce paſſage : *On fortifioit*, dit-il, *les cohortes des Romains par des détachemens qui venoient des ailes au centre.* Le

au point de s'attrouper même & de confondre les files. La droite & la gauche ſe trouverent bientôt pliées; [1] Tab. IX. le centre prit, comme à la bataille de Trebie, la forme d'un angle obtus, (2) & les troupes juſqu'aux extrémités de la ligne formerent deux diagonales qui, pendant que le centre pouſſa en avant, reſterent plus ou moins en arriere. Du côté des Carthaginois, la premiere impreſſion des Romains avoit rompu la figure de la convexe. Les troupes, qui des deux côtés formoient la courbe, ſe détacherent de la ligne (*a*) [3]. Celles qui étoient plus proches Tab. VIII. marcherent en avant pour gagner le front, (4) & pour s'oppoſer aux Romains, à meſure qu'ils s'avançoient; & les autres ſe retirerent en arriere. De ſorte qu'une partie de cette courbe s'applatit à peu près, en ſe redreſſant dans une ligne droite; tandis que l'autre eut le tems de ſe placer ailleurs. Annibal qui s'attendoit d'un moment à l'autre, de voir les Romains percer la ligne, ſuivant que leur ma-

terme de Polybe, mille fois répété des Tacticiens & des Auteurs Militaires pour les rangs & les files ſerrées, n'a aucun rapport à des troupes détachées des ailes au centre. *Les Romains*, dit l'Hiſtorien, *ſe ſerrerent tous des ailes vers le centre où fut le fort du combat*; αὐτοὶ δὲ κυκλωθέντες ἀπὸ τῶν πτερύγων, ἐπὶ τὸ μέσον καὶ τὸν κινδυνεύοντα τόπον.

(*a*) La convexe étant aſſez large, & déja applatie, le mouvement des Gaulois & des Eſpagnols pour ſe mettre ſur un plus grand front étoit très-aiſé à exécuter. Polybe indique cette manœuvre des Gaulois tres-diſtinctement. *Ils ouvrirent*, dit-il, *le croiſſant*, λύσαντες τὴν μηνοειδῆ. C'eſt un terme de géométrie qui dénote une courbe qui ſe redreſſe en ligne droite, adopté par les Tacticiens, & dont Polybe ſe ſert pour marquer que les troupes qui formoient les extrémités de l'arc ſe détacherent de la ligne, & qu'en marchant en partie en avant, elles changerent en une ligne droite ce cintre recoigné.

nœuvre de Trebie lui en avoit donné l'exemple, plaça promptement tout ce qu'il y avoit de Gaulois dérobés de la convexe, ainſi que les troupes légeres qui s'étoient retirées au commencement du combat derriere la ligne, de maniere à former un nouveau corps, capable de ſeconder l'attaque qu'il
Tab. VIII. ſe propoſoit de faire. (5) Auſſi ne ſe paſſa-t-il que peu de tems, ſans que le centre romain ne rompît & ne perçât avec impétuoſité cette ligne des Gaulois, qui n'étant tout au plus que de huit hommes de profondeur, ne pouvoit ſoutenir le choc d'une ſi énorme maſſe (*b*). Ainſi elle ne fit pas ces difficiles manœuvres en arriere qu'on lui attribue. Tout
Tab. IX. ce qui étoit oppoſé à ce centre fut renverſé, (3) ou ſe retira en arriere. Ceux qui étoient vers les extrémités de la ligne, reculerent moins rapidement; (4) parce que le centre romain ne s'étoit pas avancé ſur un front uni, & qu'il n'y en eut d'abord qu'une portion qui perçât. De cette maniere la plus grande partie de l'ancien convexe eut le tems de ſe refor-

(*b*) Tous ces beaux mouvemens en arriere, & ce rentrant artificiel, très-facile à crayoner ſur le papier, diſparoiſſent donc à l'examen du texte Grec. C'eſt ici le même mot & la même phraſe que Polybe a employé pour l'éruption de ces dix mille Romains à la bataille de Trebie; auſſi étoit-ce la même circonſtance. Les Tacticiens en parlant de la qualité propre du coin & de la colonne, qui eſt de percer l'ordonnance de l'ennemi, ſe ſervent conſtamment de ce terme militaire, lequel pourroit ſuffire tout ſeul pour nous dépeindre toute la manœuvre des Romains. Peut-être que cette ligne des Gaulois & des Eſpagnols, ou ce convexe applati, percé au milieu par le centre de l'ennemi, fit encore à ſes extrémités quelque réſiſtance, & ſe battit en retraite pour empêcher les Romains de s'étendre d'abord ſur un plus grand front, ce qui auroit rendu toutes les ruſes d'Annibal inutiles.

διέκοψαν τὴν τῶν Καρχηδονίων τάξιν.

mer en oblique, appuyé aux Afriquains de la gauche & de la droite (5). La circonſtance eſt bien importante; car c'étoit en ce moment que les Généraux Romains, ſurtout à la droite & à la gauche de la ligne, devoient ſoupçonner la deſtination de ces Afriquains, qui juſques-là étoient reſtés dans l'inaction, contre leur coutume. Le Conſul ne devina rien; au contraire il ne penſa qu'à preſſer davantage ſa ligne, ſans réfléchir qu'elle ſuivoit le centre, & qu'elle s'enfonceroit avec lui dans la crevaſſe. L'ardeur avec laquelle le centre ſe portoit en avant contre les Gaulois qui lâchoient pied, & l'envie d'atteindre la réſerve qu'Annibal tenoit un peu éloignée, firent qu'il doubla le pas, & que la droite & la gauche de la ligne romaine, attentives à leurs rangs, perdirent toujours plus de leur front, & ſe trouverent pliées, au point d'achever de former ces obliques (1) dont Polybe fait mention. La ligne pliée de cette maniere entra avec le centre ſi avant dans la crevaſſe, qu'elle la remplit toute entiere; *au point*, dit Polybe, *de toucher les Afriquains à droit* (6) *& à gauche* (c). *Les circonſtances*, pourſuit- Tab. IX.

(c) Voici comment Polybe s'exprime. *Ainſi les Romains ſuivans de près les Gaulois & les Eſpagnols, & s'attroupant vers le milieu à l'endroit où l'ennemi plia, pouſſerent ſi fort en avant, que les Afriquains peſamment armés ſe trouverent des deux côtés tout proche des faces que les deux obliques de l'armée Romaine préſentoient.* L'Hiſtorien repréſente ici les Romains à la pourſuite des Gaulois, & emportés par la chaleur du combat, pouſſant leur centre ſi fort en avant, que les troupes qui reſtoient plus ou moins en arriere s'approcherent plus ou moins des Afriquains, auxquels le centre formé en arc commençoit à toucher de l'un & de l'autre côté. Il appelle les parties

il, *montrerent alors aux Afriquains ce qu'ils avoient à faire.* Ils ſe mirent en mouvement. Comme les Romains leur préſentoient le front des deux côtés en lignes obliques, ils ſe trouverent bientôt en état d'embraſſer les deux faces, par de ſimples demi-
Tab. IX. quarts de converſion (7), qu'ils exécuterent avec une viteſſe proportionnée à la diſtance où chaque ſection ſe trouvoit des Romains (*d*).

de la droite & de la gauche de la ligne, qui s'éloignoient du centre en ſe
Elien, chap. pliant, *les faces que les obliques préſenterent.* C'eſt ainſi que les Tacticiens
39. s'expriment en parlant du coin; τῦ γὰρ ἐμβόλε εἰς ὀξὺ λήγοντος καὶ ἔχοντος ἀκολουθοῦντας ἐκ πλαγίε τὰς ἡγεμόνας, *la pointe du coin étoit aiguë, & elle étoit ſuivie des chefs de files rangés obliquement.* C'eſt la même expreſſion de Polybe, κατὰ τὰς ἐκ τῶν πλαγίαν ἐπιφανείας. Les Tacticiens indiquent le front de leurs différentes ordonnances, par ἡγεμόνες ou *chefs de files.* Si Polybe dit enſuite que *les deux faces entrainées avec le centre touchoient preſque les pointes des Afriquains*, il repréſente diſtinctement la poſition de l'armée Romaine, lorſqu'elle touche au moment d'être enveloppée.

Lorſque le Traducteur dit que *la plus grande partie de l'infanterie Romaine fut enfermée des deux côtés entre les Afriquains*, il traduit bien infidélement ſon Auteur qui parle ſans reſtriction de toute l'infanterie, & ne dit point laquelle fut enfermée : car quand même ce n'auroit été qu'*une partie de l'armée* qui ſe fût trouvée entre les Afriquains, elle n'auroit été *enfermée* qu'après les converſions faites.

(*d*) *Les Afriquains*, dit Polybe, *de la droite, en faiſant la converſion de droit à gauche, ſe trouverent tout le long du flanc de l'ennemi, auſſi-bien que ceux de la gauche qui la firent de gauche à droit; les circonſtances même leur enſeignant ce qu'ils avoient à faire.* Polybe ne ſe ſert pas du terme qui ſignifie le quart de converſion, ἐπιστροφὴ, parce que les Afriquains n'acheverent pas de décrire tout le quart, ἐμβολὴν ποιήσαντες ἐκ δόρατος; *ils s'ébranlerent de droit à gauche*, où il faut remarquer la diſtinction entre ἐκ δόρατος & ἐπὶ δόρυ & ἐξ ἀσπίδος & ἐπ' ἀσπίδα. Lorſque Polybe dit qu'après avoir fait ce mouvement aux ailes vers le centre, *les Afriquains ſe trouverent tout le long du flanc des Romains*, παρίσαντο παρὰ πλευρὰν τοῖς πολεμίοις; il a expliqué auparavant qu'il entend par ces flancs, les faces que les Romains préſenterent obliquement après leur mauvaiſe manœuvre qui courba leur ligne. Ce fut ce mouvement, qui en commençant à décrire le quart de converſion, mit les Afriquains des deux côtés en état de ſe coller pour ainſi dire le long des faces de la ligne pliée des Romains. Dans le combat, ces faces furent ſerrées, pouſſées, priſes comme dans une tenaille. C'eſt l'enveloppe qui répond à l'idée d'Annibal. Le mot ἐπιπαραμβάλλειν eſt déciſif; παραμβάλλειν ſe dit d'une armée rangée ſur une ligne; & joint avec la prépoſition ἐπὶ (ἐπιπαραμβάλλειν), il indique une ligne de troupes, placée vis-à-vis d'une

A meſure que les Afriquains furent à portée, ils chargerent l'ennemi, lançant à la Romaine leur pilum, & ſe mêlant enſuite l'épée à la main. Cette attaque imprévue arrêta tout court cet informe coin, qui ſe trouva pris dans la tenaille, de la maniere dont les Tacticiens Grecs ont ménagé leur coin imaginaire. Dans le même tems Annibal fit avancer ſur le centre, qui avoit percé au-delà la ligne, ces Vélites & ces Gaulois qu'il avoit reformés en arriere, & diſpoſés à une nouvelle charge. (8) Le combat fut très-déſavantageux aux Romains. Serrés & attroupés, ils n'eurent pas la liberté de ſe ſervir de l'épée ni du bouclier. Les Afriquains pouſſant toujours ces faces obliques de la ligne, les rompirent en pluſieurs endroits, & ſe jetterent dans les fentes. Nul effort ne fut capable de rétablir l'ordre, & le peu de terrein & la confuſion les mirent bientôt hors de défenſe. Ce fut en vain qu'Emilius, qui avoit été déjà témoin de la défaite de la cavalerie, accourut au ſecours de cette infanterie, livrée pour ainſi dire les mains liées au maſſacre. Sa préſence, & ſa valeur ne réparerent point de trop grandes fautes. Il perdit la vie en combattant bravement, de même que les deux Proconſuls, qui ayant commandé au centre s'étoient flattés long-tems de la victoire.

autre qui lui eſt parallele; comme ici où les Afriquains après leur converſion, ſe trouverent ſur une ligne égale aux faces de l'armée Romaine. Les Romains ne furent pris à dos que par la cavalerie qui ſurvint après les mouvemens des Afriquains de la droite & de la gauche de la ligne.

Pendant tout ce tems-là les Numides avoient été aux priſes avec la cavalerie des Alliés. Quoiqu'elle fût plus nombreuſe que celle des Romains de la droite, & très-avantageuſement armée, elle ne put rien gagner ſur cette cavalerie légere. (9) Ces Numides l'entamerent par-tout; & bien qu'ils ne lui fiſſent pas grand mal, ils l'empêcherent pourtant de ſe porter ailleurs, & l'amuſerent, juſqu'à ce qu'Aſdrubal, après avoir entiérement défait la cavalerie romaine, ſurvint avec ſes Eſpagnols à leur ſecours. L'approche de ce corps mit d'abord l'épouvante parmi la cavalerie des Alliés. Elle prit honteuſement la fuite ſans attendre l'attaque. Aſdrubal détacha alors les Numides à la pourſuite de ces fuyards, dont la plus grande partie fut tuée; tandis qu'il ſe
Tab. IX. jetta lui-même ſur les derrieres de l'infanterie (10) qui juſqu'alors avoit fait de grands efforts pour ſe débarraſſer du coupe-gorge dans lequel ſon impétuoſité & l'imprudence de ſes Généraux l'avoit entraînée. Priſe par ſes derrieres, elle n'eut plus d'eſpérance: ce fut une boucherie dont trois mille échaperent à peine.

Tel eſt le récit que Polybe donne de cette fameuſe journée. Peut-être que ce tableau, que j'ai tiré fidélement d'après l'original, fera diſparoître les difficultés que l'on a formées de tout tems, contre les particularités de cette bataille. On n'y trouvera point ces manœuvres inconcevables, en arriere, ſui-

vant leſquelles les Gaulois & les Eſpagnols auroient formé, dans leur retraite, une courbe rentrante, & auſſi parfaite qu'ils l'avoient faite ſaillante, au moment qu'ils avoient ſur les bras toutes les forces réunies de l'infanterie romaine. On aura moins de peine à ajouter foi aux mouvemens des Afriquains de gauche à droite & de droite à gauche, tels que Polybe les décrit, qu'à ces énormes quarts de converſion, qui prennent en flanc & à dos. L'imprudente manœuvre des Romains ſera toujours un ſujet d'étonnement pour les Lecteurs militaires ; ſur-tout pour ceux qui ne ſe ſont pas aſſez familiariſés avec l'ordonnance & la maniere de combattre des Anciens. Le choc de ces énormes quarrés, de ſeize juſqu'à vingt de profondeur, les expoſa à des inconvéniens d'une toute autre nature que ceux que nous remarquons dans nos armées. Nos bataillons de trois juſqu'à ſix de hauteur, peuvent charger aiſément l'ennemi la bayonnette au bout du fuſil, ſans entraîner le reſte de la ligne; au lieu que toute la force de l'ordre en phalange, conſiſtant dans une attaque unie & ſerrée, on ſe croyoit perdu dès qu'une partie venoit à ſe ſéparer de l'autre. Les batailles ſe donnoient, pour la plupart, dans les plaines, où les lignes courant de front des deux côtés à la rencontre l'une de l'autre, elles devenoient flexibles malgré leur profondeur, ſelon le plus ou moins de réſiſtance qu'elles rencontroient. Annibal raiſonnant ſur

ces principes, osa se promettre qu'en jettant en avant sa ligne convexe, comme un point d'attaque, le centre s'y accrocheroit, jusqu'à attirer avec lui le reste de la ligne dans le piege qu'il lui auroit tendu. Apparemment que ce stratageme n'auroit pas réussi contre les Grecs, qui étoient bien instruits par leur théorie, de l'esprit & du but de chaque position de la phalange. Mais les Romains tout neufs pour l'ordonnance dans laquelle Varron les fit combattre, firent honteusement la faute entiere.

Il est étonnant que le centre des Romains ne se fit pas jour au travers de l'ennemi; ce qui après avoir rompu la ligne des Gaulois, lui eût été bien plus facile qu'il ne le fut aux dix mille hommes de Trebie. Mais il paroît que les Romains craignirent d'abord de se séparer du reste de la ligne, & d'abandonner leur droite & leur gauche, qui étoient entamées par les Afriquains; & qu'ensuite quand la cavalerie survint, & qu'Annibal eut placé & ramené ses Gaulois & ses Velites à la charge, il ne fût plus tems de l'exécuter.

Je finirois ici ce Chapitre, si la nouvelle explication de Mr. Folard n'avoit pas défiguré cette action militaire, au point de la rendre tout-à-fait méconnoissable. Il met en fait, que dans cette occasion, l'infanterie romaine fut d'abord rangée sur une seule ligne, (*e*) contre l'usage ordinaire des Généraux

(*e*) Il y a dans la version : *Varron ayant fait passer l'Aufide aux troupes du plus grand camp, il y joignit celles du plus petit, & les mit toutes sur la*

Romains, & qu'elle combattit par colonnes ; c'eſt-à-dre, les cohortes à la queue les unes des autres, ſur une même ligne droite, avec de petits eſpaces entr'elles, ainſi que le firent Regulus contre Xantippe, & Scipion à Zama.

Il ſe fonde principalement ſur ce que Polybe dit, *que les Romains après avoir été enveloppés ne ſe battoient plus en phalange, mais par pelotons, & homme*

même ligne. Mais il s'en faut beaucoup que le terme dont Polybe ſe ſert, ſignifie que Varron mît toute l'infanterie enſemble ſur une ſeule ligne. Ce terme ne regarde que le front d'une armée rangée en bataille. *L'armée du petit camp*, dit le texte, *ſe joignit & s'aligna à l'autre.* Si les Auteurs diſent que deux armées ſur trois lignes ſe joignent ſur le même front, on n'en ſauroit inférer qu'elles ſe confondent juſqu'à ne former plus qu'une ſeule ligne. Ainſi dans l'ordre de bataille de Cneius Domitius contre le Roi Antiochus, l'armée romaine étant rangée comme à l'ordinaire en corps de Haſtaires, de Princes & de Triaires, le Conſul joignit encore à la droite un corps d'infanterie des troupes auxiliaires du Roi Eumene, dont Tite-Live dit qu'*il étoit rangé ſur la même ligne, ou ſur le même front que les Romains.* Polybe ſe ſert enſuite du même terme à l'égard de la cavalerie, dont il n'auroit pas dit qu'*elle fut rangée dans cette occaſion ſur une ſeule ligne*; car ne ſe battant jamais autrement chez les Romains, il eût été ſuperflu de le marquer ici. *Tite-Live XXXVII. chap. 39.*

Ce que les Tacticiens Grecs nomment, ἐπὶ τὴν αὐτὴν εὐθείαν ou κατ' εὐθὺ τῷ μετώπῳ ; les Latins l'expriment *æquatâ fronte.* C'eſt un terme de géométrie adopté par les Tacticiens, & que Polybe emploie ſouvent. Une armée qui ſe préſente à l'ennemi en ligne droite, quoique diſtinguée par pluſieurs intervalles avec un front égal de l'une à l'autre aile, eſt dite rangée en ordre quarré ſur un long front ; *quadrato exercitu fronte longâ.* Et ce long front de Végece eſt ce que Polybe déſigne ici. Tous les autres ordres de bataille que Végece expoſe, différent de ce premier en ce que les troupes ne ſont pas rangées ſur un front égal, ou ſur une ligne droite, ayant l'une ou l'autre aile avancée, ou étant en ligne oblique, comme on le peut voir dans Végece. Il y a des termes Grecs particuliers pour chacun de ces ſept ordres de bataille, qu'on recueillera aiſément dans les Auteurs Militaires & dans les Tacticiens.

Les anciens Romains, ſuivant Végece, ont combattu pour la plupart dans le premier ordre. A la bataille que les Romains, ſous leurs deux Conſuls Volumnius & Appius, livrerent à Gellius Egnatius, chef des Samnites, Tite-Live remarque comme un défaut que les troupes des deux côtés n'étoient pas rangées ſur un front égal. *Ab neutra parte ſatis commodè inſtructi erant, & priùs concurrit Volumnius quàm Appius ad hoſtem pervenit. Itaque fronte inæquali concurſum eſt.* *Tite-Live X. chap. 19.*

à homme. Comme après l'enchâſſement des Princes, on forma pendant le combat une ligne pleine, ou l'ordre de la phalange ; cette expreſſion prouve auſſi peu le renverſement total de l'ordonnance romaine, tel que Mr. Folard le prétend, qu'à la bataille de Trebie, où Polybe nomme également l'armée romaine une phalange.

Ce n'étoit pas la coutume des Romains, dit encore Mr. Folard, *de combattre ſur une ſeule ligne, & il ne paroît pas par l'Auteur, qu'ils euſſent combattu en phalange.* Il a bien raiſon d'opiner ainſi ; car aſſurément une armée qui combat en cent ſoixante colonnes, qui eſt le nombre de ces corps, en ſe poſant ſon opinion vraie, ne peut pas être dite rangée en phalange. *Cette ordonnance*, pourſuit-il, *ſuppoſe un grand corps de Piquiers, ſur beaucoup de profondeur, les files & les rangs ſerrés & condenſés ſans intervalles ni diviſions entre les corps qui la compoſent.* Cette deſcription ne convient qu'à peine à la phalange Macédonienne. Les Carthaginois rangerent leurs troupes en phalange ſans les armer de piques ; comme on le voit dans cette bataille, où une partie fut armée à la romaine, & l'autre à la gauloiſe.

Ce n'eſt pas non plus par rapport aux rangs & aux files ſerrées, que Mr. Folard prétend que Polybe dit que les Romains combattirent en phalange ; mais parce que leurs colonnes étoient toutes d'une piece, & ſur une ligne droite. Où n'entraîne pas la paſſion

de ſoutenir un ſyſtême ! Jamais Tacticien ne donna le nom d'ordre en phalange, à pluſieurs corps rangés de cette maniere, avec une grande profondeur ſur peu de front.

Les Anciens ont obſervé deux différens ordres de bataille ; l'un étoit l'ordre de la phalange, ce que nous appellons la ligne pleine ; & l'autre celui des manipules, ou des compagnies. Tite-Live dit, que ce qui étoit au commencement chez les Romains l'ordre de la phalange, fut depuis changé en celui des manipules. Ces deux ordres différoient l'un de l'autre, quant à leur front. L'un rangeoit toute la maſſe de l'infanterie peſamment armée ſur une ſeule ligne, ſur un grand front uni, ſans obſerver d'autres intervalles que ceux qui diſtinguoient les grandes ſections. L'autre préſentoit à l'ennemi pluſieurs petits corps rangés ſur une ligne droite, mais diſtingués par pluſieurs intervalles égaux à leur front. La différence de ces deux ordres ne conſiſtoit pas, en ce que les manipules de la ſeconde ligne étoient placés vis-à-vis des intervalles de la premiere ; où comme Mr. Folard s'exprime, en ordre de ſpirale. C'étoit toujours le même ordre des manipules, ſoit qu'ils fuſſent placés vis-à-vis des intervalles, ou l'un derriere l'autre. Ni Polybe, ni Tite-Live, ni Plutarque, ne diſent point que l'ordre de Regulus à Tunis, ou de Scipion à Zama, où les manipules étoient à la queue l'un de l'autre, ait été celui de la phalange.

Tite-Live, VIII. chap. 8. *Quod antea phalanges ſimiles Macedonicis, hoc poſtea manipulatim ſtructa acies cœpit eſſe.*

Ἐπὶ μίαν, ἐνδίαν.

Pourquoi donc Polybe ſe ſert-il du mot de phalange ? Suppoſé qu'il eût la ſignification que Mr. Folard & le Traducteur lui attribuent, on répliqueroit avec beaucoup de fondement, qu'en effet pendant l'action, & quand les Romains furent enveloppés, on combattit en phalange ou en ligne pleine. Mais on s'eſt trompé dans le ſens de cette expreſſion. Elle n'a aucun rapport ni à la hauteur d'une troupe, ni à l'ordonnance dans laquelle on combat. Toute troupe rangée en bataille, tant qu'elle garde ſa premiere ordonnance, eſt dite combattre φαλαγγηδὸν ; ce qui ne ſignifie pas en *ordre de phalange*, mais ſimplement *en rangs & en files.* Celle au contraire, qui étant preſſée par l'ennemi eſt contrainte de quitter ſa premiere ordonnance, & de ſe battre homme à homme, ou diſperſée en petits corps ſelon que le hazard les aſſemble, eſt dite ſe battre *ſans être en rangs ni en files.* Il s'en faut donc beaucoup que ce terme ſe rapporte particuliérement à la phalange, ou à la légion, ou à quelqu'autre ordonnance, puiſqu'il ſe dit également de la cavalerie & de l'infanterie (*f*).

χωρὶς παρατάξεως καὶ κατ' ἄνδρα.

(*f*) Polybe parle, Liv. IV. 8. des différentes propriétés des troupes. » La cavalerie Theſſalienne, par exemple, dit-il, eſt excellente, lorſqu'elle » ſe bat par eſcadron, *phalangedon*, c'eſt-à-dire, en rangs & en files ; » mais ſi elle quitte ſon ordonnance, elle n'eſt plus d'aucun uſage. C'eſt le » contraire avec les Etoliens. Ce ſont des gens inutiles, & de peu de con» ſiſtance pour ſoutenir un choc, ou pour charger en ligne ; mais c'eſt une » excellente cavalerie légere, inſtruite à aſſaillir l'ennemi en différens en» droits, à fuir à la débandade, à ſe rallier vîte, & à revenir à la charge. » *Rien n'approche*, pourſuit-il, *des Candiots, ſoit ſur mer, ſoit ſur terre,* » *lorſqu'il s'agit d'embuſcade, de pillage, d'attaques nocturnes, en un mot*

L'Hiſtorien dit, ſuivant la vraie ſignification de ce mot, que les Romains étant enveloppés de tous côtés ne furent plus à même de garder leurs rangs & files, ni l'ordre de bataille dans lequel ils combattoient; mais qu'ils furent contraints de ſe défendre homme à homme, & par petits corps, contre ceux qui les attaquoient de front & en flanc.

Varron ne changea rien dans la méthode ordinaire de ranger l'infanterie en bataille. Il n'altéra que le front des manipules, auxquels il donna plus de hauteur, en reſſerrant par conſéquent les intervalles entr'eux. L'ordre de *quinconce* reſta comme à l'ordinaire, juſqu'à ce que la ſeconde ligne marcha en avant, pour s'enchâſſer dans les intervalles de la premiere. Après avoir marqué en général la diſpoſition de l'armée, Polybe s'exprime ſur ce changement dans des termes bien clairs, mais mal rendus par le Traducteur; *les intervalles*, dit Dom Thuillier, *plus ſerrés qu'à l'ordinaire, les cohortes* (*g*) *en plus grand nombre ſur le front, pour lui donner* (*à la ligne*) *plus*

» *pour la ruſe & l'adreſſe. Mais quand ils ſont devant l'ennemi*, PHALANGEDON, en *rangs & files*, rien de plus gauche ni de plus lâche. Voilà » la véritable ſignification de ce terme que le Traducteur a manqué. »

(*g*) Mr. Folard, de même que Dom Thuillier, confond ici & à tout moment les cohortes avec les manipules. Le mot Grec ſignifie un manipule qui étoit un corps de cent vingt hommes, & après l'augmentation de la légion d'environ cent quarante hommes. La cohorte avoit depuis Marius cinq juſqu'à ſix cens hommes; & du tems de Polybe elle étoit compoſée de trois manipules. Il eſt auſſi important pour quiconque écrit ſur l'Art Militaire des Anciens, de ne pas confondre les différens corps qui compoſoient leurs armées, qu'il le ſeroit aujourd'hui à un Officier qui donneroit le plan d'une bataille, de ſavoir diſtinguer les compagnies d'avec les bataillons & les régimens.

de hauteur. Je ſentois bien, dit Mr. Folard ſur ces mots, *que les Romains avoient combattu par colonne, & ſur une ſeule ligne; le ſavant Traducteur m'a tiré de mon doute, & ma conjecture s'eſt trouvée conforme au texte.* Je me ſuis efforcé de trouver comment le Traducteur a pu ſatisfaire Mr. Folard; & il m'a paru même que dans la verſion, il n'y avoit rien qui reſſemblât ſeulement à ce qu'il prétend y voir : quelle liaiſon y a-t-il entre les cohortes en plus grand nombre ſur le front & entre la hauteur de la ligne ? Il me ſemble que des cohortes en plus grand nombre qu'à l'ordinaire ſur le front, devroient plutôt en diminuer qu'en augmenter la hauteur. Quel rapport entre ces cohortes en plus grand nombre ſur le front, & entre des colonnes ?

Pour repréſenter au lecteur le vrai ſens des mots Grecs, on n'a qu'à les traduire mot à mot. *Varron*, dit Polybe, *rangea l'infanterie ſur un front égal; il plaça les manipules plus proche l'un de l'autre, ou les intervalles plus ſerrés qu'à l'ordinaire, & il donna aux manipules plus de front que de hauteur* (*h*).

J'ai dit ſouvent que les intervalles entre les mani-

(*h*) On n'a pas fait attention à cette conſtruction Grecque aſſez fréquente dans les Auteurs, & ſuivant laquelle on diſtingue les mots ainſi : *καὶ ποιῶν ἐν ταῖς σπείραις τὸ βάθος πολλαπλάσιον τῆ μετώπῳ, il donna aux manipules plus de hauteur que de front.* La même expreſſion eſt cent fois répétée par les Tacticiens. Gronovius en a ramaſſé pluſieurs citations dans ſes remarques ſur Tite-Live. Saumaiſe qui compoſa ſon ouvrage avec une précipitation inouie, liſoit d'abord, *ἐν ταῖς σπείραις τῆ μετώπῳ, dans les manipules de front.* Il forgea enſuite une explication qui répond très-bien à ſa verſion.

pules

pules étoient égaux à leur front, parce que ceux des Princes devoient s'y enchâſſer pour faire une ligne pleine. Ici Varron jugea à propos, de diminuer le front des manipules, & de leur donner plus de profondeur. Il fallut donc néceſſairement, à proportion de cette diminution de front, diminuer les intervalles; & c'eſt ce que Polybe dit diſtinctement. Il s'enſuivit de cette diſpoſition, qu'après que les Princes s'y furent enchâſſés, Varron préſenta à l'ennemi une ligne d'infanterie de moindre étendue, mais de plus grande profondeur qu'à l'ordinaire. On peut inférer de ce narré qu'elle avoit plus de douze de hauteur, peut-être ſeize comme la phalange, les manipules de cent quarante hommes étant rangés ſur moins de front que de hauteur.

Je n'apperçois point cette reſſemblance que Mr. Folard a trouvée dans la diſpoſition de Cannes, & entre celle que Xantippe oppoſa à Regulus, & Scipion à Annibal. L'Hiſtorien marque expreſſément que ce fut pour les éléphans qu'on mit les manipules les uns derriere les autres, afin de laiſſer des iſſues à ces animaux par les intervalles. Auſſi prononce-t-il que la diſpoſition de Regulus n'étoit bonne qu'à cet égard, & qu'elle étoit d'ailleurs très-mauvaiſe contre un ennemi ſupérieur en cavalerie. Il en fut de même à Zama, où quatre-vingt éléphans devant le front de l'armée ennemie, menaçoient les Romains. Polybe dit expreſſément ſur ce ſujet, que cette ſeule

raiſon-là engagea Scipion à placer les manipules l'un à la queue de l'autre. Mais cet arrangement ne ſubſiſta pas long-tems ; dès qu'il fut délivré des éléphans, Scipion fit ſerrer les Haſtaires, & les fit charger, de façon qu'il ne fut plus queſtion de colonnes. Il auroit fallu que le Traducteur eût comparé le narré des batailles de Tunis & de Zama, avec celui de celle de Cannes, pour juger ſi ce fut la même diſpoſition. Les termes qui expriment le déplacement des manipules, ſont ſi propres & ſi différens de ceux que Polybe emploie ici, qu'une médiocre connoiſſance de ſa langue ſuffit pour faire voir qu'il ne s'agit point ici de colonnes.

Pourroit-on dire d'une ligne de colonnes, qu'elle ſe ſerra vers le centre, de façon que ce centre ſortit fort en avant ? Les colonnes des ailes n'auroient-elles pas eu à traverſer un énorme eſpace, pour remplir tous les intervalles, & pour parvenir à preſſer le centre, au point de le pouſſer en dehors ? Il n'eſt pas naturel à l'ordre des colonnes, de ſe confondre ou de ſe plier, mais bien à une ligne pleine de ſeize ou vingt de profondeur, & dont le centre s'engage avant les ailes. Mr. Folard, ſéduit par la traduction, détache pluſieurs colonnes des ailes pour ſoutenir le centre ; ſans penſer que ſelon l'idée qu'il s'eſt formée de la diſpoſition de Varron, il y avoit actuellement au-delà de cinquante colonnes d'une grande profondeur, engagées au centre, qui toutes

auroient déjà pouſſé l'ennemi, & auxquelles ces nouvelles colonnes ſeroient devenues inutiles. Il en prend occaſion de faire pluſieurs réflexions, qui toutes auroient été bien bonnes ſur un autre texte. Mais ici Varron ne fit pas cette faute. Il en fit une autre toute auſſi lourde, en permettant que la droite & la gauche de la ligne ne s'avançaſſent pas ſur un même front, avec le corps de bataille; qu'elles ſe laiſſaſſent entraîner avec le centre; & qu'en reſtant plus ou moins en arriere, elles fiſſent plier la ligne au point de former ce monſtrueux coin, qui facilita aux Afriquains le moyen de les envelopper.

Il me paroît en général, que Mr. Folard ne s'eſt pas formé une idée aſſez juſte de cette bataille, lorſqu'il dit que le centre s'étoit détaché des ailes, & que pendant qu'elles ſubſiſtoient quoiqu'affoiblies, les Afriquains avoient fait ces grands quarts de converſion pour les tourner. Polybe y contredit expreſſément; & comment ſeroit-il poſſible que des lignes, chacune de plus de dix mille hommes, fiſſent des quarts de converſion en préſence des ailes, qui quoiqu'affoiblies, comme il le prétend, ne ſeroient pas reſtées les bras croiſés à voir de loin l'ennemi s'ébranler pour les tourner? De tels mouvemens ſont trop dangereux, en face des colonnes qui bien qu'inférieures en nombre ont le choc prompt & violent. Ces quarts de converſion m'ont toujours paru auſſi difficiles, & auſſi peu vrais que les mouve- Pag. 330.

mens rétrogrades de la courbe. Tite-Live les a accrédités, de même que la trahiſon des Numides ; & l'on a tâché d'en prouver la poſſibilité.

L'explication que je donne de cette bataille, eſt entiérement conforme à l'expoſé de Polybe ; car former des conjectures, raiſonner ſur un doute, fonder là-deſſus des obſervations, ce n'eſt rien faire, ainſi que le dit très-bien Mr. Folard.

CHAPITRE IX.

De la Bataille de Caphyes, entre les Achéens & les Etoliens.

Hiſt. de Polybe, Liv. IV. Chap. 11. Comment. de Mr. Folard, Tom. V. Liv. IV. Chap. 9.

MR. Folard a manqué le récit que Polybe a donné de la bataille de Caphyes, & les manœuvres que cet ingénieux Commentateur ſubſtitue aux véritables, ſont peu vraiſemblables.

Les Etoliens ayant débarqué à Rhium traverſerent le territoire de Pharos & de Tritée, Villes alliées des Achéens, pour entrer dans le pays de Meſſene, qu'ils pillerent & ravagerent, ſans alléguer aucune raiſon valable de leurs hoſtilités. Ils étoient commandés par Dorymaque. Les Achéens irrités des excès commis ſur les terres de leurs Alliés, ſe rendirent aiſément aux prieres des Meſſéniens,

qui imploroient leur ſecours. Aratus ménagea ſi bien les eſprits à la Diete d'Egium, qu'on l'y nomma (*i*) Général de l'armée, dont la levée fut réſolue. Megalopolis, qui étoit preſque au centre du Péloponneſe, fut marquée pour la place d'aſſemblée. Aratus envoya ſommer les Etoliens de ſe retirer inceſſamment du Péloponneſe, & leur déclarer qu'ils ſeroient traités en ennemis, s'ils ne déféroient pas à la ſommation. Dorymaque, craignant d'avoir toutes les forces des Achéens ſur les bras, promit tout ce qu'on voulut, & ſe mit effectivement en marche pour quitter le pays. Il fit prendre les devans à ſes bagages, dont le butin faiſoit la meilleure partie, & il les ſuivit comme s'il avoit eu réellement deſſein d'embarquer ſes troupes à Rhium. Aratus crut qu'il agiſſoit de bonne foi. Il congédia une partie de ſon armée, ne gardant avec lui que trois mille

(*i*) Je ne puis m'empêcher de remarquer une mépriſe de Dom Thuillier. Polybe parlant d'Aratus, dit qu'il étoit un grand politique & un excellent homme de cabinet; mais qu'à la tête d'une armée, il n'étoit plus le même, n'ayant alors ni l'eſprit de former des projets, ni aſſez de réſolution pour les condure à leur fin. La vue ſeule du péril le démontoit. Le Traducteur continue; *ainſi quoiqu'il ait rempli le Péloponneſe de ſes trophées, il eſt néanmoins certain que c'étoit un très-médiocre Capitaine.* Ne diroit-on pas qu'Aratus eût été très-heureux, & qu'il ait remporté maintes victoires, malgré ſon peu d'habileté? L'Hiſtoire nous apprend cependant qu'il n'a jamais livré de bataille ſans la perdre, ni preſque fait de ſiege ſans le lever. Polybe ne dément pas cette vérité. Dom Thuillier n'a pas compris l'expreſſion Grecque. Les trophées dont Polybe parle, ſont ceux que ſes ennemis avoient érigés pour les victoires qu'ils avoient remportées ſur lui. On ſait que les Grecs immortaliſoient leurs victoires par des colonnes placées ſur le champ de bataille, & ornées d'inſcriptions. Il y avoit beaucoup de ſemblables trophées dans le Péloponneſe, dit Polybe, qui regardent Aratus & ſes défaites, ἐπ' αὐτὸν βλεπόντων. On lit dans la verſion, *il eſt néanmoins certain que c'étoit un très-médiocre Capitaine.* C'eſt une gloſe uſitée des Traducteurs pour donner une ſorte de tour à leurs mauvaiſes traductions. *Tom. V. L. IV. chap. 2. p. 7.*

Achéens, avec trois cens chevaux, & les troupes qu'Antigone avoit laiſſées à Taurion Général Macédonien, pour veiller à la ſûreté d'Orchomene. Avec cette petite armée il voulut cependant s'avancer juſqu'à Patra dans le voiſinage de Rhium, afin d'obſerver les Etoliens dans leur retraite, & leur ôter l'envie d'inſulter les Alliés.

Il n'étoit encore qu'à Clitorium, c'eſt-à-dire, au quart du chemin qu'il avoit à faire juſqu'à Patra, lorſqu'il reçut la nouvelle que Dorymaque & ſon armée avoient rebrouſſé, & qu'ils venoient à lui. Quoique ſurpris, le Général Achéen réſolut de leur faire tête. Il vint placer ſon camp à Caphyes. Là il eut avis que Dorymaque tenoit le chemin d'Oligyrte; ce qui donnoit à l'Etolien de grandes plaines à traverſer pour venir le joindre ſous Caphyes. Il crut donc devoir quitter ſon camp de Caphyes, (*k*) & s'aller poſter le premier dans ces plaines. Il exécuta heureuſement ſon deſſein, & s'y trouva avec tout ſon monde, avant que les Etoliens y fuſſent arrivés. C'étoit un coup de partie, s'il avoit ſû en profiter. Mais, ainſi que le dit Polybe, la tête lui tourna. Au lieu de prendre ſes avantages dans la

(*k*) Dom Thuillier ne s'exprime pas aſſez clairement ſur ces circonſtances. *Lorſque*, dit-il, *les Etoliens partant de Methydrion, furent paſſés au-delà d'Orchomene, ils ſe retrancherent dans la plaine de Caphyes.* Voici comment Polybe parle: *Pendant que les Etoliens étoient en marche de Methydrion, prenant le chemin du côté d'Orchomene; Aratus part de ſon camp avec ſes Achéens, & ſe met en bataille dans la plaine de Caphyes, ſe couvrant de la riviere, &c.*

plaine, de façon à attaquer l'avant-garde Etolienne, auſſitôt qu'elle auroit débouché ; il ſembla n'y être venu que pour s'y mettre ſur la défenſive. Il ſe poſta derriere une riviere devant laquelle il y avoit encore des foſſés qu'on avoit creuſés pour l'écoulement des eaux. Il agit en homme qui a peur, croyant faire merveille d'empêcher l'ennemi de venir à lui, ſans réflechir que ces mêmes deſavantages qu'il lui donnoit, il les auroit contre lui-même s'il avoit à marcher à l'ennemi. Si ſon deſſein étoit d'engager le combat, comme cela paroît par l'événement, il n'auroit pas dû attendre que les Etoliens euſſent gagné les hauteurs d'Oligyrte. Il auroit dû conſidérer, dit Polybe, que le terrein plat & uni lui étoit le plus favorable, & que ſes ſoldats accoutumés à combattre en phalange, réuſſiroient aiſément dans la plaine à défaire l'armée des Etoliens, qui n'étant ni accoutumés ni armés à ſe battre en rang & en files en raſe campagne, cherchoient les hauteurs & les lieux raboteux, où leur maniere de combattre & la nature de leurs armes leur donnoient de l'avantage (*l*).

Suivant ce narré de Polybe, on ne conçoit pas pourquoi Mr. Folard eſt embarraſſé de ce que l'Auteur dit, qu'*Aratus auroit dû plutôt attaquer l'avant-*

(*l*) Si on lit dans la verſion, *où par conſéquent les Etoliens peſamment armés euſſent eu beaucoup de peine à ſe défendre* ; il faut remarquer que Polybe dit juſtement le contraire. Ce ſont les peſamment armés auxquels il dit que la plaine eſt favorable.

garde que l'arriere-garde. Cela ne lui étoit pas poſſible, dit-il, *puiſque l'ennemi étoit en pleine marche de retraite, & que l'armée Achéenne le ſuivoit en queue.* On voit bien que Mr. Folard n'avoit pas une idée bien claire des marches & des mouvemens de part & d'autre. Les Etoliens n'étoient pas à préſent en pleine marche de retraite, puiſqu'ils avoient fait pluſieurs marches, pour venir aux Achéens dans le deſſein de les attaquer; & l'armée Achéenne ne le ſuivit pas en queue, puiſqu'elle étoit déjà dans la plaine avant que les ennemis y fuſſent arrivés. Polybe & la raiſon de guerre, vouloient qu'Aratus, ayant le deſſein de combattre, eût attaqué l'ennemi auſſitôt que ſon avant-garde ſe préſenteroit. Mais il laiſſa échapper cette occaſion, & ſe fit battre, comme on le va voir.

Mr. Folard continue ainſi: *Il faut donc entendre par le mot d'avant-garde le corps de bataille*, ou *une partie avant qu'il fût entré dans le défilé. Un terme*, dit-il, *qui offrira différens ſens dans le Grec, où les termes militaires ſont la plupart équivoques, peut n'être pas rendu ſelon l'idée que l'Auteur y attache, ce qui eſt capable de confondre tout le ſens d'un paſſage, & de le rendre preſqu'intelligible.* Mr. Folard s'en prend à tort à la langue Grecque. Son Traducteur & lui ſont dans les cas d'un Allemand, qui liroit les Mémoires du Maréchal de Turenne, ſans entendre autrement le François, qu'à l'aide d'un Dictionnaire. On peut prouver qu'il n'y

à pas dans Polybe la plus legere équivoque dans les termes (*m*). L'avant-garde eſt tellement propre à cette ſignification, qu'on ne peut lui en donner une autre.

Les Etoliens en entrant dans la plaine, furent bien ſurpris d'y voir déjà les Achéens campés au-delà d'un ruiſſeau d'un abord très-difficile. Quoiqu'ils fuſſent venus exprès pour les attaquer, ils en perdirent l'envie. Reconnoiſſant le danger dans lequel ils s'étoient imprudemment jettés, & qu'ils auroient payé cher, ſi Aratus avoit été un habile homme; ils ne penſerent plus qu'à gagner au plus vîte les hauteurs d'Oligyrte, & à quitter la plaine. Ils la traverſerent donc en préſence des Achéens, & dans le meilleur (*n*) ordre du monde, très-ſatisfaits, à

(*m*) Polybe eſt quelquefois très-concis, ſur-tout dans les deux premiers Livres qui ne ſont que des abrégés. Il ſuppoſe quelquefois des connoiſſances militaires dans ſon Lecteur; & en indiquant de grandes manœuvres, il ſe diſpenſe d'en détailler toutes les petites particularités. Ici, lorſqu'il dit que les armés à la légere détachés de l'armée d'Aratus, avoient entamé l'arriere-garde des Etoliens, il compte que le Lecteur ſent de lui-même que la riviere dont il a dit qu'elle couvroit l'armée d'Aratus, étoit guéable; ſur-tout ayant remarqué que ce n'étoit pas tant la profondeur de la riviere, que des foſſés difficiles à franchir, & d'autres inégalités du terrein, qui bordoient le ruiſſeau dans l'endroit où il étoit campé. Mr. Folard qui admire beaucoup Polybe, quoiqu'il ne le connoiſſe qu'au travers d'une mauvaiſe verſion, lui reproche de n'avoir pas marqué comment ces troupes avoient paſſé ce ruiſſeau. Il dit que c'eſt un défaut qui ne ſouffre aucune excuſe. Outre que l'on n'eſt pas aſſez au fait de la carte de ces environs, il me ſemble qu'on doit lui pardonner ce défaut, ſi c'en eſt un, en faveur de la juſteſſe & de l'ordre avec lequel il continue de faire le récit de cet événement.

(*n*) La verſion dit : *les Etoliens marcherent en bon ordre par les lieux eſcarpés juſqu'à Oligyrte;* au lieu de dire ſimplement, *ils marcherent vers les hauteurs qui les conduiſoient à Oligyrte*, ἐποιοῦντο τὴν πορείαν ὡς ἐπὶ τὰς ὑπερβολὰς ἐπὶ τὸν Ὀλίγυρτον; car Polybe marque bien clairement qu'ils défilerent par la plaine. Qu'on remarque ce qui ſuit : *Déja l'avant-garde*

ce que Polybe dit, qu'on ne vint pas les troubler dans leur marche, ni les forcer à combattre.

Pendant cette marche des Etoliens, Aratus reſta tranquillement dans ſon poſte. Mais auſſi-tôt que l'avant-garde des Etoliens eut gagné la pente de la montagne, & que la cavalerie qui faiſoit leur arriere-garde, ſe fut approchée du pied de la hauteur; il ſe mit en tête d'entamer l'ennemi, & il fit alors la faute que Polybe lui reproche ſi judicieuſement, ſavoir d'attaquer les Etoliens à leur avantage. Les meſures qu'il prit répondirent à la mal-habileté du deſſein.

Il détacha d'abord ſa cavalerie & ſes troupes légeres, au nombre de cinq cens combattans, ſous le commandement d'Epiſtrate, Acarnanien, avec ordre d'inſulter l'arriere-garde, & d'engager l'action. Lorſque la cavalerie Etolienne vit cette troupe à ſa portée, (*o*) elle n'en continua pas moins ſon chemin en bon ordre, afin de gagner le pied de la mon-

montoit les hauteurs, & la cavalerie qui faiſoit l'arriere-garde, traverſant la plaine, étoit preſque arrivée au pied de la montagne. Cette faute a ſa ſource dans la verſion de Caſaubon. Je ne ſais pas au reſte où Mr. Folard a trouvé que les Etoliens étoient campés au-delà de la riviere, & qu'ils avoient décampé pour ſe retirer par le défilé. Il n'y a rien de ſemblable dans Polybe, ni même dans la verſion.

(*o*) Il y a dans la verſion: *Dès que les armés à la légere eurent commencé l'eſcarmouche, la cavalerie Etolienne gagna en bon ordre le pied de la montagne, & ſe hâta de joindre l'infanterie.* Il n'auroit pas été aiſé à cette cavalerie de marcher en bon ordre ſur le pied de la montagne, ni de s'y mettre en ordre de bataille, ſi elle avoit été aux mains avec celle des Achéens, & ſi celle-ci avoit déja commencé l'eſcarmouche. Mais le Traducteur n'a pas compris la ſignification du terme Grec, ἐξαπτομένων γὰρ τῶν ἱππέων. Ce mot ſignifie, *s'approcher & venir en préſence.* On a fait la même faute à l'occaſion de la bataille près du Macar.

ἐξάπτεσθαι.

tagne, où elle avoit l'avantage d'être ſoutenue par l'infanterie.

Aratus s'imagina que cette cavalerie craignoit de s'engager; & ſans faire réflexion ſur le but qui lui faiſoit pourſuivre ſa marche, il crut d'avoir beau jeu s'il ſoutenoit ſon détachement. Pour cet effet, il ordonna aux ſoldats des ailes de ſe détacher de la phalange, au nombre de quinze cens, & d'aller promptement joindre la premiere troupe. Lui-même il ſuivit avec la phalange, faiſant faire à droit, & marcher par le flanc. Mais tout cela ſe fit à la hâte, & en courant. Voilà donc toute l'armée Achéenne en mouvement; la cavalerie & les troupes légeres, au nombre de cinq cens combattans, en avant & aſſez proche de l'ennemi; un détachement de quinze cens hommes en chemin, & encore éloigné de cette premiere troupe; & enfin à une certaine diſtance de là, toute la phalange en marche vers les hauteurs, où les Etoliens eurent tout le tems de ſe mettre en bataille, pour recevoir & charger ces différens corps qui venoient ſucceſſivement. Polybe n'a-t-il pas raiſon de dire que la tête tourna à Aratus?

Ni Dom Thuillier, ni Mr. Folard n'ont compris cette manœuvre de la phalange. La verſion dit; *puis tourna promptement toute l'armée ſur une des ailes*, ſans marquer le déſordre & la précipitation des Achéens, que l'Hiſtorien note. Mr. Folard croit qu'étant en marche, la phalange avoit fait un quart de conver-

ſion pour faire front aux Etoliens. C'eſt l'idée rendue dans ſon plan, qui la fait marcher en ordre de bataille vers les hauteurs. Tout cela ſe fit, ſelon lui, pendant le combat de la premiere ligne, qui pourtant, à ce que Polybe marque, n'avoit point encore été engagée. Le ſimple narré de l'Hiſtorien montre que Mr. Folard ne l'a point entendu, & qu'il ne connoiſſoit pas aſſez les évolutions de la phalange.

Il y avoit deux différentes façons de mettre la phalange en mouvement, ſavoir par *l'epagogue*, & par la *paragogue*; comme s'expriment les Tactitiens. On donnoit le nom *d'epagogue* à la phalange, ſoit qu'elle partît toute entiere, & qu'elle s'avançât en front de bandiere, ſoit qu'elle marchât par ſections, plus ou moins grandes, ſelon le terrein & la diſpoſition du Général. Alors la ſection qui étoit à l'une ou à l'autre aile marchoit en avant; les autres après avoir fait à droit & à gauche défiloient ſucceſſivement vers la place que la premiere venoit de quitter, ſe remettoient, & ſuivoient en queue; ce qui formoit la colonne. On donnoit le nom de *paragogue* à la phalange, lorſqu'ayant fait un à droit, ou un à gauche, elle marchoit toute entiere par ſon flanc. La *paragogue* étoit la méthode la plus ſimple & la plus ordinaire aux Anciens pour faire marcher une troupe; auſſi fut-ce de cette maniére que la phalange ſe mit ici en marche (*p*).

Par *Tagmes*, par *Tétrarchies*, par *Xenagies*, &c. termes qui ſignifient les différentes ſections de la phalange.

(*p*) On diſtinguoit en paragogue droite & gauche, ſelon que les chefs de files qui occupoient les flancs étoient à la droite ou à la gauche. Les Au-

Pendant ces mouvemens des Achéens, la cavalerie Etolienne étoit entiérement hors de la plaine, & elle avoit gagné le terrein de la montagne, dont la pente étoit d'une aſſez grande étendue. Il falloit la monter juſqu'au ſommet, & la deſcendre pour aller à Oligyrte. Polybe dit clairement que la cavalerie ſe mit en bataille ſur la pente à peu de diſtance du pied de la montagne (*q*).

L'infanterie, qui avoit vu d'en haut tous les mouvemens des Achéens, retourna d'abord ſur ſes pas. Encouragée par le cri des Cavaliers, elle ſe hâta de deſcendre du ſommet qu'elle avoit déjà atteint. A meſure qu'elle arrivoit, elle ſe formoit à la droite & à la gauche de la cavalerie ſur la pente de la montagne. Cette manœuvre de l'infanterie ne put pas ſe faire avec tout l'ordre requis. Auſſi Polybe dit-il qu'elle ne fit que s'attrouper, & ſe joindre à la hâte aux flancs de la cavalerie, à meſure qu'elle deſcendit des hauteurs.

Mr. Folard, parlant de la diſpoſition de l'armée Etolienne, débite des conjectures ſingulieres. « Ils » occuperent, dit-il, en attendant, la plaine qui » faiſoit l'entrée de la vallée, leurs ailes flanquées

teurs Militaires expriment ce mouvement par ἄγειν κατὰ κέρας & κλῖναι ἐπὶ κέρας. On trouve cette expreſſion dans le même ſens également manqué par la verſion, Liv. V. Chap. 24. & encore Chap. 85. du même Livre.

(*q*) La verſion porte : *la cavalerie ſe poſta au pied de la montagne*, au lieu que le Grec dit expreſſément, *ayant un peu monté la pente au-deſſus du pied de la montagne*, elle s'y poſta, αὐτοὶ μὲν ὑπὲρ τὴν παράρειαν ὑπεστείλαντες ὀλίγον. On voit bien qu'il ne s'agit ici ni de défilés, ni de vallée.

» de part & d'autre par les hauteurs ; leur infan-
» terie ayant joint peu de tems après, fut poſtée ſur
» le ſommet & ſur la pente juſqu'à la cavalerie,
» qui faiſoit le centre de la ligne. » Il n'y a rien dans Polybe qui donne lieu à ces imaginations. On parle des hauteurs que l'avant-garde avoit atteintes, ſans faire la moindre mention de vallées ni de défilés, où la cavalerie eût été rangée. Il ſemble que les meſures que les Etoliens prirent ſur le champ avec beaucoup de préſence d'eſprit, valent bien la ſavante diſpoſition de Mr. Folard.

Les Etoliens n'attendirent pas même que toute l'infanterie fut arrivée & miſe en bataille. Voyant les Achéens en ſi petit nombre, & les corps détachés de la phalange reſtés en arriere ; ils conçurent eux-mêmes le deſſein de les attaquer, avant qu'ils fuſſent joints par ce détachement qu'on voyoit de loin faire toute la diligence poſſible pour venir à tems. Auſſitôt donc qu'il y eut aſſez de monde enſemble pour entamer l'affaire, les Etoliens ſe formerent en ſe ſerrant en rangs & en files, & vinrent charger la cavalerie & les troupes légeres des Achéens qui étoient le plus en avant. Le combat fut opiniâtre, & les Achéens firent tout au monde pour ſe ſoutenir juſqu'à l'arrivée du ſecours qu'ils ſavoient tout proche. Dès qu'ils virent l'infanterie Etolienne ſe mettre en devoir de joindre la cavalerie, ils auroient dû faire un mouvement rétrograde, & attendre

le détachement des peſamment armés. A préſent outre l'avantage du nombre, les Etoliens avoient celui de la hauteur & du poids du choc. Les Achéens pouſſés de haut en bas plierent, & fuirent en déroute, les Etoliens à leurs trouſſes. Ils rencontrerent bientôt en chemin l'autre corps détaché de l'armée; mais il étoit en déſordre, s'étant trop précipité pour arriver à tems. Il étoit peu en état de rétablir le combat par une bonne contenance. Au contraire, effrayé par le malheur des fuyards qui ſe précipitoient ſur ſes rangs, il tourna lui-même le dos. Polybe remarque que dans cette bataille, il n'y eut en tout que cinq cens hommes qui furent aux mains avec l'ennemi, & qu'il y en eut pourtant d'abord plus de deux mille qui prirent la fuite. (*r*)

Les Etoliens firent alors, dit Polybe, ce que la conjoncture demandoit. Ils ſe mirent à la pourſuite des Achéens, avec de grands cris. La phalange étant encore en entier, & ayant Aratus à la tête, auroit pu par un bon effort rétablir les affaires. Auſſi les fuyards ſe refugierent-ils tous vers elle, dans l'eſpérance de la trouver en bon ordre & dans ſon premier poſte. Mais comme elle étoit en ordre de mar-

(*r*) C'eſt ce que Polybe dit expreſſément, & qui fait voir que la premiere troupe qui fut aux mains avec l'ennemi montoit à cinq cens hommes, & que le détachement qui prit la fuite ſans combattre, étoit compoſé de plus de quinze cens hommes. Dom Thuillier confond tout cela. *Ce qui fit*, dit il, *qu'environ cinq cens Achéens demeurerent ſur la place*; au lieu que Polybe dit que c'étoit-là le nombre de ceux qui en vinrent d'abord aux mains, & les premiers qui furent battus par les Etoliens.

che, & qu'elle s'avançoit même en confuſion pour prendre part au combat, ceux des fuyards qui s'étoient tenus encore enſemble, perdirent la confiance & ſe ſéparerent. Une partie quitta le grand chemin pour chercher à toute bride un aſyle dans les Villes voiſines. Les autres augmenterent la confuſion de la phalange, où l'épouvante fut bientôt générale. (s) Aratus perdit la tramontane, tout ſe diſperſa, & auroit été taillé en pieces, ſi Orchomene & Caphyes avoient été plus éloignées.

Polybe obſerve que la longue paix avoit gâté la diſcipline des Achéens, au point que Timoxene annonça d'avance le mauvais ſuccès de la guerre. Aratus qui en eut meilleure opinion ſe mit à la tête de l'armée. La mauvaiſe conduite qui le fit battre en détail, excuſa la lâcheté des troupes, & l'on s'en prit à elle de la honte de ſa défaite.

La deſcription & le plan que Mr. Folard donne de ce combat de Caphyes, ſont entiérement différens de ce récit original. On y voit les Etoliens de même que cette troupe de cinq cens Achéens, comme deux

(s) Toutes les circonſtances de ce combat ſont étrangement embrouillées par le Traducteur. Voici comment Polybe parle. « Lorſqu'ils ſe retirerent vers le corps de leur armée, & qu'ils eſpererent de le trouver encore » dans l'avantage de ſon poſte, la fuite de ces gens ſe fit en aſſez bon ordre, » de maniere même à pouvoir aiſément ſe remettre. Mais voyant que la » phalange avoit quitté ſa premiere poſition, & qu'elle étoit en marche » ſur une longue colonne, les rangs & files confondus; une partie ſe débanda d'abord, & ſe mit à fuir vers les Villes voiſines; l'autre tomba ſur » les gens de la phalange, & les renverſa; de ſorte qu'il ne fut nullement » beſoin de la préſence de l'ennemi. Eux-mêmes s'effrayerent & prirent » la fuite en déroute ». Cette verſion ſuffit pour répondre aux difficultés que Mr. Folard forme contre le récit de Polybe.

armées

armées rangées en bataille. La cavalerie poſtée dans la plaine devant une vallée, & la phalange faire un quart de converſion, & s'avancer en bataille; quoiqu'on liſe tout le contraire dans Polybe. Il oublie dans ſon plan de marquer ce ſecond détachement de plus de quinze cens hommes, ſur lequel la premiere troupe ſe replia. Il n'y avoit rien de plus eſſentiel, que d'indiquer cette portion de l'armée Achéenne. Avec tant de raiſon de ſe plaindre de l'obſcurité de la traduction, Mr. Folard n'en a pas moins ſuivi ſa coutume ordinaire d'en dreſſer le plan.

CHAPITRE X.

De la Bataille de Mantinée, entre Philopœmen & Machanidas Chef des Lacédémoniens.

Hiſt. de Polybe, Liv. IX. Chap. 7. Tom. VI. p. 129.

PHilopœmen fut le Chef de la ligue des Achéens. Ses talens militaires l'ont rendu reſpectable à tous les gens du métier. Il prit les armes contre Machanidas, Tiran des Lacédémoniens, dont l'ambition menaçoit la liberté du Péloponeſe. Ayant aſſemblé des troupes de pluſieurs villes qui compoſoient la ligue, il les diſciplina, & les exerça pendant huit mois, avec tant de ſoin & de ſuccès, qu'il oſa les mener contre un ennemi aguerri. Mantinée, ville fameuſe

par la victoire d'Epaminondas, & voiſine du pays des Lacédémoniens, fut la place d'aſſemblée pour ſes troupes. Il ſavoit bien que Machadinas, au premier bruit de ſa marche, ne tarderoit pas d'accourir pour le combattre. De tout tems celui-ci avoit ſouhaité cette priſe d'armes de la part des Achéens, comme le prétexte d'une guerre, dans laquelle il eſpéroit de renverſer leur République. On voit par le plaiſir que Polybe goûte à détailler exactement la bataille de Mantinée, qu'il prenoit à Philopœmen un intérêt particulier. Je donnerai au Lecteur le récit de Polybe, tel que je l'ai trouvé dans l'original, ſans le groſſir de mes conjectures. Ce précieux morceau de l'antiquité militaire, eſt entiérement méconnoiſſable dans les Verſions. Perſonne n'a développé les circonſtances de cette mémorable bataille. Je les ai tirées d'un fragment de Polybe, où il y a pluſieurs lacunes & fautes dans le texte. J'y ai ſupplée ſans m'écarter du vrai : l'étude des Auteurs Militaires Grecs m'y a aidé.

Polybe a fait un Livre particulier de la vie de Philopœmen, qui a péri. Voyez L. IX.

Machanidas marqua la ville de Tégée, pour rendez-vous à ſes troupes. Tégée étoit la ville la plus voiſine de Mantinée. Il les prépara à une bataille, qui devoit être déciſive. Le lendemain à l'aube du jour, il ſe mit en marche tout droit vers Mantinée. Toute l'armée forma trois colonnes, dont celle du centre fut compoſée de la phalange (1) à la tête de laquelle il ſe mit lui-même. Celle de la droite & de la

Tab. X.

gauche furent formées par la cavalerie & par l'infanterie légere, toutes troupes étrangeres, qu'il avoit à ſa ſolde. Il ordonna, que les têtes des colonnes ne s'avançaſſent pas dans la marche, l'un devant l'autre, & qu'elles gardaſſent bien leurs diſtances. Ces trois colonnes furent ſuivies d'un grand train de catapultes, de baliſtes, & de chariots chargés de toutes ſortes de traits. (1)

Au premier avis de la marche de Machanidas, Philopœmen, dont l'armée étoit dans les murs de Mantinée, prit le parti de ſortir de la ville, & de ſe ranger en bataille ſur un terrein qu'il avoit choiſi depuis longtems pour y attendre l'ennemi. Il y avoit devant la ville une large plaine, qui étoit des deux côtés bordée par des montagnes. C'étoient des hauteurs vers l'Orient qui commençoient tout près de la ville, & qui s'étendoient à environ un mille dans la plaine. A côté de ces hauteurs il y avoit un chemin, qui menoit de la ville (2) au Temple de Neptune. Il étoit bâti à peu près là où ces hauteurs ſe perdoient. Du pied des montagnes, de l'autre côté, qui en

(1) Comme les armées tâchoient d'abord de s'approcher, & d'en venir aux mains, on voit rarement que les Anciens aient fait uſage de ces machines pour un jour de bataille. Il paroît pourtant par la deſcription que l'on nous en donne, qu'ils auroient pu s'en ſervir avec ſuccès en pluſieurs occaſions; ſur-tout dans les affaires de poſte, dans les attaques des camps, & dans les paſſages des fleuves. Alexandre les mit en œuvre au paſſage d'une riviere contre les Thraces, & s'en trouva bien. Au paſſage du Granique il n'en eut point. Annon ne tira point d'avantage du grand nombre de ſes machines à la bataille contre les Rebelles, non plus que Machanidas ici. On en fit plus d'uſage dans les guerres ſous les Empereurs, & à meſure que la diſcipline & la valeur des troupes Romaines tomba en décadence. *Arrien, L. I.*

étoient fort éloignées, il ſortoit une ravine, (3) pleine d'eau en hyver, & ſéche en été, qui traverſoit toute la plaine juſqu'aux hauteurs où étoit le Temple de Neptune. Les marges de cette ravine étoient d'une pente fort douce; & la ravine elle-même ne s'appercevoit guere, à moins que l'on n'en fût tout près. Philopœmen marcha pour occuper ce poſte. Son armée ſortit en trois colonnes, de trois différens endroits de la ville. La gauche fut compoſée de l'infanterie légere, ſuivie de la cavalerie légere ſoudoyée, connue ſous le nom de Tarentins, & d'un corps de Cuiraſſiers, eſpece d'infanterie moyenne, entre les peſamment armés de la phalange, & les armés à la légere. Un corps d'Illyriens marcha à la queue : cette colonne avoit ordre de marcher le long du chemin qui conduiſoit au Temple de Neptune. La phalange forma la colonne du centre, & la cavalerie peſamment armée des Achéens fit la colonne de la droite. On n'obſerva cet ordre dans la marche, que pour la facilité de ſe mettre en bataille. Dès que l'infanterie légere eut gagné la ravine, elle monta les hauteurs, & ſe rangea ſur la pente; (4) la cavalerie défila enſuite, & ſe poſta devant cette infanterie, (5) au pied de la montagne, & s'étendit même à la droite, au-delà de la ravine qui aboutiſſoit à cette hauteur. Elle étoit rangée ſur huit de hauteur, à la maniere des Grecs. L'infanterie cuiraſſée ſe poſta à côté des troupes légeres, (6) & s'étendit derriere la ravine

avec les Illyriens. Cette ligne de troupes forma la gauche de l'armée Achéenne.

La phalange (7) s'étendit juſqu'à la cavalerie, & compoſa de cette façon le centre & la droite, placée également derriere la ravine qui couloit tout du long de la ligne. La phalange fut rangée à la Romaine, & d'une maniere tout-à-fait neuve pour les Grecs. Philopœmen en fit deux lignes, avec des intervalles entre chaque ſection (8) qui étoit de ſeize files. Celles de la ſeconde étoient vis à vis les intervales de la premiere ligne. (*u*) La cavalerie peſamment armée des Achéens avoit l'aile droite, (9) qui étoit à découvert. Ce fut de cette maniere que Philopœmen profita du terrein.

(*u*) Quelle idée auroit-on pu ſe former de la diſpoſition de deux armées en ne ſuivant que la verſion? Voici comment elle parle de la poſition de la phalange : *Derriere ces troupes, la phalange ſur une ligne droite, & diſtinguée par cohortes avec les intervalles, étoit poſtée le long du foſſé.* Cette ſeule mépriſe de dire, *derriere ces troupes*, au lieu de *à côté de ces troupes*, & *ſur une ligne droite*, pour *ſur le même front*, empêcheroit de ſe repréſenter la poſition de l'armée Achéenne : *& diſtinguée par cohortes avec les intervalles*, doit être la verſion de ces mots, par leſquels Polybe décrit la phalange rangée à la Romaine. Voici comment l'Hiſtorien s'exprime : *à côté des Illyriens, il plaça ſur le même front le long du ravin la phalange rangée, les ſections en ordre de quinconce avec ſes intervalles.* Il renferme dans ce peu de mots tout le changement de l'ordonnance de la phalange. Le mot que Polybe emploie ici, σπειρηδὸν, eſt propre à la légion, & dénote l'ordonnance qni range les troupes dans l'ordre des manipules, ou en pluſieurs petits corps diſtingués par des intervalles égaux à leur front; laquelle ordonnance eſt oppoſée à celle de la phalange qui eſt la ligne pleine. Si le Traducteur dit *diſtinguée en cohortes*, il tombe dans une autre erreur. Les cohortes qui ſont des corps de cinq cens hommes, n'ont rien de commun avec les ſections de la phalange que Polybe nomme ici expreſſément. Voici les mots Grecs, μετὰ δὲ ταῦτας ἐπὶ τὴν αὐτὴν εὐθείαν τὴν φάλαγγα κατὰ τέλη σπειρηδὸν ἐν διαστήμασιν ἐπίσησι παρὰ τὴν τάφρον. Toute cette diſpoſition à la Romaine eſt confirmée par la ſuite du récit, puiſque Philopœmen donna ordre aux ſections de la premiere ligne de marcher vers la gauche pour s'étendre ſur le terrein que la gauche avoit occupé.

Polybe ne marque pas le nombre des troupes qui étoient dans les deux armées; peut-être que ce paſſage eſt perdu.

Il ſe propoſa de commencer l'attaque avec ſa cavalerie étrangere, rangée au pied de la montagne à ſon aile gauche. C'eſt pour cela qu'il l'avoit ſoutenue de toute ſon infanterie légère, & qu'il s'étoit mis lui-même à ſa tête. Il avoit établi une eſpece de pont & applani le ravin, (10) devant lequel une partie de cette cavalerie s'alongea, tant pour la retraite, que pour donner encore le moyen à ſon infanterie cuiraſſée, de venir au ſecours en cas de beſoin. Ayant fortifié ſi conſidérablement cette gauche, il ſe promit de ce côté-là l'avantage ſur l'ennemi. Il raiſonna enſuite ſur ces deux ſuppoſitions; 1°. qu'il battroit d'abord l'ennemi, & qu'ayant enlevé cette aile, une partie de ſes troupes pourroit prendre la phalange de flanc & à dos; tandis que ſa propre phalange tâcheroit d'attaquer en front. 2°. Que ſi même il ne renverſoit pas d'abord l'ennemi, le combat s'échaufferoit, & la phalange des Lacédémoniens emportée par l'impétuoſité qui lui étoit propre, ſe porteroit en avant pour charger la ſienne. Il eſpéra alors, qu'ayant le ravin à paſſer, leur ordonnance ſe romproit, & perdroit ſa force, qui conſiſtoit dans une attaque ſerrée & unie. Mais il ne compta pas ſur un troiſieme cas; ſavoir que toute ſa gauche pouvoit être battue & emportée, & qu'en ce cas Machanidas auroit ſur lui l'avantage qu'il eſpéroit mettre de ſon côté. Philopœmen ſe fia trop ſur la bonté de ſes troupes, & courut riſque de payer cher ſa confiance.

Polybe dit qu'on avoit blâmé Philopœmen, d'avoir placé ſa phalange derriere un ravin, qui devoit être à lui-même un obſtacle pour charger l'ennemi. C'eſt la faute qu'il a reprochée à Aratus à la journée de Caphyes. Ici Polybe trouve la conduite de Philopœmen admirable, ſoit que les Lacédémoniens attaquaſſent les Achéens ſans craindre ou prévoir le ravin, ſoit qu'ils priſſent le parti de la retraite. Dans l'un ou l'autre cas, ils devoient avoir du deſavantage; car ou ils ſe feroient préſentés rompus & en déſordre à l'ennemi qui les attendoit; ou leur retraite en les couvrant de honte auroit expoſé leur arriere-garde.

Philopœmen, en rangeant ſon infanterie à la maniere des Romains, ne dérangea pas pour cela l'ordonnance de la phalange. Ayant mis la ravine devant elle, il avoit toujours le tems, en cas qu'il l'eût jugé à propos, de ſe remettre dans l'ordre de la phalange par un ſimple mouvement de la ſeconde ligne en avant. Il ne perdit donc rien de ce côté-là, & il ſe procura en même tems les avantages que la légion avoit ſur la phalange; c'eſt-à-dire, d'avoir des corps prêts à agir indépendamment l'un de l'autre, & de pouvoir ruſer avec eux ſur l'une ou l'autre aile. Ayant couvert ſes peſamment armés par le ravin, que les Lacédémoniens ne pouvoient franchir, ſans s'expoſer; il prévit que les grands coups ſe frapperoient aux ailes. Il lui fut donc important de ſe

ménager des corps pour parer aux différens incidens. C'eſt pour cela qu'il ne toucha point à ſa droite, qu'il crut aſſez aſſurée par le ravin, & par la cavalerie Achéenne qui flanquoit ſon infanterie.

Attendant l'ennemi dans cette poſition, il harangua ſes troupes. *Ce jour*, leur dit-il, *décidera ſi vous ſerez libres ou eſclaves.* De pareils diſcours faiſoient plus d'impreſſion ſur les Grecs, que les promeſſes des plus grandes récompenſes.

On vit alors l'armée de Machanidas s'avancer dans l'ordre de la marche. Il s'approcha de plus en plus, ſans faire aucunes diſpoſitions pour ſe mettre en bataille. Comme la grande colonne que formoit la phalange en marche, (1) ſe porta tout droit vers la droite de l'armée Achéenne; Philopœmen s'imagina que Machanidas, ayant peut-être choiſi un ordre de bataille moins commun, & fortifié la tête de ſa colonne de tout ce qu'il y avoit de plus brave dans ſon armée, il vouloit attaquer d'abord ſa droite ou ſon centre, en faiſant un peu biaiſer cette colonne, à l'imitation d'Epaminondas. Cependant ces conſidérations ne lui firent pas changer de poſition. Reſtant ſans s'ébranler dans ſon poſte, il voulut auparavant s'éclaircir du deſſein de l'ennemi. Machanidas s'étoit avancé avec la tête de ſa colonne, preſqu'au delà de la diſtance que les Anciens jugeoient néceſſaire pour ſe déployer en préſence de l'ennemi ſans courir de riſque; lorſque tout d'un coup la co-

lonne de la droite compoſée des troupes légeres & de la cavalerie légere, fit à droit, (11) & ſe forma en ligne vis à vis de la cavalerie & des troupes légeres (12) de la gauche des Achéens. En même tems la ſection de la phalange, qui étoit à la tête de la colonne, fit un à droit, & marcha par ſon flanc; les autres ſections s'avancerent auſſi & ſuivirent la premiere; de ſorte qu'en peu de tems toute la ligne fut formée parallelement à celle des Achéens. La cavalerie (13) & les troupes légeres de la colonne gauche s'établirent vers la gauche, pour couvrir de ce côté-là le flanc de la phalange. La cavalerie fut rangée avec des intervalles, derriere laquelle l'infanterie légere fut placée en gros pelotons. Lorſque tout fut à ſa place, Philopœmen s'attendit à tout moment, que les Lacédémoniens ſelon leur coutume ſe jetteroient bruſquement en avant pour charger ſa phalange. Mais il fut bien ſurpris, quand il vit toute l'armée de l'ennemi faire halte, & bientôt après, des intervalles s'ouvrir entre les ſections de la phalange, deſquels ſortirent en avant de la ligne des (14) catapultes de toute eſpece, avec des gens deſtinés à les ſervir. Il comprit alors, que Machanidas ayant connu le terrein auſſi bien que lui, s'étoit attendu à le trouver dans ce poſte, & que par cette raiſon il s'étoit pourvu d'un grand train de machines, afin de l'en déloger à l'aide d'une pluie de pierres qu'il jetteroit ſur la phalange; ſachant bien qu'elle n'o-

ſeroit paſſer le ravin en ſa préſence, de peur de lui donner le même avantage que Philopœmen crut s'être procuré par ſa poſition. Le Général Achéen ne ſe déconcerta point. Sentant la néceſſité d'empêcher le jeu de ces machines, il s'avança à la tête de ſes Tarentins, & les fit ſuivre d'un corps d'infanterie légere, avec ordre que pendant qu'il ſeroit aux mains avec l'ennemi, ils ſe détachaſſent en partie contre les gens occupés à pointer les catapultes, qu'ils ſe répandiſſent ſur tout le front, & qu'ils les accablaſſent de traits. Il ſavoit bien que la phalange ne s'avanceroit pas contre ſes tireurs, ou qu'en ce cas elle empêcheroit le jeu des machines. Il eſpéra en même tems, qu'il occuperoit ſi bien toute la droite ennemie, que Machanidas n'oſeroit détacher du monde pour ſoutenir ſes machines. Il raiſonna juſte en partie. Les Lacédémoniens perdirent bientôt l'envie de ſe ſervir de leurs catapultes, dont la plupart des batteries furent dérangées par la premiere charge des Achéens. Toute l'attention ſe porta ſur le combat des ailes, qui dut décider de la victoire. La plaine favoriſant les combattans, il ſe fit de part & d'autre des prodiges de valeur & d'adreſſe. Les Tarentins de Machanidas s'étoient de même portés en avant à l'approche de l'ennemi. On pouſſa, & l'on fut repouſſé; & à meſure que la victoire panchoit de l'un ou de l'autre côté, les corps des troupes légeres, deſtinées à ſoutenir la cavalerie, ſe détache-

rent pour venir à leur ſecours. En peu de tems toutes les troupes étrangeres de part & d'autre furent aux priſes. Le Lacédémonien ayant remarqué que Philopœmen avoit jetté toute ſon infanterie étrangere ſur ſa gauche, & que la cavalerie Achéenne de l'autre aile ne branloit point, il fit venir par derriere, de la gauche à la droite, toute cette infanterie légere qu'il avoit poſté pour ſoutenir la cavalerie de ſa gauche. Le Général Achéen vit la manœuvre, qui alloit ôter l'égalité du combat à ſon aile engagée, & il ordonna aux Cuiraſſiers & aux Illyriens de paſſer la ravine, & de charger l'ennemi. Pendant ce tems-là les deux phalanges & la cavalerie de l'autre aile reſterent dans l'inaction. Incertaines de quel côté la victoire tourneroit, elles attendoient à ſe décider ſur le ſuccès. Il arriva alors à Philopœmen ce qu'il ne ſemble pas qu'il eût prévu. Les Tarentins de Machanidas firent mieux que les ſiens, dont il vit inſenſiblement l'ardeur ſe ralentir; & malgré tous ſes efforts pour les ranimer, il eut le déplaiſir de les voir tourner le dos, & prendre la fuite. Illyriens, Cuiraſſiers, Tarentins, tout lâcha le pied. La marge du ravin, qu'il avoit eu la précaution d'applanir du côté de la montagne, ſervit de pont, & aux lâches qui ſachant la ville de Mantinée bien proche coururent s'y mettre à couvert, & aux vainqueurs pour les y pourſuivre.

Cet incident qui auroit fait tourner la tête à tout

autre Général qu'à Philopœmen, ne l'abbatit point. Il abandonna les gens qu'il ne pouvoit pas arrêter, & ſe mit à la tête de ſa phalange, qu'il raſſura par la confiance qu'il ſut affecter. Il fit avec beaucoup de ſang froid ſes diſpoſitions, pour recevoir de front la phalange des Lacédémoniens ; & il ſe prépara en même tems à s'oppoſer au vainqueur, qu'il s'attendit d'un moment à l'autre à voir revenir avec une partie de ſes troupes, fondre ſur ſes flancs & ſes derrieres. L'imprudente conduite de Machanidas, qui avoit agi juſqu'alors avec beaucoup d'habileté, lui ſauva ſa défaite, dont peut-être tout ſon ſavoir-faire ne l'auroit pas garanti. Après avoir enlevé & diſperſé toute l'aile gauche de l'ennemi, le Spartiate auroit dû abandonner les fuyards, & ſe jetter avec la plus grande partie de ſon monde ſur les derrieres des Achéens, dans le même tems que la phalange auroit chargé le front. Philopœmen le craignoit, & il diſſimula ſa crainte. Mais emporté par une fougue de jeune homme, Machanidas pourſuivit l'ennemi battu juſqu'aux portes de Mantinée, éloignée du champ de bataille d'environ un mille. L'Achéen profita de cette faute en habile homme. Voyant que le terrein que ſa gauche avoit occupé, étoit vuide, de même que celui de la droite de l'ennemi, il ordonna ſur le champ à toutes les ſections de ſa premiere ligne de faire à gauche, & de marcher vîte par leur flanc, pour occuper le terrein juſqu'à la

hauteur à laquelle il avoit appuyé cette aile. Les ſections de la ſeconde ligne s'avancerent auſſi pour s'aligner aux autres. Ces mouvemens ſe firent avec une promptitude admirable, & avec toute l'attention du Chef & des Officiers particuliers des ſections, à garder leurs diſtances. En donnant ainſi à ſa ligne la même étendue qu'elle avoit avant le malheur de ſa gauche, Philopœmen coupa le retour à Machanidas; & il ſe vit en état, en débordant conſidérablement les Lacédémoniens, de les prendre de la même maniere dont il avoit craint d'en être pris. Il donna ordre en même tems à l'oncle (*x*) de notre Auteur, nommé auſſi Polybe, de rallier promptement tout ce qu'il pourroit trouver d'Illyriens, de Cuiraſſiers & de Tarentins diſperſés, d'en former un corps, & de ſe poſter près de la hauteur derriere ſa gauche, tant pour lui ſervir de corps de réſerve, que pour garder le paſſage du ravin, en cas qu'on ſe mêlât avec les Lacédémoniens. Ceux-ci étoient reſtés immobiles dans leur poſte, juſqu'au grand ſuccès de Machanidas. Alors croyant n'avoir qu'à achever la victoire, ils s'avancerent pour charger. Philopœmen, qui s'étoit formé auſſi promptement qu'il étoit poſſible, s'étoit déja propoſé de

(*x*) Dom Thuillier traduit; *il m'ordonna auſſi de rallier tout ce qui étoit reſté d'Illyriens.* Comme ſi c'étoit Polybe notre Auteur, qui préſent à la bataille, eût reçu ſes ordres de Philopœmen. Il ne s'eſt pas rappellé que notre Polybe naquit trois ans après cet événement; cette bataille s'étant donnée l'an 547. après la fondation de Rome.

profiter de l'abſence de Machanidas ; & comme ſes Achéens, qui appréhendoient peut-être comme lui le retour du Lacédémonien, marquoient une grande impatience de combattre, il étoit ſur le point de paſſer lui-même le ravin, lorſqu'il s'apperçut des mouvemens de la phalange des Lacédémoniens. Il retint alors ſes ſoldats, donna vîte ſes inſtructions aux Officiers de la gauche, dont il ſe promit beaucoup, & attendit l'ennemi de pied ferme. Les Lacédémoniens ſans ordre ni ſignal s'avancerent à grands pas, les piques en état. Le ravin ne les arrêta point. La deſcente en étant aſſez facile, ils s'y jetterent avec impétuoſité. Les Achéens ne leur cédoient point en intrépidité. Auſſitôt que Philopœmen eut donné le ſignal, ils chargerent ſi vivement du haut en bas, qu'ils rompirent l'ennemi, lequel fut pris en même tems en flanc & à dos, par les ſections de l'aile gauche, qui paſſerent le ravin dans l'endroit où il étoit applani. Toute cette phalange fut miſe en déſordre. Une partie, priſe dans le ravin & hors d'état de tenir ſes rangs ſerrés, périt dans le fond du foſſé ; & l'autre, obligée de rebrouſſer, prit la fuite, & fut pourſuivie par les Achéens qui en firent un grand carnage. Tout étoit déja perdu, quand Machanidas, à la tête de ſes Tarentins, revint de la pourſuite. Deſeſpéré de ſa faute, il crut avoir encore une reſſource dans l'affection de ſes troupes étrangeres ; il les aſſembla autour de lui,

en forma une groſſe colonne, & ſe mit en tête de paſſer ſur le ventre aux Achéens, & de s'ouvrir un chemin au travers d'un ennemi qu'il ſuppoſa diſperſé & occupé à courir après les fuyards. Mais Philopœmen avoit prévu tout ce que ſon ennemi pouvoit tenter. Auſſitôt qu'il eut vu les Lacédémoniens fuir en déſordre, il fit pluſieurs détachemens, tant pour fortifier Polybe, qui gardoit le paſſage près de la hauteur, que pour occuper d'autres poſtes le long du ravin, afin d'obſerver le retour du Lacédémonien. Lui-même, avec quelques Officiers Généraux, ſe tint ſur l'autre bord du foſſé, à portée de remarquer toutes les meſures que ſon ennemi pourroit prendre, pour ſauver ſa propre perſonne. Cependant Machanidas s'avança fiérement avec ſa colonne, contre le corps que commandoit Polybe près de la montagne. On ne ſait point ce qu'il auroit effectué. Ses étrangers, qui ne virent dans ſa réſolution, qu'un déſeſpoir, ſe débanderent tout d'un coup & l'abandonnerent. Il reſta lui troiſieme, avec un ami & le Général des Tarentins, qui ne voulut pas tremper dans la lâcheté de ſes gens. Il s'éloigna d'abord en galopant le long du ravin, où il cherchoit un endroit moins gardé, & plus aiſé à franchir. Philopœmen, qui le reconnut à ſon habit de pourpre, le ſuivit avec deux de ſes amis de l'autre côté du ravin, qu'il paſſa lui-même; & ayant atteint le Tyran, au moment que ſon cheval s'élançoit pour franchir le

foſſé, il le tua d'un terrible coup de lance qu'il ne put parer. Après ce dernier exploit, Philopœmen raſſemblant promptement ſes détachemens, marcha droit vers Tegée. Les habitans de cette ville, effrayés du malheur des Lacédémoniens, & voyant la tête du Tyran, qu'on eut ſoin de leur montrer, ſe rendirent au vainqueur. Philopœmen s'établit dans le pays de l'ennemi, & fit une glorieuſe campagne.

Cette bataille, où il y eut quatre mille Lacédémoniens de tués, autant de priſonniers, paroît auſſi inſtructive que celle qu'Epaminondas gagna contr'eux, dans les mêmes plaines. On a fait des plans & des deſcriptions de la diſpoſition en écharpe, à laquelle le Thebin fut redevable de ſa victoire; mais on a laiſſé ignorer cet ordre de bataille de Philopœmen, où cet habile Général, inſtruit par les grands ſuccès des Romains, des avantages de la légion, en combina l'ordonnance avec celle de la phalange.

CHAP.

CHAPITRE XI.

De la Bataille que Scipion gagna contre Aſdrubal en Eſpagne.

Hiſt. de Polybe, Liv. XI. Chap. 18. Comment. de Mr. Folard, Tom. VI. Chap. 5. p. 135.

MAlgré les grands ſuccès de Scipion en Eſpagne, les Carthaginois parurent les premiers en campagne, & avec des forces ſupérieures à celles des Romains. Jamais pays ne fut plus propre pour la guerre que l'étoit alors l'Eſpagne. Riche en bled & en toutes ſortes de munitions, c'étoit une pépiniere d'hommes toujours prêts à prendre les armes. L'année précédente, Aſdrubal n'avoit plus ôſé tenir la campagne après la défaite de Hannon, & ſur l'avis de l'approche de l'armée de Scipion, il avoit diſperſé ſes troupes dans les différentes villes de la Luſitanie, la ſeule Province qui lui reſtoit. Au printems de l'année ſuivante, il fut à la tête d'une armée de ſoixante-dix mille hommes d'infanterie, de quatre mille de cavalerie & de trente-deux éléphans, avec laquelle il marcha vers une ville frontiere nommée Elinge. Il ſe campa au pied d'une montagne voiſine, dans un poſte fort avantageux. Scipion ſe hâta d'aſſembler tout ce qu'il put de troupes pour aller au devant de lui. Il arriva à une ville nommée Caſtu-

Tite-Live, L. XXVIII.

lon, éloignée de quelques marches du camp Carthaginois. Son armée étoit compoſée de quarante-cinq mille hommes d'infanterie & de trois mille de cavalerie, la plupart Eſpagnols. Ce fut alors qu'il ſentit la faute qu'il avoit faite, de s'être ſi fort avancé avec des troupes, dont le malheur de ſon pere l'avertiſſoit de ſe défier. Il ne pouvoit ni reculer, ni reſter où il étoit, ſans marquer ſa défiance. Il ſe propoſa de prendre ſes précautions, il compta ſur ſon bonheur, & fit ſemblant, en marchant hardiment en avant, de n'avoir rien dans l'eſprit qui le troublât. Ce Général actif &, pour ainſi dire, maître des événemens, par ſa juſteſſe à combiner les poſſibles, fut exactement informé, par ſes partis & par ſes eſpions, de la diſpoſition du camp de l'ennemi & de ſes environs. On l'avertit que devant ce camp il y avoit une grande plaine, qu'il ſembloit qu'Aſdrubal eût choiſi exprès pour le champ de bataille; & qu'en marchant dans cette plaine, il rencontreroit à ſa droite, à environ une lieue de l'ennemi, quelques hauteurs qui bordoient la vue de ce côté.

Ayant dirigé ſa marche ſur ces avis, il détacha un peu en avant la plus grande partie de ſa cavalerie, avec ordre de s'aller poſter ſous ces hauteurs, hors de la vue de l'ennemi : c'étoit le terrein tout près de ces hauteurs que Scipion avoit choiſi pour l'emplacement de ſon camp. Lorſqu'il y fut arrivé avec toute ſon armée, il la rompit pour faire tirer

les lignes autour du camp, ſelon la coutume des Romains. Il négligea même exprès quelques précautions, uſitées en pareille rencontre, pour couvrir les travailleurs. Suivant ce qu'il avoit prévu, les Carthaginois jugerent l'occaſion belle de lui porter quelque coup. Magon fut détaché à la tête de la cavalerie Eſpagnole & Maſaniſſa avec ſes Numides pour fondre ſur les Romains. Mais auſſi-tôt qu'ils furent à portée, la cavalerie de Scipion ſortit de l'embuſcade, & tomba ſi bruſquement ſur eux, qu'une partie en fut d'abord renverſée & l'autre obligée de reculer. Les Carthaginois ſe ralierent pourtant & tinrent ferme, & il s'engagea un combat, où l'on donna de part & d'autre de grandes marques de valeur & de fermeté. Les Romains à portée d'être ſoutenus par leur infanterie, & ſautant quelquefois, pendant l'action, en bas de leurs chevaux, avec une adreſſe qui étonnoit l'ennemi, ils eurent à la fin le deſſus, & forcerent Magon de fuir en déroute, avec une grande perte d'hommes & de chevaux. Ce coup ſi habilement porté amené par Scipion, donna du courage aux Romains, & contint les Eſpagnols toujours affectionnés au vainqueur (*y*).

Les deux Généraux s'étoient approchés l'un de l'autre, dans le deſſein de combattre. Le Cartha-

(*y*) Dom Thuillier n'a pas rendu exactement le détail que Polybe fait de cette action. Selon lui, la cavalerie Carthaginoiſe auroit attaqué les Romains dans leur camp; au lieu que ce fut pendant le tems que les troupes étoient diſperſées pour faire les retranchemens, que Magon eſpéra de les ſurprendre.

ginois, ſupérieur en nombre, n'avoit rien de mieux à faire. Une bataille gagnée lui ouvroit le pays & ramenoit les peuples, que les défaites précédentes avoient aliénés. Il ne lui auroit pas été aiſé d'éviter la rencontre de Scipion pour ſe jetter ſur l'une ou l'autre Province. Tant qu'il ne raſſureroit pas les Eſpagnols, par quelque coup d'éclat, il n'avoit rien de bon à ſe promettre d'eux. Ces raiſons le déterminoient à riſquer une bataille, au lieu qu'il ne paroît pas que Scipion en eût pour haſarder les fruits de ſes victoires, dans un combat auſſi inégal que celui-ci. Mais, ſuppléant par ſon habileté à ce qui lui manquoit des forces, il avoit déja battu ce même ennemi beaucoup plus ſupérieur qu'à préſent : & il croyoit nuire à la réputation de ſes armes, s'il n'alloit pas d'abord à ſa rencontre.

Le lendemain & le jour ſuivant, il y eut, entre la cavalerie & les troupes légeres de part & d'autre, pluſieurs eſcarmouches qui n'avoient point d'autre objet que de préparer le ſoldat à une action générale. Chaque jour les deux Généraux ſortirent leurs armées du camp & les rangerent en bataille, chacun devant ſes retranchemens, où elles reſterent ſous les armes juſqu'au ſoir. L'un attendit que l'autre s'avançât le premier, parce que tous deux craignoient de s'expoſer en s'éloignant trop du camp. Aſdrubal rangea ſon armée ſuivant la méthode Carthaginoiſe, ſur une ſeule ligne. Les Afriquains, qui étoient l'élite

de ſes troupes, eurent le corps de bataille ; les Eſpagnols firent la droite & la gauche, ayant devant eux les éléphans, & la cavalerie flanquoit l'infanterie. Scipion obſerva, dans les deux premiers jours, le même ordre de bataille, en plaçant ſes légions au centre & ſes Eſpagnols aux ailes. Les ſoldats des deux armées étoient prévenus que les Romains devoient être oppoſés aux Carthaginois & aux Afriquains. Scipion ſachant par expérience, que tout ce qui paroît nouveau & extraordinaire à l'ennemi eſt capable de le déconcerter, il ſe propoſa de ne changer ſa diſpoſition qu'au moment qu'il voudroit combattre. Obſervant en outre que dans les actions générales, ce ſont pour l'ordinaire les ailes qui décident de la victoire, & qu'après leur défaite le corps de bataille ne tient guere ; il ne voulut pas que l'événement de la bataille dépendît de la conduite & de la fidélité des Eſpagnols. Son plan fut conçu d'après ſes idées.

Le troiſieme jour après ſon arrivée, comme les armées ſe furent retirées au ſoir dans leur camp, il donna l'ordre à tous les différens corps des Romains & des Eſpagnols, de ſe tenir prêts à ſortir du camp le lendemain à l'aube du jour & de ſe diſpoſer à la bataille, en repaiſſant de grand matin. Au ſoleil levant il détacha ſa cavalerie, avec les troupes légeres diſtribuées en pluſieurs pelotons derriere les eſcadrons, & leur ordonna de s'approcher du camp de l'enne-

mi, & d'y engager l'eſcarmouche. Après leur départ, l'infanterie défila par les quatre portes du camp & marcha droit juſqu'au milieu de la plaine, entre les deux camps. Là Scipion fit ſon ordre de bataille. Il jetta, contre la coutume, tous les Eſpagnols au centre & les légions aux deux ailes : les manipules des Haſtaires & des Princes furent rangés en quinconce, les Triaires furent placés en corps de réſerve.

Aſdrubal, averti de l'approche de la cavalerie Romaine, avoit fait ſortir à la hâte ſes Numides & ſes cavaliers Eſpagnols pour la recevoir. C'étoit une honte chez les Anciens de laiſſer l'ennemi s'approcher du camp, & l'inſulter. D'abord les Romains eurent l'avantage, étant appuyés de toute leur infanterie légere. Mais le combat devint égal à la venue de pluſieurs corps d'infanterie, qu'Aſdrubal fit avancer pour ſoutenir les cavaliers. Le Général Carthaginois ſe flattant même d'avoir le deſſus dans cette eſcarmouche, ſe propoſa de s'en ſervir pour engager une action générale : il fit ſortir ſes troupes du camp avec beaucoup d'empreſſement, ſans leur donner même le loiſir de repaître, & les mit en ordre devant ſes retranchemens.

De ſon côté Scipion retarda exprès le ſignal de la retraite pour ſa cavalerie & ſes Vélites, afin d'amorcer mieux l'ennemi, & de lui cacher ſa nouvelle diſpoſition. En effet, lorſque le Romain fit faire retraite à ſes eſcarmoucheurs, Aſdrubal, qui crut

voir le moment de décider à ſon avantage ce premier engagement, qui s'étoit ſoutenu aſſez également de part & d'autre, fit pouſſer les Romains aſſez long-tems, & ne rappella ſes Numides que de peur de s'engager trop avant.

Les Vélites & les cavaliers Romains diſparurent alors tout à coup à travers les intervalles des manipules que Scipion fit avancer. Ils en furent maſqués. En même tems les Princes vinrent s'enchâſſer dans les manipules des Haſtaires; & les uns & les autres ſe trouverent en ligne pleine (1). Les Triaires s'abouterent à cette premiere ligne, & en formant les derniers rangs (2) ils en augmenterent la profondeur. Enſuite les Vélites Romains ſe mirent en ſeconde ligne (3). Rangés en manipules ou compagnies, ils furent poſtés à petite diſtance derriere les manipules de la premiere ligne. La cavalerie Romaine, partagée en deux grands corps, chacun de quinze cens maîtres, forma la troiſieme ligne (4) derriere les Vélites. Cette diſpoſition n'étoit que pour les deux ailes; car les Eſpagnols étoient deſtinés pour le centre, où ils furent rangés en phalange (5). Tab. XI.

Scipion prit le commandement de la droite, & Junius Silanus, avec qui il avoit concerté tout le plan de l'attaque, ſe mit à la tête de la gauche. Toute l'armée s'ébranla alors en avant, avec l'intention d'attaquer l'ennemi, quand même il ne bougeroit point de place. Mais Aſdrubal lui épargna

la moitié du chemin. Auſſitôt que la cavalerie de part & d'autre eut vuidé le front, il jetta la ſienne aux ailes, (6) & s'avança avec ſon armée rangée, comme les jours précédens, ſur une ſeule ligne; (7) les Afriquains étoient au centre, & les Eſpagnols avoient la droite & la gauche (8) avec les éléphans devant eux (9).

Les armées en étant venues à la diſtance d'environ cinq cens pas (7), Scipion fit tout d'un coup faire halte: puis il ordonna aux troupes de ſa droite, de faire à droit, à celles de ſa gauche de faire à gauche. Alors ſe mettant à la pointe de ſa droite, comme Junius Silanus étoit à la pointe de la gauche, il fit marcher les deux ailes par leur flanc, juſqu'à ce qu'elles formaſſent avec leurs pointes les deux obliques ſéparées du centre [10] (a), dont les têtes furent environ à la hauteur des flancs de l'infanterie Carthaginoiſe, qui avoit débordé de deux côtés l'infanterie Romaine. En même tems il ordonna aux

(7) Il faut que je donne la raiſon de ce que je mets cinq cens pas, tandis que dans nos éditions de Polybe il n'y a qu'un ſtade. Il ne ſuffit pas de dire qu'il eſt peu vraiſemblable que tant de mouvemens ſe fuſſent faits à une diſtance ſeulement de cent vingt-cinq pas, & en préſence d'une armée qui s'avançoit. La probabilité ſeule n'autoriſe point à corriger le texte. 1°. On doit obſerver que lorſqu'il s'agit du nombre des troupes, des pas, des ſtades, des talens, par-tout où les Ecrivains ſe ſont ſervis de caracteres ou de chiffres, la négligence des copiſtes a donné droit d'évaluer ſur les faits, & de fonder ſur eux des corrections. En ſecond lieu, Tite-Live qui a copié Polybe apparemment ſur un bon manuſcrit, met poſitivement cinq cens pas. C'en eſt aſſez pour jetter l'erreur ſur nos éditions de Polybe.

(a) Ἐπιστρέφειν eſt le terme dont Polybe ſe ſert pour dénoter cette manœuvre. Κλίνειν ſignifie faire à droite ou à gauche. Ἐπιστρέφειν ſe dit proprement d'une ligne de troupes qui pouſſe l'une ou l'autre aile en avant pour faire un quart de converſion.

Eſpagnols du cops de bataille, de marcher droit en avant contre le centre des Carthaginois, d'un pas meſuré & moins vîte qu'à l'ordinaire. Tous ces mouvemens durent ſe faire avec beaucoup d'ordre ; & les Officiers particuliers eurent à garder quelque peu de diſtance entre les ſections, pour faciliter les évolutions qu'on eut encore à faire, & dont le Général les avoit avertis. Lorſqu'après cette marche les deux Romains ſe virent avec les pointes de leurs ailes à une diſtance convenable de l'ennemi, Scipion donna le ſignal, auquel en faiſant front de biais, chaque ſection, compoſée de deux manipules de Haſtaires & de Princes, avec les Triaires qui en faiſoient les derniers rangs, fit ſon cas de converſion en avant, (11) celle de la droite vers la gauche & les autres vers la droite. Les pelotons des Vélites dans la ſeconde ligne firent le même mouvement, ainſi que les turmes de cavalerie dans la troiſieme, (11) qui à cet effet avoit ſoigneuſement gardé ſa diſtance. De cette maniere ces deux obliques ſe changerent dans un moment en une ligne de colonnes, (12) dont chacune, compoſée de trois cens hommes, eut douze files à vingt-cinq de profondeur (*b*), ſans les pelotons des Vélites. Formées ainſi par

(*b*) La deſcription de ces colonnes eſt fondée ſur l'ordonnance de la légion détaillée par Polybe, & elle eſt conforme à tout ce que nous en liſons dans les bons Auteurs. Les manipules des Haſtaires & des Princes, chacun de cent vingt hommes, & celui des Triaires de ſoixante, compoſerent un corps de trois cens hommes. Rangés ordinairement ſur dix de profondeur, & ici ſur douze par la jonction des Triaires, ils formerent après

la converſion des ſections, ces colonnes embraſſerent le même terrein que les lignes, & figurerent une échelle avec les intervalles néceſſaires (13) pour agir & s'entre-ſecourir (c). Scipion & Silanus, à la tête

la converſion faite une colonne de douze files de vingt-cinq hommes. Qu'on remarque pourtant que les manipules des Haſtaires & des Princes furent quelquefois augmentés à cent quarante juſqu'à cent ſoixante hommes, & qu'on fit quelquefois des changemens, quant à la hauteur des files. Peut-être Scipion le fit-il pour donner ou plus de front, ou plus de profondeur à ſes colonnes.

(c) Il faut ici expliquer les termes pour vérifier les manœuvres que l'on ne trouve pas dans les verſions. Polybe marque expreſſément les trois manipules qui compoſerent chaque ſection; λαβὼν τριῖς σπείρας; il en marque les quarts de converſion par un terme propre au mouvement d'une ligne qui pour ſe mettre en marche fait ſes converſions: καὶ περικλάσαντες τέτας; & il s'explique enſuite plus clairement par ces mots: προῆγον ὀρθίους ἐπὶ τὰς πολεμίους, *& les conduit en colonnes contre l'ennemi.* Voici comment il s'exprime ſur la nature d'attaque: ἐνεργῆ ποιέμενοι τὴν ἔφοδον, ἀεὶ τῶν ἐξῆς ἐπιξαλόντων, καὶ κατὰ περίκλασιν ἐπομένων. *Leur choc fut des plus violens, les colonnes chargeant l'une après l'autre, comme elles s'entre-ſuivirent après la converſion faite*; & puis προσέβαλλον τοῖς κέρασιν ἀμφοτέροις, ἅμα ταῖς τῶν ὑπεναντίων ὀρθίαις ταῖς Ῥωμαϊκαῖς δυνάμεσιν: *ils chargerent les deux ailes, & les colonnes en vinrent aux mains avec l'ennemi.* La conſtruction eſt ici un peu embrouillée.

J'ai eu quelque peine à développer cet ordre de bataille. Tite-Live en avoit déja manqué le ſens; & le ſoupçon d'un texte corrompu me fit craindre de ne pas mieux réuſſir. Voici la premiere idée que je me formai de cette diſpoſition d'après les mots de Polybe dont on ne ſauroit s'écarter ſans donner à gauche. Les deux ailes des Romains, l'une & l'autre ayant à la premiere ligne les peſamment armés, à la ſeconde les troupes légeres, & à la troiſieme ligne la cavalerie, firent enſemble un à droit & à gauche. L'aile droite imitée dans tous ſes mouvemens par la gauche, marcha par ſon flanc à droite, & ſe ſépara du centre. Scipion fit alors faire à la premiere ſection de l'aile droite le quart de converſion, & s'avança: les autres ſections ſuivirent la premiere en faiſant la même converſion ſur le terrein abandonné par celles qui les précédoient. De cette maniere toute l'aile forma une ſeule colonne. Lorſque cette colonne fut venue à la portée de l'ennemi, l'infanterie fit un grand quart de converſion à gauche, & la cavalerie & les troupes légeres à droit, pour embraſſer le front de l'aile de l'ennemi, à peu près comme un couteau plié qui s'ouvre. Les mots ἀεὶ δὲ μετὰ ταῦτα κινέσεις &c. me ſemblerent ne point ſouffrir d'autre explication: mais il me fut difficile de digérer ces terribles quarts de converſion en préſence de l'ennemi, que le Romain vouloit vaincre plutôt par vîteſſe & par ſurpriſe que par la force. Il me parut ſur-tout que cette manœuvre des Vélites qui harcelerent les éléphans, contrediſoient tous ces mouvemens. J'ai ſi exactement peſé les mots, comparé avec tant de ſoin les divers paſſages

des premieres colonnes des ailes, modérerent leurs pas, & par là donnerent le tems de s'avancer aux colonnes qui furent en arriere ; de maniere que la tête de chaque colonne fut tout au plus quelques rangs plus ou moins avancée que l'autre.

Au premier mouvement des colonnes, les eſcadrons des pointes firent le quart de converſion, les uns à droit, les autres à gauche, & marcherent en avant (14) pour venir à l'appui, ou au flanc des colonnes. Les eſcadrons qui les ſuivoient marcherent en même tems par derriere eux ; & étant arrivés au niveau de la place qu'ils devoient occuper à côté des premiers, ils firent leur caracol, & avancerent pour s'aligner à eux [15] (*d*). De cette ſorte la cavalerie Romaine ſe trouva aux deux ailes en face de la cavalerie ennemie.

Ces deux ailes étant rangées avec autant d'ordre que de promptitude, l'attaque commença par les troupes légeres (16) qui par leur droite, & entre les intervalles des colonnes, fondirent ſur les éléphans & s'efforcerent de les amener dans les inter-

de mon Auteur, & combiné ſi juſte toutes les circonſtances, que je me flatte de donner maintenant le vrai récit d'une bataille auſſi digne d'être étudiée qu'aucune des plus grands Capitaines de notre ſiecle.

(*d*) Scipion avoit ſes raiſons pour ordonner à la cavalerie le caracol, en même tems que les ſections de l'infanterie ſe mirent en colonnes. Si elle fût reſtée comme elle étoit, il ſemble qu'en marchant maintenant par ſon flanc, elle ſe ſeroit plutôt étendue ſur une ligne vis-à-vis celle de l'ennemi ; au lieu qu'elle avoit autant & plus de chemin à faire, en galopant ſur un front de trois tourmes, & qu'elle devoit encore ſe remettre par le caracol & gagner le terrein pour s'aligner. C'eſt pourtant ce mouvement que Polybe indique clairement, & qui lui fait dire que la cavalerie s'étant alignée aux flancs de l'infanterie, ce qui étoit auparavant ſa droite devenoit ſa gauche.

valles ; quoique moins dociles qu'à l'ordinaire, ils firent autant de mal aux Carthaginois qu'aux Romains. Scipion débarraſſé de ces animaux donna avec ſes colonnes contre les Eſpagnols mal armés, dont le Carthaginois avoit compoſé les ailes. Leur nombre ne tint point contre l'ordre de l'attaque. Ils ſe battirent avec courage, mais continuellement pouſſés par un ennemi qui ne les laiſſoit point reſpirer, ils furent rompus en pluſieurs endroits, ſéparés du centre, & obligés de prendre la fuite. La cavalerie Carthaginoiſe ne fut pas plus heureuſe. Scipion avoit fait d'abord défiler une partie de ſes Vélites, & les avoit placés derriere les intervalles des eſcadrons. Il les renforça enſuite, dès qu'il n'eut rien à craindre des éléphans : de ſorte que ces corps furent d'un grand ſupport à la cavalerie qui ſoutint le combat avec égalité. L'entiere défaite de l'infanterie le termina par la fuite des Carthaginois.

Aſdrubal fut ſpectateur de la défaite de ſes ailes, ſans pouvoir y remédier. Il lui auroit été dangereux de s'affoiblir pour leur porter du ſecours, tandis que les Eſpagnols du centre Romain s'avançoient contre lui d'un pas ferme & dans la meilleure contenance. Bientôt il appréhenda que les Romains victorieux ne tombaſſent ſur lui en flanc & à dos ; & jugeant les affaires déja trop avancées, il ne penſa qu'à retirer ce centre ſur lequel il avoit fondé

ſa principale eſpérance, & à s'en ſervir pour couvrir les fuyards, & protéger un ralliement. L'exceſſive chaleur, la foibleſſe & l'épuiſement de ſes gens, qui n'avoient point repu, le confirmerent dans cette réſolution. Il fit crier à ſes Eſpagnols des ailes, de ſe tenir enſemble, autant qu'ils pourroient, & de gagner le camp, ou les hauteurs qu'ils avoient à dos. Il ſe replia avec ſes Afriquains en aſſez bon ordre. Mais les affaires étoient déja dans un état à ne pouvoir parer une défaite totale. Les Eſpagnols percés & preſſés par les Romains, s'enfuirent à la débandade, & les colonnes Romaines les plus voiſines du centre ſe diſpoſoient à tomber dans les flancs de la phalange des Afriquains, & à donner en l'arrêtant le tems aux Eſpagnols de la charger de front. Le Ciel ſe déclara pour les Eſpagnols, & fit ce que la prudence & la conduite d'Aſdrubal n'auroient jamais effectué. Il s'éléva tout d'un coup un terrible orage avec une pluie ſi abondante, qu'il fut impoſſible aux Romains de pourſuivre leur avantage. Ils ſe retirerent dans leur camp avec l'honneur de la victoire.

C'eſt bien ici la bataille de l'antiquité qui fournit le plus au ſyſtême des colonnes de Mr Folard. Scipion regarda cet ordre comme la reſſource des foibles, & il y fit entrer la tactique la plus raffinée. Les Grecs enſeignerent dans leurs écoles l'ordre de bataille en demi-lune ou en rentrant. Xenophon en donne

un exemple à la bataille de Thymbrée, & Onoſander s'eſt fort étendu ſur cette diſpoſition. Les anciens propoſerent ces différens ordres à la jeuneſſe, non comme des modeles à ſuivre, mais comme des thêmes ſur leſquels ils devoient travailler d'imagination. La quatrieme des ſept diſpoſitions que Végece a raſſemblées, eſt la même dont Scipion ſe ſervit ici, en la rafinant. Ce paſſage eſt moins de Végece que d'un de ces anciens Auteurs qu'il a compilés, & mérite d'être cité. « La quatrieme diſpoſition, dit-il, eſt » celle-ci. Votre armée marchant en pleine ba» taille, quand vous ſerez à quatre ou cinq cens pas » de l'ennemi, il faut tout d'un coup contre ſon atten» te, faire doubler le pas à vos deux ailes, & laiſſant » votre centre en chemin, les porter bruſquement » contre les deux ſiennes, ſans lui donner le tems de » ſe reconnoître, & tâcher de les rompre prompte» ment, & de les mettre en fuite. Mais quoique cette » maniere de combattre puiſſe vous donner tout d'un » coup la victoire, ſi vous avez de très-braves gens » & capables d'une vive exécution, elle eſt pourtant » dangereuſe, en ce qu'elle oblige celui qui s'en ſert » de laiſſer ſon centre à nud, & de partager ſon ar» mée en trois parties, ce qui donne enſuite beau » jeu à l'ennemi, s'il n'eſt pas défait au premier » choc, pour attaquer & les ailes diviſées & le centre » abandonné à lui-même ». Les Grecs, comme Onoſander & Elien, ne ſéparerent pas les ailes du cen-

tre. Celui-ci devoit reſter en arriere, & les pointes des ailes dûrent s'avancer & ſe plier en forme d'un fer à cheval, ou comme ils s'expriment, en demi-lune. Scipion corrigeant les défauts de cet ordre de bataille que Végece indique, & laiſſant là l'inutile rafinement des Grecs, ne prit que l'eſſentiel, & fit une diſpoſition dont on peut dire qu'elle étoit toute à lui.

La circonſtance où il ſe trouva exigeoit de lui un de ces coups de maître qui ceſſent d'être téméraires, dès qu'ils ſont d'une néceſſité abſolue. Son armée étoit d'un tiers moins forte que celle de l'ennemi; il n'avoit aucun avantage du terrein, le champ de bataille étant une raſe campagne plus favorable à l'ennemi qui avoit une cavalerie plus nombreuſe, & en outre des éléphans: ce qui étoit le plus embaraſſant pour lui, c'eſt que la plus grande partie de ſon armée étoit compoſée d'Eſpagnols dont il ſe défioit. En les oppoſant à leurs compatriotes, il leur donnoit un motif de plus pour être infideles; en leur mettant les Afriquains en tête, il les expoſoit à une défaite certaine. Un Général doit avoir bien des reſſources dans l'eſprit pour s'élever au-deſſus de tous ces périls.

Il donna donc ſa principale attention à ne pas engager le combat avec tout le front de ſa ligne. S'il avoit ſuivi l'ancienne routine, la moindre foibleſſe de la part des Eſpagnols lui auroit été funeſte. Réſolu

de faire porter à ſes légions tout le faix de la journée; il ſuppléa par une manœuvre admirable au petit nombre. Il cacha à l'ennemi ſon ordre de bataille, tout-à-fait différent de celui qu'il lui avoit montré les deux jours qui précéderent l'action. Il s'aſſura tout le fruit de la ſurpriſe, en s'aidant pour maſquer ſa véritable diſpoſition d'un combat de cavalerie tout-à-fait propre à donner de la confiance & des eſpérances au Général Carthaginois. Un autre plus habile qu'Aſdrubal ſe ſeroit arrêté pour deviner ce que Scipion prétendoit par cette ſoudaine diſparition de la cavalerie, qui ſe rangea derriere l'infanterie, & par cet à droit & à gauche des manipules, qui s'éloignerent du centre en marchant par leur flanc. Mais peut-être que lorſqu'Aſdrubal connut la ruſe, il ne fut plus tems d'en parer l'effet; & il ſe ſeroit perdu en changeant alors ſon ordre de bataille.

Le Général Romain ne jugea pas à propos de former ſon attaque par une ſimple oblique, comme avoit fait Epaminondas; il refuſa pareillement de charger avec la tête d'une ſeule colonne. Comme il avoit ſéparé ſes ailes du centre, rien n'auroit empêché Aſdrubal de faire avancer en même tems ſes Eſpagnols contre les Romains, qui par le biais qu'ils auroient formé, euſſent été plus ou moins en arriere, tandis que lui-même ſeroit marché en avant pour charger le centre. Scipion dut donner à ſa diſpoſition cette prompte exécution que Végece requiert, comme

comme principalement néceſſaire à la faire réuſſir. Mais la diſpoſition que ce Tacticien décrit ne convenoit point aux vues de notre Général. Il n'eſt pas ſi aiſé à deux lignes de troupes de marcher ſi bruſquement cinq cens pas en avant ſans flottement, & le ſuccès eſt bien douteux contre des troupes ſupérieures en nombre, qui prennent le parti de venir à la rencontre. Ce qui auroit rendu ces ordres de bataille ſujets au retardement & à d'autres inconvéniens, c'étoit ces trente-deux éléphans devant le front de l'infanterie Eſpagnole. Ces animaux auroient pu rompre le choc & empêcher cette attaque unie que les Anciens jugeoient ſi eſſentielle pour la victoire.

Scipion remédia à tous ces défauts, en formant d'abord l'oblique & en la changeant tout d'un coup en colonnes par de ſimples converſions qui devenoient très-aiſées par l'oblique même de ſes lignes. Comme elles ſe firent en même tems ſur toute la ligne, elles ſervirent de ſignal à la cavalerie pour ſe mettre en mouvement. Cette évolution étant faite à une médiocre diſtance de l'ennemi, Scipion avoit pourvu à tous les accidens, & on peut dire que dans ce moment la victoire lui fut aſſurée. Le bon ſuccès de ſon attaque ne dépendant que de la vivacité du choc & de la promptitude de l'exécution, il ne put rien imaginer de moins ſujet au retard que cette attaque des colonnes, qui ſe porterent ſur l'ennemi avec

toute l'impétuoſité dont un petit corps eſt capable. L'attaque de l'oblique auroit ſeulement embraſſé ſucceſſivement la ligne de l'ennemi, au lieu que ces colonnes s'élancerent ſur lui preſqu'en même tems & d'un même effort. Tout ce qu'elles avoient en tête, étoit déja rompu avant qu'Aſdrubal eût joint le centre de l'armée Romaine.

Dans cette diſpoſition Scipion enviſagea encore le moyen d'écarter les éléphans. Ses troupes légeres placées en pelotons derriere les colonnes, pouvoient ſortir par les intervalles, & en écartant ou harcelant ces bêtes, les ôter du chemin des colonnes : ce qui étoit eſſentiel pour donner à leur choc tout le ſuccès qu'il en deſiroit. Il ne pouvoit aſſigner aux Vélites un poſte où ils lui fuſſent plus utiles dans l'action.

Je ne ſaurois déférer ici à la modeſtie de M. le Marquis de Bellegarde, Colonel du Régiment de Bade Dourlach au ſervice des Etats Généraux. Autant qu'il m'eſt glorieux qu'on ſache qu'il a daigné m'aider des lumieres que lui donne l'étude jointe à l'expérience, autant il importe au ſuccès de mon travail, qu'on n'ignore pas que j'ai été retenu de me livrer à la conjecture ſur le Militaire ancien par la néceſſité de répondre conſtamment aux objections d'un des Officiers de l'Europe qui connoît le mieux la théorie & la pratique de l'infanterie, & qui ayant vu toutes les grandes opérations de la guerre, peut

marquer avec certitude l'aloi de celles dont l'hiſtoire haſarde les détails.

Mr. le Marquis de Bellegarde m'a fait l'honneur de diſcuter avec moi les manœuvres anciennes dont je me flatte d'avoir trouvé le vrai, & il s'attacha beaucoup à celle de Scipion en cette bataille. Ses objections ſeront apparemment celles des habiles gens du métier, & en tâchant de lui répondre, j'ai penſé que j'étois devant le tribunal de tous les juges compétens de mon ouvrage.

Cet illuſtre Militaire obſerva d'abord que l'ordre en colonnes, conſidéré ſur-tout ſuivant l'idée que Mr. Folard en a donnée, ne ſauroit convenir à la maniere de combattre & de ſe ranger des Romains. L'expoſé que j'en ai fait à l'occaſion de la bataille près de l'Adda, ſembloit appuyer l'obſervation. Car ſi la colonne eſt un corps ſerré qui reçoit la force uniquement de la profondeur & de la preſſion des rangs; la colonne n'étoit point pour les Romains, qu'elle auroit gênés dans leurs mouvemens individuels dont la nature de leurs armes exigeoit une entiere liberté. L'épée & le *pilum*, qui étoient de tout tems les armes principales des Légionnaires, requéroient indiſpenſablement des diſtances entre les rangs & les files; autrement les ſoldats perdoient l'avantage de leurs armes. Scipion auroit donc mal fait de former des colonnes.

J'eus l'honneur de répondre à l'habile obſervateur,

que les Romains n'ont pas donné de la profondeur à leurs troupes, dans le deſſein d'augmenter par-là l'impreſſion du choc. Ils n'ont pas cru que la preſſion des rangs fût quelque choſe d'eſſentiel à l'ordonnance que nous appellons celle des colonnes. Ils attaquerent la phalange des Macédoniens par intervalles, avec de petits corps de douze de front, auxquels ils donnerent dix de profondeur, non qu'ils s'imaginaſſent de percer avec ces manipules cette impénétrable maſſe de piquiers; mais parce qu'ils donnerent par-là plus de jeu aux corps même, & plus de vivacité à leurs attaques. Ces petits corps, de quelque côté qu'ils donnaſſent, avoient toujours la même force & la même promptitude. Les flancs en étoient auſſi forts que le front. S'ils avoient tant fait que de ſe gliſſer dans quelque crevaſſe, qui ſe fût faite dans la phalange pendant le combat ou pendant la marche, ils donnoient de front & de flanc, faiſant face par-tout. C'eſt dans cet eſprit que Scipion forma ici des colonnes, & qu'il les mena contre l'ennemi avec la plus grande vîteſſe.

De bel. civ. *Liv. III. Chap. 93.*

Céſar remarque que le ſoldat a plus de force, ſi on lui permet de ſe jetter ſur l'ennemi avec impétuoſité. Ses légions allerent toujours à la charge en courant. Les Romains favoriſoient cette ardeur du ſoldat, en lui laiſſant dans les rangs aſſez d'eſpace pour ſe remuer. C'étoit de cette même vivacité du ſoldat que Scipion attendoit la victoire. Or cette vivacité n'au-

roit point exiſté, s'il avoit laiſſé une partie de ſon monde inutile dans les derniers rangs de ſes colonnes uniquement pour donner plus de poids à ſon choc. Si Scipion avoit voulu combattre avec ſes colonnes ſuivant les principes des Grecs, ſurement il leur auroit donné plus de front qu'il ne leur en donna. Mais voici comment Polybe nous dépeint l'action & l'attaque de ces colonnes. La circonſtance eſt eſſentielle & curieuſe. Dès que les éléphans furent écartés, les colonnes dirigerent leur marche obliquement. Les têtes de ces colonnes donnerent ainſi contre les Eſpagnols, & en même tems le reſte des colonnes fit front ſur ſes flancs, s'avança & alla bruſquement à la charge. (*e*) De ſorte que ſi les Eſpagnols avoient tenu ferme, les Romains ſe ſeroient remis en ligne pendant le combat. Scipion a dû bien connoître ſes troupes pour concevoir l'idée d'une ſi belle attaque.

Mr. le Marquis de Bellegarde parut content de la ſolution; & il inſiſta ſur l'inutilité de ces manœuvres de Scipion. Cette oblique & ces quarts de converſion n'étoient rien moins que néceſſaires, me dit-il, vû qu'il auroit été plus facile pour Scipion de former d'abord ſes colonnes en faiſant marcher, comme à Zama ou à Tunis, les Princes derriere les manipules des Haſtaires, & ceux des Triaires derriere les

(*e*) C'eſt le ſens du terme ἐπιπαραμβάλλειν qui eſt le même dont Polybe ſe ſert pour dénoter la manœuvre des Afriquains à la bataille de Cannes, où ils s'avancerent pour envelopper les Romains, au moyen d'un demi-quart de converſion.

Princes. L'évolution paroît plus ſimple. Ici je fus quelque tems à me retrancher derriere mon apologie univerſelle, en diſant que je ne prétendois pas expliquer ce que les anciens auroient dû ou pu faire, mais ſeulement ce qu'ils avoient fait. Cependant qu'on examine toute la conduite de Scipion, depuis le commencement juſqu'à la fin de l'action; on trouvera ce Général attentif à cacher à l'ennemi la diſpoſition de ſes attaques, & à lui cauſer une ſurpriſe, qui ne ſe pouvoit eſpérer autrement qu'en la ménageant avec toute la fineſſe poſſible. Si Aſdrubal eût vu Scipion venir de loin à lui en colonnes, il auroit pénétré ſon deſſein, au lieu que s'imaginant à préſent que Scipion marchoit à lui en ligne pleine ſans avoir de Vélites ſur le front, il eſpéra de tirer tout l'avantage de ſes éléphans, & ſe confirma dans la bonne idée qu'il avoit de ſa diſpoſition. Ajoutons que le Romain n'auroit pas maſqué ſi bien ſa cavalerie & la deſtination de ſes troupes légeres, en s'avançant d'abord avec de grands intervalles. Quant aux évolutions même, comme Scipion avoit le deſſein de s'éloigner du centre avec ſes ailes, les marches que ces manipules auroient dû faire d'abord pour prendre la diſtance que le Général vouloit leur donner, n'auroient pas moins requis de tems & d'attention qu'en emporterent les quarts de converſion. J'eus encore la ſatisfaction d'avoir contenté mon illuſtre obſervateur.

Il n'eſt pas probable, m'oppoſa-t-il de nouveau, que cette cavalerie Carthaginoiſe, qui flanquoit la droite & la gauche des Eſpagnols, ait voulu reſter dans l'inaction, & attendre que Scipion eût fini toutes ſes manœuvres pour former ſon attaque. Ici il me ſervit beaucoup que Mr. le Marquis de Bellegarde eſtimât les Anciens. Il crut qu'il étoit juſte de préſumer que Scipion ne le céda point à Amilcar Barcas, & que comme le Carthaginois dans la bataille de Macar, il combina le tems qu'il lui falloit pour ſe former avec celui qui étoit néceſſaire à l'ennemi pour le joindre. Les pointes de l'oblique ne pouvoient pas être trop avancées, afin de ne pas perdre le terrein deſtiné aux intervalles des colonnes. Après les converſions faites, les eſcadrons faiſoient tous front vers le flanc; & ſi dans ce moment la cavalerie Carthaginoiſe s'étoit ébranlée pour envelopper Scipion, elle n'auroit pas pu parcourir l'eſpace entre les deux armées, & ſe former avant que les turmes de Scipion ſe fuſſent miſes en bataille & en état de les recevoir. Quant aux colonnes même, il paroît que Scipion les ait voulu raſſurer ſur le choc des chevaux, en fraiſant de piques le flanc qui y étoit expoſé. Car ce fut le long de ces flancs que les Triaires, qui formoient d'abord les deux derniers rangs, ſe trouverent après la converſion faite. Plus on peſe les circonſtances que Polybe ne fait qu'indiquer, plus on ſent diminuer les difficultés qui font ranger

au nombre des impoſſibilités la plûpart des manœuvres des Anciens.

Le Comte de Naſſau a traité de cette bataille dans ſon Livre, intitulé : *Annibal & Scipion.* Il n'eſt pas étonnant qu'il ait entiérement manqué les diſpoſitions des Romains. Il prit pour guide Tite-Live, Auteur élégant, mais peu capable de ſaiſir les idées d'un Hiſtorien ſolide & exact qu'il copioit.

CHAPITRE XII.

De la Bataille de Zama, entre Scipion & Annibal.

Hiſt. de Polybe, Liv. XV. Comment. de M. Folard, Tom. VI. pag. 181.

ANNIBAL avoit déja ſoutenu ſeize ans la guerre en Italie, avant que les Romains s'aviſaſſent d'une diverſion en Afrique. Quoique ce fût le meilleur parti qu'ils euſſent à prendre, Scipion eſſuya bien des contradictions dans le projet qu'il en avoit formé. Il paſſa enſuite de Sicile en Afrique ſur cinquante galeres de trois juſquà cinq rangs, & ſur quatre cens vaiſſeaux de tranſport, avec un vent très-favorable & ſans aucun accident. Les Carthaginois lui oppoſerent d'abord deux grandes armées ſous Aſdrubal, & le Roi Syphax, que Scipion défit par un des coups hardis, dont l'hiſtoire militaire des

Anciens nous fournit plus d'exemples que celle de nos jours.

Ayant remarqué que les hutes, ſous leſquelles les Carthaginois campoient, étoient faites de bois & de branchages, & celles des Numides de jonc & de feuillages ; il conçut le deſſein de les brûler dans leur camp. Il feignit d'entrer en négociation pour la paix, afin de les accoutumer à être moins ſur leurs gardes, & il fit obſerver, par ſes Députés, les endroits les plus acceſſibles. Enſuite rompant tout à coup les conférences, il prit tous ſes poſtes aux environs du camp, & choiſiſſant une belle nuit, il mit le feu en pluſieurs endroits aux baraques des Numides. L'incendie ſe répandit avec une rapidité étonnante. Les Numides éveillés coururent d'abord pour éteindre le feu, qu'ils crurent un effet du haſard. Bientôt ils reconnurent leur erreur ; mais ils ne virent ni les moyens de ſe défendre, ni ceux de ſe ſauver. La plupart périrent par les flammes. Les autres tomberent dans les eſcadrons de Maſaniſſa, où ils furent mis en pieces. Les ſoldats d'Aſdrubal, qui voyoient de loin le feu au camp des Numides, éloigné du leur d'environ un mille, ne devinerent pas mieux ſa cauſe. Ils accoururent en déſordre & en grand nombre : mais ils furent d'abord renverſés par les troupes poſtées dans le paſſage, & pourſuivis juſqu'à leur camp, où Scipion avoit fait mettre le feu dans la même nuit & avec le même ſuccès. Les

diſpoſitions furent ſi juſtes pour cette exécution, qui en requeroit tant, que ces deux armées furent entiérement ruinées & diſperſées, au grand étonnement des Carthaginois qui y avoient mis toute leur confiance.

Comme peu de tems après Scipion défit, dans une bataille rangée, une nouvelle armée que le même Aſdrubal avec Syphax mena contre lui, les Carthaginois n'eurent point d'autre reſſource, que de rappeller Annibal d'Italie, où, quoique très-preſſé par les Romains & mal ſecouru par ſa République, il s'étoit toujours maintenu dans l'eſpérance de quelque retour de fortune. Annibal ne céda qu'avec regret aux ordres du Sénat; il raſſembla tout ce qu'il put de ſes troupes, & fit voile vers l'Afrique. Il débarqua heureuſement à Adrumetum. Sa réputation lui attira un grand nombre de volontaires, & ramena ſous ſes drapeaux les débris des armées, qui après les défaites précédentes s'étoient diſperſés dans le pays. De ſorte que peu de tems après ſon arrivée, il eut des forces ſuffiſantes pour tenir tête à Scipion.

La grande confiance qu'Annibal inſpira à ſes compatriotes, leur fit commettre une action très-odieuſe, dont ils eurent dans la ſuite bien du repentir. Battus & preſſés par Scipion, & ſe doutant de ce prompt accroiſſement de l'armée d'Annibal, ils avoient fait des propoſitions de paix très-avanta-

geuſes pour les Romains. Ceux-ci en étant tentés, leur accorderent une eſpece de treve, & on s'envoya de part & d'autre des Ambaſſadeurs pour régler la paix. Mais Annibal étant arrivé & ſe fortifiant de jour en jour, les Carthaginois crurent avoir tout gagné, en gagnant du tems, & ils rompirent la treve, en ſe ſaiſiſſant de quelques vaiſſeaux Romains & en violant le droit des gens à l'égard des Ambaſſadeurs. Scipion fut ravi de cette infraction des Carthaginois, qui devoit lui ſervir de prétexte pour ſe refuſer à toutes les propoſitions. En effet, il s'en autoriſa pour rejetter celles qu'Annibal lui-même lui fit, avant que d'en venir à une bataille.

Cette journée devoit décider du ſort d'une grande partie du monde attaché à celui des deux Républiques. Le Sénat de Carthage preſſoit Annibal de combattre, afin de mettre fin aux ravages de l'ennemi. Ce Général étoit aſſez porté à livrer bataille. Il ſe connoiſſoit des reſſources dans un jour d'action. Il décampa donc d'Adrumetum & marcha droit vers Zama, ville ſituée à cinq journées de Carthage du côté du couchant, & dans le voiſinage des Romains. C'eſt de là qu'il envoya trois eſpions pour reconnoître le camp de l'ennemi. Ces eſpions furent pris, & loin d'être punis ſelon la coutume, ils furent traités par Scipion avec une courtoiſie qui n'étoit qu'une prudente bravade. Il leur donna un Tribun avec ordre de leur montrer tout le camp; & il les

renvoya ſous une eſcorte, en leur recommendant de ne rien cacher à Annibal de tout ce qu'ils avoient vu. Annibal marcha enſuite juſqu'à une certaine hauteur, où il aſſit ſon camp à environ quatre milles de celui des Romains.

Il ſembla que les deux Généraux avoient concerté la bataille pour le lendemain. Au lever du ſoleil, ils s'avancerent avec leurs armées dans la plaine qui étoit entre les deux camps, & ſe rangerent en bataille à une certaine diſtance l'un de l'autre. L'infanterie Romaine étoit excellente, & Scipion l'avoit dreſſée lui-même avec tous les ſoins imaginables. Outre la cavalerie ordinaire des légions, il avoit un grand corps de cavalerie Afriquaine, que Maſaniſſa lui avoit amené; de ſorte qu'Annibal n'avoit plus cette ſupériorité que ſes Numides lui donnerent dans ſes premieres batailles d'Italie. L'armée Romaine ne paroît pas avoir été fort inférieure en nombre à la Carthaginoiſe, que quelques Auteurs portent à cinquante mille hommes. Nous n'avons plus le paſſage où Polybe a marqué le nombre des troupes dans les deux armées; & Tite-Live dit, que quelques-uns faiſoient monter à trente-cinq mille hommes, les troupes que Scipion débarqua en Afrique, & qui depuis furent renforcées par les tranſports venus de Sicile, & par les grands ſecours que Maſaniſſa lui amena.

Scipion changea quelque choſe dans l'ordonnance

de ſon infanterie, pour ſe garantir des éléphans. Il plaça les manipules des Haſtaires dans la premiere ligne, avec les intervalles ordinaires; mais au lieu de mettre ceux des Princes dans la ſeconde ligne vis-à-vis des intervalles, il les plaça à quelque diſtance derriere les manipules des Haſtaires, de même que dans la troiſieme ligne ceux des Triaires derriere les manipules des Princes. De cette maniere l'échiquier fut détruit, & les intervalles des trois lignes, ſe répondant l'un à l'autre, rendoient aiſé le paſſage des éléphans. Scipion ne plaça pas ſes Vélites comme à l'ordinaire, devant le front de l'infanterie; mais il en diſtribua les compagnies dans les intervalles de la premiere ligne, (2) comme pour cacher à l'ennemi ſa diſpoſition. Ces Vélités devoient partir tout à coup & fondre ſur les éléphans, auſſi-tot qu'ils les verroient avancer; l'ordre étoit qu'ils tâchaſſent de les faire rebrouſſer, ou de les culbuter, & au cas que ſelon leur naturel ces bêtes s'attachaſſent contre ceux qui les irriteroient, les Vélites devoient leur faire enfiler les intervalles des manipules aboutés, en fuyant devant elles. Ceux qui ſe ſentiroient prêts d'être atteints par les éléphans, devoient ſe ſauver à droit & à gauche par les eſpaces de traverſe qui étoient entre les manipules d'une ligne & ceux de l'autre (3). Cette deſtination des diſtances entre les manipules des lignes eſt expreſſément donnée par Polybe. Scipion mit toute la cavalerie Romaine à

ſon aile droite ſous les ordres de Lelius, (4) & celle des Numides ſous les ordres de Maſaniſſa à ſon aile gauche. (5) Il n'y eut d'extraordinaire dans cette diſpoſition de l'armée Romaine, que ce déplacement des manipules, qui d'ailleurs eut peu d'influence dans l'action. Ayant ſes flancs ſuffiſamment couverts de ſa cavalerie, Scipion attendit à décider ſur les circonſtances la maniere dont il feroit agir ſes lignes. L'ordonnance de la légion donnoit cet avantage à un Général, qui en ſavoit profiter & prendre ſon parti ſur le champ.

Annibal mit pareillement ſon infanterie en trois lignes, & devant elles ſes quatre-vingt éléphans (6). Sa premiere ligne fut compoſée de toutes ſes troupes étrangeres, Gaulois, Liguriens, Baléares, Maures, que la République avoit pris à ſa ſolde (7). Il plaça dans la ſeconde ligne les Carthaginois & les Afriquains de nouvelle levée, (8) & cent vingt-cinq pas ou un ſtade derriere cette ligne, il rangea l'élite de ſon armée, ces vieilles bandes qu'il avoit dreſſées lui-même, & amenées d'Italie (9). Il plaça à ſon aile droite ſa cavalerie Numide, (10) pour l'oppoſer à celle de Maſaniſſa. La cavalerie Carthaginoiſe fut jetteé à la gauche (11). Dans toutes les batailles, qu'il avoit livrées aux Romains, Annibal avoit rangé ſes troupes ſur un ſeule ligne. La raiſon qui lui fit abandonner en cette occaſion ſon ordre favori, fut qu'il comptoit peu ſur les Carthaginois &

les Afriquains de nouvelle levée. Preſque ſûr qu'ils ne tiendroient point contre le premier choc, il ne vouloit pas qu'ils portaſſent le déſordre dans l'armée par leur fuite. Dans le poſte qu'il leur avoit aſſigné, il eſpéra d'en tirer de grands ſervices, ſans rien riſquer. Il avoit donné ordre à ſes étrangers, dont la plupart étoient d'excellens tireurs, de ſuivre les éléphans, afin d'augmenter la confuſion que ces bêtes auroient jettée dans les rangs de l'ennemi, au cas qu'elles fiſſent leur effet accoutumé ; & au cas qu'elles fuſſent écartées par les Vélites Romains, il vouloit que ces troupes irrégulieres chargeaſſent les Haſtaires, & elles devoient être ſoutenues par les Carthaginois. Annibal ne doutoit point qu'en ce dernier cas les deux autres lignes Romaines ne vinſſent appuyer la premiere. Alors il ſe propoſoit de faire avancer ſa troiſieme ligne, qu'à proprement parler il conſidéroit comme ſon armée. Ces vieilles troupes, de qui il auroit eſpéré la victoire, toutes choſes égales d'ailleurs, devoient élargir leurs intervalles, en s'approchant, y recevoir les Vélites & les Carthaginois, qui ſe rangeroient derriere elles, & combattre fraiches les Romains déja harraſſés par ſes deux autres lignes. Les étrangers & les Carthaginois, qui ſe ſeroient formés derriere l'armée étoient deſtinés à tourner l'ennemi, & à le prendre en flanc & à dos. Supoſant même que les Haſtaires ſeuls repouſſaſſent les éléphans, les étran-

gers & les Carthaginois, il eſpéroit que ce premier combat, ayant dérangé plus ou moins la premiere ligne Romaine, ſa phalange fraiche & en bon ordre profiteroit de ſon avantage. Il ſemble même que cet habile Général mettoit les choſes au pis, & que tenant ſes étrangers & ſes Carthaginois pour battus, il plaça ſes vieilles troupes à cent vingt-cinq pas de la ſeconde ligne, afin que les fuyards ne tombaſſent pas ſur elles.

Toute cette diſpoſition, ſi bien raiſonnée, fut rendue inutile par les éléphans. Avant le ſignal les Numides, de part & d'autre, entamerent l'action; & auſſi-tôt après le ſignal, les Vélites Romains furent aux priſes avec les éléphans. Les cris, le ſon des trompettes & le cliquetis des armes, que Scipion fit redoubler à deſſein, épouvanterent d'abord une partie de ces animaux à la droite des Carthaginois. Au lieu d'avancer, ils tournerent de côté & ſe jetterent en fureur au milieu de leurs Numides. Comme il fallut faire place à ces bêtes irritées, Maſaniſſa ſaiſit le moment où les Numides alloient ſe remettre; il les chargea avant qu'ils ſe fuſſent rangés, & les empêcha de regagner leur terrein. Après un combat fort court qu'ils ſoutinrent en retraite, ils furent entiérement emportés & pourſuivis par Maſaniſſa, beaucoup au-delà du champ de bataille. Le reſte des éléphans fut harcelé par les Vélites, qui parvinrent à s'en faire pourſuivre, & à les entraîner par

les

les intervalles loin dans la campagne ; de ſorte que leur front en fut débarraſſé après avoir fait plus de mal aux Carthaginois qu'aux Romains. En même tems la cavalerie Romaine ſous Lelius, chargea celle des Carthaginois à l'aile gauche. Ce ne fut plus cette ſupériorité de cavalerie, qui acquit à Annibal l'honneur des batailles qu'il avoit livrées en Italie. Scipion avoit remédié au défaut du nombre & de l'exercice, & ſes eſcadrons qu'il avoit dreſſés avec une attention incroyable, firent tout ce qu'il attendoit d'eux : les Carthaginois, après une médiocre réſiſtance, en furent renverſés & pourſuivis, de ſorte que le début de la bataille fut très-deſavantageux à Annibal, qui ayant ſes flancs découverts, attendit impatiemment ce que ſa diſpoſition décideroit par rapport à l'infanterie Romaine, avant que la cavalerie fût revenue de la pourſuite des fuyards.

Auſſi-tôt que les éléphans eurent vuidé la place, le corps de douze mille Etrangers, s'avança fiérement juſqu'à la portée du trait. De-là il fit pleuvoir une grêle de pierres & de traits de toute eſpece ſur les Haſtaires, qui malgré leur armure en furent très-incommodés, & s'arrêterent. C'étoit-là le moment qu'Annibal avoit prévu, & où ſes Carthaginois, ſoutenant ſes Etrangers devoient mettre en déſordre cette premiere ligne des Romains. Mais les Etrangers, auxquels les Haſtaires marcherent, ne furent point ſecondés. Ils reculerent en gardant

leurs rangs, dans l'eſpérance d'être appuyés par les Carthaginois de la ſeconde ligne. Mais la frayeur s'étoit emparée de ces Milices. Ils n'avoient pas bougé de leur place, malgré les ordres qu'ils avoient de s'avancer en même tems avec les Etrangers, & dans cet inſtant déciſif ils ne firent aucun mouvement capable de raſſurer les Etrangers. Ceux-ci, preſſés par lès Romains, ſe maintinrent encore quelque tems en ordre; mais à la fin s'imaginant que ces lâches Républicains les abandonnoient par malice, ils furent outrés de rage, & tournant entiérement le dos aux Romains, ils fondirent en furieux ſur les Carthaginois. Annibal qui de ſa troiſieme ligne voyoit l'infame manœuvre de ſes compatriotes, leur envoya exprès ſur exprès pour les menacer, que s'ils ne tenoient pas ferme, il les feroit charger & maſſacrer ſans miſéricorde par ſes vieilles bandes. On vit alors le déſeſpoir & la honte changer ces lâches en furieux. Ils firent d'abord main-baſſe ſur les Etrangers, qui les traitoient en ennemis. La ligne des Haſtaires venant à les joindre, la révolution fut auſſi ſinguliere que complette. Carthaginois & Etrangers, tous s'unirent pour faire tête à l'ennemi, & malgré l'horrible confuſion de l'attaque, elle fut ſi vive que les Haſtaires ſurpris s'arrêterent tout à coup. C'en étoit peut-être fait de toute cette ligne Romaine, ſi les Princes, qui, à meſure que les Haſtaires pouſſoient en avant, les avoient ſui-

vis, ne s'étoient trouvés à portée de les ſoutenir.

Annibal ne jugea pourtant pas encore à propos de s'avancer avec ſa troiſieme ligne, de peur que ces gens, uniquement guidés par le déſeſpoir & incapables d'aucune bonne manœuvre, ne ſe diſſipaſſent avant qu'il les eût atteint. Sa réflexion étoit juſte; car auſſi-tôt que les manipules des Princes s'approcherent, la frayeur s'empara de nouveau des Carthaginois, qui entraînant les Etrangers dans leur fuite, auroient culbuté la troiſieme ligne, ſi en leur préſentant la pique baſſe, elle ne les avoit obligés de s'écouler le long du front, pour gagner les derrieres en tournant les ailes.

Scipion pénétra alors qu'Annibal s'attendoit que la pourſuite des fuyards entraîneroit les Romains en avant, & les feroit rompre leur ordonnance, au point de ne plus avoir le tems de ſe rallier, pour parer le choc qu'il leur préparoit avec l'élite de ſon armée. C'eſt pourquoi, dès qu'il vit ces deux lignes rompues, il rappella ſes gens, ſans leur permettre de pourſuivre les fuyards. Enſuite, profitant de ces momens de déſordre pour faire de nouvelles diſpoſitions, il manœuvra pour ſe mettre en ligne pleine, ou en phalange. Le carnage avoit été ſi grand, que les cadavres embarraſſoient les mouvemens. Scipion fit déblayer promptement le terrein qu'il devoit occuper, pour aller ſur un front à Annibal. Après quoi il forma ſa ligne pleine en cette maniere.

Tab. XI. Il mit les Haſtaires devant l'endroit où le combat s'étoit donné avec les Carthaginois, vis-à-vis du centre de l'ennemi, diviſés en manipules & dans leur ordre accoutumé. (1) Alors il ordonna l'à droit & l'à gauche, faiſant marcher chaque manipule par ſon flanc toujours ſe joignant avec le manipule qui le précédoit, & avançant vers le centre, où tous les manipules ſerrés formerent une phalange ſans intervalles. En même tems les Princes firent la même évolution, (2) avec cette ſeule différence, qu'au lieu d'avancer, pour ſe ſerrer à leur propre centre, ils dûrent joindre, en deux portions égales, les manipules des deux extrémités de leur ligne, (3) qui ne bougerent point. De cette maniere la ligne des Princes forma deux ailes relativement à la ligne des Haſtaires. Chacune de ces ailes marcha en avant & s'abouta l'une à la gauche, l'autre à la droite des Haſtaires. (4) Les Triaires firent, par rapport aux Princes, la même évolution (5) que ceux-ci, relativement aux Haſtaires. Ainſi avant qu'Annibal pût profiter d'un changement d'ordre, qui s'étoit fait en ſa préſence, Scipion eut toute ſon armée en une ſeule ligne pleine, dont les Triaires formoient les pointes. Tout étoit en ordre, lorſqu'Annibal s'avança pour la charge. Ce Général, voyant toutes ſes diſpoſitions rendues inutiles & ſes eſpérances évanouies, par le ſang froid de Scipion, comptoit, pour ſon unique reſſource, la bravoure de ſes trou-

pes, qui étoient à peu près de la force des Romains, armées de même, & tout auſſi réſolues de vaincre ou de mourir. On ſe battit donc avec une extrême opiniâtreté & une parfaite égalité de part & d'autre. Mais tout-à-coup Lelius ſe montra, avec ſa cavalerie, derriere l'armée d'Annibal. Cet Officier, diſciple & ami de Scipion, ne s'amuſa point à pourſuivre les fuyards, lorſqu'il les eut diſperſés. Après avoir communiqué ſon ſentiment à Maſaniſſa, il revint avec ce Prince, pour décider la victoire.

L'armée d'Annibal ne put tenir contre ce nouvel ennemi, qui la prit à dos & par ſes flancs. Le carnage fut terrible; vingt mille hommes reſterent ſur la place, & le nombre des priſonniers ne fut pas moindre. Annibal ſe vit réduit à ſe ſauver, avec quelques cavaliers, à Adrumete.

Polybe partage ſes éloges entre les deux Généraux. Il trouve la diſpoſition d'Annibal très-judicieuſe, & attribue ſa défaite plutôt à la valeur & à la bonne diſcipline des Romains, qu'à la conduite de Scipion. Divers Ecrivains en ont porté depuis le même jugement; & il eſt certain qu'on trouve, dans le plan d'Annibal, outre beaucoup d'art & de génie, cet eſprit de ruſe, qui ſe fait remarquer dans toutes ſes batailles. Pour ſon malheur, une grande partie de ſon armée étoit compoſée de nouvelles levées, dont il craignoit autant la lâcheté que l'indiſcipline. Ce fut ce qui lui fit imaginer cette ſeconde ligne de

Carthaginois, dont il auroit tiré parti, ſi la peur n'eût pas fait oublier à ces gens les ordres mêmes qu'il leur avoit donnés. Malgré le déſaſtre de ſa cavalerie & cette lâcheté incroyable de ſes compatriotes, il auroit remporté la victoire, ſi Scipion n'avoit pas eu la prudence de rappeller ſes gens, auſſi-tôt qu'il vit plier les troupes, avec leſquels ils furent aux mains. Il ne faut pas croire, que ſi les Romains ſe fuſſent échappés à la pourſuite, Annibal n'eût point ouvert paſſage à ſes gens entre les ſections de la phalange, pour ſe retirer en arriere. Rien de plus facile, & à la phalange en général, & à un Chef d'armée préparé à tout événement. Mais lorſqu'il vit que les Romains, ſans ſe livrer à leur ardeur, abandonnoient ces lâches à la viteſſe de leurs jambes, il fit préſenter à ces derniers les piques baſſes, eſpérant encore de les rallier par la vue d'une mort certaine.

Peut-être Annibal auroit-il pu mieux faire; mais il faut bien ſavoir ce qu'il a fait, les circonſtances de l'action, & la maniere de combattre des Anciens, avant que de dire, avec M. Folard, que la tête lui avoit tourné, & que ſa diſpoſition étoit au-deſſous du médiocre, &c.

Le Chevalier s'eſt fortement imaginé que l'armée Romaine avoit combattu ici en colonnes formées par les trois manipules des Haſtaires, des Princes & des Triaires. Mais ſi Scipion fait attaquer les

troupes étrangeres d'Annibal par ſes Haſtaires ſeuls, s'il les fait pouſſer juſqu'à leur ſeconde ligne, s'il fait avancer enſuite les Princes pour ſoutenir les Haſtaires lorſqu'ils ſont en danger, ſi enfin il fait manœuvrer les Princes & les Triaires pour ſe mettre enſemble ſur une ſeule ligne avec les Haſtaires, comme Polybe le décrit avec beaucoup de clarté, Mr. Folard ne perſuadera à perſonne que l'armée de Scipion ait combattu ici en colonnes. Les Haſtaires ont agi dans la premiere action indépendemment des Princes; eux ſeuls avoient défait & pourſuivi les Etrangers & les Carthaginois; & Scipion appréhendant qu'ils ne s'avançaſſent trop, les rappella & les rapprocha des Princes, non pour en faire des colonnes, mais pour ſe préparer à la grande attaque; & alors on étoit ſi acoutumé à ſe mettre en phalange pour l'action, que quand les morts & les bleſſés embarraſſerent ſur le terrein, les enlacemens ordinaires des manipules, Scipion leur fit faire de nouvelles manœuvres pour former la ligne pleine.

Quant à la diſpoſition de l'armée d'Annibal, la deſcription du Chevalier eſt auſſi peu juſte que ſes réflexions. Selon lui, les trois lignes de l'armée d'Annibal ſont autant de phalanges ſans intervalles & ſur une grande profondeur. Mais Polybe nous dit poſitivement que les douze mille Etrangers à la premiere ligne étoient d'excellens tireurs, qui n'a-

voient ni l'épée ni la pique. Leur ordonnance étoit donc toute différente de celle de la phalange. Ils combattoient en petits corps, & devoient avoir d'homme à homme l'eſpace néceſſaire pour darder leurs javelots, lancer leurs traits, bander leurs arcs, & faire jouer leurs frondes. Toutes les manœuvres que le Chevalier prête à ce corps de troupes irrégulieres, ſuppoſent une ordonnance qu'elles n'eurent point. Les Carthaginois de la ſeconde ligne lui paroiſſent de braves gens, qu'Annibal avoit trompés par ſa mauvaiſe diſpoſition. Comment reconnoître dans ſon récit la bataille de Zama ?

Il altere entiérement les faits, & n'obſerve ni l'action, ni le nombre, ni la qualité des troupes qui formoient la troiſieme ligne. Quel jugement a-t-il pu porter de la conduite d'Annibal ? Le nombre & la qualité des troupes dont cette troiſieme ligne étoit compoſée, ſuffiſent pour faire reconnoître des vues & du génie dans le Général Carthaginois. Heureuſement pour ſa mémoire, Polybe a marqué en termes clairs, que cette troiſieme ligne valoit ſeule plus que les deux autres ; qu'aux yeux d'Annibal elle faiſoit ſa véritable armée ; & qu'enfin ce Général comptant uniquement ſur elle, étoit plus embarraſſé que fortifié par les troupes nationales. Sur ces notions inconteſtables, l'Annibal de Zama eſt tout un autre Général que l'Annibal du Chevalier Folard.

CHAPITRE XIII.

De la Bataille entre Philippe Rôi de Macédoine, & le Proconſul Flamininus en Theſſalie.

Hiſt. de Polybe, Liv. XVII. Chap. 14. &c. Comment. de Mr. Folard, Tom. VI. Liv. XVII. Chap. 3. p. 227.

PHILIPPE, Roi de Macédoine, avoit prévu que ſi les Romains ſortoient vainqueurs de la guerre contre Carthage, l'ambition ſe porteroit bientôt à étendre plus loin leurs conquêtes ; c'eſt pourquoi il favoriſa Annibal de tout ſon pouvoir. Mais continuellement traverſé par des contre-tems & par des guerres avec ſes voiſins, rebuté d'ailleurs par la mauvaiſe conduite du Sénat de Carthage, il ne fit que de foibles efforts. Cependant il s'attira le reſſentiment des Romains, qui ayant un ſi beau prétexte de faire éclater leurs deſſeins contre la Grece, n'attendirent que trois mois après la concluſion de la paix pour lui chercher querelle à l'occaſion d'un démêlé qu'il avoit avec les Athéniens. Ce Prince ſentit qu'il ſeroit inutile d'oppoſer des raiſons à des gens qui avoient juré ſa perte ; il réſolut d'en venir de lui-même à une guerre qu'il auroit envain tâché d'éviter : il s'y prépara vigoureuſement. Quoique les autres Grecs euſſent l'impru-

dence de ſe joindre aux Romains contre lui, il ſoutint néanmoins trois années entieres une guerre malheureuſe, reparoiſſant chaque année en campagne avec une bonne armée qu'il recrutoit & exerçoit pendant l'hyver.

La fortune ne ſeconda point ſon courage & ſes eſpérances. Il fut contraint de demander la paix, que les Romains lui refuſerent, parce qu'ils ne le crurent pas encore aſſez humilié pour la recevoir telle qu'ils vouloient la lui donner. Cette dureté des Romains l'obligea à des efforts extraordinaires. Son pays étant preſque épuiſé d'hommes par ſes guerres continuelles, antérieures à celle-ci, il eut beaucoup de peine à faire des levées; il enrola de vieux ſoldats qu'il avoit congédiés, & reçut même dans ſon armée tout ce qu'il put trouver de jeunes gens de ſeize ans. Le lieu d'aſſemblée fut à Dium en Macédoine. L'armée s'y trouva de ſeize mille hommes de phalange, de deux mille pelaſtes, qui différoient des ſoldats de la phalange par l'ordonnance & le bouclier qu'ils portoient moins grand, de deux mille Thraces & Illyriens, de mille Etrangers qu'il avoit à ſa ſolde, & de deux mille hommes de cavalerie. Avec cette armée il eſpéra de défendre ſes Etats.

Flamininus qui avoit été en quartier d'hyver dans la Grece aux environs d'Elatia, ayant eu avis que Philippe s'étoit déjà mis en campagne, aſſembla

promptement ſes troupes, & réſolut de marcher contre Philippe pour le combattre. Il avoit dans ſon armée deux légions dont les ſoldats, tous hommes d'élite, avoient ſervi la plupart dans les guerres d'Italie & d'Afrique; dix mille Grecs preſque tous armés à la légere, & une très-bonne cavalerie ſupérieure en nombre à celle de Philippe. Le Romain paſſa avec cette armée les Thermopyles, ces fameuſes gorges qui donnent entrée dans la Theſſalie. De-là il marcha à Thebes de Theſſalie, où il avoit une intelligence; mais l'entrepriſe manqua, & la garniſon ayant fait une vigoureuſe ſortie contre le peu de cavalerie & de troupes légeres, à la tête deſquelles il s'étoit avancé juſques ſous les murs, il eût couru riſque d'être pris ou tué, s'il ne lui fût venu, contre ſon attente, un ſecours de ſon armée. Sur l'avis que Philippe étoit auſſi entré dans la Theſſalie, il marcha juſqu'au cœur de la Province, & ſe campa à ſix milles de Pherée. De-là il pouſſa ſes partis en avant à droit & à gauche pour prendre connoiſſance du ſéjour de l'armée Macédonienne.

Philippe ayant paſſé par les montagnes d'Olympe en Theſſalie, s'étoit campé d'abord près de Lariſſe. Ce fut là qu'il apprit que les Romains avoient pénétré juſqu'à Thebes, & qu'ils pouſſoient en avant. Il ſe propoſa d'aller à leur rencontre, & marcha droit vers Pherée. Son camp fut aſſis à quatre milles

de la place ; de ſorte que cette ville & les grandes montagnes dont elle étoit environnée, ſéparerent les deux armées, ſans que Philippe ni Flamininus ſçuſſent au juſte leur poſition reſpective.

Outre les montagnes d'Olympe, qui ſéparoient la Theſſalie de la Macédoine, & celles de Pindus & d'Othrys qu'on paſſoit par le pas de Thermopyle occupé par les Romains, tout le pays eſt parſemé de hauteurs & de collines qui forment des vallées & des défilés très-dangereux. La montagne au pied de laquelle Pherée étoit ſituée, fait partie de la chaîne qui traverſe preſque toute la Theſſalie, en s'étendant d'un côté fort avant dans le pays, & de l'autre juſqu'à la ville de Scotuſſe, bâtie dans une vallée, d'où enſuite les hauteurs deviennent plus eſpacées & le terrein moins difficile. Les deux armées dirigées par le même eſprit, s'étoient approchées de ces montagnes, dans le deſſein de les paſſer aux mêmes endroits.

Le lendemain, avant le lever du ſoleil, les deux Généraux envoyerent les piquets ordinaires en avant pour reconnoître les paſſages, ſe tenant tous deux prêts à ſuivre. Les détachemens s'apperçurent de loin, & fort ſurpris de l'apparition de l'ennemi, dont ils ſe croyoient bien loin, ils n'oſerent s'avancer de peur de tomber dans ſon gros. Ils détacherent quelques-uns de leurs gens pour donner l'avis aux Généraux. Philippe fit revenir ſes piquets

& rentrer ſon armée dans ſon camp, bien réſolu de n'y pas reſter long-tems ; la guerre des montagnes n'étant pas de ſon goût, & ſa phalange étant peu propre à ſes opérations.

Il ſentit qu'il lui étoit eſſentiel de s'emparer de Scotuſſe, qui étoit à quatre journées de ſon camp. Cette ville remplie de munitions pouvoit fournir à la ſubſiſtance de ſon armée dans ce pays ingrat où il devoit faire quelque ſéjour. A la faveur de cette place, il ſe conſervoit la communication de l'un & de l'autre côté des montagnes, & au cas que Flamininus vînt l'y chercher, il étoit le maître de profiter du terrein, & de choiſir d'avance des poſtes & un champ de bataille avantageux.

Flamininus ayant les mêmes raiſons que Philippe d'occuper Scotuſſe, non-ſeulement il en forma la réſolution, mais il prit à peu près les mêmes meſures. Il avoit ſur Philippe l'avantage que le chemin étoit moins embarraſſé en de-çà qu'en de-là des montagnes. Le lendemain, les deux Généraux pour ſe cacher l'un à l'autre la marche qu'ils méditoient, détacherent de petits corps de troupes irrégulieres & quelque cavalerie légere vers les hauteurs, avec ordre de s'y montrer, & d'engager même une action ſi l'ennemi ſe préſentoit. Ces détachemens en furent bientôt aux mains. La cavalerie Etolienne accoutumée à l'eſcarmouche dans des lieux raboteux & difficiles, mit l'avantage du côté des Ro-

mains. Les Macédoniens ſe ſauverent comme ils purent.

Pendant cette eſcarmouche, les deux armées ſe mirent en marche : Philippe & Flamininus firent bien côtoyer les hauteurs qui régnoient entre les deux armées ; mais ſoit qu'on n'oſât pas ſe montrer ſur les ſommets, ſoit qu'on ne fît pas aſſez de diligence, chacun en ſe flattant de laiſſer l'ennemi en arriere, ignoroit abſolument ſes mouvemens. Flamininus marcha le premier jour juſqu'à Erétrie dans le territoire des Pheréens ; & Philippe ſe campa près d'une petite riviere nommée Oncheſte, les montagnes entre les deux armées qui étoient d'ailleurs vis-à-vis l'une de l'autre. Le lendemain, Philippe arriva à Melambium & le Romain à Thetidium ſur le territoire des Pharſaliens. La troiſieme journée au matin, il s'éleva un terrible orage accompagné de tonnere & de pluie, & le tems devint ſi couvert & ſi ſombre, qu'à peine voyoit-on à deux pas de ſoi. Philippe n'en continua pas moins ſa marche. Il avoit ſur ſon chemin, à environ une lieue du camp qu'il quittoit, de hautes montagnes qui ſe prolongeoient à une grande diſtance hors de la chaîne. Le paſſage qui avoit ſes difficultés pouvoit s'éviter par un détour. Philippe craignit le retardement & refuſa de quitter le droit chemin. Mais la pluie ne ceſſant point, il prit la réſolution de s'arrêter au pied juſqu'à ce qu'elle fut paſſée. Il fit

pourtant prendre les devans à la plus grande partie de ſes troupes légeres, avec ordre de reconnoître les chemins, & de s'établir le mieux qu'il ſeroit poſſible ſur les ſommets, afin de couvrir l'armée. Le Proconſul qui avoit eu le jour précédent un plus beau chemin que celui du Roi, avoit fait auſſi une marche plus forte; de ſorte qu'il étoit campé la nuit en deçà des montagnes environ vis-à-vis les endroits où Philippe avoit à paſſer les hauteurs. Le lendemain, Flamininus conçut l'idée de faire monter à quelques troupes légeres les hauteurs qu'il n'avoit que côtoyées juſqu'alors. Peut-être qu'il entrevit dans ce moment la poſſibilité de la marche de Philippe, & qu'étant informé de cette ſaillie de montagnes qui coupoit en de-là le chemin à toute autre armée qui prenoit la même route que lui, il jugea la ſituation des lieux propres à découvrir entiérement l'ennemi. Les pentes très-douces de ſon côté l'y invitoient encore. Ainſi dès que la pluie fut un peu diminuée, il détacha dix turmes de cavalerie légere avec mille Vélites, les uns & les autres chargés de parcourir les hauteurs, & d'aller auſſi loin qu'ils pouvoient à la découverte.

La pluie ayant ceſſé, il ſe répandit un brouillard ſi épais qu'on ne pouvoit diſtinguer les objets à une très-petite diſtance. Le détachement Romain avançant, pour ainſi-dire, à tâtons, étoit venu ſans s'en appercevoir tout proche du détachement

Macédonien qui avoit déjà occupé les hauteurs. La ſurpriſe fut extrême de part & d'autre lorſqu'on connut le voiſinage. Les Macédoniens ayant l'avantage du poſte & ſe croyant les plus forts, fondirent ſur les Romains & envoyerent en même tems porter au Roi l'avis de la rencontre. Ils chargerent avec tant d'impétuoſité, qu'ils mirent l'ennemi en fuite, après lui avoir fait eſſuyer une grande perte d'hommes & de chevaux.

Le Général Romain moins ſenſible à cette perte, qu'attentif à l'occaſion qui ſe préſentoit d'engager une action ſur ce terrein où il avoit tout l'avantage, détacha d'abord deux Tribuns chacun à la tête de mille hommes, avec cinq cens chevaux Etoliens, accoutumés à marcher dans les montagnes & dreſſés à de pareilles eſcarmouches. L'infanterie qui étoit toute légionnaire s'avança vers les hauteurs avec des intervalles entre les manipules, pour donner l'eſpace aux fuyards de ſe retirer derriere eux & de s'y rallier.

A l'approche de ce corps, les Macédoniens s'arrêterent: enſuite après avoir ſoutenu quelque tems le combat avec valeur, malgré leur infériorité, ils reculerent vers le ſommet des montagnes, d'où ils firent dirent à Philippe, qu'ayant les Romains ſur eux en plus grand nombre, ils n'éviteroient point leur défaite totale, s'il ne les ſecouroit au plus vîte.

Le

Le Roi très-mécontent de cet accident qui menaçoit de l'engager plus loin qu'il ne ſouhaitoit, détacha néanmoins Héraclide & Léontes, l'un à la tête de la cavalerie Theſſalienne, & l'autre avec un corps de cavaliers Macédoniens. Il joignit à eux mille hommes d'infanterie étrangere commandés par Athénagore. Leur ordre fut poſitif de ſe contenter de dégager les troupes légeres & de ne pas ſe laiſſer entraîner trop en avant, parce qu'il falloit éviter une action générale dans des endroits ſi peu convenables à l'ordonnance de la phalange. Mais ces ordres furent mal exécutés, & il vit augmenter de plus en plus la néceſſité d'une bataille générale. Ces détachemens trouverent les troupes légeres qui ſe maintenoient encore, quoiqu'avec bien de la peine, ſur les hauteurs. Ils ſe joignirent à elles, & tous enſemble ils donnerent ſur les Romains avec tant d'impétuoſité, qu'ils les renverſerent. Vélites, Etoliens, Légionnaires, tout fut culbuté & mis en fuite. La déroute auroit été encore plus grande, ſi la cavalerie Etolienne qui s'expoſoit par-tout où celle des Macédoniens ne pouvoit gagner le pas ſur elle, n'eût ſouvent fait tête à l'infanterie ; ce qui favoriſa la retraite des Romains.

Flamininus ayant vu du bas tout ce qui ſe paſſoit ſur les hauteurs, fut d'abord un peu déconcerté de la défaite de ſes gens qu'il n'avoit pas prévue. Il ſortit promptement toute ſon armée du camp,

& la rangea en bataille au pied des montagnes; la gauche vis-à-vis de cette pente ſur laquelle ſes détachemens étoient montés, avec des intervalles entre les manipules, ſelon l'ordonnance de la légion. Il enjoignit aux Généraux de ſa droite d'agir ſelon les occurrences, & de détacher, ſans attendre ſes ordres, pluſieurs manipules pour gagner d'avance des pas détournés, & s'emparer derriere quelques rideaux de pluſieurs poſtes, qui, au cas que l'action devînt générale, ſerviroient beaucoup pour prendre l'ennemi à dos & en flanc. Devant cette droite il jetta ſes éléphans; car depuis la défaite des Carthaginois, les armées Romaines eſſayoient d'employer ces animaux. Il n'en mit point devant ſa gauche, parce que ſes gens qui revenoient de l'eſcarmouche & ſe retiroient en déſordre, ſe ſeroient peut-être renverſés deſſus. Mais comme il prévit que le fort du combat ſeroit de ce côté, il y plaça la partie de ſes Vélites qui n'avoit pas été de l'eſcarmouche. Le reſte de ſa cavalerie fut réparti aux deux ailes.

Après avoir fait ces diſpoſitions générales, ſans ſavoir encore quel parti Philippe prendroit, il s'avança avec ſa gauche vers la pente où une partie aſſez conſidérable de ſon armée fuyoit honteuſement devant les Macédoniens. Il eut beſoin de toute ſon autorité, & ſes Officiers de tout leur crédit pour contenir les troupes, tant étoit grande l'impreſſion du

premier échec reçu preſqu'en préſence de l'armée entiere. Si Philippe eût pu pouſſer ce premier avantage, la défaite & la fuite des Romains étoient aſſurées. Ce fut le malheur de ce Prince d'être engagé dans ce combat malgré lui & ſans s'y être attendu.

On lui donnoit avis de moment à l'autre de l'ardeur & du ſuccès de ſes gens. On lui annonçoit que la terreur étoit dans l'armée Romaine ; on le félicitoit déjà, comme ſi la victoire eût été entiérement à lui : mais il s'opiniâtra dans ſa premiere opinion ; & ſe fixant ſur la déſobéiſſance de ſes Généraux, qui en dépit de ſes ordres pouſſoient les fuyards juſqu'au bas des montagnes, il ſembla craindre de commettre ſa gloire en faiſant naître la victoire de l'imprudence & de la témérité. Il vit enfin que pour ſauver une partie de ſon armée, il falloit la mettre toute entiere en péril. L'infanterie Romaine qui s'ébranloit, ne permettoit plus à ſes gens de ſe retirer, ni à lui de différer plus long-tems à les ſoutenir.

Comme les montagnes étoient plus eſcarpées & les gorges plus ſerrées de ſon côté, il monta avec beaucoup de peine & ſur un petit front juſqu'au ſommet des hauteurs appellées *Cynoſcephales*. Les Peltaſtes firent la tête de la colonne. Il les ſuivit lui-même avec la droite de ſa phalange, qu'il fit marcher par ſon flanc & dans la même route que ſes

détachemens avoient frayée. Son deſſein étoit de venir ſe former au ſommet des montagnes ; & il lui importoit infiniment de n'y être pas prévenu ; parce que la pelouſe étoit telle qu'il pouvoit la ſouhaiter, & que rien ne l'empêchoit d'en deſcendre pour aller à l'ennemi ſans rompre ſa phalange. Craignant donc de perdre un moment précieux s'il défiloit en cet ordre avec ſa phalange entiere, il ordonna à Nicanor, qui commandoit ſa gauche, de marcher de front à la montagne & de ſe borner à recommander aux ſections de ne pas s'écarter hors de la vue l'une de l'autre en montant chacune devant ſoi. Le ralliement devoit être auſſi prompt que facile, lorſque toutes les ſections ſeroient parvenues au ſommet. Philippe crut abréger par-là cette marche difficile, & ce fut une erreur qui contribua le plus à la perte de la bataille ; car étant arrivé lui-même ſur la pelouſe avec la droite de ſa phalange, il eut encore aſſez de tems pour s'y former en bataille, en déployant par la gauche à meſure qu'il débouchoit. Ses troupes qui avoient ſur les bras la plus grande partie de la gauche Romaine le long de la pente, juſqu'où elles avoient pouſſé les fuyards, ſemblerent s'accorder à rendre utile & glorieuſe leur premiere déſobéiſſance. Leur bravoure & leur opiniâtreté continrent Flamininus, qui put voir le Roi mettre ſes gens en ordre ſur la pelouſe ſans être à même d'aller le troubler.

La marche de Nicanor s'étoit faite avec tout le courage que Philippe s'en étoit promis : cependant le ſuccès ne répondit pas à ſon attente. Les ſoldats grimperent avec une égale impatience ; mais le terrein qu'ils avoient à traverſer n'étoit pas le même pour toutes les ſections. Les unes avoient une ſeule montagne qui ſe prolongeoit juſqu'à la pelouſe ; les autres, ou pluſieurs rochers, ou des crevaſſes, ou des ravines qu'elles devoient eſcalader ou franchir. Les ſections furent bientôt à différentes diſtances les unes des autres & de la pelouſe. Quelques-unes engagées de hauteur en hauteur, & obligées à des circuits & des détours pour trouver les endroits praticables, furent éloignées hors de portée. C'étoit pour un Général le coup d'œil le plus déſeſpérant.

Cependant Philippe dévorant le chagrin de ce contre-tems, parut au-deſſus de ſes fâcheuſes ſuites. Il joignit à ſa droite chaque ſection à meſure qu'elle arrivoit. Enſuite voyant que l'eſcarmouche alloit ſe terminer à ſon déſavantage, & que ſes gens étoient preſſés par Flamininus, à qui ils n'avoient réſiſté que trop long-tems, il marcha à l'ennemi avec ce qui ſe trouva de ſa phalange en bataille. Il comptoit ſur la bonté de ſon infanterie. Il en fit un ſeul corps, auquel il donna trente-deux hommes de hauteur. Il le flanqua de ce qu'il avoit encore de troupes légeres, & il s'avança fiérement

les rangs ſerrés & les piques baiſſées, au moment même où ſes eſcarmoucheurs, obligés de plier, menaçoient de ſe retirer à la débandade. A la vue de ſon premier mouvement, Flamininus retint ſes gens. Les eſcarmoucheurs Macédoniens qui n'étoient point pourſuivis ſe remirent en ordre d'eux-mêmes, & ſe partageant à peu près également, ils furent ſe poſter aux ailes de leur infanterie.

Flamininus ayant placé de même ſes troupes légeres qu'il fit paſſer par les intervalles derriere l'armée, alla à la rencontre du Roi. Les Romains ne ſoutinrent point le choc & la peſanteur de cette maſſe d'infanterie rangée ſur une ſi grande profondeur. Tout ce qui ſe préſenta à elle rebondit ou fut renverſé. Il n'y eut que la ſingularité de l'ordonnance des légions qui les préſerva d'une entiere défaite. Comme les manipules agiſſoient indépendamment l'un de l'autre, le choc de la phalange n'avoit pas le même effet que ſur une ligne pleine. Ces petits corps de cent trente hommes, beaucoup plus leſtes que la phalange dans leurs mouvemens, après une charge ſans effet, ſe remettoient aiſément de leur déſordre, revenoient quelquefois de front, ou tâchoient de gagner les flancs. De ſorte que les Romains exercés dans toutes les manœuvres conformes à leur ordonnance, donnoient toujours bien de l'occupation à la phalange, avant qu'elle oſât riſquer de ſe détacher pour pouſſer ſon avantage. Auſſi, quoique

Philippe eût forcé les Romains à reculer, quoiqu'il eût gagné ſur eux un terrein conſidérable, il trouva conſtamment l'ennemi devant ſoi, ſans qu'il lui fût poſſible d'entamer ſa droite qui reſta en état & à portée de décider la victoire.

En même tems que Flamininus étoit allé à la charge, les manipules de la droite s'étoient également mis en mouvement pour gagner les hauteurs, où les ſections de la phalange, qui n'avoient pu d'abord ſe réunir ſur la pelouſe, tâchoient de ſe joindre & de ſe former. Celles qui s'étoient formées ſéparément en bataille, furent renverſées & écraſées par les éléphans. Les autres qui étoient en pleine marche ſur le ſommet, comme celles qui grimpoient encore, furent accablées avant qu'elles puſſent ſe reconnoître.

Cette terrible exécution n'auroit point ſauvé Flamininus, que le Roi pouſſoit avec autant de bonheur que de ſageſſe, ſi un Tribun, ſans attendre l'ordre de ſon Général, ne s'étoit cru appellé à décider de la bataille. Cet Officier laiſſant ſes collégues s'acharner ſur ces malheureuſes ſections, rebrouſſa avec vingt manipules, pour gagner les derrieres de la phalange de Philippe. Arrivé à cette pente de la montagne, où l'eſcarmouche avoit été ſi opiniâtre, il en deſcendit & prit à dos l'infanterie Macédonienne qui compoſoit alors toute l'armée du Roi. Le combat changea entiérement de face.

Les Romains reprirent courage ; & les Officiers de la phalange ſurpris ne penſerent point à l'ordre à deux fronts que l'extrême profondeur du corps leur permettoit. Le ſoldat toujours effrayé quand il ſe croit coupé, jetta ſon bouclier, & ne penſa qu'à fuir. La réflexion venant enſuite qu'il n'étoit pas poſſible d'échapper de cette maniere, ces braves gens qui avoient perdu la tête & le cœur, mirent les piques haut, en ſigne qu'ils ſe rendoient. Mais les Romains ignoroient ou feignirent d'ignorer cet uſage des Grecs ; & le maſſacre ne ceſſa que quand Flamininus put ſe faire entendre de ſes ſoldats.

Le Roi ſe tira du combat avec quelque cavalerie, dès qu'il ſe vit attaqué à dos. Il raſſembla tout ce qu'il put des Thraces & des Macédoniens, & ſe retira aux environs de Tempes, où avec le peu de monde qu'il y rallia, il tint encore la campagne quelque tems juſqu'à ce que les Romains lui accorderent la paix. Les Macédoniens eurent huit mille hommes tués, & cinq mille priſonniers. Les Romains ne compterent que ſept cens des leurs parmi les morts.

Philippe avoit fait de grandes actions qui lui donnoient la réputation d'un des meilleurs Capitaines de ſon ſiecle. Mais dans cette guerre avec les Romains, il joua de malheur, peut-être même manqua-t-il de conduite : il en falloit davantage pour venir à bout des Romains, que pour vaincre les

Thraces & les Grecs. Il déchut beaucoup de ſa réputation dans cette fameuſe journée, qui rendit les Romains maîtres des détroits de l'Epire qu'il défendoit avec une bonne armée. On regardoit cette entrepriſe de Flamininus comme téméraire, quand même il auroit eu en tête un Général inférieur à Philippe. Le ſuccès impoſa ſilence aux critiques. Flamininus ſoutint l'offenſive juſqu'au bout ; & le Roi de Macédoine ne put former contre lui aucune entrepriſe.

Il faut avouer que la fortune fut bien contraire à ce Prince en cette bataille de *Cynoſcephales*. Le brouillard qui l'empêcha d'avoir des nouvelles de l'ennemi, l'engagea plutôt qu'il n'eût voulu, & qu'il ne s'y attendoit ; la déſobéiſſance de ſes troupes le fixa au terrein qui lui étoit le plus déſavantageux. Il avoit craint, & il ſemble qu'il avoit prévu le contre-tems ; mais on ne peut s'empêcher de le blâmer de ſa lenteur à prendre ſon parti ; lorſqu'il vit que ſes eſcarmoucheurs renforcés pouſſoient ſi heureuſement leur pointe, il ne devoit plus balancer à les ſoutenir de toute ſon armée. On ne lui pardonne pas non plus cette inattention à la nature des lieux qui devoit être un obſtacle à la réunion des ſections qu'il fit marcher tout le long de la montagne, comme ſi juſqu'à la pelouſe qu'il avoit marquée pour le point de ralliement, il n'y avoit eu par-tout qu'un glacis. Cet ordre étoit d'un jeune homme ſans génie &

ſans expérience, qui ignore que dans ces circonſtances un Général doit calculer les pas ſur les momens. Qui le preſſoit d'ailleurs de marcher à l'ennemi avant que d'avoir réuni toute ſa gauche à ſa droite? Après s'être mis en ordre, il auroit pu protéger la retraite de ſes eſcarmoucheurs en s'avançant vers la pente. Flamininus n'auroit pas eu la témérité d'aller en montant heurter cette maſſe de piquiers, qui auroit tenu pied ferme contre un choc bien plus violent. On voit de bons principes dans ſa confiance en la profondeur de ſes files; mais ſon courage lui fit méconnoître la deſtination de la droite des Romains, & le ſort qui étoit inévitable à ſes ſections diſperſées derriere lui. Enfin, malgré le mauvais tems, malgré le brouillard & l'exemple du Général Romain, Philippe eſt blâmable de n'avoir pas fait ſuivre, pour ainſi dire, à l'œil toutes les marches & tous les mouvemens de ſon ennemi dans un pays qu'il connoiſſoit bien mieux que le Romain. Le défaut d'eſpions pourroit être remarqué comme un vice du Militaire des Anciens. Rarement ils avoient nouvelle de l'ennemi par d'autre voie que celle de leurs coureurs détachés.

CHAPITRE XIV.

Le Paſſage & le Combat du Granique par Alexandre.

L'Expédition d'Alexandre par Arrien, Liv. I. p. 37. de l'édition de Blancard.

ALEXANDRE s'avança vers le Granique, ſon infanterie en colonne formée par la phalange doublée (*f*) qui marcha par ſon flanc. La cavalerie la côtoya; & les bagages la ſuivirent. Cet ordre de marche a été de tout tems mis en pratique par les Grecs, à cauſe de la facilité qu'ils trouvoient à le changer en celui de bataille.

Hegeloque qui avec les cavaliers à piques, & cinq cens hommes de pied armés à la légere, étoit détaché en avant pour reconnoitre les gués du fleuve & la diſpoſition de l'ennemi, fit rapport au Roi que l'armée des Perſes étoit rangée en bataille ſur la rive oppoſée. Le jeune Roi ne balança point à haſarder le paſſage de vive force. Parmenion lui

(*f*) Mr. d'Ablancourt traduit Arrien, comme ſi Alexandre ſe fût avancé en ordre de bataille ſur deux lignes; mais lorſqu'il s'agit d'une armée en marche, les Ecrivains Militaires entendent par ces mots Grecs διπλὴ φάλαγξ, la phalange doublée marchant par ſon flanc, & formant la colonne de trente-deux hommes de front, comme on peut le voir dans les Tactiques d'Elien & d'Arrien. Il paroît bien qu'Arrien a parlé de l'ordre de marche, puiſqu'il détaille enſuite comment Alexandre après s'être approché du fleuve, mit ſa phalange en bataille.

conſeilla de camper la nuit près du fleuve, & de remettre le paſſage au lendemain, l'aſſurant qu'il trouveroit l'ennemi moins préparé à le recevoir : mais il oppoſa à cet avis la néceſſité de faire un coup d'éclat au commencement de la guerre, & de donner de la réputation à ſes armes.

Il s'avança donc juſqu'à une certaine diſtance du fleuve, où il fit déployer ſa colonne à droite & à gauche pour former la phalange ſur une ligne de huit ſections avec la profondeur ordinaire de ſeize
Tab. XIV. hommes (1). Le lit du fleuve étant inégal, & les gués entrecoupés par des profondeurs, il ne pouvoit le traverſer que ſur un petit front. Ce fut à ſa droite où le gué étoit le plus ſpacieux, qu'il ſe propoſa de faire les plus grands efforts. Il y plaça ſur un même front avec la phalange le corps des Hypaſpiſtes (2), qui moins peſamment armés que les ſoldats de la phalange, & combattant ſur une ordonnance différente de la leur, lui ſervirent dans les coups de main, & par-tout où le terrein ne s'accommodoit point avec l'ordre phalangique. Il leur joignit l'eſcadron de Socrate, qui ce jour-là avoit le poſte d'honneur & la premiere attaque, avec un corps de cavalerie légere armé de piques, & un autre corps des Péoniens (3). Il mit à la pointe de cette aile droite ces huit eſcadrons de cavalerie d'élite, qu'on nommoit par honneur les amis & les compagnons du Roi (4). Deux petits corps d'in-

fanterie légere, compoſés des Archers & des Agriens, furent rangés derriere les huit eſcadrons pour les ſoutenir & pour combattre avec eux (5). La cavalerie Theſſalienne (6), celle des Alliés, & la Thracienne, furent poſtées à l'aile gauche (*g*). Dans un paſſage de riviere pendant la guerre contre Glaucias, Roi des Taulantiens, Alexandre avoit établi le long du fleuve différentes batteries de catapultes & de baliſtes pour éloigner l'ennemi de l'autre bord. Mais il paroît par le ſilence des Ecrivains, qu'ici il ne ſe donna pas le tems de faire de pareilles diſpoſitions. *Arrien, Liv. 2.*

Memnon avoit mis toute la cavalerie Perſane, forte de vingt mille chevaux, ſur une ſeule ligne qui embraſſoit autant d'étendue que l'armée d'Alexandre en occupoit de l'autre côté (7). Le corps d'infanterie de vingt mille Grecs ſoudoyés fut placé de même ſur une ſeule ligne, à certaine diſtance derriere la premiere (8), & comme le terrein s'élevoit en talus, elle ſe trouva au-deſſus de la cavalerie

(*g*) Parmi ces différens corps de cavalerie qu'Arrien nomme ici, il n'y avoit de groſſe cavalerie de l'eſpece dont les hommes avoient l'armure complette à la Grecque, telle que je l'ai décrite, ſinon la Macédonienne, ou les amis du Roi, celle des Alliés & la Theſſalienne. Le reſte étoit de la cavalerie légere différemment armée, ſelon le génie & les coutumes des nations qui la compoſoient. Les eſcadrons dans la groſſe cavalerie avoient deux compagnies, chacune de ſoixante-quatre maîtres, rangés ſur huit de hauteur avec autant de front. Ce ſont les *épilarchies* dont parle Elien.

L'armée d'Alexandre montoit à environ trente mille hommes d'infanterie avec cinq mille de cavalerie. Le même nombre eſt indiqué par Diodore de Sicile. Elle fut depuis conſidérablement augmentée. Alexandre avoit grand ſoin de la recruter en Grece, & il y eut toujours des Généraux détachés de l'armée pour faire ces levées.

comme ſur une eſpece d'amphitéatre. Le fleuve couloit en bas, & la pente naturelle empêchant les débordemens, l'eau avoit creuſé la terre, & rendu les rives plus ou moins eſcarpées ſuivant les courans ; de ſorte que les Perſes avoient tous les avantages ſur leur ennemi. Memnon voyant par la diſpoſition d'Alexandre, que ſes plus grands efforts ſe feroient à ſa gauche, il s'y poſta lui-même avec ſes meilleures troupes, qui étoient ſous le commandement de ſes fils.

Les armées furent quelque tems à ſe regarder, avant qu'Alexandre donnât le ſignal. Toutes les trompettes de l'armée ayant ſonné en même tems, & marqué le commencement de l'action, Ptolemée ſortit le premier de la ligne à la tête de l'eſcadron de Socrate; (3) & entra dans le fleuve, ſuivi de ces deux corps de cavalerie légere, qui étoient à ſon côté dans la ligne, & des Hypaſpiſtes qui marcherent à la queue de cette cavalerie, en tirant à gauche autant qu'il étoit poſſible.

En même tems Alexandre s'avança avec ſa cavalerie choiſie; il ſe jetta le premier dans le fleuve (*h*), au-deſſus de cette troupe de Ptolemée avec l'eſcadron de ſa droite, & ſuivi par les autres, il le traverſa

(*h*) Mr. d'Ablancourt dit : *Alexandre menant l'aile droite, il pouſſa dans le fleuve, ſuivi de toute l'armée au ſon des trompettes.* Il ajoute de ſon propre chef, *ſuivi de toute l'armée.* On voit par le plan, que la cavalerie à la tête de laquelle Alexandre paſſa le fleuve, étoit comme détachée de la ligne. Ce fut avec elle ſeule & ces deux corps d'infanterie légere, qu'Alexandre pouſſa dans le fleuve, & fit le mouvement oblique dont Arrien parle. Les ſections de la phalange ſuivirent à la droite les Hypaſpiſtes, & à la gauche le gué que la cavalerie Theſſalienne leur montra.

en biaiſant ſuivant le cours de l'eau (4). Ce mouvement oblique qu'il fit avec les eſcadrons, rompoit le courant, & facilitoit le paſſage à l'infanterie. Il ſe trouva encore par cette diſpoſition en état de préſenter aſſez promptement à l'ennemi le front de ſa cavalerie.

Ptolemée ſe promettoit de prendre terre le premier; mais il fut d'abord accablé d'une grêle de traits qui lui furent lancés d'en haut; & lorſqu'il tâchoit de franchir le bord eſcarpé du fleuve, la cavalerie Perſane s'y oppoſa avec tant de vigueur, qu'il fut contraint de reculer. Ses gens ſe joignirent aux eſcadrons de la gauche d'Alexandre qui s'avançoient en diligence, (9) tandis que ce Prince à la tête du premier eſcadron, luttoit déja contre la cavalerie de Memnon.

Le mauvais ſuccès du premier combat de Ptolemée, mit le corps des Hypaſpiſtes qui le ſuivoit en danger d'être pris en flanc; (3) mais la troupe de Ptolemée ayant d'abord été remplacée par les eſcadrons de la ligne d'Alexandre, il parvint ſans beaucoup de peine à ſe poſter de front, & à ſe maintenir à côté de la cavalerie. C'étoit déja gagner beaucoup que d'avoir mis une grande partie de la cavalerie, & un corps conſidérable d'infanterie en état de combattre.

La mêlée fut des plus acharnées. Les Perſes fondant ſur ces eſcadrons à meſure qu'ils arrivoient,

les chargerent avec impétuoſité, & les repouſſerent quelquefois dans la riviere. Alexandre fit des prodiges de valeur à la tête de ſes eſcadrons, qui prirent poſte malgré les déſavantages du terrein. Les cavaliers Macédoniens qui avoient de fortes & longues lances, s'en ſervirent avec ſuccès contre les Perſes armés de ſabres & de haches, ou d'arcs, dont les traits s'émouſſoient pour la plupart ſur les armures Grecques. D'ailleurs l'infanterie légere, qui ſurvint & ſoutint ces eſcadrons, fut d'un grand ſecours en cette occaſion. Elle aida les Grecs à éloigner d'eux les Perſes qui de près leur ôtoient quelquefois l'uſage de la lance.

A l'aile gauche, Parménion ayant traverſé le fleuve à la tête de ſa cavalerie Theſſalienne, ſuivie de côté par celle des Alliés & par les Thraces, rencontra la même difficulté que l'aile droite à aborder, & à prendre ſon terrein.

Pendant ces différens combats qui fixoient aux ailes l'attention de l'ennemi, l'infanterie Macédonienne tâcha de ſe former en ligne. Les ſections de la gauche marcherent ſur les traces de la cavalerie de Parménion, (10) en ſe tenant autant qu'ils purent de côté en forme d'échelle, auſſi-bien que celles de la droite qui avoient ſuivi le gué que les Hypaſpiſtes leur avoient montré; (11) à meſure qu'elles s'approcherent de l'autre rive, & que le gué devint plus large & plus praticable, elles s'étendirent

rent vers le centre. Les ſections qui ſe trouvoient alors les plus proches du bord, ſe ſerrerent, & préſentant leurs longues piques donnerent moyen aux autres de gagner leurs côtés, de façon qu'en très-peu de tems le front de la phalange fut établi, ſans qu'il paroiſſe que les Perſes euſſent pu empêcher ce ſoudain ralliement.

Auſſi-tôt que la phalange fut en état d'agir contre l'ennemi avec tout ſon front hériſſé de piques, la victoire ceſſa d'être douteuſe. La cavalerie Perſane du centre lâcha le pied, les ailes furent coupées, perdirent courage & ſe ſauverent comme les autres. Il ne reſta plus que cette infanterie de vingt mille hommes, tous Grecs à la ſolde de Darius. Soit que Memnon fût traverſé par les autres Généraux dans l'uſage qu'il en voulut faire, ſoit qu'il y eût de la mauvaiſe foi de la part des Grecs; tout ce corps demeura immobile pendant le combat, à peine jetta-t-il des fleches. La cavalerie étant diſperſée, Alexandre conduiſit la phalange contre ces Grecs en même tems qu'il les fit tourner par ſes eſcadrons. Ils furent taillés en pieces, à la réſerve de deux mille qu'on fit priſonniers, quoique d'autres Ecrivains diſent qu'ils ſe rendirent tous.

Il n'y eut que mille hommes de tués dans la cavalerie Perſane, qu'Alexandre ceſſa de pourſuivre pour aller à ces Grecs. De ſon côté, vingt-cinq de ſes compagnons reſterent ſur la place. Il leur fit ériger

des ſtatues de bronze. Il perdit ſoixante hommes de l'autre cavalerie & trente de la phalange (*i*).

Telles ſont les circonſtances du fameux paſſage du Granique, ſuivant le récit d'Arrien. J'ai tâché de le mettre à la portée de tout Lecteur militaire, parce que la traduction de Mr. d'Ablancourt eſt peu fidelle.

CHAPITRE XV.

De la Bataille d'Arbele, décrite par Arrien,

Livre III. p. 271. &c.

APRÈS la bataille d'Iſſus, Alexandre fit le ſiege de Tyr & la conquête de l'Egypte, remettant à la campagne ſuivante la pourſuite de Darius qui s'étoit retiré dans l'intérieur de ſes Etats. Au printems il ſe mit en marche avec ſon armée, & paſſa l'Euphrate au mois de Juin, après avoir traverſé ſans obſtacle une grande étendue de pays. Sur l'avis qu'il eut que Darius gardoit le paſſage du Tigre, il y accourut; mais Darius ne l'attendit pas. En paſſant ce fleuve avec beaucoup de peine, il reconnut qu'il y auroit été bien empêché, ſi Darius en

(*i*) Dans tous ces dénombremens de troupes, de tués & de priſonniers en un jour de bataille, il faut ſe défier des Auteurs Grecs. Peut-être n'eſt-ce pas tant leur faute que celle de Copiſtes, qui ſe ſont trompés dans les chiffres qu'on trouve dans les anciens manuſcrits.

eût voulu défendre les bords. Il continua ſon chemin par l'Aſſyrie, entre les monts Gordyens & le Tigre, qu'il laiſſa à droite ſans ſavoir alors où étoit l'ennemi. Au bout de quatre jours les coureurs de l'armée ayant apperçu de la cavalerie dans la plaine, il alla la charger à la tête de quelques eſcadrons. Les priſonniers qu'on fit à cette occaſion, donnerent avis que toute l'armée de Darius n'étoit éloignée de lui que d'environ une marche. Il écouta leur rapport ſur le grand nombre des troupes ennemies, ſans en témoigner la moindre ſurpriſe.

On ne peut preſque pas douter que les Grecs n'aient exagéré la force de l'armée de Darius, dans la vue de faire plus d'honneur à leur Héros. Arrien qui avoit conſulté les mémoires de Ptolemée, contemporain & Général d'Alexandre, lui donne un million d'hommes d'infanterie, & quarante mille de cavalerie avec deux cens chariots à faux, & quinze éléphans. Où eſt la proportion ? Quinte-Curce, qui met cette armée à ſix cens mille hommes d'infanterie, & cent quarante-cinq mille de cavalerie, exagere du moins avec méthode. Quoi qu'il en ſoit, il y a moins encore à s'émerveiller de cette monſtrueuſe armée, que de ce qu'Alexandre s'en ſoit approché à cinq ou ſix lieues ſans en avoir trouvé aucun indice, & que là il n'en ait eu avis que par des priſonniers.

Le ſoldat ayant beſoin de repos pour ſe remettre

des fatigues d'une longue marche, Alexandre fit camper l'armée, & fortifia le camp par de bons retranchemens. Au quatrieme jour il ſe mit en marche à dix heures du ſoir, pour être au point du jour en préſence de l'ennemi. Tous les bagages avec les malades furent laiſſés dans le camp ſous bonne garde.

Au lever du ſoleil, lorſqu'on découvrit de loin l'ennemi, Alexandre fit de nouveau halte, & propoſa dans le conſeil s'il convenoit d'attaquer ſur le champ. Cette fois l'avis de Parmenion le plus circonſpect de ſes Généraux prévalut, & Alexandre conſentit à ne pas s'avancer davantage, qu'il n'eût fait reconnoître le terrein & la poſition de l'ennemi.

Darius apprenant la marche d'Alexandre, avoit fait ranger ſon armée en bataille, & comme l'ennemi s'arrêta tout-à-coup, il la tint ſous les armes tout le jour & toute la nuit, de peur d'être ſurpris. Cette inaction ralentit l'ardeur du ſoldat & le fatigua inutilement.

Selon la coutume des Perſes, le Roi ſe plaça au centre, ayant à ſes côtés ſes parens & les Officiers de ſa Cour, avec ſes Gardes ordinaires à pied & à cheval, qui montoient quelquefois à quinze mille hommes. Il les épaula du corps de Grecs qui étoit à ſa ſolde, & ſur lequel il fondoit de grandes eſpérances (1). Il y joignit encore d'autres corps choiſis ſur toute l'armée. Les Perſes, les Suſiens & les Ca-

duſiens compoſoient la gauche ; ſur la droite étoient les Syriens, les Aſſyriens, &c. tous peuples d'Aſie, ſujets ou alliés de la Perſe. Ils formoient des quarrés énormes d'une prodigieuſe profondeur, & étoient différemment armés ; une partie ſeulement d'armes de jet, d'autres de piques de toute eſpece, de haches, de maſſues, &c. Il y avoit de la cavalerie mêlée parmi cette infanterie ſans aucun deſſein pour l'action. Quelque vaſte que fût la plaine, elle ne ſuffiſoit pas pour contenir de front toute l'infanterie de Darius. Il fut obligé de mettre derriere le corps de bataille pluſieurs nations qui formerent une eſpece de corps de réſerve. Mais étant placées tout proche de la ligne, elles ne firent qu'augmenter la confuſion. Il fit flanquer l'infanterie de la gauche par toute la cavalerie Perſane, jointe à une partie de celle des Bactriens (2). Au devant de cette aile, comme dans une premiere ligne, il jetta deux corps de ſa meilleure cavalerie, l'un des Scythes, & l'autre des Bactriens, chacun de mille cavaliers (3). A l'aile droite, la cavalerie Arménienne & Capadocienne fut de même poſtée un peu en avant de la ligne. (4) Il plaça deux cens chariots à faux devant la gauche, & cinquante devant la droite de l'infanterie, & les éléphans avec cinquante autres chariots devant le centre.

Alexandre ayant paſſé la nuit dans ſon camp, qu'il avoit fait retrancher à la hâte, en ſortit à la

pointe du jour, & ſe mit en bataille à une bonne diſtance de l'ennemi.

L'infanterie peſamment armée formoit ſon corps de bataille. Elle étoit compoſée de deux grandes phalanges, dont chacune avoit ſeize mille trois cens quatre-vingt hommes, diviſés en quatre grandes ſections, chacune commandée par un Officier Général (5). L'hiſtoire nous a conſervé les noms de ceux qui furent chargés du commandement dans cette fameuſe journée. Alexandre ne mit ſur le front que ſix de ces ſections ou phalanges (*k*), comme on nommoit auſſi les grandes ſections. Il leur joignit à la droite la moitié de ſes Peltaſtes, au lieu des deux autres ſections qu'il réſerva pour la ſeconde ligne (6). Il y avoit dans l'armée deux corps de ces Peltaſtes, qui étoient des fantaſſins moins peſamment armés que les ſoldats de la phalange. Chacun étoit de huit mille cent quatre-vingt dix hommes. Ils s'étoient acquis déja une grande réputation. (*l*)

(*k*) Arrien déſigne les ſections de la phalange par les noms de leurs chefs, & marque comme elles étoient rangées l'une après l'autre, de la droite à la gauche, où il dit que celle de Craterus fut la derniere. Je dois cette remarque pour lever la difficulté que Mr. d'Ablancourt fait naître. *C'eſt une choſe étrange*, dit-il, *qu'il n'y eût qu'une phalange à la gauche, vu qu'il y en avoit ſix ou cinq à la droite, ou bien les phalanges étoient inégales, comme je le crois véritablement.* Il auroit eu de la peine à prouver ſon ſentiment.

(*l*) Ces Peltaſtes étoient auſſi appellés Hypaſpiſtes & Argyraſpiſtes, ſelon la nature & la forme de leurs boucliers. Les Latins les nommoient *Cetrati*. Tite-Live XLII. Chap. 51. dit : *on choiſit parmi ces* Cetrati *les plus forts & les plus jeunes pour en former deux corps qu'ils appellerent* légion, à cauſe que leur ordonnance approchoit plus de celle des Romains que la phalange. On voit par ce paſſage & ce qui ſuit, qu'on doit garder le dénombrement qu'Elien & Arrien font de ces troupes.

Toutes ces troupes furent rangées ſur ſeize de profondeur, en deux mille quarante-huit files, & armées de tout ce que l'expérience & le rafinement avoient de plus avantageux, ſoit pour l'offenſive, ſoit pour la défenſive. Il n'étoit pas douteux que par-tout où ces corps donneroient, ils renverſeroient les Aſiatiques mal diſciplinés & encore plus mal armés.

Alexandre plaça à l'aile droite, ſur le même front avec la phalange, les huit corps de cavalerie diſtingués par le nom de compagnons & d'amis du Roi (7). C'étoit la jeuneſſe de Macédoine la plus leſte & la mieux née pour les armes. Ils furent commandés par les favoris d'Alexandre, qui après ſa mort jouerent de ſi grands rôles. Son pere Philippe & lui-même avoient formé ces corps à toutes les évolutions & à tous les manimens de cavalerie, & dans un jour d'action le Roi chargeoit à leur tête. Chacun de ces corps avoit quatre compagnies de ſoixante-quatre maîtres, & tous faiſoient enſemble deux mille quarante-huit cavaliers. Avec la cavalerie Theſſalienne & celle des Grecs ſoudoyés, ils complétoient l'épitagme de quatre mille quatre-vingt ſeize hommes, à quoi montoit la cavalerie, qui dans les expéditions d'importance fut jointe à la phalange. La cavalerie Theſſalienne fut poſtée à l'aile gauche ſous les ordres de Philippe (7). Parmenion commanda toute la gauche. Juſques-là il n'y a rien d'extraordinaire dans l'ordre de bataille d'Alexandre. Ce fut

dans ſes diſpoſitions pour garantir ſes flancs & ſes derrieres contre un ennemi qui le débordoit plus de la moitié, qu'on remarque ſon intelligence & ſa capacité.

Il joignit à-la droite de ſa cavalerie une ligne de troupes légeres, compoſée d'une partie des Agriens, de ſes archers de Macédoine avec un corps de frondeurs & d'autres gens à trait, ſous les ordres de Cleandre (8). A une petite diſtance en avant de cette ligne, il plaça deux corps de cavalerie légere, l'un des Péoniens & l'autre des Coureurs, cavalerie leſte & déterminée, dont le Roi faiſoit grand uſage pour la petite guerre (9). Il en donna le commandement à Aretas. Il forma enſuite une troiſieme ligne en avant de celle-ci, de la moitié de la cavalerie Grecque qu'il avoit à ſa ſolde, & qui fut commandée par Menidas (11) (*m*).

Alexandre remarqua que cette cavalerie de la pointe de l'aile gauche de l'ennemi étoit deſtinée à tourner ſon aile & à ſe jetter ſur ſes flancs & ſes derrieres, tandis que la cavalerie Perſane qui étoit en ligne, chargeroit celle des Macédoniens qu'elle auroit de front. Pour prévenir le péril, il ordonna

(*m*) Le récit de Diodore de Sicile eſt très-diffus ſur cette poſition des troupes légeres, & Quinte-Curce en parle comme un homme abſolument ignorant dans le militaire. Mr. d'Ablancourt traduit comme ces troupes étoient rangées dans une ſeconde ligne derriere celle de la cavalerie Royale; & il fait enſuite une longue note pour juſtifier l'idée où il eſt qu'elles faiſoient front ſur l'aile. Mais à l'inſpection du texte on apperçoit d'abord la faute du Traducteur; & en ſuivant bien les circonſtances on n'a pas beſoin de conjecturer.

à cette cavalerie Grecque, miſe de même aſſez en avant de la ligne, qu'auſſi-tôt qu'elle verroit celle des Scythes s'ébranler, elle eût à ſe partager, afin qu'une partie en marchant à droite par ſon flanc, barrât le chemin aux Scythes, tandis que l'autre feroit un quart de converſion pour les charger en flanc. (12) Il fit faire cette double manœuvre à cauſe de la prodigieuſe profondeur ſur laquelle ces nations étoient rangées. Pendant l'engagement, la cavalerie de ſa ſeconde ligne (9) qui auroit alors le front libre, devoit charger avec la Perſane à l'aile gauche de Darius, & comme le nombre n'étoit pas égal à beaucoup près, il la fit ſoutenir par une ligne de gens de trait.

Il y eut encore plus d'art dans ſes diſpoſitions à ſon aile gauche, parce que ſelon ſon plan d'attaque, l'ennemi la débordoit plus que ſa droite. Darius avoit partagé la cavalerie de ſon aile droite en avant de la ligne en deux gros corps, dont l'un qui étoit à la droite avoit pour but de tourner les Macédoniens, & de tomber ſur leurs derrieres, tandis que l'autre occuperoit de front la cavalerie Theſſalienne & les autres troupes de la gauche. Pour répondre à cette diſpoſition, Alexandre plaça en avant de la ligne, à la pointe de ſon aile droite, l'autre partie de la cavalerie Grecque, avec ordre de faire le quart de converſion pour prendre en flanc la cavalerie ennemie, dès qu'elle ſe ſeroit miſe en marche.

(13) Comme ce corps étoit trop foible pour réſiſter à tout l'effort de cette nombreuſe cavalerie, il le fit ſoutenir par un corps d'infanterie légere des Thraciens, (*n*) lequel joint à deux corps de cavalerie décrivoit une ligne oblique, dont un bout tenoit à la cavalerie Theſſalienne (14). Il avoit donné ordre à ces Thraciens, qu'au cas que les attaques de ſes Grecs en flanc ne puſſent pas arrêter la cavalerie ennemie, ils fiſſent promptement un demi-quart de converſion pour leur gagner de nouveau le flanc. Il leur enjoignit encore de faire pleuvoir une grêle de traits ſur eux, tandis que la cavalerie qui étoit à l'extrémité de la ligne oblique, ſe mettroit par un ſimple mouvement ſur une ligne droite oppoſée de front à l'ennemi; de façon que cette cavalerie deſtinée à envelopper les Macédoniens, ſe trouvât tout-à-coup attaquée en flanc, en front & à dos par les Grecs ſoudoyés.

Toutes ces meſures priſes pour l'un ou l'autre flanc, ne pouvoient être d'uſage qu'à l'égard de l'aile de l'ennemi dont Alexandre s'approcha. Car la cavalerie de l'autre aile, éloignée du flanc de l'armée Macédonienne plus de la moitié de la ligne,

(*n*) Toute la diſpoſition de cette ligne eſt entiérement renverſée par Mr. d'Ablancourt. *A la gauche ſur la ſeconde ligne*, dit-il, *étoient premiérement rangés les Thraces.* Il ne s'explique pas mieux ſur le poſte de la cavalerie Grecque en avant de la premiere ligne.

Tout ce paſſage d'Arrien eſt bien mal rendu par Mr. d'Ablancourt. Il ſeroit impoſſible de ſe faire une idée de cette bataille ſur ſa traduction.

l'auroit tournée & priſe à dos, ſans que toute cette diſpoſition lui eût fait obſtacle.

Obligé donc de porter ſes précautions plus loin, Alexandre plaça encore à une petite diſtance derriere la phalange, une autre ligne de la même étendue que la premiere, formée de la moitié des Peltaſtes avec deux ſections de la phalange : (15) le tout rangé ſur huit de hauteur. Il eſpéroit que ſi les Perſans l'attaquoient à dos, cette ligne pourroit leur réſiſter & garantir la phalange. S'ils n'en faiſoient rien, le poids que cette augmentation de profondeur ajoutoit à ſon choc lui promettoit un grand avantage.

Il avoit donné encore un autre ordre aux chefs de la ſeconde ligne, ſavoir que quand ils verroient les troupes aux ailes combattre avec peu de ſuccès, ils ſe ſéparaſſent du centre, & fiſſent un quart de converſion vers l'aile (16) où l'ennemi les menaceroit. Cette manœuvre auroit été d'une grande exécution, & cette nouvelle ligne auroit fort ſurpris les Perſans.

Contre les deux cens chariots à faux devant la gauche de l'infanterie ennemie, il choiſit les meilleurs tireurs de ſon armée, & les plaça devant ſa cavalerie d'élite (17). Ils devoient fondre ſur les conducteurs de ces chariots au moment qu'ils s'ébranleroient, les accabler de traits, & tâcher d'en tuer les chevaux. Ces chariots décrits par Xenophon, &

employés par Cyrus à la journée de Thymbrée ; étoient de peu d'effet contre un ennemi habile. Comme tout leur effet dépendoit des chevaux qui les tiroient & de leurs conducteurs, la deſtruction de l'un ou l'autre rendoit inutile toute la machine qui demeurant alors entre les deux fronts incommodoit également les deux armées.

A une raiſonnable diſtance derriere l'armée, le Roi plaça les bagages & les priſonniers faits ſur les Perſans dont il paroît qu'il ſe chargea mal-à-propos. Il couvrit tout cela par un corps d'infanterie Thraſſienne (18).

C'eſt ainſi qu'Alexandre rangea ſon armée en bataille. Arrien la fait monter à quarante mille hommes d'infanterie & ſept mille de cavalerie. Mais il eſt évident, par le dénombrement & l'emploi de différens corps de troupes, qu'il s'eſt trompé dans ſon calcul, ou que la négligence des Copiſtes a altéré les chiffres dans le manuſcrit.

Toutes ces diſpoſitions, quoiqu'il ſemble qu'elles n'aient eu pour but que la défenſive, tendoient encore à favoriſer le mouvement & le choc de la phalange & de ſes eſcadrons d'élite, dont Alexandre eſpéroit le gain de la bataille. Il fit ces ſavantes diſpoſitions aux ailes, & ſuppléa à la foibleſſe de ſes eſcadrons par ſon infanterie légere, en ſoutenant une arme par l'autre, principalement pour ſe ménager l'uſage de ſa cavalerie choiſie avec la-

quelle il comptoit de frapper les plus grands coups, & pour épargner à ſa phalange toute autre occupation que celle de ſe faire jour à travers les corps énormes qu'elle avoit en tête. Il ſavoit que s'il parvenoit à percer la ligne de l'ennemi, le reſte plieroit de ſoi-même, & que la confuſion inévitable pour une armée auſſi nombreuſe acheveroit bientôt ſa défaite.

Voyons de quelle maniere l'action s'eſt paſſée. Le terrein que Darius avoit choiſi pour le champ de bataille, étoit une grande plaine, nommée *Gaugamele ;* elle s'étendoit d'une riviere appellée *Boumade*, juſqu'à certaines hauteurs qui régnoient à la gauche. Darius avoit fait applanir toutes les inégalités du terrein. Il avoit même fait raſer quelques collines qui bornoient la plaine à ſa gauche.

Lorſqu'Alexandre ſe fut avancé en ordre de bataille à la diſtance néceſſaire pour bien diſtinguer les objets, il remarqua qu'il ſe trouvoit avec l'aile droite & ſes eſcadrons d'élite, environ vis-à-vis le centre de l'armée Perſane, & malgré tout cela avec ſa gauche encore ſous la droite de l'ennemi. Réſolu de ne pas commencer l'attaque contre le centre, où les Grecs & l'élite des troupes de Darius étoient poſtés, il profita de la diſtance qui étoit encore entre lui & la ligne des Perſans, pour haſarder des mouvemens qui le rapprochoient des hauteurs & de la gauche de l'ennemi, contre laquelle il s'étoit propoſé de diriger le premier choc.

Ayant donc fait faire une à droite à toute ſon armée, il la fit marcher par ſon flanc, de façon qu'en s'avançant avec ſon aile droite & en éloignant la gauche, toute l'armée marcha obliquement vers les hauteurs & la gauche de l'ennemi. Ces mouvemens étoient d'une facile exécution pour la phalange, accoutumée de marcher par ſon flanc, & évitant plus aiſément, avec ſon front aſſez modique & ſa grande profondeur, les inconvéniens d'une pareille marche. La cavalerie rangée ſur huit de hauteur & autant de front, fit ſes à droite avec beaucoup d'ordre & de promptitude. Et quant à l'oblique de la gauche, comme toute la ligne marchoit obliquement, elle étoit plus en état de garder ſon ordonnance, quoiqu'elle ſe ſoit peut-être remiſe en ligne égale avec le reſte, & ait repris ſa premiere poſition après que le mouvement fut fait. Alexandre avoit fait ces manœuvres plus d'une fois dans les revues. Le nombre des hommes & des chevaux étant fixé dans une armée complette, les dimenſions de leurs mouvemens étoient toutes calculées; & pendant tout le regne de Philippe les Militaires en avoient fait une étude.

Les Perſans ne concevant rien à tous ces mouvemens, s'imaginoient qu'Alexandre ne tâchoit de s'approcher des hauteurs, que pour éviter d'être tourné & pour ſouſtraire ſa phalange à leur centre. C'eſt pourquoi ils firent auſſi de grands mouvemens

vers leur gauche pour ſe conſerver l'avantage, mais avec tant de lenteur, qu'Alexandre ſe vit en peu de tems, avec ſa cavalerie Grecque, à une petite diſtance de celle des Scythes à la gauche des Perſans & preſque à la même hauteur.

Darius craignit alors de perdre le fruit de ſa diſpoſition, s'il tardoit davantage. Il donna le ſignal à la cavalerie des Scythes & des Bactriens, de s'avancer pour tourner les Macédoniens. Mais Menidas, à la tête de la cavalerie Grecque, lui coupa le chemin (20). Le combat fut rude & les Scythes y eurent le deſſus. Alexandre fit promptement avancer Aretas avec toute la cavalerie de la ſeconde ligne & un corps d'infanterie légere de la troiſieme, pour ſoutenir Menidas. Ce renfort eut d'abord ſon effet. Les Scythes harcelés par ſes gens à trait & pouſſés par la cavalerie, alloient tourner le dos ſans ménagement, lorſque la cavalerie Perſanne qui étoit dans la ligne vint à leur ſecours. Le combat ſe rétablit ; les Scythes profitant du relâchement que leur donnoit toute cette cavalerie de l'aile gauche, ſe rallierent, & ſe joignant à droite & à gauche de cette nouvelle troupe, ils revinrent courageuſement à la charge. Dans cette mêlée, ou les Perſans étoient beaucoup ſupérieurs en nombre, Alexandre n'envoya point aux ſiens d'autre ſecours que ces deux corps de l'infanterie légere des Agriens & des archers de Macédoine (8). Il ſuffit cepen-

dant. Sa cavalerie gagna pied à pied le terrein, & enfin défit entiérement toute cette aile ennemie. L'énorme profondeur ſur laquelle la cavalerie Perſane étoit rangée, lui rendit inutile la ſupériorité du nombre.

Pendant que le combat étoit engagé à ſa gauche, Darius fit avancer la cavalerie de l'aile droite, pour tourner la gauche Macédonienne, commandée par Parménion. Il donna en même-tems le ſignal aux conducteurs des chariots à faux, de courir contre la phalange. Mais les archers d'Alexandre s'acquiterent ſi bien de leur devoir, qu'en peu de tems tout ce train de chariots demeura ſur la place, ou diſparut de la ligne. Il avoit tenu prêt, outre ces archers, un bon nombre de palfreniers de l'armée, qui, tandis qu'on accableroit de traits les conducteurs des chariots, devoient ſe ſaiſir des rênes, & détourner les chevaux, pour les faire paſſer dans les intervalles des ſections de la phalange & des Peltaſtes, derriere l'armée.

La cavalerie qui, dans la ligne de Darius, étoit mêlée avec l'infanterie, voyant les Scythes & les Perſans des ailes vivement preſſés par les Grecs, & elle-même appellée au ſecours par les cris des combattans, ſortit bruſquement de la ligne, & y laiſſa de grands vuides, que les Généraux n'eurent ni la préſence d'eſprit ni le tems de remplir.

Alexandre qui s'étoit approché avec ſa droite aſſez

assez près de la gauche de l'ennemi pour commencer le choc, profita de cette faute avec promptitude. Formé comme il étoit en oblique, il poussa en avant avec la tête de ses escadrons, se jettant dans un de ces trous, au milieu de l'infanterie, il la prit en flanc, tandis que le reste de cette cavalerie la chargeoit de front (22).

En même-tems les Peltastes, qui étoient à la droite de la phalange & tout près de ces escadrons, se mirent en colonne par un simple mouvement, (*o*) 23) & s'avançant tout droit, ils enfoncerent l'infanterie qui étoit devant eux. La tête de la phalange les suivit & le reste des sections jusqu'à la gauche (24) fit des mouvemens en avant, comme pour donner contre la partie du centre qu'elles avoient devant elles, & où Darius se trouvoit avec ses Gardes.

Toutes ces différentes attaques de cavalerie, & le succès de la colonne qui avoit percé la ligne, produisirent l'effet qu'Alexandre attendoit. La confusion se mit dans cette multitude d'hommes mal rangés. Tout fut renversé après une foible résistance, ou prit la fuite sans attendre le choc. Darius lui-même, voyant la déroute de ses troupes, &

(*o*) Lorsqu'Arrien indique que les Peltastes se sont mis en colonnes, il est incertain si toutes les deux grandes sections de ces Peltastes n'en ont formé qu'une seule, ou ce qui est plus probable, si les sections en faisant leur conversion, ont formé chacune une colonne à part pour embrasser un plus grand front.

qu'Alexandre, qui avoit gagné les derrieres avec une partie de ſa cavalerie, s'avançoit à grands pas vers le centre, tandis que la phalange menaçoit de front, fut ſaiſi de frayeur, & craignant que s'il différoit de ſe retirer il ne s'en ôtât la liberté, il tourna honteuſement le dos, accompagné de pluſieurs de ſes Officiers, & d'une grande partie de ſes Gardes. La cavalerie de la gauche, qui s'étoit battue avec beaucoup de valeur juſqu'alors contre celle des Grecs, fut également entraînée par l'exemple de l'infanterie & lâcha pied. Menidas & Aretas agirent alors en Officiers intelligens. Sans s'amuſer à courir après les fuyards, ils ſe jetterent avec leurs troupes légeres & la cavalerie, ſur tout ce qui paroiſſoit encore tenir ferme à cette aile, & s'étant joints enſuite aux eſcadrons du Roi, ils ſervirent beaucoup dans la ſuite de l'action.

Malgré tant d'avantages ſur la gauche de l'ennemi, la victoire n'étoit qu'ébauchée. Outre que ce corps des Grecs à la ſolde de Darius au centre, avec une grande partie de l'infanterie du corps de réſerve, tenoient encore ferme; toute la droite de l'ennemi n'étoit pas encore engagée, & animée par le ſuccès du combat de la cavalerie Arménienne avec les Grecs, elle s'ébranloit pour accabler Parménion.

La cavalerie Arménienne, immédiatement après l'engagement de l'autre aile, s'étoit avancée pour

tourner les Macédonniens. Mais la disposition de la ligne d'Alexandre, qui tenoit sa gauche fort éloignée, fit qu'elle s'attacha d'abord à cette cavalerie des Grecs soudoyés, que le Roi avoit postée à la pointe de sa gauche & soutenue d'un corps d'infanterie légere (13). Les Grecs mirent bien en usage tous les avantages de leur disposition, mais l'art céda au nombre. Les Arméniens renforcés de tems en tems par d'autres corps de cavalerie qui se détachoient de la ligne, poussoient si fortement les Grecs, qu'ils leur firent perdre du terrein. Les Grecs donnerent de grandes preuves de valeur & de discipline, en se battant toujours en retraite sans se débander, quoique Parménion, qui couvroit avec la cavalerie Thessalienne la gauche de la phalange, ne leur envoyât que de petits secours, de crainte qu'en dégarnissant le flanc de la phalange, la nombreuse infanterie de l'ennemi, qu'il tenoit encore en respect avec ses escadrons, ne l'environnât de ce côté.

Les troupes de la droite des Perses ignoroient encore la fuite de Darius, quand celles qui tenoient encore ferme, & sur-tout les Grecs à la solde de ce Monarque, furent pris en flanc & à dos par le corps des Peltastes, tandis qu'Alexandre dissipoit le corps de réserve. Ces attaques débarrasserent la phalange de ces Grecs, les plus dangereux de ses ennemis; & dans ce moment toute la ligne des Perses auroit

pris la fuite ſans un accident aſſez ſingulier.

Les ſections de la droite de la phalange ayant donné en même-tems que les Peltaſtes, les autres ſections qui étoient par l'oblique plus ou moins en arriere, tâcherent auſſi de marcher en avant & de charger l'ennemi (24). Mais les troupes de la droite des Perſes, voyant le fort du combat au centre, ſe preſſerent toutes vers cet endroit de la ligne, en ſe pouſſant mutuellement, & la foule embarraſſa tellement les ſoldats de la phalange, qu'il leur fut alors impoſſible de s'avancer. Sur ces entrefaites, Alexandre, pour faire jour, ſe jetta ſur les derrieres de ſes ennemis. En même-tems la nouvelle de la fuite de Darius & de la déroute de toute ſa gauche s'étant répandue, la conſternation devint générale. L'effet en fut ſingulier; les Perſes ſe voyant coupés dans leur retraite par les eſcadrons d'Alexandre qu'ils avoient à dos, chercherent à ſe ſauver, même à travers la phalange. Ils ſe jetterent à corps perdu ſur elle. Quoique de vingt-quatre de hauteur, elle ne put réſiſter au poids de cette maſſe. Sa gauche étant alors plus chargée que ſa droite, les ſections de celle-ci pouſſerent en avant, & n'obſerverent pas que, depuis la troiſieme ſection, la gauche reſtoit en arriere. Il en réſulta que la phalange ſe ſépara, que la droite s'avança à la pourſuite de l'ennemi, & que des corps nombreux de cavalerie & d'infanterie, qui avoient été au centre Perſan,

entrerent tout-à-coup par la crevaſſe & pouſſerent juſques derriere la ligne des Macédoniens.

Cet accident mit Parménion à deux doigts de ſa perte. Il avoit ſur les bras cette cavalerie Arménienne, qui, dans l'éloignement de la ligne où elle étoit, n'avoit pas encore appris la fuite de Darius, & continuoit de ſe battre avec beaucoup de vigueur & de ſuccès. Ce vieux Général dut craindre que tout ce monde, après avoir percé, ne ſe retournât pour le prendre à dos ; tandis qu'il avoit encore en tête une partie de l'infanterie ennemie, qu'Alexandre, qui ne s'appercevoit pas de l'éruption des Perſes, avoit quittée pour ſe porter ailleurs.

L'incroyable ſtupidité de ſes ennemis ſauva Parménion, qui dans la confuſion générale ne pouvoit faire donner avis de ſa poſition à ſon maître. Voyant devant eux le riche camp des Macédoniens, gardé par les Thraces, qui ne s'attendoient pas à être attaqués, ces inſenſés Perſans ſe jetterent deſſus, culbuterent les Thraces, délivrerent les priſonniers & ſe mirent à piller. Parménion commençoit à reſpirer. Il détacha les ſections de ſa ſeconde ligne (15). Ce peu de monde ſuffit pour battre & diſperſer ces gens déjà découragés, & qui agiſſoient ſans réflexion.

Pendant ce tems tout ce qu'il y avoit d'infanterie à la droite de l'ennemi, qui réſiſtoit encore, plutôt par néceſſité, que dans l'eſpérance de vaincre, prit ſucceſſivement la fuite. Parménion put ſe

flatter de vaincre de ſon côté, comme Alexandre avoit fait du ſien. Il détacha la plus grande partie de ſes Theſſaliens pour ſoutenir ſes Grecs, qui lutoient encore, avec inégalité, contre les Arméniens. Ce ſecours décida la journée. Les Arméniens tournerent enfin le dos & tâcherent de ſe ſauver.

On vit, à la fin de l'action, un événement, dont on n'a d'exemples que dans ces batailles extraordinaires, où l'art ſeul combat le nombre. Alexandre ayant appris le danger de Parménion, laiſſa aux Peltaſtes & à ſes troupes légeres, le ſoin de pourſuivre l'ennemi, & accourut lui-même à la tête de ſes eſcadrons, pour dégager ſa gauche. En approchant, il rencontra dans ſon chemin, une foule prodigieuſe d'infanterie & de cavalerie, qui s'embaraſſant dans la fuite, ne penſoit qu'à échapper à la pourſuite des Macédoniens & des Theſſaliens. Le deſeſpoir agiſſant alors ſur ces hommes, qui ſe voyoient coupés dans leur retraite, ils fondirent ſur ces eſcadrons avec toute l'impétuoſité imaginable. Alexandre perdit, dans cette mêlée, ſoixante cavaliers & entr'autres le brave Menidas, qui avoit contribué le plus au gain de la bataille. Il ſe débarraſſa à la fin de ce torrent, plutôt en lui laiſſant des iſſues, qu'en arrêtant ſa fougue.

Ainſi fut diſſipée l'armée formidable du Monarque des Perſes. Alexandre ſe mit auſſi-tôt à la pourſuite de ce Prince malheureux; il paſſa près de lui

le fleuve Lycus ſur les mêmes ponts, & ne s'arrêta qu'à l'entrée de la nuit. La fatigue d'une ſi rude journée l'ayant obligé de donner quelque repos à ſes troupes, il ſe remit en marche à minuit & arriva le matin à Arbele, à ſept lieues du champ de bataille. Il eſpéroit d'y ſurprendre Darius; mais il avoit continué ſa route, ſans ſe ſoucier de ſes tréſors, qu'il abandonna avec la ville au vainqueur.

Tel eſt le récit d'une des plus mémorables batailles de l'antiquité, qu'Arrien nous fait, avec autant d'exactitude qu'un détail de cette immenſité en peut être ſuſceptible. Il ne falloit pas moins que ces différentes poſitions des troupes, c'eſt-à-dire, ce qu'il y a de plus fin dans la tactique des Grecs, pour venir à bout de détruire une ſi prodigieuſe armée. On peut hardiment réduire les trois cens mille morts du côté des Perſes, dont parle Arrien; tandis qu'Alexandre n'auroit perdu que cent de ſes Cavaliers & le reſte à proportion.

Il n'eſt pas étonnant qu'Alexandre avec ſa phalange perçât & renverſât tout ce qu'il trouvoit devant lui, & que la confuſion qui s'étoit miſe dans cette multitude d'hommes, en ait précipité la défaite: mais que, tandis que l'armée d'Alexandre n'embraſſoit qu'environ la gauche de celle de Darius, & une partie de ſon centre, le reſte des Perſes, qui n'alloit pas à moins de trois cens mille hommes, ait demeuré dans l'inaction, ou ſoit venu ſucceſſivement ſe briſer contre

cet impénétrable corps de piquiers ; & que tandis que la groſſe cavalerie faiſoit ſes ravages dans la ligne de l'ennemi, la cavalerie légere, jointe aux gens à trait, ait ſeule, depuis le commencement juſqu'à la fin du combat, ſoutenu le choc de toute la nombreuſe cavalerie Perſane, qui avoit été jettée ſur les ailes ; c'eſt ce qui me paroît tenir de l'incroyable.

Il n'eſt pas douteux qu'avec une excellente diſpoſition, jointe à la valeur de ſes troupes, Alexandre n'ait battu, dans les plaines d'Arbele, les forces ſupérieures de Darius ; & il eſt également vrai, qu'on propoſoit, dans les écoles militaires des Grecs, cette bataille d'Alexandre, comme un modele de grandes actions. Mais ne ſe peut-il point auſſi, que les Ecrivains qui en ont fait le récit, y ayent emprunté ces embelliſſemens qui ſemblent trop artificiels, pour ne les pas croire imaginaires ?

On trouve raſſemblé, dans cette bataille d'Arbele, tout ce que les Tactitiens Grecs ont enſeigné de bon & de ſavant. Toute l'armée ſe formant en ligne oblique, pour n'attaquer qu'une partie de la ligne ; une autre oblique à l'aile, deſtinée à ſoutenir la cavalerie ; les quarts de converſion pour prendre l'ennemi en flanc ; une ſeconde ligne derriere la phalange, afin de s'oppoſer aux attaques à dos ; ces grands quarts de converſion, par leſquels elle doit s'ouvrir du centre vers les ailes, à peu près comme les deux battans d'une porte, contre l'ennemi qui a tourné

les ailes ; le coin de la cavalerie, (car c'eſt ainſi qu'Arrien déſigne les eſcadrons à la tête de l'oblique, avec leſquels Alexandre s'eſt avancé obliquement,) pour ſe jetter dans le vuide de la ligne de l'ennemi ; les colonnes de l'infanterie que les Peltaſtes ont formées ; l'éruption des Perſes par la phalange ſéparée ; la ſeconde ligne derriere la phalange détachée pour les prendre à dos, & ce mélange des troupes légeres avec la cavalerie ; en un mot, cette bataille fût-elle un vrai thême pour la théorie de l'art de la guerre ; tout cela ne préſenteroit pas mieux, ſous un ſeul coup d'œil, l'application de ſes grands principes.

Je ne me ſerois jamais aviſé de répandre des doutes ſur l'authenticité des circonſtances de cette bataille, que perſonne n'avoit encore développée, ſi Polybe ne traitoit pas de même le récit que donne certain Calliſthene de la bataille d'Iſſus, qui a précédé celle-ci. Cet Ecrivain, à force de trop embellir la victoire de ſon Héros, eſt tombé dans des fautes & des abſurdités, que Polybe a pris plaiſir à relever, pour ſervir d'avertiſſement aux Hiſtoriens, qui s'ingerent de donner des plans & des deſcriptions de batailles. Je n'ai pas touché le récit qu'Arrien fait de cette bataille, puiſqu'il m'a paru qu'il a conſervé en partie les mêmes erreurs que Polybe reprochoit à Calliſthene.

Liv. XII.

CHAPITRE XVI.

Le Blocus d'Aleſia, & les Combats donnés à cette occaſion par Jules Céſar.

Les Commentaires de Jules Céſar de la guerre des Gaules; Liv. VII. Chap. 68. &c.

APRÈS diverſes victoires remportées ſur les Gaulois, Céſar ayant rétabli la paix & la tranquillité parmi ces peuples, qui avoient combattu inutilement pour leur liberté, il alla, ſelon ſa coutume, en Italie, où il apprit la mort de Piſon, & les brouilleries de Rome. Le bruit qui en parvint bientôt aux Gaulois, les incita de nouveau à lever l'étendart de la révolte. Chartres donna l'exemple: les Auvergnats ſuivirent & pluſieurs autres peuples après eux. Vercingetorix Auvergnat fut élu Chef de la confédération. Céſar, inſtruit de ces mouvemens, ſe mit en route au cœur de l'hyver, traverſa les monts du Gevaudan, couverts de neige, & arriva en Auvergne, avant qu'on ſût qu'il y venoit. Cette célérité affermit pluſieurs peuples dans ſon parti, & étonna ceux qui s'étoient révoltés. Céſar paſſa avec la même diligence en Bourgogne & en Champagne, où il aſſembla ſon armée. Il vint dans le Berry, où il aſſiégea & prit Vellaudunum, dont il reçut ſix cens ôtages; enſuite il força Gien, ou Orléans, & y fit un grand carnage.

Vercingetorix, effrayé de ces premiers ſuccès, ne crut pas ſon armée aſſez bonne pour haſarder une bataille contre Céſar. Mais il ſe promit de le ruiner, en lui coupant ſes ſubſiſtances. Dans cette idée il réduiſit en cendre un nombre prodigieux de villages, & vingt villes. Il ne put refuſer d'épargner Bourges. Céſar en fit le ſiege, qui lui coûta beaucoup de peine, & où il ſe trouva réduit à de grandes extrémités. Enfin il s'en empara, après une tuerie de quarante mille Gaulois. Il y rafraîchit ſon armée. Pendant le ſiege il tâcha de ſurprendre le camp de Vercingetorix; mais il en fut repouſſé. Ce Capitaine Gaulois ne ſe laiſſoit point abattre par les diſgraces. Il comptoit ſur les reſſources du courage & de la prudence, & ſoutenoit la guerre avec eſpérance de la terminer heureuſement à force de patience. Ce projet ne lui réuſſit point; Céſar lui donna le change, en l'amuſant d'un côté, tandis qu'il paſſoit d'un autre. Il vint mettre le ſiege devant Clermont.

Vercingetorix ſe campa de l'autre côté de la ville, & incommoda tellement ſon ennemi, qu'il lui fit lever le ſiege. Céſar couvrit ſa retraite du prétexte que ſa préſence étoit néceſſaire pour contenir les Autunois qui s'étoient ſoulevés. Leur Chef conduiſoit le ſecours qu'ils envoyoient à Céſar. Il n'étoit plus qu'à dix lieues de l'armée Romaine, lorſqu'il s'aviſa d'annoncer à ſon monde que Céſar avoit

fait maſſacrer tous les Autunois qui étoient dans ſes troupes. Auſſi-tôt un chacun cria vengeance. On ne fit grace à aucun des Romains qui ſe trouverent dans Autun & dans le camp. Céſar en ayant eu la nouvelle devant Clermont, prit quatre légions & toute ſa cavalerie, & marcha jour & nuit, juſqu'à ce qu'il eut joint les Autunois. Sa diligence les ſurprit; ils ſe remirent à ſa diſcrétion. Céſar en écrivit à la ville, perſuadé qu'elle rentreroit dans le devoir; & il revint dans ſon camp de Clermont encore à tems pour en repouſſer Vercingetorix, qui l'attaquoit.

Ce Général Gaulois, fidele à ſon plan, porta les Autunois à ſe déclarer en ſa faveur, malgré la défaite de leurs gens. Il s'empara de Nevers, ou Céſar avoit ſes magaſins & ſa caiſſe militaire. Il força ſon ennemi de ſe retirer vers la Loire, pour accélérer ſa jonction avec Labienus, qu'il avoit envoyé vers Paris, au commencement de cette guerre. Labienus n'eut pas peu de peine à ſe tirer du milieu de ces peuples ſoulevés. Il ſe conduiſit en habile homme. La priſe de Melun le mit en état de paſſer la Seine. Il battit & diſſipa tout ce qui voulut l'arrêter dans ſa marche. Il gagna Provins & de-là fit ſa jonction avec Céſar.

Toutes les Gaules s'unirent alors pour ſecouer le joug Romain, & Vercingetorix fut elu Général de la Ligue. Satisfait du ſuccès de ſes premieres me-

ſures, il augmenta conſidérablement ſa cavalerie, & s'en tint à côtoyer perpétuellement Céſar. On doit admirer ſon habileté à bien choiſir ſes camps. Elle devoit être grande, puiſque Céſar, le plus actif & le plus entreprenant Capitaine qu'il y eût au monde, ne trouva jamais l'occaſion de l'attaquer avec avantage. Au contraire, le Général Gaulois crut avoir celle de le ſurprendre dans ſa marche.

Ayant ſéparé ſa cavalerie en trois corps, il fondit à l'improviſte ſur les Romains, qu'il prit en même tems ſur les flancs & en tête. La diſpoſition qu'il avoit faite, & la bonne opinion qu'il avoit de ſa cavalerie, lui promettoient de grands avantages. Mais Jules Céſar, qui l'avoit étudié, lui oppoſa ſes eſcadrons, & les ſoutint ſi à propos de ſon infanterie, que malgré ſon infériorité il fit face de toutes parts. Le combat avoit déjà duré quelque tems, quand Céſar fit tourner par quelques eſcadrons de Germains, une montagne qui étoit à ſa droite ſur le flanc gauche des Gaulois, au-delà du lieu ou étoit le fort du combat. Cette manœuvre décida l'affaire. Les Gaulois voyant les Romains prêts à fondre ſur eux, & ſe voyant environnés, prirent la fuite & furent pourſuivis juſqu'à une riviere, derriere laquelle Vercingetorix avoit rangé ſon infanterie en ordre de bataille. Les Romains n'oſerent alors paſſer cette riviere.

Cependant Céſar fit mine d'en tenter le paſſage

& d'attaquer le camp Gaulois. Vercingetorix ne jugea pas à propos de se mettre, en y restant, dans la nécessité d'une nouvelle action. Comme il craignoit en même-tems qu'en reculant devant l'armée de César, il ne s'éloignât trop des renforts qu'il attendoit de tous les Gaulois révoltés, il prit le parti de se retirer avec toute son armée sous les murs de la ville d'Alesia, qui étoit tout proche, & où il étoit impossible à César de le forcer.

Lorsqu'il décampa, César le suivit dans l'espérance de l'entamer encore avant qu'il eût gagné son nouveau poste. Il avoit laissé deux légions pour la garde des bagages & du camp, & il étoit marché en toute diligence avec le reste des troupes jusqu'à la nuit; mais Vercingetorix ayant les devants, évita facilement la rencontre. Trois mille hommes de l'arrière-garde furent pourtant atteints & taillés en pieces.

Le Lendemain César se trouva en présence de la ville & de l'ennemi, qui s'étoit campé sous ses murs. L'impossibilité qu'il vit de l'y forcer, ou de l'assiéger dans les formes, lui dicta le projet d'enfermer par de bonnes lignes la ville & l'armée, & de réduire l'une & l'autre par la disette, inévitable pour quatre-vingt mille hommes, qui étoient venus à l'improviste se joindre aux habitans d'une grande ville.

Ipsum erat oppidum in colle summo, ut, nisi obsidione, expugnari posse non videretur.

L'entreprise étoit des plus difficiles. Il y avoit à redouter de fréquentes sorties. L'assiette des lieux

étoit peu propre aux ouvrages ordinaires ; & l'on devoit s'attendre à voir paroître bientôt une nouvelle armée Gauloiſe, beaucoup ſupérieure à celle qu'on alloit bloquer : car il n'étoit pas douteux, qu'à la premiere nouvelle de ce blocus, tous ces peuples qui avoient choiſi Vercingetorix pour le protecteur de leur liberté, ne priſſent les armes en ſa faveur, & ne vinſſent à ſon ſecours. Mais Céſar, qui ne ſe laiſſoit pas rebuter par les difficultés, ſe ſurpaſſa en cette occaſion, & mit en œuvre tout ce que l'art & l'expérience lui ont fourni de plus fin & de plus parfait. Velleius dit de ces ouvrages, qu'à peine un homme oſeroit les entreprendre ; mais que pour les exécuter, il ſembloit néceſſaire que les Dieux même y euſſent mis la main. Voici le détail tel que Céſar le donne, & que pluſieurs Savans ont tenté d'expliquer, ſans y avoir réuſſi.

Aleſia étoit une ville ſituée au ſommet d'une montagne extrêmement haute, dont le pied étoit de deux côtés arroſé de deux différentes rivieres (*p*). La pente vers l'Occident donnoit dans une plaine de trois mille pas ; le reſte du terrein autour de cette montagne, étoit entrecoupé par pluſieurs collines de différente grandeur, dont quelques-unes éga-

(*p*) Cette ville d'Aleſia dont Diodore de Sicile dit que le grand Hercule étoit le fondateur, pour être la capitale de toutes les Gaules, n'eſt plus aujourd'hui qu'un méchant bourg, ſitué près de Flavigny dans l'Auxois, à peu de diſtance de la ville d'Auxonne qui a hérité de ſon nom. *Vigenere Comment. de Jules Céſar*, p. 166. Liv. IV.

Sub muro, quæ pars collis ad orientem ſolem ſpectabat, hunc omnem locum copiæ Gallorum compleverant; foſſamque & maceriam in altitudinem VI. pedum præduxerant.

loient en hauteur la montagne ſur laquelle Aleſia étoit bâtie. Les Gaulois s'étoient campés ſous les murs de la ville, ſur la pente de la montagne qui étoit du côté de l'Orient ; les autres parties de la montagne paroiſſent avoir été eſcarpées. Ils avoient pratiqué autour de leur camp, un foſſé avec un rempart, revêtu d'un mur de grandes pierres ſéches, de ſix pieds de hauteur, pour ſe garantir d'inſulte.

Céſar s'étant fait ſuivre par les deux légions qu'il avoit laiſſées au camp, occupa d'abord les poſtes les plus avantageux autour de la ville, & diviſa ſon armée en vingt-deux quartiers, établis la plupart ſur les hauteurs, (*q*) qu'il fortifia par de bons retranchemens, que le ſoldat Romain, accoutumé à ce travail, & portant toujours ces paliſſades, dont parle Polybe, acheva en très-peu de tems. Il établit des communications entre les différens quartiers, tint conſtamment ſous les armes une grande partie de ſes troupes, & fit les diſpoſitions néceſſaires pour ſe mettre, pendant la nuit, à l'abri de toute ſurpriſe.

(*q*) Il y a dans le Latin : *Caſtra opportunis locis erant poſita, ubique Caſtella XXII. facta.* Le récit de Jules Céſar indique aſſez que ces différens camps étoient aſſis la plupart ſur les hauteurs qui environnoient la montagne d'Aleſia. Au premier combat de cavalerie qui ſe donna dans la plaine, toutes les troupes des deux côtés campées ſur les hauteurs, voyoient d'en haut l'action ; & enſuite les attaques des Gaulois dans les deux lignes expliquent clairement ce que Céſar entend par *opportunis locis.* Juſte-Lipſe & Vigenere n'y ont pas fait attention dans leur plan ; ce qui jette de l'obſcurité ſur toute la narration de Céſar. On ne reconnoît non plus aucune trace de ce que Céſar dit de ces camps retranchés, dans la figure que Mr. Folard donne du profil d'une partie de la circonvallation.

Tom. II. p. 160.

Il commença enſuite à faire travailler à une ligne environnante devant tous ces quartiers contre la ville. Cette ligne, qui avoit onze mille pas de circonférence, qui font près de quatre lieues, étoit formée d'un foſſé de quinze pieds de largeur, ſur une égale profondeur, qu'il conduiſit par-tout où le terrein n'étoit pas interrompu par des hauteurs & des montagnes. La ligne embraſſa de même le terrein entre les deux rivieres, qui remplirent d'eau le foſſé en pluſieurs endroits. Derriere le foſſé il éleva un terre-plein de douze pieds de hauteur ſur la berme, qu'il fit border, du côté de la ville, par un bon clayonage, mêlé de troncs d'arbres & de piquets pour contenir la terre (*r*). Autour de ce terre-plein ré-

(*r*) Mr. Folard prétend qu'on a ſoutenu les dehors du terre-plein avec un faſcinage, & contredit Vigenere qui dit un gazonage. Le ſentiment du dernier eſt fondé ſur des exemples d'un pareil ouvrage, comme on voit dans Végece, Liv. III. Chap. 8. Dans ces diſcuſſions de l'antiquité, il ne faut pas rechercher ce que les Anciens auroient dû ou pu faire; il ſuffit d'indiquer ce qu'ils ont fait effectivement. Thucydide dans ſon ſiege de Platée, Jules Céſar & ſur-tout Végece qui traite diſtinctement cette matiere, diſent que ce fut une eſpece de clayonage dont on ſe ſervit. « On » éleve enſuite, dit ce dernier, le terre-plein derriere le foſſé, en le bor- » dant d'un clayonage mêlé de troncs d'arbres & de fortes branches pour » empêcher la terre de s'ébouler ». *Tum ſepibus ductis vel interpoſitis ſtipitibus, ramiſque arborum, ne terra facilè elabatur, agger erigitur.* Ainſi je ne ſaurois déférer au ſentiment de Mr. Folard, quoiqu'il ait peut-être raiſon de dire qu'il auroit été plus aiſé de faire un faſcinage pour ſoutenir ce prodigieux ouvrage. Les ſoldats Romains étoient accoutumés journellement à border les retranchemens de leur camp d'une pareille haie.

Céſar ne s'explique pas ici ſur ce travail qu'il ſuppoſe connu à ſon Lecteur; mais il marque diſtinctement la paliſſade. Je m'étonne que Mr. Folard qui maltraite tous les autres commentateurs, ne reconnoiſſe pas ici cette grande partie de la défenſe des lignes dans laquelle les Anciens mettoient tant de confiance. Dans tous les récits de cette eſpece de travaux, Céſar diſtingue le foſſé, la paliſſade & le terre-plein; *foſſa, vallus & agger.* » Il y avoit, dit-il, dans un autre endroit un foſſé de quinze pieds & une » paliſſade de dix pieds de hauteur, à laquelle on ajouta le terre-plein *De bel. civ.* Liv. III.

gnoit cette paliſſade branchue, que j'ai décrite à l'occaſion du blocus d'Agrigente. Elle étoit auſſi bien liée & affermie ſous terre qu'en dehors, & plantée tout près du rempart ſur la berme, & peut-être un peu inclinée vers la campagne. A l'intérieur il donna le talus néceſſaire pour empêcher l'éboulement des terres & pour faciliter l'accès. Sur le bord de ce terre-plein, il éleva un parapet, fait d'un bon faſcinage, avec ſes embraſures. Au bas du parapet, il ficha de gros pieux avec leurs branches, taillées en pointe & un peu baiſſées, pour empêcher l'eſcalade. De quatre-vingt en quatre-vingt pas, on voyoit ſaillir, hors de la courtine, une tour, ou plutôt un cavalier, qui n'étoit qu'un tertre artificiel, en forme de fer à cheval, avec ſes parapets, pour découvrir le flanc de quiconque viendroit à l'aſſaut.

Pendant que Céſar faiſoit travailler à cette ligne, les Gaulois firent de fréquentes ſorties. Un jour Vercingetorix ſortit avec toute ſa cavalerie, & ſe rangea en bataille devant ſes retranchemens, dans la plaine qui régnoit d'un côté de la montagne. Ayant mis l'infanterie également en bataille derriere la ligne, il parut qu'il n'attendoit plus que le

» d'autant de pieds de largeur ». *Erat foſſa pedum quindecim, & foſſa contra hoſtem in altitudinem pedum decem, tantumdemque ejus valli agger patebat.* C'eſt cette paliſſade branchue dont Polybe décrit ſi ſoigneuſement les pieux, & dont la maniere de les planter & de les lier rendoit les retranchemens Romains impénétrables.

ſuccès de la cavalerie contre celle des Romains, pour donner le ſignal à toute ſon armée de ſortir & de tomber ſur les quartiers des Romains.

Céſar appercevant bientôt le deſſein de l'ennemi, ordonna à toutes les cohortes, dans les différens quartiers, de ſe mettre en bataille devant leurs retranchemens, & en fit en même tems avancer contre l'ennemi la cavalerie, ſoutenue d'un gros corps d'infanterie, qui à une certaine diſtance la ſuivit à petit pas. Les Gaulois ſe battirent en braves gens, & forcerent les Romains de plier. Mais Céſar envoya à leur ſecours le corps de cavalerie Allemande, qui fondant ſur l'ennemi avec une bravoure digne de la Nation, changea dans un inſtant le ſort du combat. Les Gaulois en déroute ſe hâterent de regagner leur camp, & comme les iſſues qu'ils y avoient pratiquées, étoient trop étroites, ils ſe preſſerent & ſe culbuterent, de façon qu'un grand nombre de cavaliers Gaulois furent maſſacrés par les Allemands. Ceux-ci ſe voyant arrêtés par le foſſé, deſcendirent de leurs chevaux & firent mine de forcer les retranchemens des Gaulois, & comme en même-tems l'infanterie qui avoit ſoutenu la cavalerie s'avançoit auſſi, le camp des Gaulois fut ſaiſi tout-à-coup d'une telle frayeur, que tant infanterie que cavalerie, tout courut en confuſion vers les portes de la ville, comme pour s'y ſauver : mais Vercingetorix, ſachant qu'il avoit peu à craindre de cette boutade

des cavaliers Allemands, fit d'abord fermer les portes de la ville, & ramena par ſon autorité les troupes à la défenſe des retranchemens. Les Gaulois n'eurent pas plutôt repris leurs poſtes, que les Romains déſeſpérant de les forcer, ſe retirerent, ſatisfaits de l'avantage qu'ils venoient de remporter ſur la cavalerie, dont ils avoient pris pluſieurs chevaux.

Après cette malheureuſe tentative, Vercingetorix voyant que la cavalerie lui ſeroit déſormais à charge, prit la réſolution de la renvoyer, avant que les Romains euſſent achevé leurs lignes. Il ordonna donc à cette cavalerie de retourner dans les villes, & chargea les Chefs de repréſenter à leurs concitoyens le danger où il ſe trouvoit; qu'il n'avoit que pour trente jours de vivres, qu'il eſpéroit de les faire durer quelques jours au-delà du terme en les ménageant; mais que pendant ce tems, il falloit néceſſairement venir avec une puiſſante armée à ſon ſecours, ſi on ne vouloit pas laiſſer périr quatre-vingt mille hommes des meilleures troupes, & un Chef qui avoit fait tout ce qui étoit en lui pour délivrer les Gaulois du joug odieux des Romains. Après avoir donné ces inſtructions, il fit partir ſes eſcadrons, qui, à la faveur de la nuit, paſſerent ſi heureuſement entre les quartiers, par les endroits où on n'avoit pas encore tiré la circonvallation, que les Romains ne s'en apperçurent que lorſqu'il n'étoit plus tems de les troubler. Vercingetorix ayant enſuite amaſſé au-

tant de proviſions qu'il lui fut poſſible, & raſſemblé une grande quantité de bétail, il fit des réglemens pour la diſtribution des vivres, & ramena ſon armée dans la Ville.

Céſar averti du plan de Vercingetorix, par les priſonniers & les transfuges, fit travailler à toute force aux ouvrages qu'il avoit projettés pour ce blocus. Mais il ſe vit extrêmement incommodé par les fréquentes ſorties des Gaulois, qui, bien que toujours repouſſés, ne laiſſoient pas de retarder beaucoup les travaux. Pour s'y oppoſer, & pour augmenter encore plus ſa fortification, il fit creuſer à quatre cens pas de la ligne de contrevallation, vers la Ville, un foſſé perdu & à fond de cuve, de vingt pieds de largeur, & d'autant de profondeur, qui avoit dans ſa circonférence huit mille cinq cens pas. La terre qu'on en tiroit ſervoit de rempart, derriere lequel le ſoldat étoit à couvert des traits, & plus en état de s'oppoſer aux ſorties des Gaulois. Cet ouvrage fait, Céſar crut s'être aſſuré plus de loiſir pour achever ſa ligne de contrevallation.

Foſſam pedum XX. directis lateribus duxit, ne ejus foſſæ ſolum tantumdem pateret, quantum ſumma labra diſtabant: reliqua omnes munitiones ab ea foſſa pedes C D. *reduxit.*

Mais les Gaulois furent infatigables; ils ſortirent quelquefois par toutes les portes, pour aſſaillir les nouveaux ouvrages, de ſorte que Céſar fut obligé d'employer une grande partie de l'armée pour les garder dans toute leur circonférence. D'ailleurs, comme il y eut en même tems de grands corps détachés au fourage, & d'autres pour amener, même

de loin, des bois & des matériaux ; Céſar ne ſe ſentit pas aſſez de monde, pour exécuter la grande ligne de circonvallation qu'il avoit encore à faire en dehors, vers le tems qu'il calculoit l'arrivée des Gaulois. La difficulté devoit être encore plus grande pour les défendre, en cas qu'il eût ſur les bras, outre les Gaulois de la Ville, la grande armée, qui ſe hâtoit de venir à leur ſecours. C'eſt pourquoi il imagina de nouveaux moyens pour augmenter les défenſes de ſes lignes, de façon qu'occupant moins de monde à leur garde, elles lui laiſſaſſent un plus grand nombre de travailleurs pour la circonvallation, & de ſoldats pour la défenſe.

Il fit couper des arbres d'une médiocre hauteur, ou ſeulement de fortes branches, auxquelles il laiſſa les rameaux, en rognant ceux qui étoient trop longs, & en les aiguiſant tous en pointe. Il creuſa enſuite, tout près de l'enceinte, un foſſé de cinq pieds de profondeur, dans lequel on mit ces troncs liés par le bas, pour qu'on ne pût pas les arracher. On en fit une eſpece d'abbatis, dont les branches entrelacées préſentoient de toutes parts des pointes aiguës, & on joignit ainſi dans ce foſſé cinq haies l'une à l'autre, ce qui forma enſemble une barriere hériſſée, qu'on ne pouvoit ni arracher ni paſſer qu'avec une extrême difficulté. (*f*)

(*f*) Voici les mots Latins : *Itaque truncis arborum, aut admodum firmis ramis abſciſſis, atque horum delibratis aut præacutis cacuminibus, perpetuæ*

Tout auprès, en avant, il fit creuſer huit rangs de puits, diſpoſés en quinconce, à trois pieds de diſtance l'un de l'autre & de trois pieds de profondeur, ayant les bords plus larges & ſe retréciſſant inſenſiblement juſqu'au fond. (*t*) Dans ces puits on ficha des pieux ronds, de la groſſeur de la

foſſæ quinos pedes altæ ducebantur; hue illi ſtipites demiſſi & ab infimo revincti, ne revelli poſſent, ab ramis eminebant. Mr. Folard a très-bien remarqué que Juſte-Lipſe & Vigenere ſe ſont groſſiérement trompés dans l'expoſé qu'ils ont fait de ces travaux de Céſar. Cet habile Officier s'apperçut aiſément que Céſar décrit ici un abbatis d'arbres. Content de cette découverte, il ne ſe ſoucioit plus des circonſtances que Céſar en donne. L'abbatis tel qu'il le repréſente, eſt de ſon invention. On ne ſauroit approuver cette maniere d'interpréter les Auteurs. Céſar dit qu'il avoit jetté ces arbres dans un foſſé de cinq pieds de profondeur; & que les Gaulois, lorſqu'ils alloient à l'aſſaut, tomberent imprudemment dans ce foſſé, où ils furent percés & bleſſés par les pointes aiguës des branches. Mr. Folard n'en dit pas le mot. *Traité de l'attaque & de la défenſe des places, Tom. II. p. 159.*

Il repréſente ces arbres inclinés ſur la terre, & étendus de tout leur long devant les retranchemens. Le Général Romain obſerve que ces cinq rangs d'arbres étoient joints enſemble de façon que les branches en étoient enlacées. *Quini erant ordines*, dit-il, *conjuncti inter ſe ac implicati.* Mr. Folard les éloigne à cinq pieds les uns des autres, & en donne la figure qui reſſemble bien peu aux arbres de Céſar. Quand il dit que le corps & les jambes de ceux qui auroient voulu paſſer juſques-là, après avoir ſurmonté tous les autres obſtac[illegible] ſe feroient trouvés à couvert derriere les arbres ſans être vûs du rempart & à l'abri des pierres & des traits; il a bien mal compris la deſcription de Céſar. Cette haie branchue dans le foſſé ne donnoit aucune protection à l'ennemi, au lieu qu'il l'auroit trouvée plus aiſément derriere l'abbatis qu'il ſuppoſe. Ce que Mr. Folard ajoute du terme *cacuminibus*, prouve qu'il avoit paſſé trop légérement ſur cet endroit des Commentaires; car il n'a aucun rapport au ſens qu'il lui donne. *Cacuminibus ramorum delibratis ac præacutis*, ſignifie ſeulement que le bout tendre des rameaux fut coupé, & que les jets qu'on laiſſa furent taillés en pointe. Quoique Mr. Folard ait donné l'eſſor à ſon imagination, il paroît aſſez que la barriere hériſſée de Jules Céſar avoit été d'une plus grande difficulté que l'abbatis que le Chevalier imagine.

(*t*) C'eſt ce que Céſar dit: *Paulatim anguſtiore ad infimum faſtigio*, & que M. d'Ablancourt traduit dans un ſens oppoſé; *il fit des foſſes de trois pieds de profondeur, un peu étroites par le haut.* Ces pieges étoient plus dangereux que ceux que Mr. Folard imagine & décrit. Etant plus ouverts en haut qu'en bas, & couverts d'une légere broſſaille; les pieds de ceux qui avoient à les paſſer devoient gliſſer dedans & ſe bleſſer à l'aiguillon qui étoit au fond de la foſſe. En retirant le pied de deſſus l'un, ils tomboient dans l'autre, les foſſes étant diſpoſées en quinconce.

cuiſſe, brûlés & aiguiſés par le bout, que l'on affermit, en y foulant & pétriſſant la terre, juſqu'à fauſſer d'un pied le niveau ſur chaque foſſe, qui toute remplie qu'elle étoit, faiſoit un trou profond de deux pieds. Ces pieux pointus ne ſortoient du fond qu'à la hauteur de quatre doigts, & on les couvrit d'herbes & de broſſailles pour cacher le piege.

Au devant de tout cela, Céſar ſema des chauſſe-trapes, qui n'étoient autre choſe que des hameçons de fer, attachés à un gros bâton, de la longueur d'un pied, qui ſe fichoit en terre juſqu'aux aiguillons. (*u*)

Ayant ainſi achevé & mis en bon état de défenſe ſa ligne de contrevallation, il fit travailler ſans relâche à celle de circonvallation contre l'ennemi

(*u*) Juſte Lioſe, Vigenere, & Mr. Folard, remplissent de chauſſe-trapes tout l'eſpace depuis les premiers foſſés juſqu'à ceux des deux lignes environnantes. Comme il avoit quatre cens pas de diſtance de l'un à l'autre, on auroit eu beſoin d'une infinité de ces machines pour tant de terrein dans toute la circonférence de ces deux lignes. On n'a pas fait attention que ces pieges à quatre cens pas du rempart auroient été fort inutiles. Les Gaulois s'en ſeroient bientôt apperçus, & ils les auroient arrachés à leur aiſe ſans crainte d'être troublés par l'ennemi trop éloigné pour les atteindre de ſes traits. Il eſt conſtant que tout cet appareil de pieges n'occupoit qu'un certain eſpace tout proche du foſſé des deux lignes environnantes. Céſar dit enſuite que les Gaulois s'avançoient hardiment contre les retranchemens, & que ce ne fut que quand ils furent bien près du foſſé qu'ils ſe virent tout-à-coup arrêtés par ces chauſſe-trapes. On en infere, que ces chauſſe-trapes ne régnoient pas ſur tout cet eſpace de quatre cens pas. Les mots latins, *ante hæc taleæ, pedem longæ, mediocribus intermiſſis ſpatiis, omnibus locis differebantur*, ont induit en erreur les Commentateurs. Il avoit dit auparavant que cette haie branchue étoit placée en cinq rangs & les foſſes en quinconce; mais les chauſſe-trapes, ajoute-t-il, en cet endroit, étoient plantées çà & là ſans diſtinction des intervalles. Cet *omnibus locis* eſt relatif à la poſition des autres obſtacles.

du dehors. Son plan étoit d'enfermer dans ces deux lignes, les différens quartiers établis & retranchés ſur pluſieurs hauteurs autour de la Ville, en éloignant l'une de l'autre d'environ quatre cens ſoixante-dix pas; de ſorte que cette ligne extérieure avoit quatorze mille pas, ou près de cinq lieues dans ſa circonférence. Mais il y avoit quelques-unes de ces collines & hauteurs qui étoient fort difficiles, & dont la pente s'étendoit ſi loin en avant, qu'il étoit impoſſible de les environner entiérement. Céſar continua donc ſes retranchemens, en ſuivant le terrein juſqu'à ces hauteurs, qu'il ſe contenta de rendre d'un difficile accès, par ces barrieres de buiſſons, de piéges & de chauſſe-trapes, comme il avoit fait dans la ligne de contrevallation, où les mêmes obſtacles s'étoient préſentés. Les quartiers étant d'ailleurs fortifiés par les retranchemens ordinaires des camps, il tâcha de les joindre, autant qu'il étoit poſſible, à ceux de la ligne, & ſe ſervit en même tems de ces hauteurs pour établir la communication avec la campagne, en y pratiquant des iſſues, par leſquelles il fit enſuite des ſorties contre l'ennemi lors de l'aſſaut.

Cette ligne de circonvallation étoit au reſte faite comme l'autre, avec les mêmes obſtacles en avant vers la campagne, avec un foſſé de la même profondeur, un ſemblable rempart, garni d'un parapet, des crenaux, des tours, de toute ſorte de machines,

des leviers, des pieux & des pierres pour repouſſer les aſſaillans. (*x*)

Tom. II. p. 260.

(*x*) Quoique M. Folard ait relevé les fautes de Juſte Lipſe & de Vigenere, qui ont multiplié ſans raiſon les foſſés de cet immenſe ouvrage ; il n'a pas mieux rencontré qu'eux le vrai de la narration de Jules Céſar. Selon lui, outre les deux foſſés des lignes, il y en avoit encore deux autres, l'un contre la ville, & l'autre vers la campagne ; chacun à quatre cens pas des deux lignes capitales. On auroit raiſon de traiter de roman le récit que Céſar fait de ce blocus d'Aleſia, ſi l'on s'attachoit à toutes les explications des Commentateurs. Ce foſſé perdu, à quatre cens pas de la circonvallation, auroit eu au-delà de vingt mille pas de circonférence, & ſon exécution devoit être d'une plus grande difficulté que les deux foſſés des lignes enſemble. D'ailleurs, cet immenſe travail n'auroit été d'aucune utilité : car ce foſſé, avec ſon terre-plein, éloigné de quatre cens pas de la circonvallation, & encore ſéparé par tant de chauſſe-trapes & d'autres obſtacles, n'auroit eu aucune défenſe. Il eût été impoſſible de le garnir de troupes dans ſa circonférence de plus de vingt mille pas, tandis qu'on avoit à garder les deux lignes capitales. Les Gaulois l'auroient comblé à leur aiſe, & ce prodigieux travail ne les auroit retenu que très-peu de tems. Auſſi ne trouve-t-on point ce foſſé perdu dans le récit que fait Céſar des attaques.

En liſant attentivement la relation de ce grand Général, on n'y voit rien que de raiſonnable. Dès qu'il commença à travailler il fut fort incommodé par les fréquentes ſorties des Gaulois. Pour les tenir en bride, il tira un foſſé de huit mille quatre cens pas de circonférence, de vingt pieds de profondeur ſur autant de largeur, à une médiocre diſtance du pied de la montagne. Il en fit garder le terre-plein par une partie de ſes troupes, pendant qu'avec le reſte de l'armée il s'appliqua à tirer & à perfectionner les deux grandes lignes de circonvallation. Auſſi-tôt qu'elles furent achevées, il abandonna ce premier foſſé & retira ſon monde derriere les grands retranchemens. La facilité que Vercingetorix eut à combler le foſſé en eſt une preuve & n'a plus rien de ſurprenant.

Céſar s'exprime clairement ſur les deux grandes lignes, dont il dit que celle qui étoit contre la ville, étoit remplie de l'eau de la riviere, dans les endroits les plus bas. Il parle enſuite, Chap. LXVIV, de la ligne qui étoit vers la campagne, & dont il détaille quelques particularités. Il y a ici une expreſſion qu'on n'a pas compris, & qui nous a produit cette quantité de foſſés & toutes les autres rêveries des Interpretes. *Céſar ayant achevé cette ligne*, dit le texte des Commentaires, *il tira la ligne de circonvallation contre l'ennemi de dehors, & la fortifia de la même maniere que celle qu'il avoit tirée contre la ville.* Les Commentateurs ſe fondant alors ſur ces mots : *pares ejuſdem generis munitiones perfecit, il la fortifia de la même maniere que l'autre*, ils imaginerent le même foſſé à fond de cuve à quatre cens pas de diſtance, & d'autres travaux qu'il ſeroit ſuperflu de réfuter ; mais ils ne remarquerent pas que ces mots, *pares ejuſdem generis munitiones*, regardoient cette barriere de buiſſons, les pieges & les chauſſe-trapes qu'il venoit de détailler, & dont il indiquoit qu'on avoit bordé également les retranchemens de dehors.

Céſar ne tira donc que les deux lignes ordinaires, dans leſquelles il ren-

Après avoir fini tous ces ouvrages, Céſar fit de grands fourages & ramaſſa des proviſions & des vivres pour environ un mois.

Ce travail prodigieux ne prit qu'environ quarante jours. L'armée de Céſar ſe montoit à environ ſoixante mille hommes: elle étoit compoſée de dix légions & de quatre mille cavaliers. Sa confiance en ſes légions étoit telle, qu'il diſoit ſouvent qu'avec elles, il pourroit bouleverſer le Ciel. D'ailleurs, maître des environs, il en pouvoit employer les habitans aux travaux; ſi ce n'étoit pas juſqu'à en faire ſes pionniers, du moins le ſervirent-ils pour amaſſer & charrier les matériaux & les bois, dont il ſe fit

Hirtius. *Anme deleto non animadvertebant, decem habere Legiones populum Romanum, quibus non ſolùm vobis obſiſtere, ſed etiam Cælum diruere poſſent.*

ſerma les différens quartiers de ſon armée. Comme elles ſe reſſembloient en tout, il les détaille toutes les deux enſemble, *duas foſſas quindecim pedes latas eadem altitudine perduxit*: au lieu qu'il ne parle que d'un ſeul foſſé à fond de cuve, vers la ville, dont il abandonna enſuite la défenſe: *foſſam pedum XV. directis lateribus duxit.* Cette façon de parler de Céſar détruit donc l'autre foſſé de quatre cens pas de diſtance de la circonvallation, que M. Folard ajoute. Lorſque Céſar détaille le foſſé de cinq pieds de profondeur, qu'il remplit de cette haie branchue & hériſſée de pointes, il en parle de même en pluriel: *perpetuæ foſſæ quinos pedes altæ ducebantur*; *on tira des foſſés de cinq pieds de profondeur le long des lignes.* Perſonne n'oſera dire qu'on tira pluſieurs de ces foſſés, paralleles les uns aux autres devant chaque ligne. Céſar en parle en pluriel, parce qu'un pareil foſſé régnoit de même autour de l'autre ligne de circonvallation.

Ces diſcuſſions, quoique ſéches, ſont très-néceſſaires pour entendre les Commentaires de Céſar. M. d'Ablancourt manque ſouvent le ſens de ſon Auteur. En voici un exemple. Céſar donne ici les raiſons pour leſquelles il avoit ſi ſoigneuſement fortifié ſes lignes. Le Traducteur dit: *Afin que ſi par hazard on venoit attaquer ſes lignes en ſon abſence, on ne pût pas les inveſtir en même tems de tous côtés avec une grande multitude.* Aſſurément Céſar n'avoit pas envie de quitter ſes lignes, & l'ennemi ne les auroit pas moins inveſties avec une grande multitude, en ſon abſence, qu'en ſa préſence. Voici ce que Céſar dit: *Afin que s'il arrivoit, qu'après le départ de la cavalerie de Vercingetorix, l'ennemi vînt en grand nombre inveſtir les lignes de tous côtés. Si ita accidat ejus diſceſſu* ne regarde donc pas Céſar, mais le mot *hoſtis* qui a précédé. *Si ita accidat*, dit-il, *hoſtis diſceſſu.*

une ſi grande conſommation, que les forêts des environs ne ſuffiſant pas, on fut obligé d'aller faire les abbatis au loin.

L'immenſité des travaux de Numance, de Carthage, de Dyrrachium, de Peruſium, ne permettent point de révoquer en doute le récit de Céſar, auquel l'exactitude de ſes détails, & le ſilence de ſes contemporains, ſemblent avoir donné ſon authenticité. Le ſoldat Romain étoit un véritable manœuvre, foſſoyeur, maçon, charpentier, bucheron: il exerça en tems de paix tous ces métiers pénibles, & il les regardoit comme des parties eſſentielles de ſa profeſſion. Accoutumé à porter de peſans fardeaux, à remuer les machines, à les ſervir & à les faire jouer; il ſupportoit ſans peine & ſans murmure des corvées, auxquelles nos plus déterminés volontaires ſe refuſeroient.

Pendant ce tems-là les Gaulois avoient aſſemblé une forte armée, dont ils donnerent le commandement à quatre Généraux. Le plus eſtimé étoit *Commius*, auparavant ami & allié de Céſar, à qui il étoit redevable de toute ſa fortune. Mais, comme Céſar dit lui-même, ni l'amitié, ni le ſouvenir des bienfaits, n'empêchoient point ce Général de ſervir ſa patrie. L'amour de la liberté & la paſſion de la recouvrer, avoient gagné tous les eſprits. Il falloit renoncer à la qualité de Gaulois, ou s'unir au plus grand nombre contre les conquérans des Gaules.

Quelque diligence qu'on fit, ces troupes ne purent être enſemble & prêtes à marcher au ſecours d'Aleſia, au tems que Vercingetorix avoit marqué. Ce délai jetta le déſeſpoir dans l'ame des aſſiégés, qui ne ſachant pas ce qui ſe faiſoit en leur faveur, & manquant déja de vivres, délibérerent ſur les partis les plus violens dans une ſi grande extrémité. Fort peu vouloient ſe rendre; d'autres conſeillerent de faire une ſortie générale, tandis qu'on étoit encore en force. L'Auvergnat *Critolaus* propoſa de tuer tous ceux qui étoient inutiles à la guerre, & de ſe nourrir de leur chair. Ce conſeil fit horreur aux plus déterminés. Autant pour diminuer le péril actuel de la diſette, que pour ſe mettre dans l'impuiſſance de revenir à l'avis du féroce Auvergnat, on réſolut de faire ſortir toutes les bouches inutiles. Les Mandubiens qui avoient reçu Vercingetorix dans leur Ville, ſubirent ce ſort. Mais Céſar ne les admit point dans ſon camp. On ne ſait pas ſi on les fit rentrer dans la Ville.

L'armée auxiliaire ſe forma pendant ce tems-là. Commius qui la commandoit, s'approcha du camp Romain. Il avoit ſous ſes ordres deux cens quarante mille hommes d'infanterie & huit mille de cavalerie. Il occupa d'abord une chaîne de montagnes, qui n'étoit qu'à cinq cens pas de la circonvallation, où il poſa ſon camp. A la vue de cette puiſſante armée de ſecours, Vercingetorix reconduiſit ſes troupes

dans l'ancien camp, ſous les murs de la Ville; il combla le foſſé & raſa les retranchemens qui en avoient fait l'enceinte, afin de tout diſpoſer pour une ſortie générale.

Céſar fit auſſi ſes diſpoſitions; aſſignant à chacun de ſes Généraux ſon poſte ſur les deux lignes; il redoubla les gardes, & tint ſes troupes prêtes à tout événement.

Le lendemain, Commius fit avancer ſa cavalerie dans la plaine, qui étoit aſſez ſpacieuſe à l'occident de la Ville. Il avoit mêlé avec les eſcadrons pluſieurs pelotons d'archers & de ſes meilleures troupes légeres. Toute ſon infanterie fut en même tems rangée en bataille ſur les hauteurs qui bornoient la plaine. Ces diſpoſitions indiquant à Céſar, que l'ennemi avoit envie d'engager un combat de cavalerie, il crut devoir l'accepter. La retraite lui étoit aſſurée au cas de malheur, & ſi la fortune ſe déclaroit pour lui, ce premier début devoit relever le courage de ſes troupes, & diminuer l'ardeur des ennemis.

La cavalerie Romaine ſortit donc des lignes, & fondant ſur celle des Gaulois engagea un combat très-opiniâtre. Les aſſiégés d'Aleſia, les quartiers Romains aſſis ſur les hauteurs, & les Gaulois rangés également ſur les montagnes, furent témoins de cette action. De toutes parts on jetta de grands cris pour encourager les combattans. Les Gaulois reçurent le choc des Romains avec beaucoup de courage.

Soutenus à propos par leurs archers, qui faiſoient pleuvoir une grêle de traits, ils repouſſerent pluſieurs fois les Romains. Le combat avoit duré depuis midi juſqu'au coucher du ſoleil; il devint alors plus furieux, chaque parti ramaſſant toutes ſes forces pour décider la journée à ſon avantage. Les Romains, pouſſés par les Gaulois, s'étoient rapprochés de leur camp; on ſe battoit tout près des retranchemens. Alors Céſar qui avoit gardé en réſerve ſa brave cavalerie Allemande, la fit ſortir par un autre endroit de la ligne, un peu détourné de celui auprès duquel le combat ſe donnoit. Elle ſe forma ſur beaucoup de front ſans intervalles, fondit avec impétuoſité ſur les Gaulois qui ne s'y attendoient pas, & les força en un inſtant de plier & de fuir en déroute. Les troupes legeres abandonnées par la cavalerie, furent d'abord environnées & taillées en pieces. C'eſt le ſort ordinaire à pareille infanterie employée à cet uſage. Les Romains pourſuivirent les Gaulois juſqu'à leur camp, & retournerent enſuite victorieux dans les lignes.

Confertis cohortibus.

Il eût été aiſé à Commius, qui commandoit une ſi nombreuſe armée, de faire ſuivre & ſoutenir cette cavalerie par un gros corps d'infanterie, ce qui auroit facilité ſa retraite & celle des troupes légeres, avec autant d'ordre que de ſûreté, au cas qu'il n'eût pas voulu les reformer pour revenir à la charge. Mais il ne faut pas apprécier la conduite de ces peuples,

ſelon les bons principes de l'art de la guerre. Pleins de courage, ils ſe battoient en braves gens, ſans prendre d'autres meſures que celles que le gros bon ſens leur dictoit. Leur infanterie étoit de plus mal armée : n'ayant pour toute arme qu'une longue épée de mauvaiſe trempe, il étoit impoſſible qu'elle réſiſtât au choc d'une bonne cavalerie ; & rangée comme elle étoit ſur une prodigieuſe profondeur, il falloit qu'elle fût d'abord miſe en confuſion & en déſordre.

Commius ſe prépara à un aſſaut général. Toute l'armée fut occupée à faire des faſcines, des échelles, à ajuſter de longues faux & des crocs pour détruire & arracher les paliſſades & les défenſes du parapet. C'eſt à quoi l'on employa le jour qui ſuivit ce premier combat.

Commius choiſit la nuit pour ſon attaque. Vers minuit il ſortit ſon armée du camp ; il la conduiſit vers les retranchemens, dont il embraſſa une grande étendue. Pendant la marche, on jetta de grands cris, pour ſervir de ſignal à Vercingetorix d'attaquer de ſon côté les lignes en même tems. Ce tumulte avertit également les Romains de faire jouer les machines qu'ils avoient dreſſées tout le long de leur ligne. Marcus Antonius & Caius Trebonius, qui étoient les Généraux de jour, avoient de gros corps ſous leurs ordres, pour porter du ſecours par-tout où ils verroient les Gaulois donner avec ſuccès. Dès que ceux-

ceux-ci furent ſous les baliſtes, ils incommoderent d'abord les Romains par les traits & les fleches qu'ils firent pleuvoir ſur eux de tous côtés. Les chauſſe-trapes & les pieges, qu'ils n'avoient pas prévus, les dérangerent beaucoup, mais ne les empêcherent pas de s'avancer courageuſement. Ils en étoient déja à franchir cette barriere hériſſée, pour parvenir au comblement du grand foſſé, lorſque les Romains jetterent ſur eux une ſi grande quantité de pierres, de balles & de piles, en écartant à coups de leviers ceux qui s'approchoient de plus près, qu'il leur fut impoſſible de paſſer outre. Malgré toutes ces difficultés, ils ne renoncerent pourtant pas à leur entrepriſe. Toute la nuit ils pouſſerent leur pointe. Le jour paroiſſant, les Romains renforcerent leurs poſtes, par-tout où ils découvrirent que les travaux des Gaulois avoient avancé. Commius craignit quelque ſortie des quartiers Romains, qui étoient ſur les hauteurs, & d'en être pris en flanc; il connut qu'il s'opiniâtreroit inutilement dans ſon projet; il fit ſonner la retraite.

Au moment que les cris des Gaulois avoient indiqué à Vercingetorix le moment de ſa diverſion, il ſortit avec toute ſon armée. Ayant perdu quelque tems au comblement du premier foſſé, il vit tout-à-coup l'impétuoſité de ſes gens arrêtée par les chauſſe-trapes, & par la barriere d'épines qui fermoit l'accès

au foſſé de la contrevallation. Le jour le ſurprit ; occupé encore à ſe faire paſſage à travers tous ces obſtacles. S'appercevant alors de la retraite de Commius, il prit le même parti, & retourna cette fois dans ſon camp ſans avoir rien fait.

Le mauvais ſuccès de cette premiere attaque, fit remarquer aux chefs des Gaulois, qu'ils avoient attaqué les retranchemens des Romains préciſément où ils étoient les plus forts & de la plus grande défenſe. On envoya donc quelques gens du pays, avec des Officiers des plus entendus de leur armée, pour aller reconnoître les lignes dans toute leur circonférence. Il leur parut probable, que dans une enceinte d'une ſi grande étendue, & dans un terrein ſi inégal, il y auroit des endroits plus foibles que les autres.

Erat à ſeptentrionibus collis, quem propter magnitudinem circuitûs, opere complecti non poterant noſtri, neceſſarioque pœne iniquo & leniter declivi loco caſtra fecerant ; & ch. 85. *Exiguum loci ad declivitatem faſtigium magnum habet momentum.*

En effet, il y avoit dans l'enceinte de la circonvallation du côté du Nord, une montagne d'une grande hauteur, dont la pente ſe portoit hors de la ligne, fort en avant dans la campagne. Cette montagne étoit ſi ſinguliérement eſcarpée de ſes deux côtés, que de la ligne qui y aboutiſſoit, il n'y avoit d'accès à la hauteur qu'au moyen d'un long circuit en arriere. Du côté de la campagne, l'accès à cette montagne étoit ſur une pente aſſez douce, qui conduiſoit juſqu'au ſommet par un terrein ſpacieux. Probablement que des deux côtés de cette large

voie, le chemin étoit fort inégal, & qu'il y avoit de diſtance en diſtance, de petites hauteurs qui s'élevoient l'une ſur l'autre; de ſorte qu'il s'étoit formé pluſieurs ſentiers & pas détournés, par leſquels on débouchoit en différens endroits dans le grand paſſage. A une petite diſtance du pied de la montagne, il y avoit d'autres hauteurs & collines, entre leſquelles on voyoit des vallons & des gorges entiérement hors de la vue de ceux qui étoient au haut de l'autre montagne.

Céſar qui connoiſſoit l'importance de ce poſte, y avoit établi un quartier pour deux légions, ſous les ordres d'Antiſtius Reginus & de Caninius Rebilus. Les retranchemens qui couvroient le dehors du camp, traverſoient le large paſſage par lequel on montoit au ſommet, & s'étendoient à droite & à gauche, auſſi loin qu'il étoit poſſible, dans les inégalités qui étoient de côté: de ſorte que tout le camp fut aſſis ſur la pente de la montagne, environ à la même hauteur que les lignes. Ce camp étoit fortifié avec toute l'exactitude imaginable. Du côté de la campagne, il avoit les mêmes ouvrages que le reſte de la ligne, & tous ces pas & ſentiers, qui aux côtés du grand paſſage conduiſoient au haut de la montagne, étoient barricadés & parſemés de toute ſorte d'obſtacles. Malgré toutes ces précautions, Céſar ne pouvoit pas ſi pleinement occuper tous les pas &

tous les détours de cette montagne, qu'il n'en reſtât quelques-uns par leſquels l'ennemi pouvoit déboucher.

C'étoit cette montagne que les gens du pays, qui en connoiſſoient parfaitement bien l'aſſiette, indiquoient au Général Gaulois, comme l'endroit de toute l'enceinte le plus propre à être forcé.

Commius choiſit alors les plus braves de ſon armée, au nombre de ſoixante mille hommes, dont il donna le commandement à un parent de Vercingetorix, nommé *Vergaſillaunus*, & les fit partir le ſoir dès qu'il fit obſcur. Il marcha toute la nuit, en prenant quelques détours pour dérober ſa marche, & arriva au point du jour au pied de cette montagne, où il ſe cacha ſi bien, qu'il ne fut point apperçu des Romains. Commius étoit convenu du ſignal de l'attaque, & lui avoit donné des guides, qui devoient lui faire connoître tous les avantages du terrein.

En même tems Vercingetorix qui avoit deviné ſur les mouvemens de Commius, qu'on avoit quelque deſſein, ſe mit en état d'attaquer auſſi-tôt que le bruit & les cris de ſes compatriotes lui annonceroient l'action entamée de leur côté. Il avoit préparé une quantité prodigieuſe de faſcines pour combler le foſſé, & il avoit fait conſtruire toute ſorte de galeries & de mantelets, pour ſe mettre à l'abri

des traits des Romains. La même raiſon qui avoit déterminé Commius, lui ayant fait changer le plan de ſon attaque, il avoit fait reconnoître dans l'enceinte de la contrevallation, une hauteur qui étoit à peu près de la même nature que celle où Vergaſillaunus devoit attacher l'aſſaut.

Le lendemain, Commius rangea ſon armée en bataille au pied des montagnes où il étoit campé, vis-à-vis les lignes des Romains, dont il embraſſoit une grande étendue. Céſar voyant cette démarche de l'ennemi, s'attendit qu'ainſi que dans l'aſſaut précédent les Gaulois s'attacheroient à cette partie de la ligne qui étoit dans la plaine. Il la mit en état de défenſe, ſans ſe précautionner plus qu'à l'ordinaire à l'endroit où les plus grands coups devoient ſe frapper.

Sur le midi, après que les troupes de Vergaſillaunus eurent repris haleine, & repaſſé leurs diſpoſitions, les Gaulois s'avancerent de tous côtés vers les lignes des Romains. Il n'étoit pas douteux, que ſi Commius pouſſant juſqu'aux retranchemens, les eût attaqués en même tems que Vergaſillaunus & Vercingetorix, les Romains n'euſſent été forcés & perdus ſans reſſource. Mais, ſoit que les vains efforts de l'attaque précédente euſſent intimidé les Gaulois; ſoit que Commius crût que ſa préſence ſuffiſoit pour empêcher les Romains de ſe dégarnir de ce côté,

il fit halte, après s'être approché à la portée du trait.

Pendant ce tems, Vergaſillaunus marcha bruſquement à l'aſſaut du quartier, où étoient les deux légions, ſur la pente de la montagne. Il s'étoit mis à la tête d'une grande partie de ſa troupe, qu'il fit avancer ſur un auſſi grand front que le paſſage le permettoit, les rangs & les files bien ſerrés, les boucliers élevés ſur les têtes, formant la *tortue*, qui les mettoit à l'abri des traits lancés d'enhaut. Il paſſa au travers des chauſſe-trapes, & des autres obſtacles qui étoient ſur le chemin; il les fit couvrir de terre & de faſcines à meſure qu'il pouſſoit en avant. Peut-être qu'en même tems une autre partie de ſes troupes enfila les différens pas & les ſentiers que les guides montrerent; de ſorte que les Romains, qui ne s'y attendoient pas, étoient déja attaqués en quelques endroits de leurs retranchemens, lorſqu'ils virent encore le gros des Gaulois s'avancer fiérement pour donner l'aſſaut. L'impétuoſité des attaquans fut extrême. Ils comblerent le foſſé, ils arracherent les paliſſades, & ils s'élancerent à corps perdu ſur les retranchemens avec autant de concert que de célérité. Malgré leur vigoureuſe défenſe, les Romains auroient cédé à la longue.

Céſar s'étoit ménagé un grand corps de réſerve, avec lequel il s'étoit poſté dans un endroit, d'où il étoit à portée de donner du ſecours par-tout où il

en ſeroit beſoin. Dès qu'il fut averti du danger où le quartier des deux légions ſe trouvoit, il y envoya Labienus avec ſix cohortes, qui compoſoient un corps de trois mille hommes. Il lui ordonna, qu'au cas qu'il ne vît pas jour à ſe défendre derriere les lignes, il eût à en ſortir avec la plus grande partie de ſes troupes, & à attaquer les Gaulois devant les retranchemens l'épée à la main. Lui-même il reſta encore quelque tems dans ſon poſte, pour obſerver Commius qui ne bougea pas de ſa place.

Ce fut alors qu'on lui annonça encore le grand ſuccès de l'attaque de Vercingetorix. Ce dernier s'étoit avancé contre les retranchemens d'un quartier aſſis ſur une montagne, avec tout l'appareil d'un Général qui aſſiege une Ville. Il avoit de grands mantelets, des galeries & d'autres machines, derriere leſquelles il s'approcha des lignes, combla le foſſé, & ſe fraya le chemin pour l'aſſaut. Vigoureuſement ſecondé par ſes Gaulois, que le déſeſpoir faiſoit agir, il étoit ſur le point de forcer ce quartier, lorſque Céſar envoya renfort ſur renfort pour ſoutenir les ſiens. Il détacha d'abord le jeune Brutus, avec quatre cohortes, & le fit ſuivre par Fabius, qui en commandoit ſept autres, & comme toutes ces troupes ne faiſoient que retarder les aſſaillans, il vint lui-même avec tout le reſte de ſon corps de réſerve, au riſque de laiſſer preſque ſans défenſe

la ligne que Commius menaçoit avec la plus grande partie de ſon armée. Tout ce que Céſar effectua avec ſes grands renforts, fut de rétablir en quelque façon le combat, ſans pouvoir repouſſer entiérement ces Gaulois qui ne quitterent leurs avantages qu'avec la vie. Le combat devint furieux. Les Romains encouragés par la préſence de leur Général, firent des merveilles. A la fin Céſar ſe raſſura, & remettant la conduite de cette action à ſes Généraux, il quitta les combattans pour voler à l'autre attaque des Gaulois, où le danger n'étoit pas moins grand.

Pendant que l'infanterie étoit aux mains, Céſar avoit fait aſſembler toute ſa cavalerie, & en pouſſant la plus grande partie hors de la ligne, il lui donna ordre de tourner les Gaulois de Vergaſillaunus & de leur tomber à dos. Lui-même, ſuivi du reſte de ſes Chevaliers, & prenant en chemin quatre cohortes qu'il trouva déſœuvrées, il s'avança droit vers ce quartier que Vergaſillaunus attaquoit. Mais avant ſon arrivée, Labienus étoit déja certain de repouſſer l'ennemi. Une faute qui auroit dû coûter cher aux Romains, tourna à leur avantage.

Dans l'abſence de Céſar, les cohortes qui ſe tenoient le plus près du quartier attaqué, voyant l'inaction de Commius, commencerent à s'y ennuyer, & inſenſiblement elles quitterent l'une après

l'autre leurs poſtes, pour venir au ſecours de Labienus, qu'elles voyoient lutter avec inégalité contre les furieux aſſauts de Vergaſillaunus. (*y*) En peu de tems Labienus ſe vit trente-neuf cohortes, qui ſuffiſoient pour exécuter ce que Céſar lui avoit recommandé de ne faire qu'à la derniere extrémité. Après les avoir rangées ſur un auſſi grand front qu'il étoit poſſible, à une petite diſtance derriere les retranchemens, il ſe prépara à une ſortie générale, avec tout ce qu'il avoit de troupes, à qui l'ardeur de ces cohortes fraîches fit oublier leurs fatigues. A cet effet il fit promptement élargir les iſſues que les combattans avoient à dos. Il en fit ſortir une cohorte après l'autre pour ſe joindre à

(*y*) Toutes les circonſtances que je donne de ces différens combats, ſont fondées ſur le récit de Céſar. On ne peut pas douter de l'inaction de Commius pendant tout l'aſſaut. Car s'il eût attaqué les retranchemens avec le reſte de ſes troupes, qui étoit encore au moins de cent cinquante mille hommes, trente-neuf cohortes, qui ſont preſque quatre légions, n'auroient pas oſé quitter les défenſes de la ligne pour venir au ſecours du quartier attaqué. Il étoit déja défendu par deux légions. Labienus ſurvint avec ſix cohortes : treize cohortes furent détachées pour ſoutenir le quartier que Vercingetorix preſſoit ; Céſar même s'y rendit encore avec de fraîches cohortes, & en prit à ſon retour quatre autres qu'il trouva déſœuvrées. Toute l'armée pourtant ne conſiſtoit qu'en dix légions. Il faut néceſſairement que Commius n'ait pas donné de l'occupation aux Romains, & que ces trente-neuf cohortes, aſſez imprudentes pour dégarnir la ligne, aient fait la faute, qui tourna à leur bonheur. Céſar ne développe pas toujours ces ſortes de circonſtances; mais le reſte du récit le prouve aſſez : « Eodemque tempore equitatus ad » campeſtres munitiones accedere ; & reliquæ copiæ pro caſtris ſeſe oſtendere » cœpere : » *En même tems la cavalerie s'approcha des retranchemens dans la plaine, & le reſte des troupes* (de Commius) *ſe montra devant le camp.* Lorſqu'il dit après : » & pugnatur uno tempore omnibus locis acriter, atque » omnia tentantur : » *on ſe battit en même tems & par-tout vivement, & on tenta tout*, il s'explique d'abord, en ajoutant, » qua minima viſa pars firma » eſt », *par-tout où on remarquoit les parties foibles dans la ligne.*

celles qui étoient en bataille. (z) Les Gaulois trouvant la ligne dégarnie, la percerent & y entrerent en foule. Mais Labienus vint les charger dans la ligne l'épée à la main; & la ſurpriſe ſe joignant à la valeur de ſes gens, les Gaulois reculerent & repaſſerent la ligne en déſordre; enſuite ils firent une retraite approchante de la fuite vers leur gros. Les Romains les pourſuivirent de près, & s'étant fait jour au travers des retranchemens, paſſant par toutes les iſſues praticables, ils vinrent juſqu'à ce gros, qui occupoit toute la pente de la montagne. Vergaſillaunus ſe forma aſſez promptement pour recevoir les Romains. Ce combat devoit décider du ſort des deux armées.

Dans ce moment Céſar ſurvint avec un nouveau renfort; ſa préſence releva le courage de ſes troupes. Elles fondirent ſur les Gaulois avec furie : mais elles les trouverent auſſi déterminés à ſe bien défendre, qu'elles l'étoient à les attaquer. On ſe battit

(z) Il faut bien entendre les mots du texte, pour reconnoître cette ſortie de Labienus. Lorſqu'il alloit au ſecours de ce quartier avec ſes ſix cohortes, il avoit l'ordre précis de Céſar de ſortir des lignes & de combattre les Gaulois, dès qu'il ne verroit plus jour à défendre les retranchemens. Or Céſar marque poſitivement, que ni foſſé, ni rempart, n'arrêtoient plus les Gaulois. Fortifié de ces trente-neuf légions, il prend donc la réſolution de ſortir, & il en donne avis à Céſar : *Cæſarem facit certiorem quid faciendum exiſtimet.* Dans ces circonſtances il ne pouvoit pas prendre d'autre réſolution que de ſortir de ſes retranchemens. Auſſi voit-on bien par les expreſſions de Céſar, que les combattans ne ſe diſputoient plus le rempart : « Hoſtes prælium committunt », dit-il, *les ennemis en viennent aux mains*, « & pilis omiſſis gladiis rem gerunt » *& alors on ne ſe battoit plus avec des épieux*, qui étoient les armes avec leſquelles on défendoit les retranchemens, *mais l'épée à la main.*

quelque tems avec égalité, juſqu'à ce que la cavalerie de Céſar parut à la queue des Gaulois. Le contre-tems effraya Vergaſillaunus & lui fit perdre courage. Les Gaulois tournerent le dos, & s'enfuirent vers le corps d'armée que Commius avoit tenu dans une parfaite inaction. Les Romains les pourſuivirent. La frayeur s'empara de l'armée de Commius, qui, au lieu de leur ſervir d'aſyle, prit même honteuſement la fuite, & laiſſa la victoire la plus complette à l'heureux Céſar. Vergaſillaunus fut pris, & Sedulius, chef de ceux du Limoſin, tué. La laſſitude mit fin à la pourſuite & à la tuerie. Après avoir donné quelque repos à ſes troupes, Céſar détacha vers la minuit, des partis de cavalerie, qui acheverent de diſperſer tout ce qui étoit encore enſemble.

Le malheureux Vercingetorix fit de ſon côté des prodiges de valeur; mais ayant remarqué la défaite de Vergaſillaunus, & vu l'infame manœuvre de Commius, il fut contraint de faire ſa retraite. Aſſemblant alors tout ce qu'il avoit de monde, il leur proteſta que ce n'étoit point pour ſes propres intérêts qu'il avoit pris les armes, mais ſeulement pour la liberté de tous les Gaulois, qu'il avoit voulu venger de l'oppreſſion des Romains; qu'il étoit impoſſible de nager contre le torrent; qu'il les laiſſoit maîtres de diſpoſer de ſa perſonne, ſi, pour obtenir de meilleures conditions, ils vouloient le livrer mort ou vif.

Ces infortunés ſe rendirent à Céſar, qui les fit vendre pour l'eſclavage. Le Romain ſe tait ſur le ſort qu'il fit au brave Vercingetorix. Ce qu'on peut ſoupçonner, n'eſt pas à la gloire du vainqueur. Dion écrit qu'il fut retenu priſonnier & mis à mort après avoir été mené en triomphe : & je ne ſais ſi, avec de juſtes idées de la gloire, on n'aimeroit pas mieux avoir été Vercingetorix que Céſar.

La plus grande partie de ce Chapitre étoit déja imprimée, lorſque *les Eclairciſſemens Géographiques ſur l'ancienne Gaule, par M. d'Anville*, me ſont tombés entre les mains. J'y ai trouvé l'*Explication Topographique du ſiege d'Aleſia.* Les laborieuſes recherches de ce Savant ſont d'un mérite infini à tous égards. La Géographie prête de la clarté aux récits militaires des Anciens, & leur exactitude, démontrée par la ſituation des lieux, qui n'a pas varié, y ajoute cet air de vérité & de bonne foi, ſeul capable de nous intéreſſer aux événemens d'un ſiecle ſi reculé. Des preuves de cette nature, miſes en œuvre par une main auſſi habile que celle de M. d'Anville, égalent preſque les ſecours que l'on tire des Inſcriptions & des Médailles.

J'aurois ſuivi Céſar dans tout le cours de cette guerre, qui ſe termina par le blocus d'Aleſia, ſi j'avois pu m'orienter dans la Gaule auſſi bien que M. d'Anville. L'extrait que j'ai été obligé de donner

à la liaiſon des faits, eſt d'après celui du Duc de Rohan. Je n'ai plus de regret de ma négligence, depuis que j'ai lu la deſcription que le célebre Géographe fait de cette campagne de Céſar. Il la repréſente avec tant de netteté & de préciſion, qu'il n'y reſte rien à deſirer. J'y renvoie mes Lecteurs, perſuadé qu'ils n'en porteront pas un jugement moins favorable.

A l'égard des ouvrages mêmes qui formoient le blocus, il a paru plus important à M. d'Anville de vérifier leur poſition locale, ſelon l'indication de Céſar, que d'en expliquer ſcrupuleuſement la conſtruction & le détail. Je remarque qu'il met pour chacune des deux lignes, deux grands foſſés paralleles, dont celui qui joignoit le rempart, étoit rempli d'eau ; mais je ne reconnois pas, dans les paroles de Céſar, ces avant-foſſés de quinze pieds de largeur & d'autant de profondeur, qui auroient été d'un immenſe travail. Céſar appelle *Foſſa interior*, le foſſé qui bordoit le rempart de la contrevallation, & cela uniquement pour le diſtinguer de *Foſſa exterior*, ou de celui de la circonvallation. M. d'Anville admet lui-même cette diſtinction par rapport à *Munitio interior* & *Munitio exterior*. Ce n'étoit que le foſſé de cinq pieds de profondeur, rempli de cette haie branchue & hériſſée de groſſes pointes, qui régnoit encore parallelement autour du grand

foſſé des lignes. Aucun Commentateur n'a ſaiſi la deſcription que Céſar fait de cette eſpece d'avant-foſſé, ni la vraie ſignification de *perpetuæ Foſſæ*, qui ſe dit ici dans le même ſens que *perpetua Palus* & *perpetuæ Munitiones*.

De bel. Civ. III. 44.
De bel. Gal. VII. 57.

Il ſeroit injuſte de vouloir cenſurer M. d'Anville, qui mérite mieux de notre reconnoiſſance. Les découvertes dont nous lui ſommes redevables, ſur ce point d'Hiſtoire, le mettent fort au-deſſus de la critique. La remarque que je fais n'intéreſſe d'ailleurs qu'un petit nombre de perſonnes de ma profeſſion, & je la ſupprimerois volontiers, ſi je ſavois qu'elle pût faire de la peine à ceux dont les louables ſentimens ſacrifient toujours plus à la modération qu'aux Sciences.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER. *Du Blocus d'Agrigente & des Combats donnés ſous les murs de cette ville*, Pag. 1

CHAP. II. *De la Bataille que les Carthaginois, cammandés par Xantippe, gagnerent contre les Romains*, 26

CHAP. III. *De la Bataille du Macar, entre Amilcar Barcas & les Rebelles d'Afrique*, 43

CHAP. IV. *Remarques ſur la Bataille de l'Adda, entre les Romains & les Gaulois Inſubriens*, 64

CHAP. V. *Du Combat de Cavalerie entre les Romains & les Carthaginois, près du Teſſin*, 89

CHAP. VI. *De la Bataille de Trebie, entre les Romains & les Carthaginois*, 105

CHAP. VII. *De la conduite d'Annibal & de Minucius près de Gerunium*, 125

CHAP. VIII. *De la Bataille de Cannes*, 131

CHAP. IX. *De la Bataille de Caphyes, entre les Achéens & les Etoliens*, 164

CHAP. X. *De la Bataille de Mantinée, entre Philopœmen & Machanidas Chef des Lacédémoniens,* 177

CHAP. XI. *De la Bataille que Scipion gagna contre Aſdrubal en Eſpagne,* 193

CHAP. XII. *De la Bataille de Zama, entre Scipion & Annibal,* 216

CHAP. XIII. *De la Bataille entre Philippe Roi de Macédoine, & le Proconſul Flaminius en Theſſalie,* 233

CHAP. XIV. *Le Paſſage & le Combat du Granique par Alexandre,* 251

CHAP. XV. *De la Bataille d'Arbele, décrite par Arrien,* 258

CHAP. XVI. *Le Blocus d'Aleſia, & les Combats donnés à cette occaſion par Jules Céſar,* 282

Fin de la Table.

609778

Bibliotheca Nazionale Napoli

E D REGULUS.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

I.

ACAR,

belles.

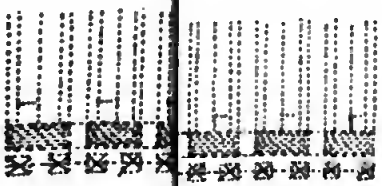
4

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" · NAPOLI

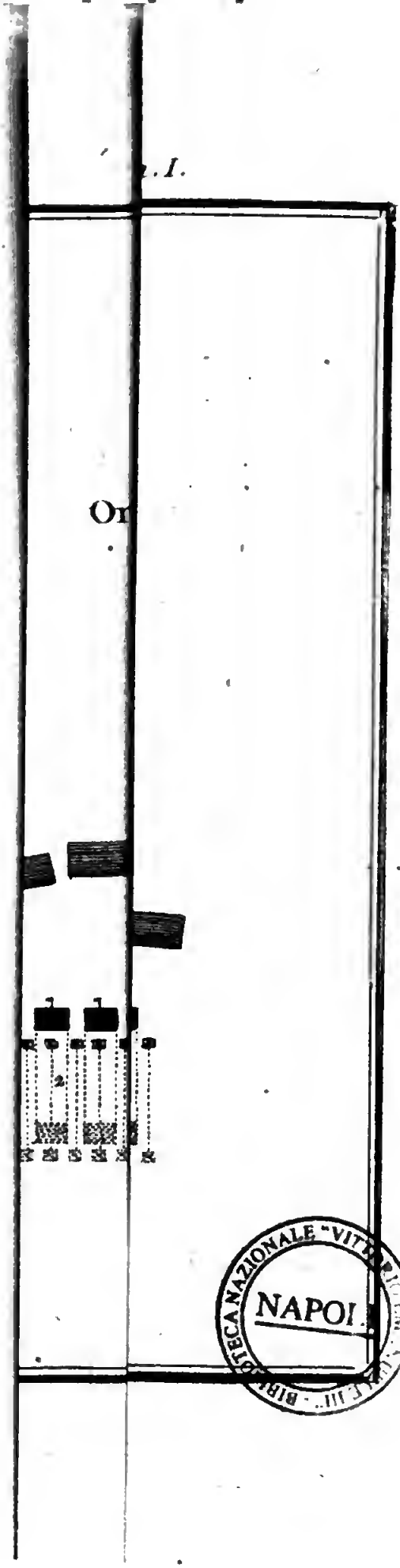
d'AMILCAR

l'Ennemi.

MALCAR

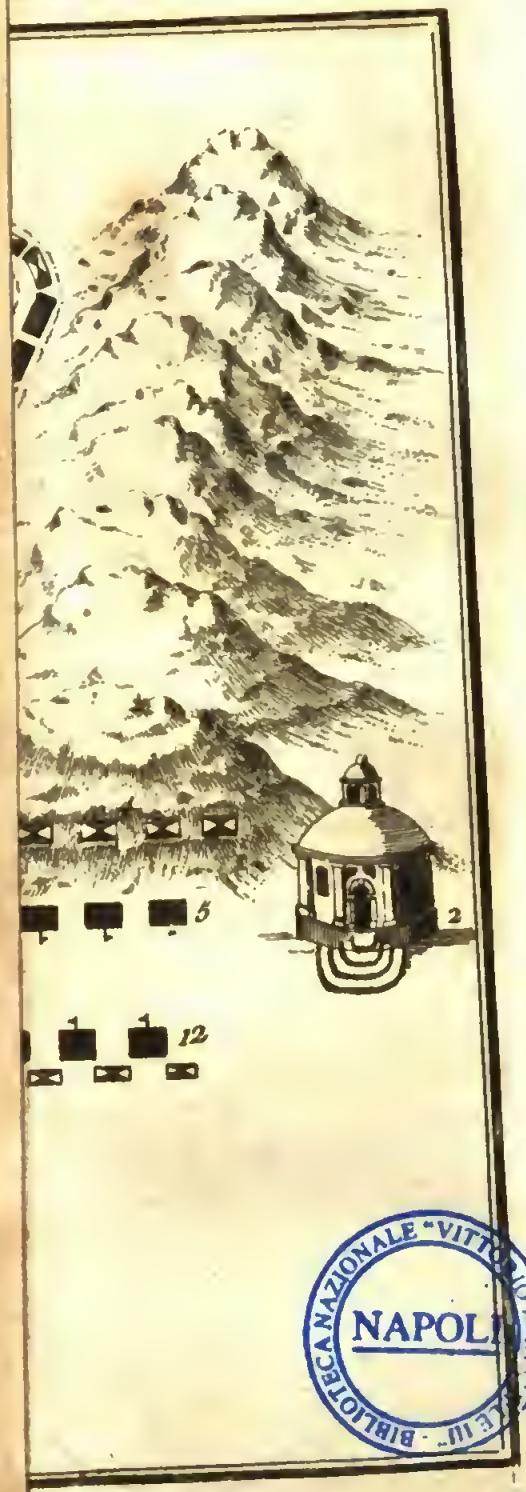


BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI


BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

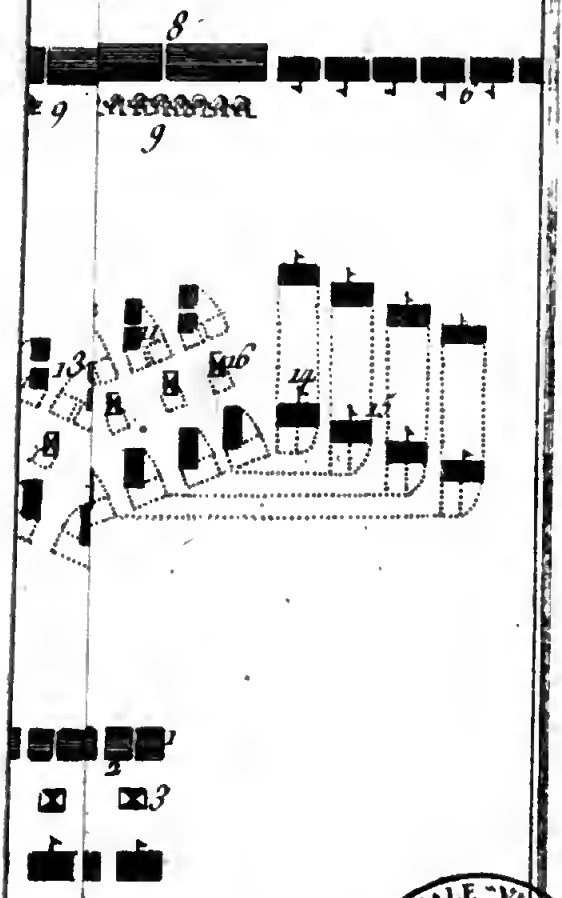
ſition e des Romains
nſonça quains firent
r Co en Tenaille.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI



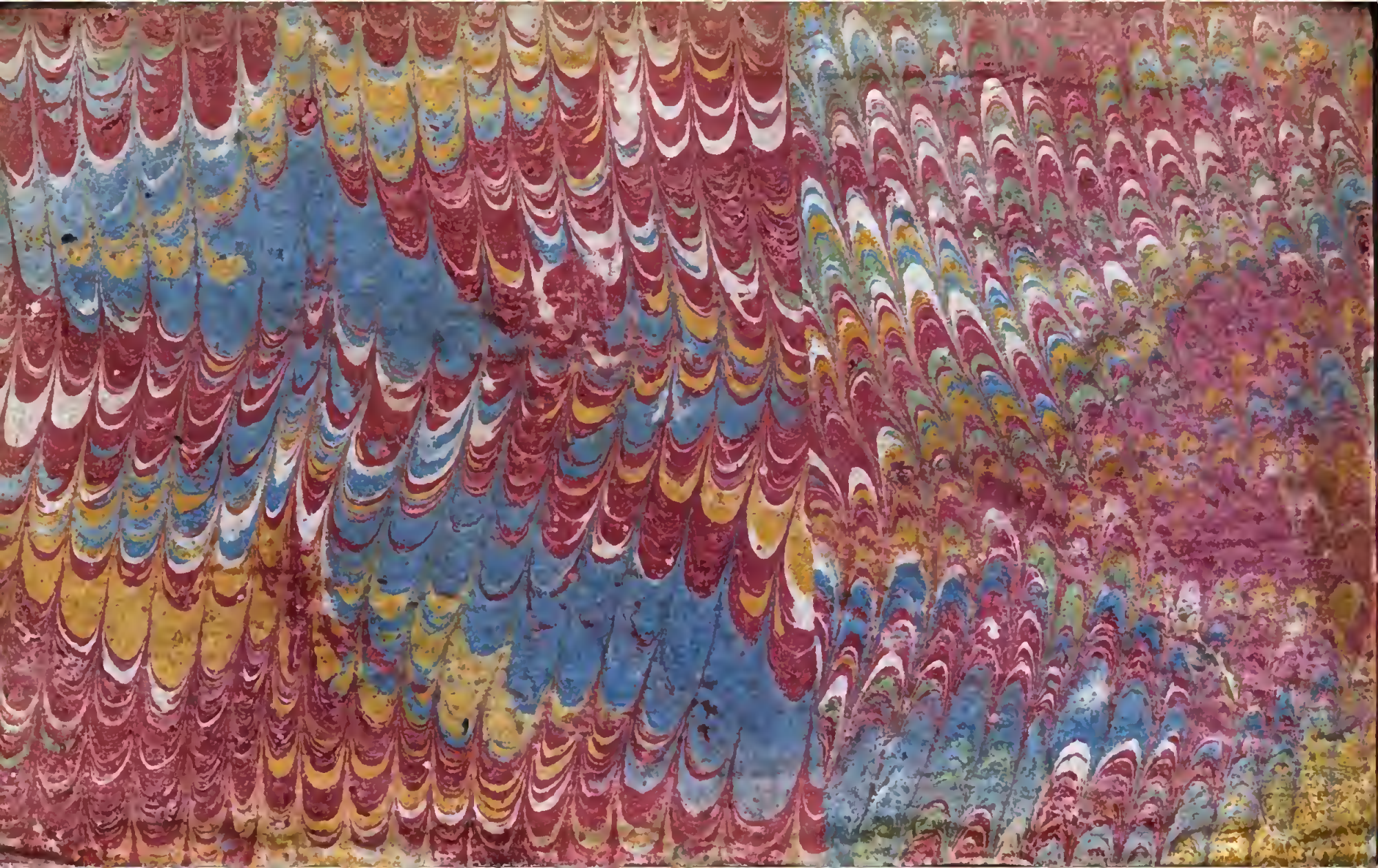
BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

aille que SCIPION
contre ASDRUBAL
en Eſpagne.



BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

ALE



Digitized by Google